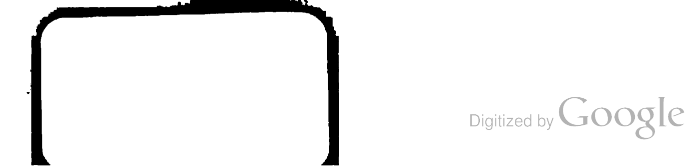
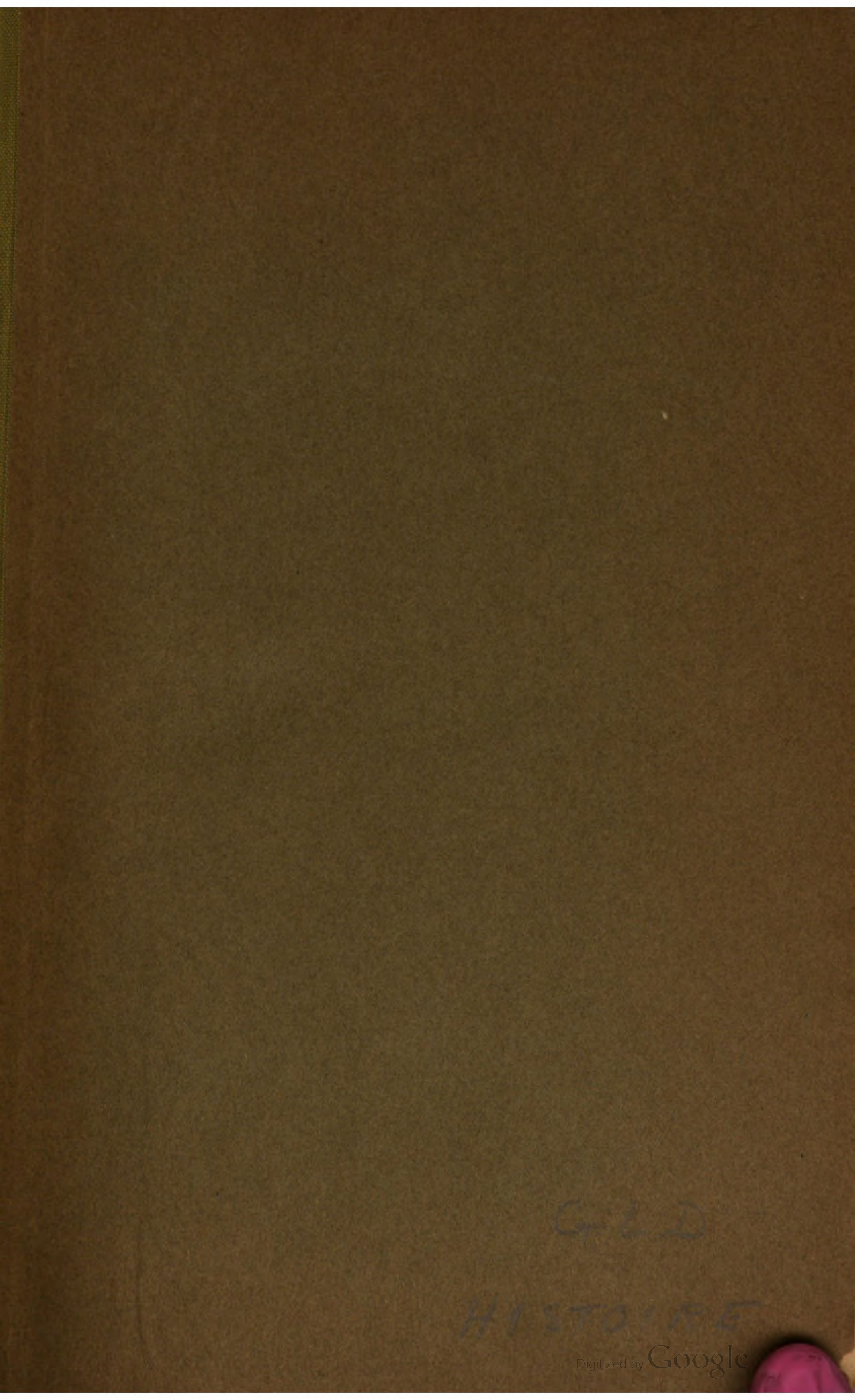



GLD
HISTOIRE

RUSSIE, TURQUIE ET POLOGNE.

Niort. — Imprimerie de L. FAVRE et Cie.



Rouargue del & sc

Imp. F. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris

ST PÉTERSBOURG.

PRIME DE LA REVUE DE L'OUEST.

HISTOIRE

DE

LA RUSSIE ET DE LA TURQUIE

PRÉCÉDÉE

D'une Notice historique

SUR

LA POLOGNE

ET

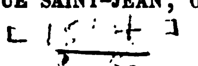
SUR L'INSURRECTION POLONAISE.

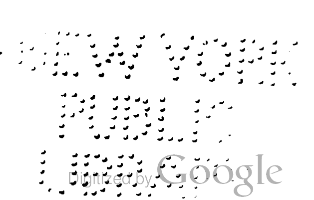


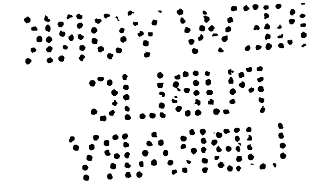
NIORT,

BUREAUX DE LA REVUE DE L'OUEST,

RUE SAINT-JEAN, 6.







INTRODUCTION.

—

L'Histoire de Russie et l'Histoire de l'empire Ottoman sont devenues depuis quelque temps le sujet de nombreuses études. Nous avons essayé de présenter un rapide tableau des événemens qui se sont accomplis dans ces pays, et qui méritent d'être connus. Nous avons consulté pour notre travail les auteurs qui nous ont offert les plus complètes garanties d'érudition et d'impartialité. Nos lecteurs verront que nous n'avons point cherché à faire seulement un livre d'actualités, et que nous avons mis de côté nos préoccupations patriotiques. Nous avons écrit avec calme et sans passion. Nos guides, pour l'Histoire de Russie, ont été Karamsin, de Ségur, de Custine et de Schnitzler, Léouzon-le-Duc et Chopin. Pour la Turquie, nous avons suivi de Hammer, Van Gaver, et l'Histoire de l'Empire turc publiée à Leipzig par Alfred de Bessé, ancien conseiller d'ambassade à Constantinople. Ce dernier travail nous a paru si remarquable, que nous lui avons fait de nombreux emprunts et que nous avons presque constamment suivi l'ordre des faits qu'il présente

à ses lecteurs avec le talent d'un écrivain qui connaît parfaitement le peuple dont il écrit l'histoire.

Nous avons pensé que nous animerions notre récit en recueillant les légendes les plus curieuses, et en donnant des détails sur les usages et les coutumes des Russes et des Turcs.



NOTICE HISTORIQUE

SUR LA POLOGNE

ET

SUR L'INSURRECTION POLONAISE DE 1863.

La Russie, la Prusse et l'Autriche ont pu effacer la Pologne de la carte des nations de l'Europe, elles ont pu commettre un crime infâme en s'en partageant les provinces; mais les effets de ce crime ne seront pas durables, parce que la Providence ne laissera pas éternellement impuni un si odieux forfait qui est un outrage à l'humanité, au patriotisme et au sentiment religieux de tout un peuple.

Dans quelques lignes nous allons tracer à grands traits l'histoire d'une nation si digne de sympathie, de respect, et qui a versé le plus pur de son sang pour protéger le monde civilisé, et préserver le centre de l'Europe de l'invasion des Turcs.

L'ancien royaume de Pologne (1) avait pour limites au nord la Baltique, à l'orient le Dniéper et la Dzwina, au midi les monts Carpathes et le Dniéper, et à l'occident la Sibérie. Comme on le voit en jetant les yeux sur la carte d'Europe, le territoire de ce royaume était immense. Cet état qu'on a morcelé comme un simple domaine, comprenait les grands duchés de Varsovie, de Lithuanie, de Posen, la Gallicie, une portion de la Prusse, la Russie rouge (2), la Livonie et la Courlande.

A la fin du XIVe siècle, après la fusion de la Lithuanie, ce royaume fut divisé en trois provinces : 1° la Petite-Pologne, à l'est et au midi ; 2° la Grande-Pologne à l'occident, 3° le duché de Lithuanie. A cette époque, la Pologne avait pour vassaux la Prusse royale, la Prusse ducale, la Courlande, la Livonie, la Valachie et la Moldavie.

Ces trois provinces étaient divisées en palatinats ou départements.

La Pologne est une plaine immense parsemée de grandes forêts et de vastes marécages ; elle est arrosée par plusieurs grands fleuves : la Vistule, le Niemen, le Dniester et le Dniéper. Le sol est en général fertile, surtout celui qui est soumis au débordement des fleuves dont le limon engraisse les terres inondées. Les Polonais cultivent toutes sortes de céréales, ils possèdent tous nos arbres à fruits, mais ils n'ont pu encore acclimater complètement la vigne dans leur pays. Les arbres forestiers sont les mêmes que ceux du nord de la France ; le bouleau et le mélèze y viennent très bien. Les forêts sont peuplées

(1) Le nom de la Pologne dérive de Polska qui signifie : *champ, plaine*.

(2) On donnait ce nom à la partie de la Russie où les paysans portaient un bonnet de laine rouge. Il y a peu d'années encore, on remarquait dans les plaines de la Vendée beaucoup de paysans coiffés d'un bonnet semblable.

d'abeilles dont les essaims se multiplient avec une telle fécondité qu'ils occupent non-seulement les troncs des vieux arbres, mais le sol même qu'ils couvrent de leurs ruches. Aussi la boisson nationale des Polonais est-elle l'hydromel, faite avec du miel. Les rivières sont poissonneuses; les plaines et les prairies nourrissent beaucoup de bestiaux, et le gibier s'y trouve en grande abondance. Les animaux redoutables sont l'ours, qui vit dans les forêts de la Lithuanie, et le loup qui se trouve partout en bandes nombreuses.

« La population de l'ancienne Pologne dépassait vingt millions « d'habitants, elle se divisait, dit M. Bouillet dans son excellent « Dictionnaire d'histoire et de géographie, en nobles (ou ordre « équestre), bourgeois, paysans. Ceux-ci étaient presque tous « serfs; les nobles avaient sur eux le droit de vie et de mort, « et pouvaient seuls posséder des terres. La plupart des nobles « pourtant étaient fort pauvres et réduits à vendre leur vote et « à s'attacher à la haute noblesse. La forme du gouvernement « de la Pologne, dans les derniers siècles de son existence, « était très vicieuse; la couronne, d'abord héréditaire, finit « par devenir élective (1572); elle pouvait se donner à des « étrangers; le roi n'avait point le droit de lever des armées, « de conclure la paix, de former des alliances, de faire la « guerre, d'ériger des tribunaux, etc.; les lois et l'impôt « étaient votés par les diètes, formées de *nonces* ou députés; « l'élection du roi était faite dans des diètes qui se tenaient à « cheval, et où tout noble adulte pouvait venir et voter; un « seul vote négatif empêchait toute proposition de passer (c'est « ce qu'on appelait le *veto*, le *liberum veto*). De là les élections « doubles, les nombreuses insurrections dites *rokoss*. Le sénat, « plus puissant que le roi, n'avait lui-même que peu d'autorité. « Après ce corps venaient les palatins, les starostes et les « castellans qui, peu dépendants du pouvoir central, n'avaient

« eux-mêmes qu'un pouvoir assez restreint dans les provinces « et districts. La religion dominante était la catholique. La « langue polonaise est une langue slave. »

Les limites de la Pologne, après s'être étendues des bords de l'Oder aux sources de la Dwina et de la mer Baltique à la mer Noire, ont successivement été restreintes par les guerres, les trahisons, les spoliations, et enfin aujourd'hui ses limites ont même disparu de la carte de l'Europe. Mais ce n'est pas à tout jamais. Le jour n'est peut-être pas éloigné où elle reviendra prendre une place glorieuse parmi les nations modernes. Nous avons la conviction que la Providence ne laissera pas inutile le noble et généreux sang que les Polonais versent depuis si longtemps pour recouvrer leur patrie, leur langue, leurs institutions, leur liberté et leur religion.

LES LECHS.

Les pays qui formèrent la Pologne étaient nommés, par les anciens géographes, Germanie septentrionale et Scythie d'Europe. Vers le commencement du VIIe siècle, ces provinces furent envahies par les *Lettones* et les *Lechs*, tribus slaves qui plus tard se fusionnèrent et prirent le nom de *Polènes* ou *Polonais*, c'est-à-dire slaves de la plaine. La puissante famille des *Lechs*, qui avait donné son nom à sa tribu, eut aussi l'honneur de fournir le premier chef au nouveau peuple. La tradition raconte que ce chef trouva dans cette forêt un nid d'aigle. Il bâtit la ville de Gniezno sur l'emplacement de cet aire et adopta l'aigle blanche pour symbole national. La dynastie des Lechs régna un siècle ; elle s'éteignit et fut remplacée par le gouvernement de douze palatins. L'un d'eux, Kracus, fonda Cracovie. Le peuple revint à la forme monarchique, et à la suite de l'élection de plusieurs chefs obscurs, il confia enfin la souverai-

neté à un simple cultivateur nommé Piast, qui n'avait pas hésité, dans un moment de disette, à donner tous les grains qu'il possédait pour nourrir les pauvres.

LES PIASTS.

Cet homme qu'on avait enlevé à ses travaux des champs pour régner, se fit remarquer par sa sagesse. Il laissa, en mourant, le pouvoir à son fils Ziémevit (860) qui se rendit chef absolu et développa les idées belliqueuses des Polonais. Ses successeurs furent Leszek, Ziemomyscl et Mieczyslas Ier. Ce dernier introduisit le christianisme dans ses États, vers 965, et fit abattre les idoles des anciens Slaves. On peut dire que de son règne date le développement de la civilisation dans cette contrée, dont les habitants avaient été, jusque-là, livrés à une grossière superstition qui ne donnait satisfaction qu'aux instincts grossiers de la matière, sans développer les sentiments nobles et élevés qui rapprochent l'âme vers Dieu.

Boleslas-le-Grand, fils de Mieczyslas, fut un grand roi et le véritable fondateur de la monarchie polonaise. Il conquit la Silésie, la Chrobatie, le pays des Cracoviens, la Moravie, la Poméranie, la Bohême et la Lusace. Il fit placer dans le fleuve Ossa des colonnes en fer qui portaient ces mots : « *Hic est Polonia.* » Il marqua encore les vastes frontières de ses États par d'autres colonnes érigées dans l'Elbe et la Sala. Puis, à la tête d'une puissante armée, il marcha contre Jaroslaf, duc de Novgorod, le battit, le chassa de la ville de Kiow qui renfermait quatre cents temples, huit cents mausolées et une immense population. C'était la première fois que les Polonais se trouvaient en présence des Russes; ils abusèrent de leur victoire en livrant aux flammes la magnifique ville de Kiow (1018). Plus tard, les Russes devaient cruellement se venger. Ces brillantes

conquêtes firent de la Pologne une grande nation. L'empereur d'Allemagne, Othon III, rechercha l'alliance de son puissant voisin et le reconnut protecteur des Slaves. Boleslas abandonna la ville de Gnesco et se fixa avec sa cour à Cracovie, qui devint la capitale de la Pologne. En souverain intelligent, il ne fit pas reposer toute sa gloire sur les armes, il favorisa les sciences, les arts, l'industrie et le commerce. Il mourut à Posen en 1025.

Aussitôt après la mort de ce grand homme, la nation fut livrée à des discordes civiles qui durèrent jusqu'en 1058. A cette époque, Boleslas II, surnommé le Hardi, petit-fils de Boleslas-le-Grand, fut reconnu roi; il gouverna avec sagesse et avec vigueur. Ses brillantes campagnes de Hongrie, de Bohême, de Russie, lui donnèrent pour vassaux tous les ducs russiens, prussiens et hongrois. Enivré par le succès, il assassina l'évêque de Cracovie. Le Pape l'excommunia. Il se réfugia en Hongrie où il mourut délaissé, au fond d'un château de la Karynthie.

Pendant les troubles qui agitèrent la Pologne, les Hongrois et les Russes se soulevèrent et se rendirent indépendants. Boleslas III lutta pendant trente-sept ans et était parvenu à rétablir l'ancienne puissance de son pays; mais à sa mort ses États furent partagés entre ses quatre fils. Ce fut une cause d'affaiblissement et de malheurs pour la Pologne : des calamités de toutes sortes fondirent sur ce malheureux pays. Les Mongols l'envahirent à deux reprises en ne laissant que ruines et massacres après eux. Pendant cette période, qui dure jusqu'en 1333, la Pologne perd la Poméranie, Dantzig, la Silésie et plusieurs autres provinces.

Le règne de Casimir, surnommé le Grand, mit un terme à ces calamités. Il eut pour successeur le roi Louis de Hongrie, qui fut élu par les seigneurs palatins. Le trône cessa alors d'être héréditaire et devint électif.

Louis de Hongrie laissa le trône à sa fille Hedwige, qui

sacrifia l'amour qu'elle avait pour Guillaume d'Autriche pour épouser Jagellon, duc de Lithuanie. Ce souverain réunit cette province à la Pologne et se convertit au christianisme avec tout son peuple, en prenant le nom de Vladislas Jagellon; il gouverna avec sagesse et déploya de grands talents militaires dans sa lutte contre les chevaliers teutoniques; il mourut à l'âge de 86 ans. Ses successeurs les plus remarquables furent Vladislas III, Lech VI, Casimir III et Louis-le-Grand. Leur règne fut une époque de grandeur et de prospérité pour la Pologne. Ils donnèrent des rois à la Bohême, à la Hongrie; ils s'emparèrent de la Courlande, de la Livonie et de la moitié de la Prusse. Tous les ennemis qui les attaquèrent furent vaincus. Les Turcs, les Tartares, les Moscovites, les Valaques furent successivement défaits par ces rois qui se reposaient de leurs campagnes guerrières en encourageant l'industrie, l'agriculture, les sciences et les arts. Avec Sigismond-Auguste s'éteignit en 1572 la dynastie des Jagellons.

ROIS ÉLECTIFS.

Au moment où le dernier des Jagellons descendait dans la tombe, les seigneurs polonais s'étaient emparés de toutes les prérogatives royales. Eux seuls étaient les vrais souverains; ils avaient le droit d'élire leurs rois; mais cette élection, au lieu de contribuer à la prospérité de la Pologne en confiant le trône au plus digne, fut un sujet de calamités pour ce pays et la principale cause de sa décadence et de sa ruine. L'ambition, le désir d'abaisser la royauté, dirigeaient seuls le vote des Diètes, tandis que les intrigues des puissances étrangères, leur or, leurs promesses, leurs séductions jetaient la discorde parmi les seigneurs.

Les nobles polonais, après une longue agitation, élurent

pour souverain dans la Diète de 1573, Henri de Valois, duc d'Anjou, frère de Charles IX, roi de France. Le nouveau roi fut couronné à Cracovie, le 21 février 1574, mais dès le 18 juin suivant, apprenant la mort de Charles IX, il s'enfuit secrètement pour aller occuper le trône de France qu'il trouvait préférable à celui de Pologne. Toutes les sollicitations pour faire changer Henri de Valois de détermination furent inutiles. La Diète le remplaça par le duc de Transylvanie, Etienne Batori, qui remporta plusieurs victoires sur les Russes; il mourut empoisonné à Grodno en 1586. Le comte Zamoyski, l'un des plus puissants seigneurs, fit donner le trône à Sigismond V. Ce roi continua la lutte contre les Moscovites, il s'empara de Moscou en 1610, après avoir fait prisonnier le Czar. Sigismond était brave, mais malheureusement ses vues n'étaient pas larges et élevées; il ne comprit pas que sa victoire en le rendant maître de Moscou et du Czar, lui permettait de transformer la Moscovie en simple province polonaise. S'il eut agi ainsi, les Russes refoulés en Sibérie et en Asie ne seraient jamais devenus assez puissants pour menacer l'Europe et pour s'emparer de la Pologne. Il se contenta de nommer son fils czar de Moscovie, mais ce jeune homme ne put même pas se maintenir à Moscou, et il fut chassé par Michel Romanoff, qui s'empara du trône. Il eut pour successeur Vladislas VII, Jean Casimir. Ce dernier, désespéré de voir la royauté avilie et ses généreuses intentions sans cesse entravées par l'ambition des seigneurs, abdiqua et se retira en France, où il mourut à Nevers en 1672. La retraite de ce roi aurait dû éclairer les seigneurs polonais et leur montrer qu'ils conduisaient leur patrie à un abîme; mais l'égoïsme dominait tout autre sentiment, et ils ne surent faire aucuns sacrifices pour le bien public. La Pologne marchait rapidement à sa décadence; elle ne fut un instant arrêtée dans sa chute que par la bravoure de Sobieski,

qui, lui non plus, n'eut pas l'habileté de modifier une constitution mauvaise et pleine de périls.

La Diète polonaise donna le trône, abandonné par Casimir, à Michel, qui accepta malgré lui cette royauté. Les Tartares, les Cosaques et les Turcs, profitèrent de l'anarchie qui régnait parmi les Polonais pour envahir les terres russiennes. Le général Sobieski, déjà célèbre, marcha contre eux avec 6,000 hommes seulement et les défit en plusieurs rencontres. L'année suivante, en 1673, il remporta une grande victoire sur les Turcs à Choczim. A la mort de Michel, en 1674, Sobieski fut élu roi. A peine couronné, il s'avance vers les Turcs qui, au nombre de 200,000, menacent la Pologne; malgré sa bravoure il hésite à livrer le combat et parvient à obtenir une paix honorable. Pendant six ans, Sobieski n'eut à lutter contre aucun ennemi; mais, en 1683, cédant aux sollicitations du Pape, il vola au secours de Vienne, assiégée par 300,000 Turcs et Tartares sous le commandement du visir Kara-Mustapha. Léopold Ier, empereur d'Allemagne, avait lâchement abandonné sa capitale. Le roi de Pologne tomba sur les Turcs avec une foudroyante bravoure et en quelques heures les mit dans une complète déroute. Le butin fut immense. Sobieski s'empara du grand étendard de Mahomet et l'envoya au Pape avec ces mots: *Veni, vidi, vici*. Le lendemain il entra dans Vienne, où il fut reçu comme un libérateur. Mais Léopold Ier, dont il venait de sauver la capitale et les Etats, se montra plein d'orgueil, d'arrogance et d'ingratitude. Pour ne point céder le pas à son sauveur, il eut une entrevue en plein champ, ne sut que balbutier quelques paroles banales et se hâta de s'éloigner, après une entrevue de quelques minutes. Cette entrevue est restée dans l'histoire comme un fait honteux et flétrissant pour la maison d'Autriche.

Laissons Sobieski raconter les effets de l'ingratitude au-

trichienne dans la lettre suivante, adressée à la reine de Pologne :

« Le palatin de Russie rouge a fait voir notre armée à l'empereur ; mais nos gens ont été très piqués et se plaignaient hautement de ce que l'empereur n'ait pas daigné les remercier, ne serait-ce que du chapeau, de tant de peines et de privations... On ne nous donne ni fourrages ni vivres ; nos malades sont couchés sur du fumier, et nos blessés, fort nombreux, ne peuvent pas obtenir de bateaux pour descendre la rivière jusqu'à Presbourg, où je serais plus à même de les entretenir à mes frais. On refuse d'enterrer nos morts dans les cimetières, même ceux de grades supérieurs, et l'on nous indique pour cela des champs pleins de cadavres païens. On pille nos bagages : on nous enlève de force nos chevaux qui sont restés en arrière pour cause de fatigue. Si ce n'était l'avoine que nous avons trouvée dans le camp turc, tous nos chevaux auraient péri. La misère est affreuse, tous les champs sont dévastés ; il ne reste rien après le passage de ces nuées de païens. Nous serions moins malheureux si l'on avait la charité de nous construire un pont sur le Danube et que nous puissions passer en pays ennemi. Là nous trouverions des vivres. Mais ces messieurs de Vienne remettent tout d'un jour à l'autre, et maintenant qu'ils sont sauvés s'adonnent à toutes ces débauches pour lesquelles Dieu les a si justement punis... Comme beaucoup des nôtres se pressent vers la ville pour y trouver quelque nourriture, parce que l'on meurt de faim dans la campagne, le commandant de Vienne a donné l'ordre de ne les pas laisser entrer et de faire feu sur eux... Après une si grande bataille, où nous avons perdu tant de monde des familles les plus illustres, nous sommes comme des pestiférés que tout le monde évite. Maintenant il ne nous reste plus qu'à gémir en voyant périr notre armée, non pas sous les coups de l'ennemi, mais par la faute de ceux qui

nous doivent tout. Aussi je me mets en marche aujourd'hui, peut-être pour aller au-devant d'une famine plus grande; mais je veux m'éloigner de cette ville de Vienne, où l'on fait feu sur les nôtres. Nous sommes ici sur les bords du Danube, comme autrefois les Israélites sur l'Euphrate. Nous pleurons la perte de nos chevaux, l'ingratitude de ceux que nous avons sauvés, et tant d'occasions de succès échappées. Enfin tout le monde est découragé, et l'on va jusqu'à regretter que nous ayons secouru l'empereur. Les subalternes surtout auraient voulu que cette orgueilleuse race ait péri pour ne plus se relever. »

L'ingratitude de la maison d'Autriche ne devait pas s'arrêter là; plus tard elle devait prendre part au partage de la Pologne, organiser les massacres en Gallicie, et enfin, de nos jours, faire peser les rigueurs de l'état de siége sur cette malheureuse province.

La fin du règne de Sobieski fut encore marquée par plusieurs victoires sur les Turcs qui, sans l'héroïsme de ce grand homme de guerre, fussent devenus les maîtres de l'Allemagne et de l'Italie. Il a fait pour la civilisation ce que Charles-Martel avait fait à Poitiers en écrasant les Arabes, qui voulaient soumettre la France à la loi de Mahomet.

A la mort de ce grand homme il y eut un interrègne de deux ans. Le prince de Conti fit une tentative pour se faire élire roi. Il arriva sur un vaisseau commandé par Jean-Bart, mais il ne put l'emporter sur son concurrent, Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe, qui fut nommé roi de Pologne. Ce dernier soutint une longue guerre contre Charles XII, roi de Suède. Vaincu, il fut obligé d'abdiquer et Charles XII le fit remplacer par Stanislas Leczinski. Le nouveau souverain accompagna son protecteur dans la guerre contre les Russes, mais entraîné dans la défaite de Pultawa, en 1709, il se réfugia dans le duché de Deux-Ponts. Frédéric-Auguste, qui avait

suivi la fortune de Pierre-le-Grand, recouvra le trône qu'il dut à la funeste influence que la Russie commençait à exercer sur la Pologne.

A la mort de ce souverain, qui succomba à des excès d'ivrognerie et de débauche, les partisans de Stanislas Leczinski voulurent rappeler ce prince vertueux, mais la Russie était déjà toute-puissante à Varsovie, et elle ne permit pas ce choix; elle contraignit au contraire Stanislas à fuir de Dantzig et à se réfugier en France. Le fils d'Auguste II, soutenu par l'étranger, fut proclamé roi sous le nom d'Auguste III. A la mort de ce prince, en 1764, les nobles, vendus aux cours de Saint-Pétersbourg et de Berlin, donnèrent le trône à Stanislas-Auguste IV Poniatowski, grand-panetier de Lithuanie, ancien amant de la tzarine Catherine.

Le vrai roi de Pologne n'était pas Poniatowski, c'était la tzarine Catherine II qui, de Saint-Pétersbourg, dictait ses volontés et ses ordres à son vil et criminel amant qui vendait sa patrie aux Russes. Les patriotes furent persécutés, exilés, mis à mort; ils eurent le courage de protester, et le 29 février 1768 ils commencèrent la glorieuse *confédération de Bar*, que continue si héroïquement, à l'heure où nous écrivons ces lignes, le *gouvernement national polonais*. Toute la partie généreuse de la nation se souleva, mais elle fut écrasée par les féroces cosaques Zaporogues, que Catherine II lança sur la Pologne et qui firent plus de deux cent mille victimes. Ce sont ces traditions de sang que suivent encore Mourawieff et Berg, les dignes continuateurs d'une politique cruelle et inique.

La position prise par la Russie à Varsovie inquiéta la Prusse et l'Autriche. Pour apaiser leurs réclamations et répondre à une pensée ambitieuse nourrie depuis longtemps, Catherine II proposa audacieusement le partage de la Pologne. Les spoliateurs se partagèrent les provinces à leur convenance et

conclurent le 5 août 1773 un traité de partage. La Russie prit la contrée située à l'est de la Dwina, c'est-à-dire la Livonie polonaise, le palatinat de Mycislaw, une partie de ceux de Minsk, de Witepsk et de Polotsk. L'Autriche mit la main sur la Gallicie et la Lodomérie, et sur de riches salines. La Prusse eut pour sa part la Pologne prussienne, sauf Dantzig, et la grande Pologne jusqu'à la Netz. Il se trouva un souverain de Pologne, il se rencontra une Diète composée de nobles polonais, qui souscrivirent sans hésitation, sans réclamation, avec empressement même, à la ruine de leur patrie. Le roi, comme les seigneurs, n'étaient-ils pas vendus à la cour de Russie, et n'avons-nous pas la liste des sommes qui furent accordées à chaque membre de la Diète pour l'achat de sa voix ? On avait vu, dans l'histoire, des démembrements, des décadences de grandes nations, mais elles avaient succombé à la suite d'invasions, de combats et de défaites; au moins elles ne s'étaient pas vendues. Disons bien vite que la noble nation polonaise fut indignée de l'infamie de ses nobles; le paysan, l'artisan, le bourgeois, protestèrent, mais que purent leurs voix contre les forces de trois puissances, prêtes à tout exterminer pour faire triompher leur crime. La France protesta, elle aussi, mais faiblement. Louis XV n'avait pas le sentiment des nobles choses et des grands devoirs. Une orgie lui fit oublier qu'un allié fidèle de la France succombait et laissait l'Europe ouverte à l'invasion des Tartares, bien plus féroces et bien plus redoutables que les Turcs.

Par une sanglante ironie les trois puissances laissèrent subsister le nom de Pologne, et garantirent solennellement l'intégrité de son territoire mutilé.

Cette garantie dura environ vingt ans. En 1791, une Diète polonaise, animée d'un sincère patriotisme, comprit que, pour sauver les débris du territoire, il fallait effacer une constitution qui avait causé d'immenses malheurs. A la suite d'une

longue discussion, la Diète décréta l'abolition du *liberum veto* et de la loi d'unanimité. Le pouvoir législatif fut partagé entre le roi, le sénat et les nonces. Le pouvoir exécutif fut confié à un roi héréditaire.

Ces réformes, qui détruisaient les coupables espérances des spoliateurs, irritèrent les trois puissances. Poniatowski, loin de faire comme la Diète et de chercher à expier son premier crime, se rendit encore coupable d'une infâme trahison. Au lieu d'être avec les Polonais, il se mit avec les étrangers. En vain le brave Kosciusko, à la tête de 8,000 hommes, essaya-t-il de lutter contre 20,000 Russes; il fut vaincu et sa patrie une seconde fois démembrée. Par deux traités, signés le 13 juillet et le 25 septembre 1793, la Russie prit la moitié de la Lithuanie, la Podolie, le reste des palatinats de Polotsk, de Minsk, une portion de celui de Wilna et la moitié de ceux de Novogrodeck, de Brzesc et de Volhynie. La Prusse étendit ses possessions dans la grande Pologne et s'empara des villes de Thorn, de Dantzig et de Czenstokow.

L'Autriche avait été exclue de ce second partage. Pour s'en venger, elle promit de soutenir Kosciusko, qui leva, en 1794, une petite armée, battit les Russes et les chassa de Varsovie. L'insurrection prenait un caractère formidable, lorsque l'Autriche, gagnée par la Russie, abandonna les Polonais. Kosciusko ne put que continuer encore pendant quelque temps une lutte disproportionnée, sans espoir; vaincu le 10 octobre 1794, à la bataille de Macejowice, ce héros, couvert de blessures, tomba entre les mains des Russes. A cet instant, il s'écria : *Finis Poloniæ*. Il fut emmené captif en Russie, où il resta deux ans prisonnier de guerre.

Les Prussiens, les Autrichiens et les Russes envahirent la Pologne. Le féroce général Souvaroff marcha sur Varsovie; irrité de l'héroïque résistance qu'il rencontra dans le faubourg

de Praga, il en fit massacrer tous les habitants, sans distinction d'âge ni de sexe. Le 7 novembre 1795, Varsovie capitula. Poniatowski, dont la lâcheté, la trahison avaient perdu la Pologne, s'empressa d'abdiquer; il se retira à Saint-Pétersbourg, où il vécut jusqu'au 12 février 1796 d'une pension russe, prix de son infamie. Le partage définitif de la Pologne eut lieu après la reddition de Varsovie. L'Autriche étendit ses frontières jusqu'au cours supérieur du Bog; la Prusse prit les districts entre le Niemen et le Bog. La Russie se réserva Varsovie avec toutes les autres provinces.

Ainsi fut accompli le dernier acte de ce grand crime, qui violait les droits des peuples, outrageait l'équité et menaçait l'existence de toutes les nationalités européennes.

La grande émigration polonaise commença alors à se diriger vers la France. Beaucoup de patriotes refusèrent de subir le joug humiliant de l'étranger et vinrent prendre du service dans les armées françaises. Le général Dombrowski organisa en Lombardie, sous les ordres de Bonaparte, une légion polonaise; elle combattit avec nos soldats à Vérone, à Naples, à Mantoue, sur les bords du Danube, en Egypte, jusqu'à Saint-Domingue et dans nos campagnes d'Allemagne.

Par le traité de Tilsitt, Napoléon établit le grand-duché de Varsovie, pour le roi de Saxe. Il fallait plus alors, il fallait établir, dans ses anciennes limites, le royaume de Pologne.

Pendant la campagne de Russie, les Polonais restèrent nos fidèles alliés. Le brave général Poniatowski, qui tenait à effacer la honte qui couvrait son nom, se distingua par son intrépidité et son héroïsme. Nul doute que la Pologne n'eut été reconstituée, si nos armes eussent été victorieuses en Russie. Les Polonais luttèrent avec nous à Smolensk, à Borodino, à Moscou, à Leipzig; ils ne nous abandonnèrent jamais dans nos malheurs.

Le 20 mars 1815, le roi de Saxe fut contraint de renoncer au

grand-duché de Varsovie, qui fut rendu à la Russie. Cracovie, qu'aucune puissance ne voulait céder à l'autre, fut constituée en République, sous le protectorat oppressif de l'Autriche, qui devait l'absorber plus tard.

L'incorporation du duché de Varsovie à la Russie souleva de vives protestations de la part de l'Angleterre, de l'Autriche et de la France. Un traité définitif fit droit à ces réclamations. Les puissances réservèrent expressément les droits de l'indépendance et de la nationalité polonaise. Le traité qui fut signé le 3 mai 1815, déclare que : *les Polonais, sujets respectifs des hautes parties contractantes*, OBTIENDRONT DES INSTITUTIONS QUI ASSURENT LA CONSERVATION DE LEUR NATIONALITÉ. Le Congrès de Vienne constata ces engagements en disant que : « Les Polonais, sujets respectifs de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, OBTIENDRONT UNE REPRÉSENTATION ET DES INSTITUTIONS NATIONALES. Enfin, comme dernière garantie offerte à l'indépendance de la Pologne, l'empereur de Russie promulgua, le 27 novembre 1815, une charte constitutionnelle, dont voici des extraits, qui accorde aux Polonais des institutions libérales :

« Art. 11. La religion catholique romaine, professée par la plus grande partie des habitants du royaume de Pologne, sera l'objet des soins particuliers du gouvernement. — 13. Les biens-fonds que le clergé catholique romain possède actuellement sont déclarés propriétés inaliénables. — 16. *La liberté de la presse est garantie.* — 18. L'ancienne loi *Neminem captivari permittemus nisi jure victum* sera appliquée à toutes les classes. — 23. *Nul ne peut être arrêté qu'en vertu des lois existantes.* — 26. *Toute propriété est déclarée sacrée et inviolable.* — 28. *Toutes les affaires publiques, administratives, judiciaires et militaires seront, sans aucune exception, traitées dans la langue polonaise.* — 29. *Les emplois publics, civils et militaires, ne peuvent être*

exercés que par des Polonais. — 31. La nation polonaise aura à perpétuité une REPRÉSENTATION NATIONALE ; elle consistera dans la Diète, composée du roi et de deux chambres : la première sera formée du Sénat, la seconde des nonces et des députés des communes. — 45. Tous nos successeurs au royaume de Pologne sont astreints à se faire couronner rois de Pologne dans la capitale, et ils prêteront le serment ci-après : « Je jure et promets, devant Dieu et sur l'Evangile, de maintenir et faire exécuter de tout mon pouvoir la charte constitutionnelle. » — 130. Il y aura dans chaque arrondissement une assemblée communale ; elle choisira un député à la Diète, un membre pour le conseil de palatinat, et formera une liste de candidats pour les emplois administratifs. — 158. La dette publique de l'Etat est garantie. — 159. *La peine de confiscation est abolie et ne pourra être rétablie dans aucun cas.* — 160. Les ordres civils et militaires de Pologne sont maintenus. ALEXANDRE.

« 27 novembre 1815. »

Quelques applications timides de ces déclarations furent essayées, mais avec un tel mauvais vouloir et avec de si grandes restrictions de la part de la Russie, qu'il était évident que le czar ne songeait qu'à rendre illusoires toutes tentatives de réformes. La censure fut maintenue, le code militaire voté par la Diète fut repoussé, l'instruction primaire fut refusée. La seconde Diète de 1820, indignée de la conduite des fonctionnaires russes en Pologne, rejeta toutes les lois qui lui furent présentées au nom du czar. Alexandre, irrité, rendit son despotisme plus lourd, mais des sociétés secrètes couvrirent la Pologne ; on en persécuta les membres, qui ne devinrent que plus nombreux. Les esprits étaient très agités, lorsque Nicolas succéda à son frère Alexandre.

Le nouvel empereur publia, au mois de novembre 1830, un manifeste annonçant qu'il voulait réprimer la Révolution fran-

çaise de juillet. Ce fut le signal de l'insurrection polonaise. Varsovie chassa les Russes de ses murs, la Diète se réunit et appela tous les Polonais sous les armes. Les patriotes marchent contre les soldats du czar, qui sont battus dans toutes les rencontres ; la garde impériale russe est elle-même mise en déroute. La Lithuanie, excitée par une jeune fille de 23 ans, la comtesse Emilie Plater, prend part à l'insurrection. Mais les victoires redoublent la colère du czar, qui envoie de nouveaux régiments contre les insurgés. Enfin à la bataille d'Ostrolenka 60,000 Russes se trouvent en présence de 25,000 Polonais qui, malgré des prodiges de bravoure, sont accablés par le nombre de leurs ennemis. Cette victoire ouvre la route de Varsovie.

Les Russes assiègent cette capitale; pour comble de malheur, la division se met parmi les Polonais; la Diète demandait une résistance héroïque, le général commandant la place voulait ouvrir les portes à l'ennemi; des traîtres, gagnés par l'or des agents de Saint-Pétersbourg, cachèrent les armes, répandirent de fausses nouvelles, semèrent partout la confusion, la défiance. Enfin après une lutte désespérée Varsovie capitula. Le maréchal Paskiewicz accorda quarante-huit heures aux combattants pour se retirer à Modlin. Varsovie tomba de nouveau entre les mains des Russes, qui se montrèrent implacables. Nicolas eut voulu anéantir la Pologne; cette infernale pensée était au-dessus de ses forces, il ne put que torturer cette malheureuse contrée. Lorsqu'il parlait des Polonais, il disait : « Je ne connais que deux sortes de Polonais, ceux que je hais et ceux que je méprise. » Il n'y eut plus en Pologne aucune garantie pour la vie, pour la propriété. Nulle loi protectrice, mais la haine d'un despote qui se livrait aux plus horribles persécutions contre les Polonais, et qui s'acharnait à détruire leur religion, leurs institutions, leur langue, et jusqu'à leur nationalité.

Jusqu'à cet instant un joug de fer avait pesé sur la Polo-

gne; à dater de la prise de Varsovie le czar ne chercha plus qu'à la dénationaliser ou qu'à exterminer sa généreuse population. Tout fut employé pour atteindre ce but infernal. Plus de trois mille Polonais avaient pris le chemin de l'exil; cette retraite des chefs de l'insurrection ne suffit pas à Nicolas, il envoya des milliers de patriotes mourir dans les mines de la Sibérie.

La cocarde russe remplaça la cocarde polonaise ; l'université de Varsovie fut fermée, celle de Wilna supprimée; la langue polonaise fut interdite, on força les enfants à apprendre le russe, on frappait de verges les personnes qui portaient le costume national. La religion catholique fut l'objet des plus barbares persécutions Le clergé fut forcé de se servir du missel russe, il lui fut défendu de sonner les cloches, de faire des prédications et des processions. Tout prêtre, qui n'obéit pas à ces ordres tyranniques, fut chassé et son église fermée.

La Gallicie devait avoir aussi ses martyrs. En 1846, Mieroslawski organisa une conspiration dans cette province. L'Autriche, avec son habileté machiavélique, tourna contre les Polonais les effets de la propagande nationale; elle laissa les insurgés s'emparer de Cracovie, puis elle écrasa la révolte et mit à prix la tête de tous les nobles polonais. Une foule de seigneurs, qui vivaient paisiblement dans leurs châteaux, furent massacrés avec leur famille. Le principal agent de l'Autriche était un scélérat qui s'était déjà couvert de crimes et qu'on avait été chercher dans un bagne. Plus de deux mille victimes furent égorgées. L'Autriche, jugeant que le pays était assez terrifié, fit cesser les assassinats et couronna son œuvre en s'emparant de Cracovie. La France et l'Angleterre protestèrent, mais la cour de Vienne n'en tint nul compte.

Mieroslawski espéra être plus heureux dans le duché de Posen, il s'y rendit pour organiser une insurrection; mais,

trahi, il fut livré à la police prussienne. Sa captivité ne fut pas de longue durée. La révolution de 1848 venait d'éclater. Le peuple de Berlin se souleva; Mierolawski fut délivré et porté en triomphe devant le palais; le roi fut forcé de paraître au balcon pour le saluer. Les Polonais du duché de Posen et de la Gallicie se soulevèrent; ils furent aidés dans leur mouvement par les Hongrois; ils remportèrent plusieurs victoires, mais, écrasés par des forces supérieures et trahis par Georgey, les insurgés se réfugièrent en Turquie.

A la suite de la guerre de Crimée, le nouveau czar, Alexandre, promit d'adoucir les rigueurs qui pesaient sur la Pologne; les améliorations tardèrent trop et ne furent qu'illusoires. La Russie continua à ne rien faire pour s'assimiler la Pologne. Les grands propriétaires polonais profitèrent avec habileté des fautes commises par la cour de Saint-Pétersbourg; ils agirent avec une admirable prudence. Le comte Zamoyski, en paraissant ne s'occuper que d'intérêts agricoles, créa une vaste association, qui s'étendit sur toutes les anciennes provinces. La société agricole compta quatre mille membres, dont l'action pacifique n'en fut pas moins des plus actives et des plus puissantes. Lorsque le gouvernement de Saint-Pétersbourg comprit le péril, il était trop tard. La Pologne était tout entière organisée pour la résistance; résistance non plus à main armée, mais résignée au martyre, et étonnant ses persécuteurs par sa sublimité.

Le 25 février 1861, une immense procession se rendit au cimetière en chantant l'hymne national, pour célébrer l'anniversaire de la bataille de Grochow. Les Russes chargèrent la procession à la baïonnette, mais les Polonais restèrent inoffensifs; ils se laisssèrent massacrer sans faire aucune résistance et en continuant à chanter l'hymne national. Ces scènes de meurtre se renouvelèrent le 27 février. L'archevêque, le grand-rabbin, les maréchaux de la noblesse et tous les notables de Varsovie

signèrent alors une adresse qui fut envoyée au czar, afin d'empêcher le renouvellement de ces massacres.

Alexandre II, apprenant ainsi qu'il y avait eu beaucoup de victimes dans le peuple, demanda quelles étaient les pertes de l'armée et combien on avait enlevé d'armes aux insurgés; il fut stupéfait lorsqu'on lui eût répondu qu'il n'y avait pas eu de soldats tués et qu'on n'avait pas pu enlever d'armes au peuple parce qu'il n'en avait pas. La surprise de l'Empereur était facile à comprendre; c'était la première fois qu'on voyait, dans l'histoire, un peuple désarmé demandant à genoux une patrie au ciel et présentant sa poitrine aux baïonnettes de ses oppresseurs. Cette résignation héroïque jeta la cour de Saint-Pétersbourg dans une grande perplexité; de là des hésitations, des promesses de concession, puis enfin des rigueurs terribles. « Le 7 avril 1861, raconte M. Ch. de Mazade, une foule immense allait au cimetière prier pour les morts de février, puis le soir elle se rendait sur la place du Château, qu'elle trouva occupée militairement; elle demandait à grands cris le retrait de l'ordonnance de dissolution de la Société agricole. Cette foule était si peu menaçante, d'ailleurs, que les troupes elles-mêmes finirent par quitter la place, et elle se dispersa en se promettant de revenir le lendemain. Le 8, en effet, à six heures du soir, une multitude plus nombreuse encore renouvelait la manifestation de la veille devant le château. Le prince lieutenant sortit lui-même et se mêla à la foule pour l'apaiser, pour lui demander ce qu'elle voulait. La réponse était unanime; elle se résumait dans ce mot énergiquement significatif : « Nous voulons une patrie ! »

« Rien, du reste, dans cette multitude exaltée, mêlée de femmes et d'enfants, ne trahissait une pensée d'agression matérielle et de lutte. On la sommait de se disperser; elle répondait avec une sombre passion : « Tuez-nous, mais nous ne bouge-

rons pas. » Elle restait impassible devant l'armée rangée en bataille, lorsque tout à coup une voiture de poste vint à passer, et le postillon fit retentir sur son cornet l'air des légions de Dombrowski : « Non, la Pologne ne périra pas ! » Aussitôt un cri enthousiaste s'échappa de toutes les poitrines, la foule tomba à genoux, et un mouvement se manifesta. L'armée crut-elle être attaquée? Obéissait-elle à un mot d'ordre? Se décidait-elle, comme on l'a dit, par cette simple et concluante raison que la veille on avait décidé, dans un conseil de guerre, qu'on tirerait, qu'il fallait en finir ! Toujours est-il qu'un feu instantané s'ouvrit. Pendant que des escadrons de cavalerie recevaient l'ordre de charger, quinze fois des feux d'infanterie allèrent faire leurs trouées sanglantes dans cette multitude sans défense qui se trouvait cernée de tous côtés.

« La foule continua à prier et à chanter en recevant la mort ; les femmes et les enfants étaient agenouillés à une extrémité de la place, autour d'une statue de la sainte Vierge, et tout ce peuple y resta jusque dans la nuit, lorsque les troupes elles-mêmes s'étaient déjà retirées.

Un riche gentilhomme polonais joua alors un rôle important. Le marquis Wielopolski, qui s'était tenu en dehors du mouvement, avait gagné la confiance du czar ; il fut chargé de la direction de l'instruction publique, prit une large part à tous les actes du gouvernement russe et n'hésita point à s'associer à toutes les rigueurs contre ses compatriotes.

Ce personnage inflexible, altier, dédaigneux, fort instruit, était tout entier à la Russie ; il conseilla à la Pologne de renoncer à sa nationalité et de se donner complètement au czar. L'idée de ce suicide moral rendit le marquis odieux aux Polonais ; les Russes même ne l'accueillirent point sans défiance.

La population de Varsovie voulait une fête religieuse en l'honneur de Kosciusko le 15 octobre. La veille, cette ville fut

mise en état de siége. Cependant le peuple n'hésita point; dès le matin une foule immense remplit les églises, qui furent aussitôt cernées par les troupes. Au même instant, des bandes de Cosaques commencèrent à piller la ville, à insulter les femmes, à frapper les hommes. Toutes les personnes qui étaient cernées dans les églises se mirent à chanter des hymnes. Enfin, au milieu de la nuit, les soldats reçurent l'ordre d'envahir les églises; ils obéirent avec la plus affreuse violence, chassant à coups de crosse de fusil et de sabre les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards. Plus de deux mille personnes furent conduites à la citadelle.

Afin d'éviter de nouvelles profanations, l'archevêque fit fermer les églises. Le chef de l'église protestante et le grand-rabbin imitèrent cet exemple.

Les ordres venus de Saint-Pétersbourg furent d'une extrême dureté. Il n'était plus question de concessions, il s'agissait de briser la Pologne, et, comme le disait un journal russe, de la museler. Les exécutions et les déportations commencèrent. Le comte Zamoïsky fut exilé et les maréchaux de la Podolie furent arrêtés.

Bientôt la révolution allait perdre son caractère de résistance morale pour entrer dans une phase d'insurrection énergique. Ce fut la plus inique de toutes les mesures de rigueur qui provoqua l'explosion de la révolte à main armée.

A la fin de l'année 1862, un bruit sinistre se répandit sur l'intention qu'avait le gouvernement d'ordonner un recrutement dans des conditions tout-à-fait exceptionnelles et inconnues même du temps de Nicolas.

Depuis la guerre de Crimée, après laquelle tout recrutement fut suspendu comme en Russie, le pays avait un peu respiré, et une loi promulguée le 15 mars 1859 avait établi qu'à l'avenir la conscription se ferait par le tirage au sort, ce qui était une

certaine garantie contre l'arbitraire. Or, le gouvernement projetait maintenant d'abolir *pour cette fois* le tirage au sort, et d'ordonner un recrutement *partiel* dont les populations agricoles devaient être exemptées.

Le but de cet ensemble de mesures était déjà assez évident, et une instruction secrète du ministre de l'intérieur, qui fut bientôt connue de tout le monde (décembre), prescrivait sans ambages que « les recrues devraient être prises avant tout « *parmi les individus qui étaient mal notés pour leur conduite* « *dans les derniers événements*, sans égard si une ville ou une « croyance fournirait, par rapport à sa population, plus ou « moins de recrues que telle autre ville ou profession. »

Ces sinistres rumeurs devaient bientôt se vérifier. Dans la nuit du 15 janvier 1863 les maisons de Varsovie furent cernées par la troupe, les soldats entrèrent dans les demeures paisibles et arrachèrent aux familles les victimes désignées à l'avance.

Ce n'était pas un recrutement, c'était une proscription, une déportation, un bannissement sans jugement.

Le prince Napoléon, dans un discours au Sénat, a tracé en quelques lignes le tableau de cette épouvantable razzia.

« C'est la nuit, a dit le prince, pour entourer encore cette « mesure d'un aspect plus sombre et plus fantastique, mais, « hélas! bien inutile, c'est la nuit qu'on entre dans les mai- « sons. Un tel est-il ici? Non, mais son frère y est. — Prenons « le frère. — Il n'y a que son père. — Prenons le père. — Ou « bien encore on prend pêle-mêle l'oncle pour le neveu. Tout « est égal et bon, parce que tout est Polonais, et voilà com- « ment on exécute le recrutement. »

« Le 15 janvier, au petit jour, dit une lettre de Varsovie, on a vu des groupes de conscrits, les bras liés, conduits à la citadelle par des détachements de troupes. Quelques-uns criaient : La Pologne n'est pas perdue! N'oubliez pas nos enfants! Dieu

veillera sur vous et sur notre chère patrie ! D'autres chantaient des hymnes religieuses, accompagnées par les sanglots des femmes et des enfants qui se pressaient sur leurs pas. Les soldats avaient les armes chargées ; des cordons de cosaques avaient été échelonnés dans toute la ville. »

La population polonaise était si peu préparée à une lutte à main armée, qu'elle resta plongée dans une morne stupeur ; mais l'explosion eut lieu au moment où le journal officiel de Varsovie osa déclarer que *le recrutement n'avait rencontré aucune résistance et que les conscrits n'avaient témoigné « que de l'empressement et de la bonne volonté, de la gaîté et de la satisfaction, d'aller se former à l'école d'ordre que leur ouvrait le service militaire.* »

Après la violence venait l'outrage. La Pologne fut indignée ; elle répondit à ce défi par la guerre nationale. Le coup de filet du recrutement, malgré toutes les précautions prises, n'avait pas enveloppé tous les jeunes gens ; presque la moitié avait pu se dérober à cet enlèvement nocturne. Les fuyards de la conscription se dirigèrent vers les forêts, où ils formèrent des bandes qui se mirent à harceler les Russes Les insurgés n'avaient que peu d'armes ; ils aiguisèrent leurs faulx et en firent ces lances terribles qui portaient la mort dans les rangs de leurs ennemis.

La Russie crut qu'il lui serait facile d'avoir raison de ces bandes mal armées et mal disciplinées ; mais son erreur fut profonde. Les soldats de l'insurrection organisèrent une guerre de guérillas qui les rendit invincibles et insaisissables. La Pologne fut couverte d'une foule de bandes d'insurgés qui, en présence de forces disproportionnées, se perdaient dans les forêts et qui tout à coup reparaissaient pour tomber sur les colonnes isolées des Russes. Un gouvernement national occulte reliait tous les insurgés dans une forte unité ; il donnait des ordres portés rapidement sur tous les points du pays et exécutés

avec le plus grand zèle. L'insurrection était ainsi tout à coup organisée, avec son gouvernement, ses armées, ses généraux, ses officiers, sa presse, ses impôts, ses fabriques d'armes, ses dépôts de vivres, de vêtements, et enfin avec des milliers d'agents dont plusieurs occupaient les postes les plus élevés dans l'administration russe. Le czar n'avait à combattre qu'un fantôme, c'est vrai, mais ce fantôme, insaisissable comme l'ombre de Hamlet, était partout, et ses coups tombaient avec la rapidité et la force de la foudre.

Le gouvernement de Lublin est le premier où se soit organisé le mouvement. Deux camps s'établirent d'abord : l'un à Kazimierz ; l'autre dans le district de Zamosc. Les districts de Kulm et de Hrubieszow eurent aussi des corps de combattants. Une des premières rencontres fut celle de Lubartoœ, où les Polonais prirent plusieurs canons ; mais ils furent forcés de se retirer faute de cavalerie.

Dans le village de Mala-Bukowa, près de Sawin, soixante lanciers russes, ayant attaqué la nuit une colonne polonaise peu nombreuse, firent quelques prisonniers, entre autres Casimir Bohdanowicz. Les habitants du village prirent l'alarme, se jetèrent à leur tour sur les envahisseurs, délivrèrent les prisonniers et forcèrent les Russes à battre en retraite.

Les troupes commirent d'affreux massacres au château de Modliborze, dont le propriétaire, M. Gorskowki, fut laissé pour mort et plusieurs de ses amis criblés de blessures.

C'est à Tomaszow surtout que se déploya en grand la barbarie de ces hordes sauvages qu'on appelle les troupes russes. Aux abords de cette ville, les détachements polonais, commandés par Gramowski, battirent leurs adversaires dans plusieurs rencontres, notamment à Jozefow et Szczebrzeszyn. Une colonne de quarante Polonais s'approcha de Tomaszow, balaya un escadron de cosaques envoyé contre elle, et vint attaquer

les Russes retranchés dans les casernes. Le combat fut vif; Gramowsky, le chef, fut tué avec d'autres vaillants patriotes, dont l'un était Koziejewski. Les Russes furent débusqués et chassés de la ville. Le 5 février, les insurgés en prirent possession et y proclamèrent le gouvernement national.

Le même jour, les Russes revinrent avec des forces composées de deux compagnies d'infanterie, deux sotnias de cosaques et deux pièces de canon, sous les ordres du colonel Emanow. Il se trouvait au plus cent insurgés dans la ville. Ceux-ci s'avancèrent à la rencontre des troupes, et, après un engagement de tirailleurs, firent retraite sur le village de Pasieky. L'ennemi ne se hasarda pas à les poursuivre; il lui était plus facile et plus avantageux d'attaquer et de piller une ville sans défense. Il y entra aussitôt, et le colonel Emanow donna l'ordre de mettre la ville à feu et à sang. Pendant que cet ordre barbare s'exécutait avec une férocité digne des Mongols et des Tartares, le colonel se mit tranquillement à déjeuner. Ce ne fut qu'au bout de cinq heures, que, bien repu, il ordonna le départ.

Le 6, une colonne russe se dirigea vers Zwierziniec, propriété et majorat de la famille Zamoyski, dont le château et les fermes furent pillés et incendiés. Les Russes y restèrent jusqu'à ce que le feu eût tout dévoré, pour empêcher les habitants de l'éteindre. L'auteur de cet incendie est le colonel Enochin.

Le détachement polonais campé à Kazimierz ayant passé la Vistule s'avança sur la rive gauche sous les ordres de Zdanowich, chef incapable et peu solide. Après une première rencontre avec les Russes, il se rendit à eux. Son corps se débanda pour se reformer ailleurs. C'est alors que les Russes purent sans obstacles occuper Kazimierz et Pulawoy.

Le dimanche 8, ils entrèrent dans cette localité au moment où la population sortait de la messe; ils attaquèrent cette foule inoffensive dont ils tuèrent et blessèrent plusieurs personnes,

entre autres le directeur de l'institut polytechnique qui avait essayé de calmer leur fureur.

Malgré ce revers, l'insurrection, loin de perdre ses forces dans cette contrée, s'y est au contraire accrue, grâce à l'activité et à la bonne direction du détachement de Hrubieszow.

Dans le district de Przasnyz, les Polonais désarmèrent les gardes des frontières et battirent les cosaques à Chozzelce et à Yemow. Lors de cette dernière rencontre, les Russes furent soutenus par les Prussiens, qui franchirent la frontière pour leur venir en aide. Mais Russes et Prussiens furent repoussés et forcés de se retirer sur le territoire prussien.

Au combat de Pinsk, un jeune cavalier, Albert Pikulski, fils d'un instituteur de Rraszewice, montant un cheval difficile à conduire, resta en arrière. Des cosaques l'ayant aperçu ainsi séparé du gros du détachement, accoururent sur lui au galop. L'intrépide jeune homme leur fit tête, en tua un et en blessa un autre; mais, accablé par le nombre, il fut blessé et renversé de cheval. Les cosaques l'attachèrent à la queue d'un cheval et le traînèrent ainsi, meurtri et perdant son sang, jusqu'à ce qu'il expirât au milieu des plus cruelles souffrances.

Les Russes, en revenant de ce combat, rencontrèrent une chaumière dans laquelle se trouvaient huit Polonais, et parmi eux un religieux de Kalisz. Ils commencèrent par mettre le feu à la chaumière. Deux furent brûlés par les flammes, les six autres s'élancèrent au dehors pour tenter de s'échapper. Ils furent littéralement criblés de coups de baïonnettes. Les Russes s'acharnèrent avec une horrible cruauté sur le cadavre du prêtre, lui coupèrent la tête, la placèrent sur une pique, et la portèrent en triomphe comme un trophée de leur expédition.

Tels furent les premiers jours de l'insurrection. Les Polonais luttant avec une impétueuse énergie et les Russes répondant par des massacres, des incendies, des pillages, des supplices.

Plusieurs officiers russes, indignés de cette guerre atroce, se tuèrent pour ne point prendre part à d'aussi grands crimes, qui les soulevaient d'horreur.

Dès le commencement de février, Maryan Langiewicz devint le chef des insurgés. Il remporta plusieurs avantages sur les Russes, mais ayant eu l'imprudence de livrer une grande bataille, il fut défait et obligé de se réfugier en Autriche, où il fut jeté dans une citadelle.

La disparition de Langiewicz ne ralentit pas le mouvement insurrectionnel, qui prit une attitude encore plus menaçante pour la Russie. Les Polonais évitèrent les batailles et ne formèrent plus que des bandes qui harcelaient constamment l'ennemi. C'est la seule guerre possible à faire ; l'expérience l'a bien prouvé, puisque l'insurrection n'a pu être étouffée et lutte encore contre les forces énormes dont le czar a couvert la Pologne.

Au mois de mai, la Russie offrit une amnistie à tous les insurgés qui déposeraient les armes. Pas un seul ne répondit à cet appel. Le vieux parti russe engagea le czar à redoubler de rigueur. Cela paraissait impossible, cela eut cependant lieu. Le général Berg, renommé par sa cruauté, fut nommé adjudant du général en chef en Pologne. Il renouvela les anciennes ordonnances contre le deuil. Toute femme, portant des vêtements de deuil, fut conduite à la citadelle de Varsovie. Le général Mourawieff fut envoyé à Wilna et un régime de terreur fut appliqué au duché de Varsovie et à la Lithuanie. Vainement la France engagea l'Angleterre et l'Autriche à intervenir pour faire respecter la nationalité polonaise garantie par les traités européens. L'Angleterre ne prit part à ces négociations qu'avec la plus grande timidité. Quant à l'Autriche, elle était sans bonne foi ; ses tendances étaient toutes favorables à la Russie.

Dans cette lutte suprême, le gouvernement national redoubla

d'énergie. Il fut secondé par le clergé, qui voyait que les Russes voulaient non seulement dénationaliser la Pologne, mais supprimer la religion chrétienne. Les persécutions de toutes sortes fondirent sur les prêtres; plusieurs furent condamnés à mort, d'autres envoyés en Sibérie. Le vénérable archevêque de Varsovie, Mgr Felinski fut banni.

Les généraux Berg et Mourawieff se livrèrent aux plus actives recherches pour découvrir les membres du gouvernement national. Mais perquisitions, tortures, arrestations en masse dans des quartiers, tout fut inutile, tout échoua contre l'impénétrable discrétion des prisonniers Il n'y eut ni un traître ni un lâche. A tous les condamnés qu'on conduisait au supplice on leur disait : *Faites des révélations, vous serez sauvés;* tous répondaient : *Non, nous ne voulons rien dire. Nous préférons mourir que d'acheter notre vie à ce prix.* Pendant le seul mois de juin, Mourawieff fit exécuter vingt-six Polonais; ses lieutenants, dans les provinces, imitèrent sa barbarie. Cependant c'est à cet homme qu'on porta un toast dans un grand banquet qui réunissait, à Saint-Pétersbourg, les officiers supérieurs et le grand-duc Constantin.

La Pologne et l'Europe n'oublieront jamais ce toast, porté à Mourawieff, qui a fait inscrire au nombre des filles publiques les femmes les plus vertueuses, dont le seul crime était de porter le deuil de leurs parents, de leur patrie, à ce Mourawieff que l'Europe a flétri du surnom de *pendeur*.

La lutte continue sans trêve de part et d'autre. Les Russes ne font pas une guerre de répression, ils se livrent à une guerre d'extermination. Les Autrichiens leur sont venus en aide, en mettant la Gallicie en état de siège. Le gouvernement du czar a cherché à ruiner d'un seul coup les propriétaires ruraux, qui tous lui sont hostiles; le 6 mars 1864, il a rendu quatre décrets.

Les considérants du premier portent que l'Empereur, vou-

lant compléter l'œuvre entreprise par son prédécesseur, vainement poursuivie depuis 1858 et interrompue par les événements de 1863, décrète : que, moyennant un impôt foncier, les paysans deviennent propriétaires des terrains dont ils ont l'usufruit; que les anciennes redevances sont abolies, et qu'une indemnité équivalente est accordée aux propriétaires fonciers.

Le deuxième décret porte : l'abolition du droit patrimonial (ou de juridiction des propriétaires sur les paysans), la formation de communes rurales et d'assemblées d'électeurs. Ces assemblées seront composées des habitants qui possèdent une certaine étendue de terrain, et auxquels appartiendra l'élection des maires et des autres fonctionnaires communaux.

Le troisième décret détermine le mode d'indemniser les propriétaires, crée des titres de rente 5 0/0 avec amortissement, et affecte à cette fin le nouvel impôt foncier prélevé sur les paysans, le produit de la vente de certains domaines de l'Etat, ainsi que d'autres ressources spéciales.

Le quatrième décret confie l'exécution de ces mesures à un comité qui siégera à Varsovie sous la présidence du lieutenant du royaume de Pologne.

Ces décrets sont empreints de l'hypocrisie qui caractérise la politique moscovite. Au premier aspect, on serait tenté d'applaudir à un acte qui améliore le sort des paysans polonais, mais pour cela il ne fallait pas commettre une immense iniquité. Les propriétaires polonais avaient depuis longtemps pris l'initiative de ces mesures. La Société agricole de Varsovie avait aboli les redevances féodales, mais elle avait maintenu le principe de propriété. Aujourd'hui le czar supprime à la fois redevance et prix de ferme; que restera-t-il donc aux malheureux propriétaires? le désespoir et la ruine. Mais les paysans, plus justes, refusent de profiter de ces avantages et continuent de payer le prix des fermages à leurs anciens propriétaires. Cette

mesure n'aura donc pas à Saint-Pétersbourg l'effet qu'on se proposait d'obtenir.

Si la guerre ne peut rien, pour soumettre la Pologne, quel moyen doit-on donc employer afin de mettre un terme aux atrocités qui se commettent dans ce malheureux pays, et de reconstituer la nationalité d'un peuple infortuné si digne des sympathies de l'Europe? Ce moyen, l'Empereur des Français l'a indiqué avec la hauteur de vues qui caractérise sa politique : on ne le trouve que dans un congrès général. Là seulement peut se résoudre cette grande question d'une manière équitable. Nous faisons des vœux pour que cette généreuse pensée se réalise immédiatement. Trop de sang a été déjà répandu en Pologne, trop de martyrs ont succombé. Le jour de la réparation et de la justice ne peut tarder à arriver, car Dieu et la France sont pour la Pologne.

Notre travail sur la Pologne est tout récent. Il n'en est pas ainsi de l'Histoire de la Russie, qui date de 1854. Nos lecteurs s'en apercevront, car d'immenses changements sont survenus, depuis cette époque, dans ce pays. Le nouveau czar a signalé le début de son règne par la grande mesure de l'émancipation des serfs. A l'heure qu'il est, dans toute l'étendue de l'Empire, les paysans sont libres, propriétaires, et administrés par des assemblées nommées par eux. S'il nous est permis de faire une seconde édition de cet ouvrage, tout en retraçant le tableau de l'ancienne servitude, nous montrerons les bienfaits de l'émancipation des serfs. Puissions-nous aussi alors constater que la Pologne libre et pacifiée a repris son rang parmi les nations de l'Europe.

HISTOIRE DE LA RUSSIE

ANCIENNE ET MODERNE.

I.

Origine de la Russie.

Les plus anciennes traditions nous disent que les premiers habitans de la Russie étaient des Scythes. Les Grecs donnaient ce nom, malgré la diversité des races, à toutes les peuplades qui habitaient les vastes contrées qui forment maintenant la Russie d'Europe et d'Asie. Ces peuplades étaient barbares et errantes. Des colonies grecques, qui se fixèrent sur les bords de la mer Noire, à l'embouchure du Dniéper, leur portèrent les premiers germes de la civilisation. Les anciens Scythes ne vivaient que de pillages ; ils tuaient leurs prisonniers, dont ils buvaient le sang dans des crânes humains ; un glaive symbolisait le Dieu de la guerre, qu'ils adoraient comme l'Être-Suprême. Les anciennes légendes renfermaient de curieux récits sur ces hordes sauvages. Ainsi les Nèvres, en Pologne, se changeaient tous les hivers en

loups, parce qu'à cette époque ils se couvraient de fourrures. Plus au nord, on trouvait un peuple dormant six mois de l'année. C'étaient les premiers habitans de la Laponie, qui pendant plusieurs mois ne reçoivent de lumière que par les aurores boréales. Sur les confins de la Grande-Tartarie, on avait vu une légion de griffons qui gardaient des trésors. Il y avait là un vague souvenir des richesses des mines sibériennes. Les belliqueux Massagètes avaient des armures d'or et couvraient leurs chevaux de précieux ornemens.

Philippe, roi de Macédoine, porta un rude coup à la puissance des Scythes, qui dès-lors déclina rapidement. Après une grande défaite que leur fit subir Alexandre, ils furent attaqués par les Sarmates, qui les exterminèrent. Les débris de ces hordes se confondirent parmi leurs vainqueurs, mais en conservant leur nom. Bientôt, les Sarmates sont envahis par les Alains, qui viennent du Caucase, et qui, à leur tour, sont soumis par les Goths et par d'autres bandes germaniques. Ces derniers venus fondent un grand empire qui, au quatrième siècle, sous Hermanrik, s'étend de la Baltique à la mer Noire. Au nombre des tributaires de ce chef, l'historien Jornandès cite « les Vénèdes plus nombreux que guerriers, riverains de la Baltique, et de même origine que les Slaves, ancêtres du peuple russe actuel. »

Hermanrik croyait avoir jeté les bases d'un empire durable, lorsque tout-à-coup, en 377, les affreuses hordes des Huns viennent comme l'ouragan s'y abattre et tout dévaster. Une partie de la nation des Goths se

réfugie dans la Thrace, qu'elle devait quitter pour démembrer l'empire romain.

Attila, roi des Huns, domina seul la vaste contrée, qui s'étend du Volga au Rhin et de la Baltique à la mer Noire; mais sa puissance s'éteignit avec lui, et, à la suite de longues luttes, ce peuple disparut, en laissant pour souvenir son nom à la Hongrie.

A cette époque, la Russie ne dut être qu'un vaste désert, où erraient quelques bandes de toutes ces races qui s'étaient broyées les unes contre les autres. Les Slaves de la mer Baltique, placés à l'écart de ce grand mouvement d'invasion, avaient évité de sanglantes catastrophes. Leurs jeunes guerriers se mirent alors en marche, à leur tour, afin de chercher un climat plus tempéré; ils ne rencontrèrent devant eux que des pays presque inhabités, où ils s'établirent sans contestation sérieuse; et la grande famille slave, au sixième siècle, possédait la région qui s'étend de la Baltique à l'Elbe jusqu'à la Theiss et à la mer Noire. Ce fut alors que sa puissance devint redoutable aux empereurs romains; mais comme il était dans les vues de la Providence de ne laisser aucun repos aux peuples de cette contrée, les Avars, chassés par les Turks de la Grande-Tartarie, s'établirent entre l'Elbe et le Volga et sur les bords du Danube. Une peste qui les décima permit aux Slaves de la Bohême de les chasser. Les vainqueurs étendirent leur conquête: ils occupèrent la Hongrie, et envahirent, le siècle suivant, la Croatie, la Slavonie, la Servie, la Bosnie et la Dalmatie; ils pénétrèrent même jusqu'en Morée et en Asie.

Il n'est pas sans importance de donner le tableau

des diverses tribus qui couvraient le sol russe à cette époque; malgré la rudesse des noms, on éprouvera de l'intérêt à retrouver les ancêtres des Polonais, des Prussiens, des Russes et des autres peuples soumis aujourd'hui à la domination moscovite. Nous suivrons le savant historien Karamsin dans cette nomenclature :

« Les Slaves (indépendans ou subjugués) se trouvaient, comme on vient de le voir, répandus depuis la Baltique jusqu'au golfe Adriatique, et depuis l'Elbe jusqu'en Morée et en Asie. De la tribu des Lekhes, établie sur la Vistule, partit une bande qui vint se fixer sur le Dniéper (gouv. de Kief), et prit de ces plaines fertiles le nom de Polaniens, perdu en Russie, mais passé aux Lekhes, depuis fondateurs du royaume de Pologne, qui le gardent encore. De la même tribu sortaient les deux frères Radime et Viatko, qui furent chefs, celui-ci des Viatitches sur l'Oka (gouv. de Kalouga et de Toula ou Orel), celui-là des Radimitches au bord de la Soja (gouv. de Mohilef). Les Drevliens, ainsi nommés de leurs forêts, vivaient dans le gouvernement actuel de Volhynie; les Doulèbes et les Boujaniens, le long du Boug; les Loutitches et les Tivertses, le long du Dniéper jusqu'à la mer et au Danube (ils avaient déjà quelques villes); les Crovattes blancs, près le Krapak; les Sévériens (voisins des Polaniens), sur la Desna, la Soula et la Sema (gouv. de Tchernigof et de Pultawa); les Drégovitchs, entre la Pripète et la Dvina occidentale (gouv. de Minsk et Vitepsk); les Krivitches, aux sources de la Dvina, du Dniéper et du Volga (gouv. de Pskof, Vitepsk, Tver et

Smolensk); les Polotchans, au confluent de la Polota et de la Dvina; enfin, au bord du lac Ilmen, les Slaves de la grande tribu qui avait bâti Novgorod avant l'ère chrétienne, selon Karamsin; au cinquième siècle, selon Lévesque invoquant les chroniques.

« Kief, chez les Polaniens, est contemporaine de Novgorod. Isborsk, Polotsk et Smolensk, fondées par les Krivitches, existaient au neuvième siècle; Lubetch et Tchernigof, villes des Sévériens, sont connues au commencement du dixième; mais on ignore l'époque où furent élevées les unes et les autres.

« Outre les peuples Slaves, il y avait encore dans la Russie : les Mériens, autour de Rostof et sur le lac Klechtchine ou de Péréaslaf; les Mouromiens, au confluent de l'Oka et du Volga; au sud-est des Mériens, les Tchérémisses, les Metchères et Mordviens; les Liviens, en Livonie; les Tchoudes, en Esthonie et vers le lac Ladoga; les Naroviens, où est Narva; les Iamiens ou Émiens en Finlande; les Vesses, sur le lac Biélo-Ozéro; les Permiens, dans le gouvernement actuel de Perm; les Yougres ou les Ostiaks actuels de Bérézof, sur l'Oby et la Sozva; les Petchores, sur la Petchora.

« Plusieurs de ces peuples ont disparu, d'autres restent. Ainsi les Lapons, les Zyriens, les Ostiaks de l'Oby, les Tchouvatches et les Votiaks, dont les langues ont tant d'analogie, peuvent être considérés comme les branches d'une même souche, et paraissent être les Finois de Tacite, voisins des Venèdes, et sans doute habitans primitifs du nord de l'Europe. Les peuplades Finoises s'étendirent de la Baltique

jusqu'à la mer Glaciale, à la Sibérie, à l'Oural et au Volga. Elles abandonnèrent aux Goths la Suède et la Norwège, aux Slaves la Russie. Le portrait des Finois tracé par Tacite ressemble encore aux Lapons; même misère, même insouciance, même liberté. Les Finois Russes, moins sauvages dans Nestor, avaient des demeures fixes, même des villes; Biélo-Ozéro appartenait aux Vesses, Rostof aux Mériens, Mourom aux Mouromiens.

« Parmi les peuples étrangers, habitans ou voisins de la Russie, Nestor mentionne encore les Letgoliens (Livoniens latiches); les Zingoliens, dans la Sémigalie; les Korses, en Courlande; et les Lithuaniens, qui n'étaient pas Finois, mais qui, avec les anciens Prussiens, formaient le peuple Latiche. Leur langue, où se trouve une foule de mots slaves, goths et finois, indique le mélange des races. L'origine de la nation latiche remonte probablement à l'époque où les Goths descendirent en masse vers le midi; les Vénèdes et les Finois s'emparèrent de leur pays abandonné (côtes sud-est de la Baltique), se mêlèrent aux restes de population qu'ils y trouvèrent, et s'étant mis à défricher le sol, reçurent ou prirent le nom de Latiche (*lata,* défrichement, en lithuanien). Ce nouveau peuple doit être le mélange appelé par Jornandès *Vidivariens,* et qui au sixième siècle habitait aux environs de Dantzig. Ajoutez que, suivant une vieille tradition des Latiches, Vidvoutte, leur premier roi, organisa aux bords de la Vistule sa nation, qui peupla la Prusse, la Courlande et la Letlandie, où elle existe toujours et où, jusqu'à sa conversion au christia-

nisme, elle reconnut le Dalaï-lama du nord, premier juge et grand-prêtre, *Krivé*, résidant à Romova, petite ville de Prusse.

« Les Slaves divisés et ennemis semblaient également incapables de conquérir et de se défendre. Cependant plusieurs peuples Finois ou Latiches devinrent, dit-on, leurs tributaires, et, dit-on encore, la tribu de l'Ilmen parut si formidable à ses voisins, qu'on disait proverbialement : Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novgorod-la-Grande ! Des Normands, appelés *Varègues*, l'osèrent avec succès, et conquirent Novgorod-la-Grande aussi bien que les pays environnans. Bientôt chassés ou volontairement retirés, ils revinrent ou furent rappelés, et de ce retour, que Nestor indique en 862, date l'Empire de Russie.

« Mais auparavant, vers la fin du septième ou le commencement du huitième siècle, la Russie méridionale avait subi un nouveau joug, celui des Khosars.

« Les Khosars ou Khasars, de même origine que les Turks, habitaient depuis longtemps les rives occidentales de la Caspienne, alors nommée par les orientaux *mer Khozarienne.* L'histoire d'Arménie parle d'eux au troisième siècle ; au quatrième, ils sont confondus avec les Huns dans les déserts d'Astrakhan entre la mer Noire et la Caspienne. Quoique subjugués d'abord par Attila, ensuite par les Bulgares, ils sont capables encore de ravager l'Asie au cinquième siècle. C'est pour arrêter leurs courses que Cosroës bâtit la fameuse muraille *Caucasienne ;* au septième siècle, ils sont les alliés, les protecteurs de l'Empire et le fléau de la Perse, des Ougres et des Bulgares affaiblis par

la désunion des fils de Couvrate. Ils s'emparent de tout le pays depuis l'embouchure du Volga jusqu'à la mer Noire et à la mer d'Azof, la Phanagorie, le Bosphore et la plus grande partie de la Tauride, qui reçut pour plusieurs siècles le nom de *Khozarie*. Laissant en repos les Empereurs soigneux de leur complaire, ils dévastèrent l'Arménie, l'Ibérie, la Médie, et battirent plus d'une fois les plus illustres Califes. C'est vers la fin du septième ou au commencement du huitième siècle qu'ils s'étendirent jusqu'aux deux rives du Dniéper, et, vers le nord, jusqu'à l'Oka, rivière que leur puissance ne dépassa jamais. Le tribut payé à ces conquérans fut pour les Kiéviens un glaive par feu; pour les Sévériens, les Radimitches et les Vialitches, et peut-être encore pour les Kiéviens un écureuil par maison. Les Slaves n'avaient pas alors de monnaie.

« Ces Khozars, que Nestor n'accuse pas de cruauté comme les Avars, étaient civilisés. Leurs Khans avaient longtemps habité la riche et populeuse Balangiar (Atel) bâtie par Cosroës à l'embouchure du Volga, et ensuite la commerçante Tanaïs; ils empruntèrent des architectes à l'empereur Théophile pour construire aux bords du Don (où sont maintenant les Cosaques) la forteresse de Sarkel, destinée à réprimer les courses des nomades; et certainement toutes ces ruines appelées Khozariennes auprès de Voronège, sont les débris d'autant de villes ignorées aujourd'hui, mais fondées par ce peuple célèbre. D'abord idolâtre, il embrassa le judaïsme au huitième siècle, et le christianisme en 858. »

Nous avons vu que les Slaves, grâce à leur position sur les bords de la mer Baltique, avaient longtemps échappé aux tourmentes exterminatrices des invasions qui précipitaient les peuples successivement les uns sur les autres. Plus tard, ils subirent enfin l'influence de cette idée de migration qui semblait, dans les temps antiques, attachée à la destinée de tous les peuples: ils se mirent en marche et devinrent guerriers. Cependant leur valeur n'était ni bouillante, ni impétueuse; ils n'étaient redoutables que dans les défilés et les embuscades. Semblables aux sauvages américains, ils se blottissaient dans les cavernes, sous les broussailles, sous l'eau même où ils respiraient à l'aide de roseaux creux, et ne sortaient de leurs retraites que pour s'élancer à l'improviste sur leurs ennemis qu'ils massacraient. Ils étaient armés du sabre à deux tranchans, du javelot, de la flèche empoisonnée; ils paraient à l'aide de larges boucliers les coups de leurs adversaires. Passionnés pour le pillage, ils rapportaient dans leurs villages le produit de leur butin, et ramenaient en triomphe leurs prisonniers, dont ils immolaient les plus jeunes et les plus vaillans. Cette coutume barbare devait remonter chez les Slaves à la plus haute antiquité. A l'époque où nous prenons leur histoire, nous trouvons leur caractère déjà adouci par les premiers bienfaits de la civilisation; ainsi, les prisonniers qu'ils n'immolaient pas à leurs idoles étaient traités avec douceur, et pouvaient même racheter leur liberté par un travail momentané qui s'accomplissait sans une brutale exigence. Déjà on retrouvait chez eux cette loyale et sin-

cère hospitalité qui est un des traits les plus remarquables de la race arabe. Le voyageur était pour eux un être sacré ; cependant la répugnance qu'ils éprouvaient pour le christianisme leur faisait repousser l'étranger qui avouait appartenir à la religion du Christ.

Leur existence privée appartenait encore à la vie barbare; chez les Slaves, les femmes étaient achetées pour servir comme esclave et pour mourir sur un bûcher après la mort de leurs époux. Les travaux du ménage et de la culture des champs tombaient sur elles, et souvent leurs maris les emmenaient dans leurs excursions pour leur faire soigner leurs armes ou rapporter le butin. Lors du siège de Constantinople, en 626, les Grecs trouvèrent sur le champ de bataille un grand nombre de femmes qui s'étaient fait tuer près de leurs maris. L'éducation des enfans était rude; ils n'étaient élevés que pour la guerre; dès le bas-âge on leur inspirait l'amour du carnage et on les rendait cruels. Dans une famille trop nombreuse, on pouvait tuer les enfans du sexe féminin; on regardait aussi comme un devoir de faire périr les vieillards qui étaient à charge à eux-mêmes et à la tribu. La barbarie pervertit tellement les idées que cet acte révoltant était placé au rang des vertus filiales.

Tacite raconte qu'au sixième siècle les Slaves n'avaient pour seul vêtement qu'un caleçon; pendant l'hiver, ils s'enveloppaient dans des peaux. Leurs villes n'étaient qu'un amas confus de cabanes, entourées d'un rempart en terre. Ils élevaient beaucoup de bestiaux qu'ils échangeaient contre de la toile et du blé.

Après le pillage, leur plus ardente passion était l'amour de la musique; ils passaient des nuits entières à chanter et à jouer de la harpe, de la musette du goudok, sorte de cornemuse, et du chalumeau; leurs danses, qui s'exécutaient au son de ces instrumens, rappelaient leur vie de combats et de luttes; c'était des mouvemens violens, des trépignemens de pieds, des menaces, des poursuites simulées. Les paysans russes conservent encore de nos jours quelques-unes de ces danses qui rappellent les combats de leurs aïeux, et qui remontent à une époque inconnue.

La religion slave était un tissu grossier de superstitions qui ne présentent ni la grandeur sauvage du culte d'Odin, ni la mystérieuse poésie du druidisme. On aperçoit, vers le cinquième siècle, une légère lueur qui la rapproche un peu de la vérité: elle n'a qu'un seul Dieu qui est adoré comme le souverain maître de toutes choses, et des génies d'un ordre inférieur à l'Être suprême; mais cette tradition, qui avait été apportée de l'Asie, ne tarda pas à s'obscurcir, et les idoles devinrent innombrables. *Bélibog* était la plus puissante; *Sviatovid* représentait la guerre; chaque année, au solstice d'été, on lui immolait sur des bûchers trois cents prisonniers liés sur leurs chevaux. Nous ne donnerons pas l'énumération des noms barbares de centaines d'idoles qui présentent un assemblage confus des dieux de la Grèce et des rêveries du Nord.

Le gouvernement pour les Slaves consistait en un chef qu'ils choisissaient lorsqu'ils commençaient une excursion. Rentrés dans leurs tribus, ils recouvraient

une entière indépendance et se faisaient justice eux-mêmes lorsqu'ils croyaient devoir obtenir une réparation. Ce ne fut que vers la fin du huitième siècle qu'on commença à constater l'autorité de seigneurs qui prirent le nom de *Boyard* (de *Boye*, combat).

Si nous avons décrit aussi longuement les mœurs des premiers Slaves, c'est que nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt de connaître les idées et les coutumes des fondateurs d'une nation. Ils laissent toujours après eux des traditions qui leur survivent longtemps et qui ne s'effacent jamais. Nous avons vu que le paysan russe conserve encore les danses de ses aïeux; il répète encore ses chants, et si l'histoire des anciens Slaves nous était mieux connue, nous y retrouverions sans doute l'origine de presque tous les usages qui restent encore dans les villages comme des souvenirs de famille. La langue slave existe encore eu Hongrie, et ses transformations ont donné les dialectes russe, polonais, illyrien, slavon et croate.

II.

Les Ducs de Russie.

La fondation de l'Empire russe actuel remonte au milieu du neuvième siècle. Vers le mois de mai de l'année 859, à l'époque où la fonte des glaces de la mer Baltique permet aux barques de reprendre la mer, trois aventuriers Varègues-Russes du Roslagen, d'origine normande-suédoise, suivis d'une bande de jeunes guerriers, vinrent faire une excursion chez les Slaves d'Ilmen. Cette tentative, qui ne devait être qu'une invasion momentanée, réussit d'une manière si complète, qu'ils s'établirent dans un pays dont ils trouvèrent les habitans disposés à leur payer un large tribut. Cependant cette facile victoire leur donna une trompeuse sécurité; ils croyaient les Slaves incapables de chercher à reconquérir leur indépendance; aussi lorsque cette nation, à la voix de quelques hommes de cœur, se révolta, les Varègues ne surent opposer

aucune résistance, et se hâtèrent de repasser la Baltique.

A peine deux années se sont-elles écoulées, que nous voyons les Varègues-Russes reparaître sur cette terre, où ils viennent cette fois implanter une domination fixe. Nul doute que ce fut une conquête violente et préparée longtemps à l'avance par ces aventuriers qui profitèrent de leur premier séjour parmi les Slaves pour entourer leur entreprise de tous les moyens qu'ils jugèrent capables d'assurer leur succès. Trois frères, nommés Rurik, Sinéous et Trouvor, qui avaient fait partie de la première excursion, furent mis à la tête de cette expédition. Il y a tout lieu de croire que les Slaves, qui avaient trouvé dans leur désespoir la force de chasser les étrangers, ne surent pas continuer leur résistance, et que la conquête en fut prompte et peu sanglante. Rurik s'établit d'abord à Ladoga, puis ensuite à Novgorod qu'il entoura d'un rempart de terre. Sinéous se fixa à Biélo-Ozéro; Trouvor se posta à l'antique Izborsk.

Plusieurs historiens racontent cet événement d'une manière trop invraisemblable pour qu'il ait le moindre fondement de vérité; ils racontent que les Slaves, après avoir chassé les Varègues, regrettèrent leur domination et les rappelèrent pour se soumettre volontairement à ces étrangers; mais les circonstances qui entourèrent le retour des Varègues nous les montrent venant plus en ennemis qu'en amis. Ce fut une nouvelle conquête suivie de spoliations et de violences. Pendant plusieurs règnes, les Varègues seuls se réservent le droit de faire partie de l'armée; en outre,

ils s'emparent de tous les fiefs et de tous les emplois qui sont à leur convenance ; enfin les Varègues-*Russes* imposent leur nom à cette contrée. Il est donc bien constaté que la fondation de l'Empire est le résultat de la conquête.

RURIK, SINÉOUS ET TROUVOR (862-879).

Rurik eut, dans le commencement de son règne, à réprimer de sanglantes insurrections ; mais, à l'aide de ses braves Varègues, il écrasa le parti national toutes les fois qu'il chercha à reconquérir son indépendance. Ce chef nous paraît avoir beaucoup de rapports avec le Clovis des Franks ; nous le voyons successivement se débarrasser de ses deux frères et s'emparer de leurs conquêtes. Bientôt les terres qu'il distribua à titre de fiefs à ses compagnons s'étendirent vers l'orient jusqu'au gouvernement actuel d'Yaroslaf et de Nijni-Novgorod, et au midi jusqu'à la Dvina occidentale. C'est à cette époque qu'il faut faire remonter la féodalité en Russie. Les Varègues reçurent en butin non seulement les terres, mais les Slaves conquis, qui devinrent serfs.

Deux frères, Dir et Askold, mécontens des fiefs qu'ils avaient reçu en partage, recrutèrent la partie la plus aventurière des Varègues, et obtinrent la permission d'aller piller Constantinople. Sur leur route, ils rencontrèrent la ville de Kief, sur le Dniéper, habitée par les Polaniens, tributaires des Khosars, dont la domination s'étendait alors sur la Russie méridionale. Les deux frères s'établirent à Kief et

firent de cette ville le centre de leurs excursions. Le bruit de leurs succès leur attira de nouveaux compagnons, et ils allèrent menacer Constantinople; mais une tempête, et surtout les présens de l'empereur Michel III les déterminèrent à la retraite. La tradition raconte que le patriarche Photius avait obtenu cette tempête à la suite d'une invocation à la S[te]-Vierge, et que l'esprit des Varègues fut tellement impressionné de la puissante intervention de la mère du Christ, que, dès leur retour à Kief, ils demandèrent des missionnaires. Presque tous se convertirent au christianisme.

Pendant que ces faits s'accomplissaient loin de Novgorod, Rurik mourait en 879, en léguant ses états à son fils Igor, âgé de quatre ans, sous la tutelle de son parent Oleg.

RÉGENCE D'OLEG (879-912).

La force était alors le droit; aussi, avec cette organisation sociale, Oleg posséda la souveraineté absolue pendant toute son existence. Il en fit un heureux emploi pour la Russie, et par ses nombreuses conquêtes il agrandit son territoire et mit sous sa domination des peuples civilisés. Smolensk se livra par trahison en 882; la même année, Lubetch, sur le Dniéper, fut pris. Les deux frères, Dir et Askold, tombèrent sous les coups d'assassins envoyés par Oleg, qui s'empara de Kief; il attachait une grande importance à la possession de cette ville, dont il fit sa capitale; ce fut même alors pour lui un temps de repos dont il

profita pour raffermir l'organisation militaire et administrative de son empire, qui prenait des développemens gigantesques. Il distribue à ses *boyards* les gouvernemens éloignés; il fait construire de nouvelles villes et des camps fortifiés dans des steppes jusqu'alors déserts; il établit un impôt militaire payé seulement par les Slaves et les autres peuples conquis, et destiné à la solde de son armée exclusivement composée de soldats Varègues. Ce tribut fut payé jusqu'au milieu du onzième siècle.

Cette organisation terminée, Oleg enlève aux Khosars la domination qu'ils exerçaient sur les Drevliens, les Sévériens et les Radimitches; il soumet la Podolie et pénètre même jusqu'en Crimée; puis, descendant le Dniéper avec une flotte de deux mille barques, il fait côtoyer la mer Noire par sa cavalerie, et, en 906, paraît devant Constantinople qu'il force à se mettre à rançon, en lui imposant un traité aussi déshonorant que ruineux. Les Russes, dès leurs premiers pas, se mettent donc en marche vers cette ville de Constantinople qu'ils chercheront avec tant de persistance à réunir à leurs états. Oleg rentra en triomphe dans sa capitale de Kief, et s'occupa de nouveau d'organiser ses états. Il divisa son empire en districts administrés par ses boyards, et fit régir ses principales villes et les grands domaines de la couronne par des lieutenans nommés *posadniks*; il érigea même Novgorod en sorte de république, se gouvernant selon ses lois sous sa haute suzeraineté. Oleg, qui avait su accomplir de si grandes choses et consolider d'une manière durable la domination des Varègues sur les Slaves, mourut

sans enfans en 913, à la suite d'un accident. Il avait été mordu par un serpent.

IGOR (913-945)

Igor, fils de Rurik, resté à l'écart pendant tout le règne d'Oleg, ne rencontra aucun concurrent sérieux pour lui disputer le pouvoir; cependant des révoltes éclatèrent, mais il les comprima vigoureusement. A cette époque, de terribles nomades, les Petchénègues, qui occupaient la Libédie, se mirent en marche vers Kief en 914; Igor les rejeta à l'ouest du Dniéper. Ces sauvages guerriers portaient l'habit persan; ils avaient la barbe hérissée et combattaient surtout à cheval. Ce furent les fondateurs du royaume de Hongrie.

Les seuls faits remarquables du règne d'Igor furent deux tentatives sur Constantinople. La première lui fut fatale: les Grecs incendièrent sa flotte sur les côtes de la mer Noire, et mirent ses troupes en déroute; il reparut dans la Chersonèse-Tauride en 944, avec les Petchénègues, mais cette fois il reçut de riches présens de l'empereur Romain Ier dit Lécapène, qui le déterminèrent à ne pas s'exposer aux chances d'un combat. L'année suivante, selon la coutume des rois de Kief, il parcourait avec une armée les provinces soumises à sa domination pour lever ses tributs. Arrivé chez les Dreuliens, il les exaspéra tellement par sa rapacité, que ce peuple farouche, l'ayant surpris dans une forêt, le massacra avec son escorte. Les chroniqueurs racontent même qu'il fut attaché vivant à deux arbres courbés qui, en se relevant, l'écartelèrent.

Il laissait une veuve et un fils encore enfant : la veuve, c'était Olga, femme d'un grand génie ; le fils, nommé Sviatoslaf, devait plus tard léguer aux annales russes le souvenir de grandes actions guerrières. Ce fut le Charles XII de la Russie.

SVIATOSLAF (945-972).

Olga prit la régence d'une main ferme, et, après avoir puni rigoureusement les Dreuliens, elle leur pardonna et les traita avec douceur. La régente, qui pénétrait l'avenir, comprit que le nouvel empire ne pouvait se consolider que par l'unité de ses provinces ; ce fut un de ses grands titres à la reconnaissance de son pays, d'avoir prévenu la division de toutes ces races si diverses qui cherchaient à fonder des gouvernemens indépendans. Soutenue par le boyard Asmould et par le voïévode Sveneld, elle put exécuter son grand dessein ; les tribus soulevées furent soumises, et les diverses races qui reconnaissaient la domination russe commencèrent à s'habituer à la pensée de ne former qu'un peuple. Ainsi, Olga peut à juste titre être considérée comme la mère de la nation. Elle établit des contributions fixes qui se versaient directement au trésor royal ; elle divisa le territoire en vigueries et accorda des privilèges à ses principales villes. Avec des idées si élevées, il était impossible que cette reine restât attachée à la grossière idolâtrie de ses aïeux ; elle écouta les missionnaires, comprit la parole du vrai Dieu et se convertit à la religion chrétienne. Pour donner

plus de pompe à cette solennité, elle obtint que l'empereur Constantin Porphyrogénète fut son parrain, et le baptême lui fut donné à Constantinople par le patriarche. De retour à Kief, elle fit, par la seule puissance de sa parole, de nombreux prosélytes. Sa grande douleur fut de voir son fils persister dans le culte païen. Sviatoslaf n'entrait dans aucune discussion avec sa mère, seulement il lui répondait toujours : « Si je me faisais chrétien, mes guerriers se moqueraient de moi. » L'esprit du jeune prince ne forma plus dès-lors que des projets de conquêtes. Il se préparait à la vie du soldat des steppes, en s'habituant aux plus durs exercices de ce rude climat. Il s'accoutumait à supporter presque sans vêtemens les plus grands froids ; il couchait sur la bruyère en dehors des tentes, seulement enveloppé d'un manteau, et ne se nourrissait que de chair de cheval à peine cuite.

Sa mère, aussitôt qu'elle le vit capable de gouverner, lui remit le pouvoir en 964 ; elle se retira dans un couvent, où elle mourut quatre ans plus tard.

Sviatoslaf Ier n'arrive au pouvoir que pour chercher à réaliser ses plus ardens désirs de conquête ; il se précipite comme la foudre sur les Khosars, et les soumet, ainsi que leurs aïeux les Kassog, puis les Jasses qui habitaient les bords de la mer Caspienne, et enfin tout le pays entre le Don et le Kouban. A l'instigation de l'empereur Nicéphore Phocas, qui lui donne comme subsides quinze tonnes d'or, il marche sur la Bulgarie ; mais une diversion opérée sur sa capitale par les Petchénègues, le force à ajourner son attaque ;

il finit par se contenter de soumettre au vasselage le roi bulgare Boris. Cette campagne lui avait coûté beaucoup de soldats. Il eut l'imprudence de laisser trop entrevoir son désir de s'emparer de Constantinople, aussi son perfide allié Nicéphore Phocas profita-t-il de son échec pour lui déclarer la guerre. Huit mille Russes sont brûlés à Péréiaslav, et leur roi, battu devant Silistrie, n'a que le temps de se jeter dans cette place où il est obligé de capituler. Dans sa retraite, il est attaqué par les Petchénègues, qui le tuent et exterminent presque toutes ses troupes. Son crâne, orné de pierreries, servit longtemps de coupe aux chefs victorieux qui avaient vengé leur nation de sa longue oppression

YAROPOLK (972-980).

A cette époque, commence pour la Russie un système de partage qui lui fut très funeste. Chaque fils du roi reçut un apanage, et au lieu de cette unité que Olga la Grande avait cherché à former, il n'y eut plus qu'un morcellement qui ne devait amener que guerres civiles et décadence de l'empire. Le prince de Kief conserva toujours une sorte de suprématie, qui ne faisait qu'exciter la jalousie des autres, parce que cette ville passait en héritage, non de père en fils, mais de frère à frère ou de cousin à cousin, toujours au plus âgé. Il n'exista d'abord que trois principautés: Kief, Dreulie et Novgorod.

Après la mort de Sviatoslaf, en 972, l'aîné de ses fils, Yaropolk, régna à Kief; Oleg, le second, chez

les Dreuliens, et Vladimir, le plus jeune, à Novgorod. La guerre civile commença presque aussitôt. Dès 977, Yaropolk s'empara de l'héritage d'Oleg, qui fut tué en le défendant. A cette nouvelle, Vladimir, prévoyant que le même sort le menaçait, s'enfuit en Suède, revint en 980 avec des bandes de Normands et marcha sur la capitale de son frère, qui s'enfuit et fut tué par deux Varègues.

VLADIMIR (980-1015).

Vladimir Ier resté seul maître du pouvoir, commença par se débarrasser des Normands qui l'avaient aidé dans ses conquêtes, en achetant leurs chefs qui reçurent des fiefs; puis il se rapprocha de la nation slave, parmi laquelle il fit presque en entier le recrutement de son armée. Ce fut un fait important, parce que les indigènes parvenant ainsi aux emplois alors tous militaires, la distinction des races tendit à disparaître. L'hérédité des emplois, des fortunes, rendit les familles puissantes et fut l'origine d'une noblesse nationale.

Vladimir fait demander en mariage la belle Rognéda, fille du seigneur du fief de Polotsk, fiancée au malheureux Yaropolk, qui cependant était déjà marié; Rognéda rejette avec indignation cette demande. Le prince fait appuyer l'offre de sa main par une armée; il tue le père et les deux frères de Rognéda, qui est obligée d'épouser le meurtrier de sa famille. Quelques années suffirent pour calmer sa passion, et l'infortunée princesse fut reléguée avec son fils Isiaslof, dans

un îlot solitaire de la Libéda, près de Kief. Un jour, il vint la visiter et s'endormit près d'elle; un léger bruit le réveilla; il vit alors devant lui sa femme, qui tenait un poignard à la main, et qui allait profiter de son sommeil pour le tuer. Rognéda avoua fièrement son intention et déclara qu'elle avait voulu venger le meurtre de sa famille et l'abandon de son fils. Le barbare lui arracha son poignard et lui ordonna de prendre sa parure nuptiale pour se préparer à la mort. La victime court chercher son fils et lui enseigne ce qu'il doit dire et faire. Aussitôt que Vladimir paraît, le jeune Isiaslof lui présente une épée en lui disant: « Tu n'es pas seul, mon père; ton fils te regarde. » — « Quoi! tu es là! s'écrie le bourreau. » A ces mots, il sent sa fureur se calmer et il s'enfuit. Le lendemain il donna un riche apanage à sa femme et à son fils.

Après avoir renvoyé Rognéda, il épousa la veuve d'Yaropolk, qui était sur le point d'être répudiée malgré le terme avancé d'une grossesse; elle accoucha d'un fils posthume qui fut nommé Sviatopolk, et que Vladimir adopta.

Aussi ambitieux que ses prédécesseurs, ce prince parvint à faire de nombreuses conquêtes, et, en 983, il étendit sa domination jusqu'aux côtes de la Baltique et même vers la Sibérie. Puis, voulant se faire chrétien, il demanda la princesse Anne en mariage, et des missionnaires à Basile IV et à Constantin VIII. La princesse vint avec l'évêque Athanase, qui le convertit; presque tous les Russes imitèrent son exemple, et la grande pensée d'Olga fut réalisée; mais, comme les missionnaires venaient de Constantinople et non

de Rome, ils reçurent le *rite grec*. Deux évêchés furent érigés, l'un à Kief, l'autre à Novgorod.

Vladimir a rendu de grands services à la Russie; sa conversion au christianisme fit entrer ses peuples dans une voie de progrès et de civilisation. De son règne date l'alphabet russe, la fondation et l'agrandissement de plusieurs villes, la création d'écoles publiques, l'adoucissement des rigueurs de coutumes trop barbares, l'activité dans le commerce; et le goût des arts prit naissance à cette époque. Il était généreux, même prodigue, et très bienfaisant pour les pauvres. Ce fut le Charlemagne de la Russie.

La fin de son règne fut troublée par la révolte de Yaroslaf, qui, devenu prince de Novgorod, refusa de lui payer tribut; il éprouva un tel chagrin qu'il en mourut en 1015.

SVIATOPOLK (1015-1019).

Le vieux roi laissait dix fils, dont sept avaient des apanages; la lutte ne devint sérieuse qu'entre Yaroslaf et Sviatopolk Ier, prince de Kief. Ce dernier commença par se faire proclamer roi et résolut d'exterminer tous ses frères; il en avait déjà fait périr trois lorsque Yaroslaf le battit à Loubetch et le força de se retirer en Pologne; mais cette retraite ne fut pas de longue durée, il reparut avec une armée commandée par le roi de Pologne Boleslas le Brave. Toute la Russie se soumet, et de nouveau il se voit seul roi. Mais il devait donner au roi de Pologne, pour prix de son alliance, tous ses trésors et la Russie Rouge; pour

éviter ces sacrifices ruineux, il appela à son aide la trahison. Boleslas se hâta de se retirer, mais il prit possession de la Russie Rouge. Bientôt de formidables ennemis viennent assaillir Sviatopolk, qui, contraint de s'enfuir, laisse encore une fois le pouvoir à Yaroslaf, et va mourir misérablement en Bohême.

YAROSLAF (1019-1054).

La Russie voit s'ouvrir devant elle une époque de grandeur et de gloire. Yaroslaf, après une lutte de quelques années pour consolider son pouvoir, rétablit l'unité de la Russie. Non seulement il recouvra la Russie Rouge, mais il enleva encore aux Polonais une partie de leur territoire. Par une grande victoire sur les Petchénègues, ces infatigables ennemis, il mit fin pour toujours à leurs attaques.

Ces succès l'engagèrent à porter ses regards vers Constantinople et vers la Grèce. Nous avons vu que les Varègues Russes, dès leurs premiers pas sur le sol de leur nouvelle patrie, avaient voulu s'emparer de Constantinople; ce sera la pensée constante de tous les monarques russes, et nous les verrons faire les plus grands efforts pour prendre une ville qui les rendrait maîtres du monde. Yaroslaf s'avance sur Constantinople, mais les élémens semblent déchaînés contre lui; une tempête brise sa flotte dans la Mer Noire; le feu grégeois détruit les derniers débris de ses vaisseaux, et son armée est écrasée à Varna.

Telle fut l'issue de la quatrième tentative russe sur Constantinople. C'est de cette époque que date la

célèbre prophétie qu'*un Constantin seul s'emparera de Constantinople.*

Cette défaite paraît avoir ralenti le zèle de Yaroslaf pour les expéditions militaires ; il rentre dans sa capitale et consacre les dernières années de sa vie à développer la civilisation dans ses états. Il favorise le commerce, l'agriculture, les arts, fonde de nouvelles villes, agrandit les anciennes, attire des savans et des artistes étrangers ; il fait construire une cathédrale à Kief ; mais le monument le plus durable de son règne est la promulgation d'un Code. Toutes les vieilles coutumes barbares furent révisées, et une législation plus douce et plus régulière servit de règle à la nation.

Voici une rapide analyse du Code d'Yaroslaf, qui est un des plus précieux monumens historiques de l'époque :

Le meurtre d'une personne libre donnait à ses parens le droit de tuer le meurtrier ou de recevoir une somme d'argent dont le prix variait suivant la qualité du personnage. S'il s'agissait du meurtre d'une femme, l'amende était réduite de moitié ; on pouvait tuer sans motif un esclave, sauf à indemniser son maître.

Etaient esclaves : l'homme qui se vendait lui-même, le débiteur insolvable, l'homme qui épousait une esclave, les enfans des esclaves, certains criminels, et enfin les prisonniers de guerre.

Si le meurtre était le résultat d'une querelle ou de l'ivresse, le district où s'était commis le meurtre était frappé d'une amende.

Les coups et les blessures donnaient lieu à une

amende qui était établie d'après la qualité du blessé et d'après la gravité des blessures.

Quelques articles protégeaient les domestiques et établissaient la position des esclaves, dont le sort devait être moins rigoureux que ceux des Etats-Unis.

Pour accusation criminelle, l'accusé pouvait être soumis à l'épreuve du fer rouge, s'il y avait des témoins; à défaut de témoins, c'était l'accusateur qui subissait cette épreuve.

Plusieurs articles concernaient la tutelle des enfans et les droits de succession.

Le Code réglait en outre que, dans tous les procès, le demandeur devait comparaître avec l'accusé devant douze personnes jurées, qui, selon leur conscience, devaient examiner la cause et déclarer si l'accusé était coupable; les juges avaient le droit de fixer la peine. C'est le jury, qui, au huitième siècle, avait été institué en Danemarck, et qui ne parvint en France qu'à la fin du dix-huitième siècle.

L'historien russe Karamsin trace le tableau suivant de la Russie à cette époque:

« Dès le premier siècle de son existence, la Russie fut, comme on a pu le voir, le plus vaste état de l'Europe.

« Les Varègues, compagnons et non sujets du prince, participaient à l'ébauche de gouvernement qui existait. Toutes les fonctions du pouvoir leur appartenaient, et leur gestion dans les fiefs s'appelle *règne* dans l'histoire. Le traité d'Igor avec l'empire grec fut juré par toute la garde comme par Igor lui-même. — Les assemblées du peuple dans les villes devinrent

fréquentes. — Le prince n'avait que sa part au butin enlevé à l'ennemi, ou aux contributions exigées des peuples. Lorsque Constantinople se racheta, la rançon remplaça le butin, et Oleg et Igor stipulèrent une somme pour chaque combattant, même pour les morts. — Le prince donnait les fiefs selon sa volonté, ou mieux, suivant l'exigence des cas et des prétendans, dont les fils y obtinrent un droit héréditaire quand le prince n'osait, ou ne pouvait, ou ne voulait en disposer autrement. Ainsi les boyards de Vladimir lui présentèrent, comme légitime, le droit qu'un de ses fils (Isiaslaf), encore enfant, avait, comme petit-fils de Rogvold, sur la principauté de Polotsk, conférée à ce Varègue par Yaropolk; et Vladimir ne contesta point. Mais ensuite il donna à ses propres fils des apanages qu'avaient primitivement reçus des Varègues. Les circonstances, la force et le caprice réglaient tout. — Le grand-prince retenait une foule de places où il mettait des lieutenans. C'était le gouvernement féodal dans son enfance. Le chef de l'Etat prenait le titre de *grand-prince*. Vladimir est aussi appelé *khagan* ou *khan;* les apanagistes de la famille royale et les autres s'intitulaient également *princes;* tout ce qui avait quelque prépondérance, *boyard*. On n'était quelque chose que par la guerre.

« Les *anciens* des villes avaient l'influence que leur procurait l'opinion de la masse. Ce fut cette masse, longtemps opprimée sans règle ni mesure, qui provoqua ou imposa des coutumes et des lois qui la devaient protéger. Aux Varègues il suffisait de l'épée, par laquelle ils dominaient de la manière la plus

absolue; et, avec le temps, la plupart des lois varègues furent invoquées ou admises, parce que les Slaves n'en connaissaient pas d'autres, et n'imaginèrent pas mieux. »

Dès qu'Oleg eut joint à ses troupes *varègues* des milices *nationales*, la tactique des Varègues devint sans doute générale. Les villes reçurent des remparts de terre et de charpente, les camps furent retranchés, on se battit avec un certain ordre, et on apprit les travaux de circonvallation et de mines, nécessaires pour les sièges. Les Varègues introduisirent encore leur marine. Les vaisseaux de guerre étaient des barques, marchant à la rame et à la voile, assez grandes pour porter quarante à cinquante combattans.

Le prince commandait en chef; sous lui, les *voïévodes*, ou généraux. Les autres grades étaient un *tissatchsky*, par mille hommes; un *centenier*, par cent; un *déciatsky*, pour dix. — La *garde* du prince, troupe privilégiée, compagne inséparable de ses expéditions, de ses promenades dans les provinces, et participant à ses festins, à ses chasses, à tous ses avantages, comprenait aussi une jeunesse d'élite; d'abord les *pages*, et ensuite les *gridnis* ou *porte-glaives*, moins considérés. — Les simples *princes*, et même les principaux *voïévodes*, avaient aussi une *garde* proportionnée à leurs moyens de richesse et de puissance.

Le luxe fit de rapides progrès en Russie. Vladimir eut, le premier, des cuillers d'argent. L'hydromel suffisait à ses festins, quoique l'on connût à Kief, dès le temps d'Oleg, les vins parfumés et les fruits savoureux de la Grèce. Déjà le poivre des Indes relevait

des ragoûts variés. Les riches s'habillaient de soie et de pourpre, et avaient des ceintures de prix, des bottes de maroquin, etc.; mais au temps de Vladimir, et même jusqu'à aujourd'hui, la chaussure ordinaire des paysans était et est encore le *lapti*, qui se fait avec l'écorce du tilleul.

Adam de Brême appelle Kief une seconde Constantinople; et Dittmar, qui l'appelle la *grande ville*, y compte huit marchés et quatre cents églises, presque toutes fondations pieuses. Malgré l'exagération de ce rapport, on peut voir que les progrès du christianisme et de l'opulence y marchaient de front et à grands pas.

Yaroslaf se voyant mourir réunit près de lui ses fils, et, après leur avoir recommandé de vivre dans la plus grande union, il ajouta : Ysiaslaf sera mon successeur et montera sur le trône de Kief. Obéissez-lui, comme vous avez obéi à votre père. Je donne Tchernigof à Sviatoslaf, Péréaslavle à Vsévolod et Smolensk à Viatcheslaf. Mais la concorde dura peu de temps. Ce fut alors une guerre civile perpétuelle, représentant toujours les mêmes scènes hideuses de vengeance, de trahison et de barbarie. Les peuplades ennemies profitèrent de ces dissensions pour prendre les armes, et souvent on eut à déplorer la guerre intestine et les invasions. Il y eut cependant une époque de calme, les princes, fatigués de ces luttes, voulurent y mettre un terme; tous se donnèrent le baiser de paix à Loubetch, en 1097, et firent serment de respecter leurs possessions réciproques. Cette union leur permit de remporter, en 1113,

trois grandes batailles sur les barbares du nord de l'Asie qui désolaient leurs frontières. Vladimir II, successeur de Sviatoslaf, régna de 1112 à 1125. Il s'était déjà rendu célèbre par son courage et ses talens militaires. Son règne fut remarquable; doué d'une grande énergie malgré ses soixante années, il fut partout vainqueur en Livonie, en Finlande, en Bulgarie, et soumit tous les barbares qui tentèrent des soulèvemens ou des invasions. Inspiré par la politique de ses prédécesseurs, il songea à faire la conquête de l'empire grec, et, sous prétexte de soutenir Léon, prétendu fils de l'infortuné Romain IV, Diogène, il franchit le Danube et s'empara de Silistrie, en 1116. Léon fut assassiné, et Alexis Comnène, pour calmer Vladimir, lui envoya de riches présens, parmi lesquels on remarquait un crucifix du bois de la vraie croix et un bonnet d'or, insigne du pouvoir suprême qui sert encore au couronnement des empereurs russes. L'ambassadeur grec posa ce bonnet sur la tête de *Vladimir* en le proclamant *tsar*, c'est-à-dire empereur. Ce fut un des plus grands souverains de la Russie; il mourut en 1125, en laissant cet Empire dans un état de prospérité qui devait avoir une courte durée. Ses derniers conseils à son fils méritent d'être cités, en voici quelques extraits:

« Louez Dieu et aimez les hommes! Ni le jeûne ni la vie monastique ne donnent la vie éternelle; c'est la bienfaisance. Nourrissez les pauvres, servez de père aux orphelins, jugez vous-même les veuves. Ne faites mettre à mort ni innocent ni coupable, car rien n'est plus sacré que la vie d'un homme et l'âme d'un chré-

tien. Soyez vigilant. Servez d'exemple à vos généraux. Ne vous livrez au repos qu'après avoir placé des gardes partout. En voyage, ne souffrez pas que votre suite fasse injure aux habitans; et, dans la maison où vous vous arrêtez, traitez le maître à vos dépens. Cherchez sans cesse à vous instruire. A cheval, au lieu de vaines pensées, priez, ou dites du moins: *Seigneur, ayez pitié de nous!...* Je voulais tout voir par mes yeux; je regardais comme des devoirs l'inspection particulière des églises, ainsi que celle de l'économie de mes biens, de mes écuries, des vautours et des faucons de ma vénerie... J'ai fait quatre-vingt-cinq campagnes et dix-neuf traités de paix avec les Polovtses; j'ai pris et remis en liberté au moins cent de leurs princes, j'en ai fait noyer plus de deux cents. Nul ne voyageait plus rapidement que moi: partant de Tchernigov le matin, j'étais à Kief avant vêpres. A la chasse, que de fois j'ai été renversé par les buffles, foulé aux pieds des élans! Un sanglier a fait sauter mon épée de ma ceinture, un ours a déchiré ma selle! mais le Seigneur veillait sur moi. Et vous, mes enfans, ne redoutez ni la mort, ni les bêtes sauvages... etc. »

Il avait fallu à Vladimir II son habileté et son énergie pour empêcher la ruine de la Russie. L'assemblée de réconciliation de Loubetch avait exagéré le droit funeste des apanages, en déclarant que les Etats de chaque prince seraient indéfiniment partagés entre tous ses enfans. Aussi dès que la main ferme de Vladimir ne tînt plus les rênes de l'Etat, le désordre et les guerres civiles recommencèrent leur œuvre

de ruine. En peu d'années, de 1125 à 1219, seize princes se succédèrent à Kief.

Nous allons tracer rapidement le récit de ces règnes qui n'offrent que confusion et qui ne présentent que peu d'intérêt.

MSTISLAF (1125-1132).

Mstislaf, fils de Vladimir, se fit reconnaître grand prince; il remporta plusieurs victoires sur les Polovtsi et sur les Lithuaniens.

YAROPOLK (1132-1139).

Yaropolk commença par assigner des apanages à ses neveux, mais ce fut une cause de désordre, et ils guerroyèrent entre eux. A cette époque la nouvelle se répand en Pologne que les Russes se préparent à envahir ce royaume. Le sénateur Vlostovicz propose au roi Boleslas III de prévenir le danger et offre d'enlever le grand prince. C'est ainsi qu'on désignait le prince qui gouvernait Kief. Vlostovicz, d'un caractère énergique et d'un esprit souple et habile, paraît à la cour de Yaropolk comme un homme persécuté par le roi de Bohême; à l'aide de ce stratagème, il réussit à gagner la confiance du grand prince; un jour, pendant une partie de chasse, il l'entraîne dans un ravin où il le fait enlever par des Polonais et va le livrer à Boleslas. Le trop confiant Yaropolk fut obligé de payer une énorme rançon; mais il ne tarda pas à avoir sa revanche, et, à son tour, il parvint à surprendre Boleslas qui s'était avancé dans la Russie

Rouge avec une petite armée et le défit complètement. Le roi de Pologne mourut des blessures qu'il avait reçues dans ce combat.

La fin du règne d'Yaropolk de Kief se passa en guerre avec les princes de sa maison.

VIATCHESLAF (1140).

Viatcheslaf, frère d'Yaropolk, régna douze jours et fut détrôné par Vsévolod.

VSÉVOLOD II (1140-1146).

Vsévolod II, fils d'Oleg, qui venait de chasser si facilement Viatcheslaf de Kief, crut qu'il pourrait supprimer tous les apanages; il échoua devant la coalition formidable qui se forma contre lui. La ville de Novgorod, qui était parvenue à se rendre complètement indépendante et à se donner un gouvernement républicain, lui fit la plus vive opposition. A la suite de ses revers il mourut de chagrin.

IGOR II (1146).

A peine Igor II est-il proclamé grand prince qu'une révolte, provoquée par ses exactions et par sa mauvaise administration, le renverse.

ISIASLAF II (1146-1154).

Isiaslaf II se montre d'une justice sévère; mais les dissensions recommencent presque aussitôt à éclater,

et ce règne ne présente encore que des guerres civiles qui ruinent le pays et font disparaître la population.

C'est à cette époque qu'il est pour la première fois question de la ville de Moscou. Les chroniqueurs racontent que sa fondation remonte à l'an 1147. Le prince Georges, souverain de Vladimir, se rendit sur les bords de la Moskova pour punir la rébellion du boyard Étienne Koutchko; il lui fit trancher la tête. La fille du supplicié fut contrainte d'épouser le fils du prince Georges. Une grande ville fut fondée sur les bords de la Moskova; pendant longtemps elle porta le nom de Koutchko qu'elle changea dans la suite pour celui de Moscou.

IOURI Ier (1149).

Iouri Ier, fils de Vladimir, chasse Isiaslaf de Kief où il se maintient pendant quelques mois, grâce au courage de son fils André; mais à son tour il est mis en fuite par Isiaslaf que les rois de Hongrie et de Pologne soutenaient.

ISIASLAF (1150).

Isiaslaf, *rétabli* en 1150, eut à repousser les continuelles attaques de Iouri et les incursions des Polovtsi.

ROSTISLAF (1154-1155).

Rostislaf, frère d'Isiaslaf, voulut, dès son avénement, frapper un grand coup, afin de prouver sa puis-

sance. Le prince de Tchernigof lui résista; il marcha contre lui pour le soumettre, mais trahi par plusieurs boyards qui désapprouvaient cette guerre, il ne put même livrer bataille et fut obligé de s'enfuir.

ISIASLAF III (1154).

Isiaslaf III, prince de Tchernigof, s'empare du trône abandonné par Rostislaf, mais presque aussitôt Iouri le force de se retirer dans sa principauté de Tchernigof.

IOURI (1155).

Iouri, âgé de soixante ans, se vit encore une fois souverain de Kief; mais ce ne fut pas pour jouir du repos. Il eut à lutter contre les Polovtsi, vindicatifs et brigands, qui pillèrent plusieurs fois ses Etats. Il mourut au moment où il s'apprêtait à châtier les Novgorodiens qui s'étaient révoltés contre l'autorité de son fils. Ce prince fut, comme nous l'avons déjà dit, le fondateur de Moscou et de Vladimir; son caractère offre un singulier mélange d'indolence et d'activité, de vices et de grandeur.



III.

Grands Princes de Vladimir.

ANDRÉ Ier (1157).

André Ier, fils d'Iouri, s'était fait remarquer par sa valeur; il était prince apanagé de Suzdal et de Vladimir, où il avait fait construire un château. A la mort d'Iouri, les habitans de ces deux villes le choisirent pour leur souverain indépendant et absolu. Un grand nombre d'autres villes et plusieurs princes apanagés lui déférèrent le même honneur. A cette époque, la souveraineté de Suzdal s'étendait sur Vladimir, Rostof et Moscou; c'est-à-dire depuis Kief jusqu'aux limites de la grande Bulgarie. Dès lors, la domination de Kief commença à s'affaiblir; les changemens de souverains, les guerres civiles, les incursions des Polovtsi contribuèrent à rendre sa décadence encore plus rapide. Elle perdit enfin son titre de capitale qui fut donné à Vladimir dont les

souverains furent considérés comme grands princes de Russie.

André aimait la guerre, il commença par remporter de grands avantages sur les Bulgares; puis, voulant porter le dernier coup à Kief il s'en empara, le livra au pillage pendant trois jours, et l'abandonna dans un état de ruine presque complet. Il fut assassiné, l'an 1170, par des boyards indignés de l'avoir vu livrer au supplice un seigneur qui avait commis un crime.

MICHEL, FILS D'IOURI (1175).

A la suite du meurtre d'André, l'anarchie dura cinq ans. Michel parvint enfin à rétablir l'ordre, mais il mourut au bout de quelques mois.

VSÉVOLOD III (1177).

Vsévolod III, frère de Michel, commença son règne par faire noyer dans des corbeilles d'osier les meurtriers d'André. Les succès qu'il remporta ensuite sur plusieurs princes russes, lui donnèrent un calme de quelques années. La paix fut troublée par une invasion de Bulgares qui, rejetés dans leur pays, virent leur capitale assiégée; ils résistèrent vigoureusement et forcèrent Vsévolod à se retirer; mais ils ne reparurent plus en Russie qui, jusqu'en 1212, goûta les bienfaits de la paix.

GEORGES II (1212).

Georges II, fils de Vsévolod fut, dès son avènement au trône, attaqué par Constantin et ses autres frères

qui, après de longues guerres civiles, finirent par le chasser de Vladimir, en 1217.

CONSTANTIN (1217).

Constantin, frère de Georges, jouit peu de son triomphe, il mourut en 1218. Par son testament, il rendit la souveraineté à son frère Georges.

GEORGES II RÉTABLI (1218).

C'était un prince inepte et présomptueux, incapable de pouvoir conjurer les calamités qui menaçaient la Russie. Avec le funeste système des apanages, il fallait toujours qu'un homme de génie exerçât son ascendant sur la nation et sur les apanagistes afin d'établir une unité assez forte pour résister aux invasions étrangères.

« La faute des grands princes, dit l'historien Chopin, qui avaient morcelé la Russie en apanages, portait ses fruits, et devait en produire de plus amers encore. Des souverains de provinces s'arrogeaient le titre de grands princes, par opposition aux princes apanagés, mais cette dénomination ne représentait plus l'unité monarchique. Le droit de succession, qui passa du frère ou du plus proche parent du prince défunt à son fils, fut la cause de tant de querelles sanglantes, où la Russie s'épuisait, et dont profitèrent les étrangers: c'est sans doute à l'étendue de ses provinces que la Russie dut son salut. Toutefois, comparée avec les Etats voisins, son commerce, ses alliances, la valeur de ses habitans, et surtout l'unité de langage

dans le cœur des provinces slaves, lui assignaient un rang honorable parmi les nations. Le gouvernement offrait un mélange bizarre de despotisme et de liberté qui, en favorisant les entreprises ambitieuses de l'aristocratie, déconsidérait la source du pouvoir.

« Dès le treizième siècle, les Russes avaient une traduction du droit canon grec, pour les cas qui sortaient de la coutume. Le prince avait droit de paix et de guerre, celui de punir et de fixer les impôts; mais les citoyens de la capitale, profitant de la liberté qui régnait dans les assemblées publiques, arrêtaient souvent le prince dans les actes les plus importans du gouvernement. La voix délibérative n'était accordée qu'aux plus anciens citoyens, aux hommes de condition libre, aux boyards, aux militaires et aux marchands. Le haut clergé était ordinairement chargé d'entamer les négociations de paix, et participait à l'administration des affaires; il jugeait des délits en matière ecclésiastique, sans avoir recours à la justice séculière; et, pour ces actes, il ne reconnaissait que la censure du métropolitain. Nous avons vu que, déjà à cette époque, le commerce était dans un état prospère. Le Dniepr était appelé le chemin de la Grèce, et Novgorod entretenait des relations avec les villes libres d'Allemagne qui, dans le treizième siècle, se coalisèrent au nombre de soixante et dix, et formèrent la ligue anséatique. A dater de cette époque, Novgorod eut pendant longtemps une grande importance dans le système commercial du nord de l'Europe. Smolensk faisait aussi un commerce étendu avec Riga, la Gothlandie et les villes allemandes. C'est ainsi que le

numéraire affluait en Russie, malgré les dispositions prohibitives des étrangers. Quant aux arts et aux sciences, leurs progrès furent peu rapides. A en juger par le poème d'Igor, écrit au douzième siècle, la littérature nationale était pleine d'images brillantes et énergiques. Depuis l'introduction du christianisme, les mœurs s'étaient adoucies; la piété, dépourvue des lumières nécessaires, se traduisait souvent en pratiques superstitieuses. Les Russes étaient passionnés pour les jeux de hasard, la musique, la danse et les liqueurs enivrantes, et ils ont conservé les mêmes traits caractéristiques. Belliqueux et cruels dans la victoire, ils passaient rapidement d'une résolution à une autre, et il ne fallut rien moins que le joug pesant des Tatars, et le sceptre de Jean le Terrible, pour les façonner au despotisme.

« Dans la Tatarie chinoise, et au sud du gouvernement d'Irkoutsk, erraient des hordes de Mongols, de même origine que les Turcs d'Orient. Vers la moitié du douzième siècle, ce peuple devint puissant par ses conquêtes. Le khan Bagadour laissa son jeune fils Témoutchin à la tête de quarante mille familles. Après s'être signalé par des victoires et d'atroces cruautés, il se déclare indépendant des Tatars, et, de gré ou de force, il soumet les chefs des autres hordes. Il campait à la tête de son armée sur les bords du fleuve Amour, lorsqu'un ermite vint lui promettre l'empire du monde, au nom de Dieu, et lui donner le nom de *Genghis-khan,* c'est-à-dire grand khan. Les peuples voisins et le prince du Thibet le reconnurent pour leur souverain, et s'associèrent à ses entreprises.

Pékin trembla devant ses armes victorieuses, et Genghis-Khan lança ses hordes sur l'Occident; il entra à cheval dans la capitale de la Bukharie, et contraignit Mahomet II, son rival, à une fuite honteuse. Pendant trois ans, ce ne furent que ravages, incendies et massacres; enfin, vers l'an 1223, deux généraux du khan couvrent de leurs guerriers les côtes occidentales de la Caspienne; mais, trompés par leurs guides, ils se trouvent entourés par les Alains, les Yasses et les Polovtsi. Ces derniers reçurent de riches présens, et les Alains, demeurés seuls, succombèrent. Bientôt les Mongols poursuivirent les Polovtsi jusqu'à la mer d'Azof, où tout dut plier sous leur nombre et leur valeur. Un grand nombre de Polovtsi se réfugièrent à Kief et répandirent la nouvelle de l'arrivée des Mongols. Les princes russes résolurent de s'opposer au torrent; déjà leur armée était à Zaroub et à l'île de Variègue sur le Dniepr, lorsque arrivèrent dix ambassadeurs tatars pour déclarer qu'ils n'en voulaient qu'aux seuls Polovtsi. Ces envoyés sont massacrés, et les Tatars se préparent à la guerre. L'armée russe remporta d'abord quelques avantages, mais, dans une action générale, les Polovtsi plièrent et mirent le désordre dans les rangs des Russes. A peine la dixième partie de leurs troupes put-elle échapper à ce désastre. Mstislaf se retira à Galich; et Vladimir, prince de Smolensk, partit pour Kief. Mstislaf Romanovitch paya de sa vie sa longue résistance. Les princes de la Russie méridionale avaient demandé du secours au grand prince Georges; mais son neveu Vassilko eut le bonheur d'arriver trop tard. Tout le

sud de la Russie, dévasté par les barbares, était dans la consternation, lorsque les Tatars, las de tuer, et ne trouvant plus de résistance, se portèrent tout à coup vers l'Orient, et retournèrent auprès de Genghis-khan. Genghis-Khan vint au-devant de ses généraux victorieux, et marcha contre le roi de Tangut. Ainsi passa sur la Russie ce fléau terrible.

« Mais la scène du carnage va s'agrandir, les Tatars, pour la seconde fois, s'apprêtent à fouler le sol russe. Genghis-Khan était mort en 1227, laissant pour héritier Oktaï, son fils aîné. Ce prince, après avoir conquis les provinces septentrionales de la Chine, et détruit l'empire des Niu-Tché, envoya son neveu Bâti pour soumettre les provinces au nord de la Caspienne. A la nouvelle de cette invasion, les Bulgares avaient abandonné le pays. Trois ans après, le chef tatar paraît sur les bords du Volga; et, en 1237, il livre aux flammes la *grande ville*, capitale des Bulgares: ensuite, se frayant un chemin à travers d'épaisses forêts, il pénètre dans la principauté de Riazan, et fait sommer les Russes de lui livrer la dixième partie de leurs biens. « Quand nous aurons tous mordu la poussière, répondirent les princes, vous pourrez les prendre en entier. »

« Georges rejeta les mêmes propositions; et, confiant dans ses forces, il résolut de punir à lui seul ces audacieux étrangers. Bâti marche contre Riazan, ruinant sur son chemin des villes florissantes dont il massacre la population. Après six jours de siège, la ville est emportée, et Youry est égorgé avec sa famille et tous les habitans. Bâti rencontre à Kolomna Vsé-

volod, fils de Georges, qui, réuni à Roman, neveu d'Youry, livre et perd une bataille décisive. Après ce nouveau succès, il brûle Moscou et fait prisonnier Vladimir, second fils de Georges. Le grand prince sort enfin de sa capitale, qu'il laisse sous la défense de ses deux fils Vsévolod et Mstislaf, et se retire avec sa petite armée, pour attendre l'arrivée de ses frères. Le chef tatar parut bientôt sous les murs de Vladimir, envoyant une partie de ses troupes à Souzdal, qui se rendit sans résistance, et dont la population fut exterminée. Les Vladimiriens, voyant les préparatifs du siège, reconnurent que leur perte était inévitable. Vsévolod, les princes, les seigneurs et les principaux citoyens reçurent solennellement la tonsure monacale, pour consacrer à Dieu les derniers jours de leur vie. Enfin l'assaut commence, et tout est livré à la mort ou au pillage. Vsévolod et Rostislaf périssent au milieu des rángs ennemis. Pendant l'espace de trois semaines, les Tatars, sans compter les bourgs et les villages, prirent quatorze villes de la grande principauté, dont les habitans furent égorgés ou traînés en esclavage. Georges, qui campait sur les bords de la Site, marche à la rencontre de l'ennemi; mais il succombe, et Vassilko reste entre les mains du vainqueur, qui, blessé de la fierté de ses réponses, le fait tomber sous les coups de ses soldats.

« Les nombreuses bandes tatares se portèrent précipitamment sur Novgorod; et après avoir pris Tver, elles mirent le siége devant Torjek. Cette ville ruinée, Bâti rétrograde, arrêté dans sa marche par des marécages, et se porte sur Kozelsk dans le gouvernement

de Kalouga ; cette place résista un mois, et eut le sort des autres villes.

« Rassasié de carnage, Bâti se retira sur le Don, dans le pays des Polovtsi ; Yaroslaf, frère de Georges, se hâta de quitter Kief et de se rendre à Vladimir. »

IAROSLAF II (1237).

Iaroslaf II, prince de Novgorod et frère d'Iouri, se hâte de remettre sa principauté à son fils et court relever les ruines de Vladimir. Le féroce Bâti reparaît bientôt dans la Russie méridionale avec ses hordes de Tartares, il pille plusieurs villes, ruine Kief et se répand comme un torrent sur la Pologne et sur la Hongrie. A peine la Russie était-elle délivrée de ce fléau, qu'elle se voit envahie par une armée suédoise ; mais Alexandre, prince de Novgorod, les force à battre en retraite. Iaroslaf se croyait débarrassé de tous ses ennemis, lorsqu'en 1246 il reçoit la sommation du nouveau grand Khan tartare Gaiouck de se rendre à Carocorom pour lui rendre hommage. Il obéit et va accomplir cette dégradante marque de servilité. Il paraît que cette humiliation le jeta dans une si profonde mélancolie, qu'il mourut pendant son retour, avant d'avoir pu regagner sa capitale.

SVIATOSLAF, FRÈRE D'IAROSLAF II (1246).

Le prince de Tchernigof était appelé à régner, mais comme il fallait obtenir l'investiture tartare, il partit pour la Horde avec son fils Boris et le boyard Féodor.

Ces hommes, à cette époque de barbarie, donnèrent une preuve de courage que l'histoire doit signaler: Avant de les présenter à Bâti, qui s'était fait reconnaître grand khan, on exigea qu'ils adorassent les idoles; ils refusèrent tous, à l'exception de Boris qui sauva sa vie par une abjuration, et ils préférèrent la mort à une lâcheté.

C'est vers ce temps que Plan Carpin, moine franciscain, traversa la Russie pour essayer, au nom du pape Innocent IV, de ramener les Russes à l'unité de l'Eglise romaine, et chercha à faire pénétrer l'Evangile parmi les Tartares. Plan Carpin n'eût malheureusement pas de succès dans son ambassade, mais il a laissé des renseignemens curieux sur les peuples et les contrées qu'il visita.

La mort du prince de Tchernigof permit à Sviatoslâf de prendre possession du trône de Vladimir. Il reçut l'investiture des Tartares, ainsi qu'Alexandre, prince de Novgorod, et que son frère André. Ce dernier parvint à obtenir la protection des Tartares, qui lui aidèrent à s'emparer de la souveraineté de Vladimir; mais il encourut la disgrâce de ses dangereux protecteurs, et fut obligé de s'enfuir.

ALEXANDRE Ier (1251).

Alexandre avait prévu la catastrophe qui devait précipiter la chûte de son frère; il s'était empressé de se rendre à la grande Horde pour solliciter l'investiture de la souveraineté de Vladimir. Les événemens ne trompèrent pas les prévisions de ce prince qui allait

réclamer les dépouilles de son frère, de ce descendant des souverains russes qui allaient plier le genou devant les idoles et solliciter avec une dégradante humiliation le droit de souveraineté sur son héritage. Au milieu de ces immenses désastres qui désolent cette malheureuse contrée, le fait le plus triste et le plus humiliant pour la nation est la domination absolue des Tartares.

Alexandre, nommé par le grand khan pour remplacer son frère, se rendit à Vladimir où il se démit de la principauté de Novgorod en faveur de Vassili, son fils, prince d'une remarquable bravoure et d'un noble cœur. Le grand Khan mourut en 1258; Bereké, son successeur, envoya des Tartares en Russie chargés de faire le dénombrement des différentes principautés, de s'y faire donner le chiffre exact des fortunes, surtout de celles des boyards et des négocians, et d'imposer un tribut. Les Novgorodiens trouvèrent dans Vassili un appui et chassèrent les envoyés Tartares. Alexandre, frappé de stupeur, se hâta de désavouer son fils; il le renvoya de Novgorod et livra aux supplices les principaux chefs du mouvement national. Ces réparations parurent insuffisantes aux Tartares, et Alexandre fut obligé de faire plusieurs voyages à la Horde du Khan. Ce ne fut que par les plus grandes humiliations et surtout par les plus riches présens, qu'il parvint, en 1264, à calmer l'irritation des Tartares qui se voyaient les maîtres absolus de la Russie. Il mourut la même année. L'Eglise russe l'a placé au nombre des saints. Ce fut sous son règne que des dissensions s'élevèrent parmi les Tartares du

Volga; le khan Nogaï se déclara indépendant, et de cette guerre civile, commença l'affaiblissement de ce colosse qui comprimait la Russie.

IAROSLAF III, FRÈRE D'ALEXANRE (1264-1272).

Iaroslaf III, frère d'Alexandre, passa son règne à guerroyer contre les Novgorodiens ; il appela les Tartares à son aide, qui lui refusèrent leur appui ; il fit un voyage à la grande Horde pour les implorer, mais il y mourut pendant son séjour. A cette époque, les Tartares embrassèrent l'islamisme et devinrent les plus ardens défenseurs du Coran.

BASILE, FRÈRE D'IAROSLAF (1272-1276).

Basile, frère d'Iaroslaf, se vit disputer le trône par son neveu Démétrius; mais les Tartares le soutinrent. Ce fut un prince sage et habile, dont le règne ne fut pas malheureusement d'une longue durée.

DÉMÉTRIUS (1276-1294).

Démétrius, fils du prince Alexandre, s'empresse de faire sa soumission à la Horde; mais André, son frère, se rend près des Tartares, leur persuade que Démétrius cherche à conquérir son indépendance; il en obtient une armée, et, pour satisfaire sa coupable ambition, couvre son pays de ruines. Pendant de longues années, les Tartares qui soutenaient tour à tour l'un des deux frères, profitèrent de leurs dissensions

pour piller la Russie. Démétrius était enfin parvenu, lorsqu'il mourut, à se faire accepter par eux.

ANDRÉ (1294-1304).

André se trouva en possession de ce trône qu'il avait tant désiré ; mais son ambition ne devait jamais être satisfaite ni jamais reculer devant un crime. A peine en possession de la souveraineté, il convoita Moscou et sollicita l'intervention des Tartares. Heureusement pour la Russie qu'il mourut, car ce pays allait être plongé de nouveau dans une guerre sans fin.

MICHEL, IAROSLAVITCH (1304-1319).

Ce fut encore un triste règne, où les dissensions intestines, les invasions, la peste, la famine, désolèrent la Russie. Dès son avènement, la souveraineté lui fut disputée par Georges, prince de Moscou. Pendant un voyage qu'il fit à la grande Horde pour reconnaître le nouveau khan Usbeck, la ville de Novgorod se donna au prince de Moscou. Usbeck qui se faisait remarquer par sa justice, lui fit rendre Novgorod ; mais Georges qui devait paraître devant le khan pour se justifier, parvint à gagner toute sa confiance au point qu'il obtint en mariage la sœur d'Usbeck, la princesse Koutchacka, qui reçut le baptême sous le nom d'Agathe. Il reparut avec une armée tartare et semblait marcher à une conquête certaine, lorsque Michel, soutenu par les boyards, vint à sa rencontre et le défit complètement. Par

malheur, la princesse Agathe, tombée au pouvoir des vainqueurs, mourut. Cette triste circonstance fut habilement exploitée par les partisans de Georges, qui persuadèrent facilement à Usbeck que sa sœur avait été empoisonnée. Michel, sommé de se rendre à la Horde pour se justifier, n'hésita pas, malgré les conseils de ses amis, à répondre à cet appel. Les Tartares ne comprirent pas que cette courageuse conduite était un signe éclatant de son innocence, il le livrèrent à ses ennemis qui, à la suite d'un simulacre de jugement, le firent périr dans les supplices les plus atroces.

GEORGES III, DANIÉLOVITCH (1320-1323).

Georges III, Daniélovitch, devint enfin possesseur de la première souveraineté de la Russie; mais il ne jouit pas longtemps de cette puissance. A peine avait-il repoussé les Suédois, qui étaient venus menacer ses Etats, qu'il fut à son tour victime de la tyrannie des Tartares. Démétrius, fils du prince Michel, se rendit à la Horde pour accuser Georges d'avoir perçu un tribut, au nom d'Usbeck, et de l'avoir gardé dans son trésor. Cette accusation produisit l'effet qu'en attendait Démétrius; il revint avec une armée tartare qui l'aida à chasser Georges de Vladimir.

DÉMÉTRIUS II, MIKHAILOVITCH (1323).

Démétrius II, Mikhaïlovitch, savait qu'il n'était que le lieutenant des Tartares, et toute son attention

se portait sur ce qui se passait à la Horde. Bientôt il apprend que Georges s'y est rendu avec de riches présens ; il part aussitôt pour déjouer ses desseins, et, au moment où il pénètre dans le palais du khan, il rencontre son rival. Georges, exaspéré à la vue de son ennemi, s'élance sur le malheureux Démétrius et le tue à coups de poignard. Usbeck livra le meurtrier à des juges qui le condamnèrent à mort.

ALEXANDRE II, MIKHAILOVITCH (1324-1328).

Une armée d'Usbeck vint installer Alexandre à Tver ; mais ce prince informé que tous les seigneurs russes allaient être assassinés et remplacés par des Tartares, fit exterminer pendant la nuit l'armée d'Usbeck. Lorsque cette nouvelle parvint à la grande Horde, un cri de vengeance partit de toutes les bouches : Ivan, frère de Georges, offrit d'aller punir les Russes ; il reçut une armée et ne rencontra aucune résistance. Alexandre s'était enfui à Pleskof. La ville de Tver, abandonnée à la férocité de l'ennemi, fut complètement ruinée.

IVAN Ier, DANIÉLOVITCH (1328-1341).

Ivan Ier, Daniélovitch, reçut le prix des services qu'il avait rendus aux Tartares en les conduisant au massacre et au pillage des Russes ; il fut mis en possession de Vladimir et de Novgorod. Cependant la vengeance d'Usbeck n'était pas satisfaite : il parvint à attirer à la Horde Alexandre et son fils. La con-

fiance de ces deux princes dans sa loyauté le désarma; une seconde fois il les fit venir, mais excité par leurs ennemis, ils furent livrés au bourreau qui leur trancha la tête. Le prince Ivan leur survécut trois ans et mourut à Moscou, en 1341.

SIMÉON, IVANOVITCH 1341-1353).

Siméon Ivanovitch fut nommé grand prince de Russie par le khan; il sut conserver ses Etats en paix, jusqu'en 1353. A cette époque, une horrible peste détruit la moitié de la population de la Russie. Siméon, atteint par l'épidémie, meurt à l'âge de trente-six ans.

IVAN II, IVANOVITCH (1353-1359).

Ivan II, Ivanovitch, frère de Siméon, se fit accepter par le khan et régna pendant six ans. C'était un prince d'un caractère extrêmement faible; il évita la guerre au prix des plus grandes concessions, et, pendant tout son règne, ses Etats furent livrés à la plus déplorable anarchie.

DMITRI III, CONSTANTINOVITCH (1359-1363).

Dmitri III, Constantinovitch, se mit en possession de la principauté de Vladimir, avec l'assentiment des Tartares; mais cette puissante nation commençait à être déchirée par des troubles intérieurs. Les grands khans jouissaient à peine quelques mois de la souveraineté; ils tombaient sous les coups des conspirateurs.

La division se met dans la Horde et les provinces se morcellent. Dmitri Ivanovitch profite de ces troubles pour se faire nommer grand prince par Amurat, khan des Tartares de Saraï; mais Dmitri Constantinovitch, loin de se retirer, obtient les secours du puissant tartare Mamaï, chef de toutes les insurrections, qui lui amène une armée de quatre cent mille hommes. Cependant Dmitri Ivanovitch, soutenu par Amurat, remporte une grande victoire sur Mamaï et extermine son armée. Ce succès lui donne la souveraineté de Vladimir et de Moscou.

DMITRI IV, IVANOVITCH (1363-1390).

Dmitri IV, Ivanovitch, était jeune et brave: son ardeur l'entraîne dans des guerres continuelles avec Oleg de Riazan qui dévaste ses Etats; pour comble de malheur, les Tartares surprennent Moscou et s'emparent de cette ville, qu'ils pillent et incendient. Dmitri obtient la retraite des Tartares et consacre les dernières années de son règne à relever Moscou de ses ruines; il la fit reconstruire une partie en pierre, et éleva le monument si célèbre qu'on appelle le Kremlin.

Dmitri a eu la gloire d'avoir, le premier, montré aux Russes qu'ils pouvaient vaincre les Tartares. On remarque sous son règne l'introduction en Russie de la monnaie d'argent et de cuivre; il paraît qu'au siège de Moscou, on employa pour la première fois la poudre à canon.

BASILE II, DMITRIÉVITCH (1390-1425).

Basile II, Dmitriévitch, obtint des Tartares l'autorisation de succéder à son père. Ce prince, doué d'une grande fermeté de caractère et d'un esprit pénétrant, résolut de travailler à la restauration de la nationalité et à l'indépendance de sa patrie. Le morcellement de l'autorité en Russie et la division des provinces en apanages, étaient une cause constante de servitude et de désordre, il forma le projet de s'emparer de toutes les principautés et de constituer une puissante unité territoriale. Pendant qu'il se rendait maître des principautés de Suzdal et qu'il forçait Novgorod à se soumettre à son autorité, un ennemi redoutable menaçait la Russie. Tamerlan, khan de Samarcande, roi des Mongols, dont le pouvoir était reconnu par vingt-sept nations, traverse le Volga et paraît dans les environs de Moscou; mais voyant que les Russes se disposent à résister avec énergie et que, d'un autre côté, ce pays est pauvre et ruiné, il redescend le Don. Les Mongols se rendirent maîtres de la Circassie, de la Géorgie et firent halte au pied du Caucase pour y célébrer la fête de la victoire. Tamerlan porte un coup terrible à la puissance des Tartares, et se retire en abandonnant leur empire, selon son expression, *au vent brûlant de la destruction.* L'invasion des Mongols qui n'avait été qu'une menace pour les Russes, fut pour eux un évènement très heureux, parce qu'elle anéantit les armées tartares et permit à Basile de diriger tous ses efforts contre les Lithuaniens, dont les conquêtes

embrassaient déjà toutes les provinces de la Russie méridionale; il parvint, à l'aide de négociations et de menaces, à obtenir que le cours de l'Ougra fut la limite des deux Etats. L'an 1409, une armée tartare vint menacer Moscou, mais une invasion de Tamerlan les força de rentrer dans leur patrie. Basile éprouva, en 1415, les effets de l'esprit d'indépendance qui animait les Novgorodiens, au sujet de Phocius qu'il avait nommé métropolitain de la Russie. Les habitans de Novgorod repoussent ce prélat et ne veulent reconnaître que la juridiction de leur évêque. Phocius prêchait le schisme avec l'église romaine, un synode le dépose, mais il continue à être reconnu par la grande Russie où bientôt il établit le schisme. Basile termine sa carrière, en 1425, avec la réputation d'un prince habile. Le fait le plus marquant de son règne avait été l'affaiblissement de la puissance tartare qui donnait à la Russie l'espérance de pouvoir un jour secouer le joug humiliant qui, depuis si longtemps, pesait sur elle.

BASILE III, VASSILIÉVITCH (1425-1462).

Basile III, Vassiliévitch, n'était âgé que de dix ans lorsqu'il succéda à son père; son règne ne fut qu'une suite de troubles et de révoltes. Tout d'abord, son oncle Georges lui disputa la souveraineté; ce ne fut qu'après une lutte de sept ans qu'une décision du khan Makhmet maintint Basile III en possession du pouvoir. Georges n'accepte pas ce jugement, il remporte même des avantages sur Basile, mais abandonné

par une partie de son armée, il est forcé de reconnaître l'autorité de son neveu. Basile avait conservé une vive irritation contre son oncle; au lieu de profiter de cette circonstance pour se reconcilier, il ravage la principauté de Halitz. Georges appelle ses bandes au combat et s'empare de Moscou, mais il ne survit pas à son triomphe. Le fugitif Basile ne rentre en possession de sa principauté, que pour commettre un acte odieux de cruauté. Le fils aîné de Georges refusant de reconnaître son pouvoir, il lui fit crever les yeux. A cette époque, le khan Makhmet qui avait été son bienfaiteur se réfugie en Russie; Basile veut le chasser, mais celui-ci, bien qu'il n'eût que deux mille soldats, bat les Russes et se retire à Kasan qu'il relève de ses ruines, et où il est rejoint par une foule de Mongols et de Bulgares qui lui aident à fonder un royaume.

Lorsque sa puissance se fut consolidée, il se vengea de l'ingratitude de Basile; en 1441, il pilla Moscou; en 1445, ses fils s'emparent de plusieurs villes et font le grand prince prisonnier. Basile recouvre la liberté, en 1446; dès son retour à Moscou, il est enlevé par des conspirateurs qui lui crèvent les yeux. Délivré par ses partisans, il se venge d'une manière terrible et passe le reste de ses jours en paix. Ce fut sous son règne que les Turcs firent la conquête de Constantinople, que la Horde de Crimée fut fondée, et que les Cosaques de la Russie méridionale commencèrent à recevoir la même organisation que les Cosaques de l'Ukraine.

JEAN III, VASSILIÉVITCH *dit* LE MENAÇANT (1462-1504).

Avec ce prince, la Russie allait commencer une merveilleuse résurrection ; jusque-là pliée sous l'ignominieux esclavage des Tartares, elle était restée en dehors des peuples de l'Europe qui marchaient rapidement dans la voie de la civilisation. Dès que Jean fut monté sur le trône, il forma le projet de secouer le joug des Tartares et de constituer l'unité des provinces russes. Ses débuts ne furent pas heureux ; il échoua dans deux tentatives contre Kasan, mais une troisième expédition força le khan de se reconnaître tributaire. Pendant qu'à son tour il assujettissait les Tartares à un tribut, la ville de Novgorod faillit lui être enlevée par la Pologne. Jean réprime énergiquement cette tentative qui se renouvelle en 1475 ; cette fois, la grande ville républicaine perd ses privilèges.

Akhmet, khan de la Horde-Dorée, du Volga, somme Jean de venir lui payer le tribut ; le prince russe répond en se présentant avec une armée. Les Tartares, qui n'avaient point prévu cet acte d'indépendance, n'insistèrent pas auprès de Jean ; mais ils levèrent une armée, et, à l'aide d'une alliance contractée avec la Pologne, ils se préparaient à envahir la Russie, lorsqu'ils furent eux-mêmes attaqués par les Tartares Nogais qui les anéantirent. Le khan fut tué et avec lui finit cette puissante Horde-Dorée, fondée en 1237, et qui avait fait peser sur la Russie une si longue et si dure tyrannie.

Jean, délivré de ces ennemis, put opposer toutes

ses forces aux Polonais qui, en 1482, envahirent la Russie ; il les battit complètement. Tous ces succès firent rechercher sa protection : Thomas, frère de Constantin Paléologue, dernier empereur grec, lui proposa en mariage Sophie, sa fille ; il accepta, dans l'espérance d'acquérir un droit sur Constantinople qu'il se proposait de faire valoir plus tard. Ce fut à l'occasion de ce mariage qu'il adopta pour armoiries l'aigle noir à deux têtes, en place du Saint-Georges à cheval dont l'empreinte se voit sur les anciennes monnaies.

Le khan de Kasan, en 1487, veut tenter de reconquérir son indépendance, mais son armée est taillée en pièces et lui-même est fait prisonnier.

Partout, les armes de Jean furent victorieuses : il battit les Livoniens, en 1492, près de Pleskof, et fonda la ville de d'Ivanogorod, construite sur une montagne escarpée, en face de Narva. Il pénétra ensuite dans la région septentrionale et se rendit maître de la contrée qui s'étend jusqu'au 65e degré de latitude.

Les fatigues de la guerre et les soins qu'il donna à l'administration de ses Etats, épuisèrent sa santé ; il mourut le 7 octobre 1505, à l'âge de soixante-six ans ; il en avait régné quarante-trois. C'est de ce long règne que date l'indépendance et la grandeur de la Russie. Moscou vit, pour la première fois, dans son enceinte, des sultans de Constantinople, des ambassadeurs du pape, de la république de Venise, du roi de Danemark, qui venaient conclure des traités avec les Russes. Jean III protégea le commerce, les

arts et l'agriculture; il attira dans ses Etats des artistes de l'Italie et des ouvriers d'Allemagne; il embellit sa capitale d'églises et de palais en pierres et en briques; il agrandit le Kremlin et établit une fonderie de canons et un hôtel des monnaies. Son caractère était profondément despotique; il voulait commander à la nation même. Un médecin qui n'avait pas pu guérir son fils fut mis à mort par ses ordres. Son entraînement vers le pouvoir absolu se fit encore sentir: il étendit sur les habitans de la campagne, autrefois libres, la servitude de la glèbe, et soumit les nobles, même les plus grands seigneurs, aux plus humilians châtimens; tous les Russes pouvaient être frappés par le knout et les batogues. Ces deux instrumens de supplice ont conservé jusqu'à nos jours le droit de déchirer les chairs du dernier serf comme celles du plus opulent boyard, sur un seul ordre du tsar.

BASILE IV, IVANOVITCH (1505-1533).

Basile IV, Ivanovitch, succède sans contestations à son père; il commence son règne par une expédition contre le khan de Kazan, commandée par son frère Dmitri. Ce jeune homme remporte une grande victoire, mais son imprudence lui est fatale: pendant qu'il célèbre son triomphe par des fêtes, les Tartares fondent à l'improviste sur ses troupes, et les exterminent. Basile ne put tirer vengeance de cette défaite, le roi de Pologne venait de lui déclarer la guerre, et après une longue lutte il s'empara de

Smolensk. Ce ne fut qu'en 1523 qu'il signa une trève qui lui permit d'agir avec vigueur contre le khan de Kazan; il leva une armée de cent cinquante mille hommes qui fut détruite sur les bords du Volga et de la Sviaga. Consterné de sa défaite, il lui fallut six ans pour réorganiser une armée; cette fois, il mit le siége devant Kazan; il allait s'emparer de cette ville, lorsque ses généraux commirent la faute de conclure avec ses ennemis un traité désavantageux. Basile ne put que confirmer cette paix et mourut peu de temps après, en 1533. Ce prince n'était point sans habileté, mais il ne sut rien faire de grand. Le baron de Herberstein, ambassadeur de Maximilien, nous en a laissé un curieux portrait: « Dès que nous eûmes aperçu le monarque russe dans la campagne, nous mîmes pied à terre, et nous nous avançâmes vers lui. Il était monté sur un beau coursier, et magnifiquement vêtu. Sa tête était couverte d'un bonnet fort élevé, brodé en pierres précieuses, et surmonté de plumes dorées, que le vent faisait flotter: un poignard et deux couteaux étaient attachés à sa ceinture. Il avait à sa droite Aleï, tsar de Kazan, armé d'un arc et de flèches; à sa gauche, deux jeunes princes, dont l'un tenait sa hache, et l'autre une massue d'armes. Sa suite était composée de plus de trois cents cavaliers. »

Les savans auteurs de l'Art de vérifier les dates, disent que Basile IV prit quelquefois le titre de tsar, mais que les nationaux ne l'accordent qu'à ses successeurs.

JEAN IV, le Terrible (1533-1584).

Jean IV, le Terrible, a été flétri par ses contemporains du nom de bourreau. Ce règne, souillé par tant de crimes, a eu cependant une grande influence sur les destinées de ce pays. Le despotisme de Jean IV établit une sorte d'organisation administrative et militaire, qui permit à la Russie de comprendre qu'elle possédait des armées assez nombreuses pour résister à ses ennemis.

Jean fut reconnu successeur de Basile, son père, à l'âge de quatre ans, sous la tutelle de sa mère Hélène, qui avait pour conseil Michel Glinski, et pour favori Télennef. La régence débuta par des supplices: les deux oncles du roi, accusés d'avoir conspiré, eurent recours à la révolte; ils furent défaits et mis à mort. Michel Glinski, dont le courage déplut à Hélène, eut les yeux crevés et mourut peu de temps après. Le puissant boyard Siméon Belski, indigné de ces supplices, se retira en Pologne, près du roi Sigismond qui lui donna un apanage. La régente réclama Belski, mais, sur le refus de Sigismond, les hostilités éclatèrent entre les Russes et les Polonais. Cette guerre fut courte et sans résultat. Hélène mourut en 1538. Sa mort subite fit croire à un empoisonnement, et l'ambition du prince Chouiski le fit désigner comme l'auteur de ce crime. Sa conduite ne fit que confirmer les soupçons, car toutes ses mesures avaient été prises en prévision de cet événement, et ses adversaires surent, en même temps, qu'il s'était emparé du pouvoir et que la régente

venait d'expirer. Aidé par son frère Jean et par les deux princes Belzki, il fut maître souverain. Télennef mourut de faim dans un cachot, et tout ce qui essaya de résister à Jean fut brisé. Cependant il ne jouit pas longtemps de son criminel succès, et fut enlevé par une maladie dont on ignore la nature et qui pouvait bien être une vengeance. Son frère Jean Chouiski lui succèda et exerça de terribles cruautés. La régence ne fut qu'une suite de violence à l'intérieur, et de lâches concessions faites aux étrangers. Pendant quelque temps, Jean Belzki parvint à l'écarter du pouvoir, mais il ne tarda pas à le ressaisir et fit massacrer le vertueux Belzki; lui-même devait bientôt succomber.

Jean IV n'avait encore que treize ans, mais, déjà, son caractère était indomptable et laissait voir la plus épouvantable cruauté: sa plus grande joie était de tuer lentement les animaux et d'assister aux angoisses de leur agonie; s'il sortait à cheval, et s'il rencontrait des vieillards, des femmes ou des enfans, il les foulait aux pieds. Plusieurs boyards eurent la tête tranchée sur de légers soupçons. Le spectacle le plus beau pour lui était le tableau des victimes désarmées, livrées à la mort. La cruauté, chez lui, se joignait à la lâcheté, car jamais il n'osa se montrer sur un champ de bataille. Parvenu à l'âge de quatorze ans, il secoua la dépendance de Chouiski et le fit dévorer, sous ses yeux, par des chiens affamés; un boyard, pour un mot ironique, eut la langue coupée; plusieurs autres supplices terrifièrent les seigneurs. Les princes de la famille Glinski conservèrent, seuls,

une légère faveur près du cruel jeune homme qui venait de prendre possession du pouvoir, et qui, dès lors, se livra sans contrainte à toute la violence de son caractère. Lorsqu'il eut atteint dix-huit ans, il lui prit fantaisie de se faire couronner solennellement par le métropolitain et de prendre le titre de *tsar*. Ce couronnement se fit en 1545, et fut suivi de son mariage avec Anastasie, jeune fille de la famille des Romanof, d'une beauté remarquable, et douée des plus précieuses qualités.

Les conseils de la jeune reine, et surtout une grande catastrophe, firent une vive impression sur le tsar: sa ville de Moscou fut presque entièrement détruite par un incendie. Les ennemis des Glinski profitent de cette circonstance pour les signaler comme les auteurs de cette catastrophe; la populace les égorge, pille leurs palais, et massacre jusqu'à leurs enfans. Le jeune tsar, lâche devant le danger, tremblait au fond de son palais. Tout-à-coup, un moine, nommé Sylvestre, paraît devant lui, et, avec une voix inspirée, il lui annonce que l'incendie de Moscou est une punition du ciel irrité de ses crimes. Ces paroles frappèrent si vivement Jean IV que, pendant plusieurs années, il dompta sa mauvaise nature et se consacra aux soins qu'exigeaient le gouvernement. Il réforma une foule d'abus, réorganisa l'administration, compléta un code qui avait été ébauché par Jean III, établit des garanties pour que la justice fut rendue avec impartialité, et chercha à faire naître en Russie l'amour des lettres et des arts. La discipline militaire fut l'objet d'un réglement

sévère; c'est lui qui créa la célèbre milice des Strélitz ou archers; il remplaça les arcs, dont s'étaient servis jusqu'alors les Russes, par des fusils, et voulut avoir sur pied une armée permanente. Il y avait là une grande pensée dont on doit lui tenir compte; son but était d'abattre la puissance des Tartares, et de soumettre cette nation à la Russie qui, pendant si longtemps, avait été sa tributaire. Aussitôt que son armée fut organisée, il fit attaquer la principauté de Kazan, au commencement du printemps de l'année 1552. Iediguer, fils de Kasim, souverain d'Astrakan, défendit courageusement Kazan qui, cependant, fut prise d'assaut et livrée au pillage. On envoya à Moscou Iediguer, qui fut traité avec clémence par Jean IV, et qui embrassa le christianisme. La puissante ville d'Astrakan ne tarda pas à succomber aux efforts des Russes qui, en 1554, reçurent la soumission presque entière des Tartares. Mais à côté de ces triomphes vint se placer un grand malheur; la princesse Anastasie, qui avait su adoucir le caractère du tsar, mourut en 1563. Cette perte plongea ce pays dans la douleur, et de sinistres prévisions ne tardèrent pas à se confirmer. Jean IV revint à son hideux caractère. Deux sages ministres, Sylvestre et Adachef, qui, pendant treize ans, avaient pu tenir muselé cette bête féroce, et opérer les utiles réformes qui plaçaient leur patrie au rang d'une grande nation, furent accusés de magie. Persécutés avec acharnement, ils moururent en exil, et leurs parens furent livrés au supplice. Le tsar poignarda le boyard Obolenski qui avait eu le courage de désapprouver les orgies

du palais; le prince Repnin, qui n'avait pu réprimer son indignation devant de si grandes turpitudes, fut massacré dans une église. La vertu, le courage, l'illustration, portaient ombrage à ce nouveau Tibère. Vorotinski, qui lui avait soumis les Tartares, fut envoyé en exil; le voïévode Schérémétief, qui était une des gloires militaires de la Russie, fut livré à la torture pour lui faire dire où il avait caché ses richesses. « Où sont tes trésors? lui dit le tsar, qui contemplait avec férocité les chairs déchirées du noble vieillard. — Je les ai envoyés à Jésus-Christ, par la main des pauvres, répondit le vieux guerrier, qui expira sous la main du bourreau. »

Jean IV pensa à se remarier; il fit demander au roi de Pologne, Sigismond-Auguste, sa fille Catherine. On la lui refusa d'une manière outrageante en lui envoyant une jument richement hanarchée. Cette insulte amena une guerre qui fut désastreuse pour la Pologne et qui ruina la ville de Polotz, en Lithuanie; l'évêque et les principaux habitans de cette importante cité furent envoyés captifs à Moscou.

Tout semblait répondre au désir du tsar: ses soldats lui remportaient de brillantes victoires; son peuple, comprimé, n'osait exhaler une seule plainte; ses ordres, les plus sanguinaires, étaient exécutés sans murmure, et, dans son palais, de nombreux supplices réjouissaient ses regards. Cependant, ni ces succès, ni cette soumission servile, ne pouvaient chasser les sinistres pensées qui dominaient son esprit; malgré toute sa puissance, il lui était impossible d'échapper à la loi divine du remords. Tout-à-coup

une étrange nouvelle se répand à Moscou; on apprend que Jean IV s'est retiré à la Slabode d'Alexandrovski, et qu'il renonce à la couronne, en faveur du tartare Iediguer qui se garde bien de prendre au sérieux cette résolution précipitée. Une ambassade, composée des seigneurs, du clergé et des bourgeois, vint le supplier de retirer son abdication. Jean, après bien des prières, consentit enfin à reprendre la couronne.

Il fit ses conditions; il créa l'Opritchina, sorte de garde du palais qui jouit de grands privilèges; il exigea que Moscou et plusieurs autres villes importantes devinssent sa propriété particulière; il déposséda un grand nombre de boyards qu'il exila, et leurs fiefs furent distribués à un corps de mille hommes qui lui étaient entièrement dévoués et prêts à exécuter ses ordres les plus injustes et les plus barbares. Son palais ne lui offrant pas assez de sécurité contre une révolte, il en fit construire un nouveau, entouré de hautes murailles, de profonds fossés, et défendu par des citadelles parfaitement fortifiées; les boyards sur lesquels le tsar pouvait compter, furent chargés de l'administration des provinces. La Russie entière se soumit, et un épouvantable régime de terreur pesa sur le pays tout entier.

Louis XI, qui a laissé des pages si sanglantes dans notre histoire de France, mais qui pourtant avait une haute pensée politique, pâlit devant les sauvages atrocités commises par Jean IV. Lorsque la nouvelle organisation de son gouvernement fut terminée, il recommença à se laisser aller à toute la violence de

ses monstrueux sentimens de férocité. Ses plus illustres victimes furent Alexandre Gorbati Schouiski et son fils Pierre. Ce prince ayant demandé à mourir avant son enfant, le bourreau lui accorda cette grâce et le décapita ; le jeune Pierre qui n'était âgé que de dix-sept ans, ramassa la tête de son père, la couvrit de baisers et subit le supplice avec la plus grande fermeté. Comme la hache ne fonctionnait pas assez vite, souvent le tsar faisait empaler ses victimes. Le boyard Féodorof, accusé de conspiration, fut placé sur le trône, et Jean IV lui fendit la tête d'un coup de sabre. Le prince Tchéniatef fut traité d'une manière encore plus barbare, on lui enfonça des aiguilles sous les ongles et on le grilla vif dans un poële ; le trésorier Tutin et ses quatre enfans furent coupés en morceaux. Le moindre signe désapprobateur de ces atrocités était puni de mort.

Le tsar voulut se donner le plaisir du massacre de villes entières. Sur une simple dénonciation, il se rend avec son fils à Klin, où tous les habitans, femmes, enfans, vieillards sont égorgés ; Tver subit le même sort ; ils arrivent à Novgorod-la-Grande qui, pendant quatre jours, est livrée au pillage et à la féroce brutalité de la garde tsarine. Les temples, les monastères, les maisons, les magasins sont dévastés. Chaque jour on amenait au palais, où s'était installé Jean IV, un millier de Novgorodiens qui, sous ses yeux, étaient décapités ou pendus, noyés ou brûlés vifs, après avoir été torturés. Des familles entières furent précipitées dans le Volkhof, du haut d'un pont très élevé. Les supplices durèrent pendant

six semaines, et Jean ne se retira qu'après avoir fait mourir soixante mille habitans, dont le seul tort était de n'avoir pas eu le courage de se soulever contre le tyran qui se faisait un jeu de leur vie.

A peine arrivé à Moscou, il continue, dans cette malheureuse ville, les massacres de Novgorod; mais, cette fois, il frappe indistinctement toutes les classes, princes, boyards, simples habitans; ses favoris mêmes tombent sous les coups mortels de ses gardes. Le prince Basmanof ne rachète sa vie que par un abominable parricide; Viazemski expire dans les tortures. Dix-huit potences sont élevées devant les fenêtres du palais; trois cents infortunés viennent prendre place sous ses instrumens de supplice. Jean IV s'avance pour jouir de plus près de cette scène de mort: « Peuple de Moscou, dit-il d'une voix forte à la populace, je vais punir des traîtres, ma sentence vous paraît-elle juste ? » Oui ! oui ! répond de toutes parts cette foule, assez dégradée pour voir avec plaisir le meurtre de princes et de boyards dont, il faut le dire, elle enviait les richesses. Le massacre commence par Viskovati, conseiller du tsar. Fournikof, son favori, est arrosé tour à tour par de l'eau bouillante et par de l'eau glacée. Plusieurs sont hachés en morceaux, le plus grand nombre est pendu. Jean IV en tue, lui-même, plusieurs à coups de lance. Les femmes des malheureuses victimes sont livrées à des supplices plus affreux encore que la mort.

Les condamnations prononcées par le tsar ne suffisaient pas à satisfaire ses instincts sanguinaires, il y ajoutait encore de cruelles plaisanteries. De

temps à autre, il faisait lâcher des ours affamés dans les rues de sa capitale, et, du haut d'une tour, il se plaisait à voir dévorer ses sujets; d'autres fois il se rendait à la prison, et, armé d'une hache, il faisait l'office du bourreau; un soir, il tua de sa main cent personnes qui avaient été arrêtées et qui n'avaient même pas encore été interrogées. Il jeta une soupe bouillante sur son bouffon et l'acheva, en riant, d'un coup de couteau; il ne trouvait que des applaudissemens à de semblables actes. Il lui arriva dans un accès d'humeur contre le voïévode Titof, de lui couper une oreille, celui-ci, sans pousser la moindre plainte, le remercia au contraire de lui laisser sa seconde oreille.

La religion grecque, loin de chercher à modérer la fureur de ce monstre, se soumit humblement à ses caprices. Le palais d'Alexandrovski fut organisé en monastère dont Jean IV était l'abbé; ses matinées étaient consacrées à des cérémonies grotesques du culte; les soirées étaient réservées aux orgies.

Jamais, dans aucun pays, l'histoire ne montre un souverain aussi stupidement féroce; il laisse loin derrière lui les Néron et les Caligula. Son règne est une honte pour la Moscovie où il ne se trouva pas un homme assez courageux pour délivrer la Russie d'un pareil monstre.

Tous ces crimes n'empêchaient pas Jean IV de s'occuper des affaires extérieures. Selim II, sultan de Constantinople, allié du roi de Pologne, avait déclaré la guerre à la Russie et menaçait Astrakhan, mais il échoua dans cette tentative. La Livonie devint

le sujet d'une guerre avec la Suède; l'armée russe envahit cette contrée, mais en 1571 les Tartares de Crimée profitèrent de son éloignement pour s'avancer jusqu'à Moscou dont ils brûlèrent les faubourgs. Les Russes abandonnèrent la Livonie et les repoussèrent. Le tsar fit la paix avec eux afin de pouvoir recommencer sa campagne contre la Suède; mais les Tartares reparaissent de nouveau, en 1578, et ne se retirent qu'après avoir obtenu des conditions avantageuses. Batthori, roi de Pologne, réclame avec des paroles menaçantes, les villes que les Russes occupent en Lithuanie, en Livonie et en Courlande; la Suède s'unit à la Pologne et les Tartares recommencent leurs invasions; la situation était hérissée de périls pour Jean IV, qui a l'heureuse pensée d'implorer la médiation du pape Grégoire XIII, pour engager la Pologne à déposer les armes. Le pape espérant réunir la Russie à l'église romaine, envoya le père Possevin négocier une paix qui fut conclue en 1582; mais le tsar ne répondit pas à l'espérance qu'on avait conçue à Rome.

Pendant que Possevin négociait auprès du roi de Pologne, un événement horrible se passa dans le palais du tsar. Son fils Jean, aussi féroce, aussi dépravé que son père, mais plus brave, indigné de la lâcheté du tsar, se rend près de lui et le conjure de lui permettre d'aller se mettre à la tête de l'armée pour combattre Batthori. Le tsar, exaspéré par ses paroles, se laisse aller à cette fureur qui avait déjà fait tant de victimes. « Toi aussi, s'écrie-t-il, tu veux, comme ces misérables boyards, me détrôner! »

Semblable à une bête féroce, il s'élance sur son fils, le frappe avec un long bâton ferré qui lui servait de sceptre et le renverse baigné dans son sang. Le tsarévitch était mortellement blessé. En vain, Jean IV chercha-t-il à le rappeler à la vie; son fils expira dans ses bras, quatre jours après cette scène de meurtre. Le désespoir s'empara de cette âme farouche qui n'avait rien d'humain. Pendant l'hiver de 1584, ses forces s'affaiblirent et son esprit superstitieux, frappé de l'apparition d'une comète, y vit le présage de sa mort. Tous les astrologues de Russie furent mandés à sa cour et tous lui annoncèrent que sa santé épuisée allait le conduire au tombeau; il voulut se révolter contre cet avis appuyé sur quelques connaissances médicales, mais l'arrêt de la Providence l'avait frappé, et le 19 mars 1584 il rendit le dernier soupir. L'année même de cette mort, Iermak, chef des Cosaques, soumit à la Russie la vaste contrée de la Sibérie.

FÉDOR, IVANOVITCH (1584-1598).

Fédor, Ivanovitch, âgé de vingt-deux ans, succéda à son père, Jean IV; Démétrius, son frère, n'avait que quatre ans, mais cet enfant était déjà considéré comme l'héritier présomptif, parce que le nouveau tsar était d'une santé débile. Fédor était d'un caractère bien différent de celui de son père: doux, timide, il manquait d'énergie et ne savait pas gouverner; dès les premiers jours de son règne, il laissa le pouvoir passer en entier entre les mains de son

beau-frère, Boris Godounof, qu'il nomma régent de l'empire. Ce maire du palais était doué des plus rares qualités; actif, intelligent, instruit, il était capable de gouverner une grande nation. Au despotisme sauvage de Jean IV, il fit succéder une administration régulière, dont l'inexorable rigueur ne put être comprise par les Moscovites encore peu civilisés. Sa police, admirablement faite, l'instruisait de tout ce qui se passait, mais cette surveillance était peu du goût des boyards qui s'indignaient de cette atteinte portée à leur indépendance. Il voulait être redouté, afin de ne rencontrer aucun entrave à son projet de succéder à Fédor; Démétrius était le seul obstacle qui pouvait l'arrêter. Aussi, le jeune enfant fut-il relégué à Ouglitch avec la tsarine douairière, Marie Fedorovna, et le 15 mai 1591 il était assassiné. Ce jour-là, Démétrius était à jouer dans le vaste enclos qui entourait le palais avec quatre enfans, et sous la surveillance de sa gouvernante, de sa nourrice et d'une fille de service; on le perdit de vue un instant, et tout-à-coup on entendit ses cris. La nourrice qui, la première, s'approcha de lui, le trouva baigné dans son sang: il avait à la gorge une profonde blessure; la mort avait été presque instantanée. La tsarine se précipite vers son fils qui venait d'expirer; elle saisit un énorme bâton et en frappe avec violence la gouvernante, en l'accusant d'avoir livré son enfant aux meurtriers. Tous les gens du palais la suivent; le tocsin sonne pour avertir de ce grand malheur les habitans d'Ouglitch, qui chérissaient la tsarine et son fils. La foule se précipite vers le palais; Bitiagofski, agent placé par Boris près de Démétrius, pour

veiller sur lui pendant son exil, se présente avec ses gentilshommes. A sa vue, l'instinct maternel de la tsarine lui arrache ce cri accusateur : — « C'est le meurtrier de mon fils! » En vain, Bitiagofski cherche à se justifier, en disant que Démétrius s'est tué lui-même en tombant sur son couteau, dans une attaque d'épilepsie, maladie dont il était notoirement atteint; ses paroles ne font qu'augmenter le tumulte. Comprenant le danger qui le menace, il se réfugie avec sa suite dans un appartement du palais; mais la porte en est brisée et tous sont massacrés; les agens de Boris tombent sous les coups de cette foule furieuse. Quelques jours après cette scène de carnage, la tsarine supposa qu'une naine avait jeté un sort au tsarévitch, elle la condamna à mort, sans vouloir seulement entendre sa justification.

La vengeance de Boris ne se fit pas attendre; elle fut terrible. Nul n'éprouvait le doute que sa main n'eut dirigé le poignard de l'assassin; mais le meurtre avait été commis avec habileté par un homme qui ne pouvait pas être accusé, et qui avait intérêt à prouver qu'il n'y avait de coupables que les révoltés. Une enquête fut ouverte, et conduite de manière à prouver que le jeune Démétrius était mort par accident, à la suite d'une attaque d'épilepsie, et que Bitiagofski et tous ses gens massacrés par la populace étaient innocens. Le jugement fut rendu avec solennité; la tsarine douairière fut enfermée dans un couvent; deux cents habitans d'Ouglich furent pendus; la ville fut rasée; sa population, qui s'élevait à près de trente mille habitans, fut envoyée en Sibérie, où elle fonda la ville

de Pélim. « La rigueur inouïe déployée contre les habitans d'Ouglitch, dit P. Mérimée, acheva de convaincre les plus incrédules que Boris avait commandé et payé l'assassinat de Démétrius. On se disait tout bas qu'il avait fait disparaître les témoins qu'il n'avait pu suborner, et qu'il avait détruit une ville toute entière, afin d'effacer jusqu'à la trace de son forfait. Désormais, le peuple moscovite ne voulut plus voir en lui qu'un meurtrier, et, dans toutes les actions de sa vie, qu'une suite de crimes atroces. »

Peu de mois après cet événement, un incendie consuma une portion de Moscou ; le bruit se répandit de suite que Boris était l'incendiaire. Le Khan de Crimée envahit tout-à-coup la Russie, et parut, en 1591, devant Moscou. Fédor, au lieu d'organiser une résistance sérieuse, quand la terreur était générale, poussait des cris en demandant aux saints, protecteurs de la Russie, de venir à son secours. Boris, seul, conserva une courageuse présence d'esprit ; il entoura la capitale de palissades, fit creuser des retranchemens, se mit à la tête d'un corps d'armée qui menaça les Tartares de leur couper la retraite ; le Khan de Crimée se retira, mais, tombé dans plusieurs embuscades, il ne ramena dans sa patrie qu'un tiers de son armée. C'était à Boris qu'on devait cet éclatant service ; mais, au lieu de le regarder comme un libérateur, on l'accusa d'avoir attiré les Tartares en Russie, pour faire oublier l'assassinat de Démétrius. L'année suivante, la tsarine eut une fille ; on dit qu'il y avait eu une substitution, et que Boris avait enlevé le garçon pour le remplacer par une fille. Cette

enfant mourut au bout de quelques jours; le bruit se répandit encore que Boris était l'auteur de cette mort. Enfin, le faible Fédor succomba en 1598, le peuple y vit un nouveau crime et pensa que le régent avait mis le comble à ses forfaits en se débarrassant du tsar pour arriver au trône. Les chroniqueurs russes le représentent comme un nouveau Macbetch, interrogeant les devins pour arriver à son but. — « Tu régneras, lui avaient-ils dit, mais sept années seulement! » — Qu'importe, avait répondu Boris, ne serait-ce que sept jours, pourvu que je règne.....! — Cette tradition était populaire à cette époque. Fédor avait compris que Boris était le seul homme capable de lui succéder, et, peu de jours avant sa mort, il lui présenta un coffret plein de reliques et lui dit: « Mets tes mains sur ces saintes reliques; régent du peuple orthodoxe, gouverne-le avec prudence; tu parviendras à ce que tu désires, mais tu apprendras que tout dans ce monde est vanité et déception. »

Avec Fédor disparut, en Russie, la dynastie Varègue.

BORIS GODOUNOF (1598-1604).

Boris, aussitôt la mort de Fédor, commence à jouer une comédie dont il avait préparé le dénouement: il se montre tout dévoué à la tsarine et ordonne aux boyards de lui prêter serment de fidélité; mais la veuve de Fédor, qui savait que son acceptation serait un arrêt de mort, se retira dans un cloître. Alors Boris annonça qu'il voulait suivre cet

exemple, et se renfermer pour finir ses jours dans le calme de la retraite; il fallut le supplier pour accepter une couronne qu'il désirait par-dessus tout; enfin, il parut se laisser fléchir; cette feinte résistance eut un terme, il se laissa nommer tsar.

Avant de tracer l'histoire de ce règne, nous allons montrer quels étaient les rapports de la Russie avec les nations voisines: Au midi se trouvaient les Tartares et les Turcs, à l'ouest les Polonais, au nord les Suédois; tous étaient les ennemis des Russes, il n'existait pas de paix entre eux; les intervalles des combats n'étaient que des trèves de courtes durées. La Pologne paraissait supérieure à la Russie, son territoire était plus vaste, ses habitans plus belliqueux et plus civilisés; nul doute qu'elle n'eut dominé les Moscovites, sans l'instabilité de son gouvernement et l'inconstance de caractère de sa nation. « Les Polonais, dit l'historien, P. Mérimée, prenaient pour roi un étranger qu'ils adoptaient, pour ainsi dire; les Russes appelaient leur souverain *leur père*, et se glorifiaient d'être des fils soumis. Les deux peuples ont eu les mêmes ancêtres, mais les Polonais, en conservant leur indépendance nationale, avaient gardé la licence effrénée des anciens Slaves, tandis que les Russes, conquis par les Tartares, avaient profité des sévères leçons de l'adversité. La servitude donna aux princes russes tous les instincts de l'esclave: la souplesse, la ruse, la patience. » Tandis que la Pologne était divisée par les questions religieuses, et persécutait les chrétiens du rite grec, la Russie restait attachée à sa religion qui se mon-

trait soumise au pouvoir séculier. Chaque prince russe avait le droit de nommer et de révoquer son évêque; le métropolitain même n'était pas inamovible. Etienne Batthori, roi de Pologne, eut la grande pensée de réunir les peuples slaves en une seule nation. Il proposa à Jean IV de lui céder la Pologne, s'il mourait le premier, et, dans le cas contraire, de recevoir la Russie pour la joindre à ses Etats. « Polonais ou Russes, disait-il, nous sommes frères, pourquoi n'aurions-nous pas le même drapeau. » La fusion des deux peuples n'eut pas lieu alors; elle devait se faire plus tard à l'avantage de la Russie.

Boris renouvela ses traités de paix avec la Suède et la Pologne. Comme Jean IV, il attira en Russie, pour la civiliser, des savans et des artistes étrangers. Il ouvrit ses ports aux vaisseaux de l'Angleterre qui avaient commencé à se montrer depuis quelques années; il exempta les villes anséatiques des droits de douane qui restreignaient le commerce. Tous ces efforts intelligens pour initier les Russes aux bienfaits de la civilisation, furent dénaturés, comme tous les actes du tsar: on l'accusa le préférer les étrangers à ses sujets. Enfin, on alla jusqu'à dire qu'il trahissait à la fois son pays et sa religion. D'autres mesures vinrent porter l'exaspération à son comble.

Jusqu'à cette époque il était défendu au paysan russe de devenir possesseur d'un immeuble; en revanche, il était maître de sa personne et pouvait ne rester au service d'un gentilhomme ou d'un marchand que pour un temps limité, à sa convenance. C'était à peu près

notre domesticité moderne, sauf la défense de devenir propriétaire. Boris attacha les paysans à la glèbe en leur défendant de changer de résidence. Cette mesure était prise pour empêcher de trop grandes migrations vers le Sud, mais bien peu obéirent. Les paysans s'enfuyaient, prenaient de nouveaux noms en changeant de résidence et les seigneurs favorisaient ces fraudes parce qu'ils manquaient de serviteurs pour cultiver les terres de leurs domaines. Enfin, le mépris de la loi devint tel qu'il fallut la modifier : un édit permit aux paysans de changer de maîtres, mais seulement le jour de la Saint-Georges, et seulement deux serfs à la fois par propriétaire. Les serfs de la couronne, du clergé et des boyards, ne jouirent pas de cette concession et restèrent attachés au sol.

Le mécontentement fut général. Les paysans compris dans le premier décret le trouvèrent insuffisant; la haute noblesse se plaignit encore plus amèrement. Loin de faire droit à ces plaintes, Boris augmenta l'irritation en défendant à tout seigneur de se marier sans sa permission. Ce ne fut que très rarement qu'il fit exception à cette règle. Sa pensée était d'éteindre les anciennes familles; comme Louis XI, il voulait se débarrasser d'une noblesse qui lui était hostile. Tous les seigneurs étaient soumis à la plus rigoureuse surveillance, et une police secrète pénétrait jusque dans l'intérieur des familles. Enfin, il forçait tout le monde à réciter chaque jour la prière suivante, qu'il avait composée lui-même : « Pour le salut du corps et de l'âme de l'unique monarque chrétien de l'univers, que tous les autres souverains servent en esclaves,

dont l'esprit est un abîme de sagesse et le cœur rempli d'amour et de longanimité. »

C'est peu comprendre le cœur humain que de croire qu'on gagnera l'affection du peuple en le forçant à des démonstrations extérieures de servilité ; l'opposition reste occulte, mais n'en devient que plus vive et n'attend qu'une occasion pour se manifester avec énergie.

Une épouvantable calamité vint fondre sur la Russie : la famine et la peste désolèrent cette contrée depuis 1601 jusqu'à 1603. Pendant trois années ce peuple fut livré à d'effroyables souffrances. La ville de Moscou perdit à elle seule cent vingt mille habitans. Boris fit tous ses efforts pour adoucir les maux du peuple ; il ne ménagea ni sa personne ni ses trésors. Cependant, le peuple, loin de lui en savoir gré, ne vit dans la calamité qui venait de le frapper qu'un signe précurseur de la vengeance céleste qui allait enfin punir le tsar de son usurpation.

Vers le milieu de l'année 1603, le bruit se répandit tout-à-coup que le tsarévitch Démétrius, que l'on disait avoir été assassiné par ordre de Boris, vivait en Pologne. On disait que le jeune prince avait été enlevé par un serviteur fidèle, qui l'avait caché dans un cloître jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Confié ensuite aux cosaques Zaporogues, il avait fait parmi eux un rude apprentissage militaire, et venait de les quitter pour aller en Pologne réclamer des secours afin de renverser l'usurpateur et de le punir de ses crimes.

Les chroniqueurs racontent ce fait de plusieurs

manières. Nous allons suivre les documens les plus authentiques.

Un jour, à Brahin, le prince Adam Wiszniowiecki était au bain. Un jeune valet de chambre, récemment entré à son service, s'acquitta avec maladresse de ses fonctions, le prince, mécontent, laissa éclater sa colère et lui donna un soufflet. Le jeune homme ne put contenir son émotion et s'écria :

— « Ah ! prince Adam, si tu savais qui je suis, tu ne me traiterais pas ainsi ! mais c'est moi qui ai tort ; puisque j'ai pris le rôle de serviteur, je dois en accepter toute la servilité. »

— « Et qui donc es-tu, et d'où viens-tu ?

— « Je suis le tsarévitch Démétrius, fils de Jean IV, le Terrible ! »

Puis il lui raconta ainsi son histoire : Pendant la nuit désignée pour son assassinat, un médecin valaque, qui avait découvert les projets de Boris, avait mis dans le lit du tsarévitch l'enfant d'un serf qu'on prit pour Démétrius et qu'on égorgea. Le médecin valaque s'enfuit avec le jeune prince et alla le confier à un gentilhomme qui le fit élever ; mais ces deux personnes étaient mortes et avaient emporté leur secret dans la tombe. Cependant, ils avaient remis à l'inconnu un sceau russe, aux armes et au nom de Démétrius, et une croix d'or couverte de pierreries, en lui disant que ces deux objets serviraient à le faire reconnaître lorsqu'il réclamerait la couronne.

Ce jeune homme, qui se disait fils de Jean IV, était âgé d'environ vingt-deux ans ; sa taille était au-dessous de la moyenne, mais ses larges épaules annonçaient

une vigueur peu ordinaire; son visage basané, large, avec des yeux d'une grande vivacité, des pommettes saillantes et des lèvres épaisses, dénotaient de la détermination et de l'énergie.

Le prince Adam Visznioviecki est complètement dupe de cet imposteur, qui lui parle avec autant d'assurance et qui lui montre le sceau au nom de Démétrius et une croix ornée de diamans. Il sollicite un pardon qu'il obtient facilement, et court prier sa femme de faire des préparatifs pour recevoir le tsar de Moscovie. Ne prenant même pas le temps de répondre à ses questions, il fait harnacher six beaux chevaux, préparer ses voitures, et, à la suite de tous ses domestiques, il se rend dans la salle des bains; et, devant tout le monde, il salue le jeune homme du nom de tsar en lui présentant respectueusement des cafetans de brocart, des pelisses de zibeline, des armes incrustées d'or; puis il lui dit, en l'aidant à prendre ces riches vêtemens: « Que Votre Majesté daigne accepter cette bagatelle; je lui offre tout ce que je possède. »

Le prince Adam se hâte de conduire le tsar qui s'est mis sous sa protection chez son frère, le prince Constantin, où l'inconnu, que nous allons maintenant désigner sous le nom de Démétrius jusqu'à ce que nous ayons montré sa véritable origine, joue admirablement son rôle de prétendant. Une foule de nobles Polonais accourent présenter leurs hommages au nouveau tsar et lui faire leurs offres de services; les plus ardens parlent déjà de prendre les armes et de le conduire à Moscou; les plus prudens l'engagent à se

rendre à Cracovie pour demander l'appui du roi Sigismond. Ses manières pleines de grandeur et d'affabilité dénotent aux yeux de tous sa haute naissance; d'ailleurs, il possède les qualités d'un grand seigneur: il monte admirablement à cheval, manie parfaitement les armes, parle très bien le Polonais, le Russe, connaît le latin et même sait écrire. Ses paroles sont pleines de mesure. Il laisse espérer beaucoup de faveurs, et captive les sympathies en se montrant admirateur passionné de la religion et des mœurs polonaises, tandis qu'il parle avec dérision des institutions russes et surtout du culte grec.

Boris attacha d'abord peu d'importance à ce prétendant, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que son ennemi était doué d'une prodigieuse activité, et que son peuple lui était profondément hostile. Il suffit qu'un moine, agent de Démétrius, parut au milieu des cosaques Zaporogues pour les soulever, en leur promettant le pillage de Moscou et une complète indépendance.

Ces bandes guerrières pouvaient exercer une action décisive en faveur du prétendant. Les Cosaques, connus d'abord sous le nom de *Tcherkesses*, c'est-à-dire pillards, prirent dans la suite le nom de *Kazak*, qui signifie guerriers. Longtemps exposés aux invasions des Tartares, ils en adoptèrent les habitudes et même la manière de combattre. Indisciplinés, guerriers hardis, cavaliers habiles, ils formaient une armée très redoutable. Organisés en sorte de républiques appelées armées, les unes avaient pour suzerains les rois de Pologne, et les autres les princes de Russie.

Leur point de réunion était la *Sietche*, grand village où ils se réunissaient, au retour de leurs expéditions, pour jouer et boire de l'eau-de-vie. Leur unique chef se nommait Ataman; il était sans pouvoir pendant la paix, mais pendant la guerre son autorité était illimitée. Les Cosaques étaient d'excellens fantassins et de hardis matelots; mais c'était surtout à cheval qu'ils montraient leur supériorité. Les Zaporogues étaient renommés par leur bravoure; ils n'admettaient aucune femme dans leur *Sietche*, et ne se recrutaient que de jeunes gens qui s'étaient distingués dans les combats, ou que de bandits qui avaient donné des preuves de valeur.

Les progrès que faisait la cause de Démétrius parmi d'aussi redoutables soldats, commencèrent à inquiéter sérieusement Boris; il pensa qu'en prodiguant l'or il se débarrasserait de son ennemi, mais les princes polonais rejetèrent ses offres avec indignation et se hâtèrent d'éloigner le prétendant des frontières, en le conduisant dans l'intérieur de la Pologne, chez Georges Mniszek, palatin de Sendomir, beau-frère du prince Adam. Ce palatin était réduit aux expédiens: criblé de dettes, incapable de soutenir son rang, avec le faste exigé par les mœurs de l'époque, il accepta, pour échapper à ses créanciers, Démétrius comme un sauveur. Dès ce moment, il mit tout son espoir dans la réalisation des projets du nouveau tsar qui, en recevant la couronne, devait récompenser son dévouement. Tous les faits, d'ailleurs, semblaient se grouper d'une manière providentielle pour justifier les prétentions

du jeune tsar ; un domestique du prince Constantin, qui, autrefois, avait habité Ouglitch, reconnut parfaitement Démétrius à son air de famille. Chez le palatin de Sendomir, se trouva un vieux soldat polonais, ancien prisonnier en Russie, qui fondit en larmes en le voyant, et s'écria que c'était bien là le fils de Jean IV. Soit qu'il y eut spontanéité, soit que cela fut le résultat d'une habile mise en scène, toujours est-il que la conviction de l'identité de Démétrius gagna tout le monde. L'inconnu, d'ailleurs, ne livra pas une seule fois son secret, qu'il entourait toujours d'un profond mystère, auquel un seul homme était initié ; c'était le moine Grégoire Otrepied, chargé de soulever les Cosaques.

Cet empire de séduction, que le prétendant possédait à un si haut degré, s'exerça sur Marine, fille cadette du palatin de Sendomir, qui s'empressa de favoriser cet amour, et qui fiança sa fille à Démétrius. Ce lien engagea encore plus vivement Mniszek à gagner le roi de Pologne, à la cause du tsarévitch. Quelques incrédules se trouvèrent à la cour, mais Démétrius fit toutes les concessions qu'on exigea de lui. Il promit d'abjurer le schisme d'Orient, de propager la religion catholique en Russie, de payer un million de florins polonais à Mniszek, et d'abandonner la Servie au roi de Pologne. Aussitôt son abjuration, il fut reçu en audience solennelle par Sigismond qui lui dit : « Dieu te garde, Démétrius, prince de Moscovie ! Ta naissance nous est connue, et attestée par des témoignages sincères, nous t'assignons une pension de 40,000 florins ; et, comme

notre ami et notre hôte, nous te permettons d'accepter nos conseils et le secours de nos sujets. »

Le prétendant se hâta de profiter de ces bonnes dispositions et se rendit sur la frontière de Lithuanie, où il organisa une armée. Il vit accourir sous ses drapeaux, non seulement des Polonais, mais un grand nombre de seigneurs russes, ruinés ou mécontens, qui espéraient, dans cette guerre, refaire leur fortune ou satisfaire leur vengeance. Boris, très inquiet du caractère de gravité que prenait cette tentative, adressa des réclamations à Sigismond qui les éluda par des réponses évasives; il publia alors des proclamations, où il prouvait que celui qui prenait le nom de Démétrius n'était qu'un imposteur; mais tous ses efforts restaient sans effets, et un incident vint encore redoubler l'intérêt qu'on portait au prétendant. Des Cosaques s'emparèrent d'un seigneur russe, nommé Kroustchof, et l'envoyèrent à Démétrius qui le fit traiter avec la plus grande douceur. Lorsque ce gentilhomme parut devant le tsarévitch, il se précipita à ses pieds, et s'écria avec la plus vive émotion qu'il voyait devant lui l'image vivante du tsar Jean IV, et que, maintenant, il se ferait tuer pour Démétrius. Cette déclaration eut un grand retentissement, Boris en fut atterré; le bruit se répandit qu'il ne pouvait plus compter sur ses soldats, et qu'il faisait ses préparatifs pour s'enfuir, avec ses trésors, à Astrakan. Tout favorisait donc admirablement les projets de Démétrius, qui pénétra en Russie le 23 octobre 1604, en traversant le Dniéper au-dessus de Kief. Son armée se composait de trois mille cavaliers, de quinze

cents fantassins, et d'une bande d'environ quatre mille Cosaques du Don. Une quarantaine de villes s'empressèrent de le reconnaître; mais le gouverneur de Novgorod resta fidèle à Boris et repoussa tous les assauts qui furent livrés contre la ville; une armée de Moscovites arriva à son secours, et une grande bataille se livra sous ses murs. Les troupes de Boris étaient trois fois plus nombreuses que celles de Démétrius, mais la cavalerie, armée seulement de flèches, n'avait que de mauvais chevaux et ne savait pas manœuvrer; les fantassins étaient encore de plus mauvais soldats, et avaient été forcés à coups de knout de prendre les armes, tradition qui semble s'être conservée jusqu'à nos jours dans ce pays. Un ancien chroniqueur raconte qu'on leur cinglait les épaules, si bien qu'on ne leur eut pas trouvé sur l'échine une place saine où mettre une aiguille. Les partisans de Démétrius étaient, au contraire, bien armés et pleins d'ardeur; la cavalerie surtout était admirable; les hussards n'étaient composés que de seigneurs, montés sur de grands chevaux, et armés de lances qu'ils maniaient avec une merveilleuse adresse. Leur costume se composait de grands manteaux de peaux de tigre ou de panthères, leurs chabraques étaient ornées de pierres précieuses, des ailes étaient attachées à leurs cuirasses et même à leurs casques.

Avec de semblables soldats, la victoire ne resta pas longtemps indécise, mais ce fut une victoire stérile; elle ne donna pas une place et pas un soldat au vainqueur. Au contraire, Sigismond qui commençait à douter du succès du prétendant, venait d'en-

voyer l'ordre aux Polonais de rentrer dans leur patrie; presque tous obéirent. Il ne resta plus à Démétrius que des Cosaques. Cette défection, loin de l'abattre, ne fit que redoubler son énergie; il comprit sa position; un coup désespéré pouvait seul le sauver, il marcha au-devant des troupes de Boris qu'il rencontra dans la plaine de Dobrynitchi. Leurs forces étaient formidables; cependant il n'hésite pas, et lui-même engage le combat par une charge vigoureuse; mais, trahis par les Cosaques Zaporogues, il est complètement battu et perd son armée, ses bagages et son artillerie. Les généraux de Boris pouvaient le tuer ou le faire prisonnier, mais ils le laissèrent fuir et ne voulurent tirer aucun avantage de cette victoire ; il était évident qu'ils cherchaient à traîner cette guerre en longueur pour obtenir des concessions de Boris.

Démétrius se réfugia à Poultivle avec un petit nombre de Polonais qui lui étaient restés fidèles; la lenteur des généraux russes lui permit de rallier un grand nombre de soldats et de se former une nouvelle armée. Un vieil ataman des Cosaques lui rendit un immense service en arrêtant toutes les troupes russes devant Kromy. Quatre-vingt mille hommes firent le siége de cette place pendant plus de deux mois. Les généraux ne voulant pas porter un coup décisif, la désertion se mit parmi les Moscovites, la population elle-même montra son mécontentement et ne dissimula plus ses sympathies pour Démétrius. Boris, avec sa pénétration ordinaire, vit que ses boyards le trahissaient, et il leur dit avec colère

en les *regardant dans le blanc des yeux*, selon l'expression d'un chroniqueur : « Voilà votre ouvrage ! Vous voulez me détrôner. » Le 13 avril 1605 il présidait le conseil, selon son habitude, lorsqu'une pâleur extrême se répandit sur son visage, et après une lutte surhumaine, ses forces l'abandonnèrent et il s'évanouit. Quand il reprit connaissance, il se fit vêtir d'une robe de moine, et, selon l'usage du temps, il prit un nom de religion ; le soir il expirait.

A la nouvelle de sa mort, la Russie entière laissa éclater sa joie. « Le monstre s'est empoisonné ; il a prévenu la punition dont il était menacé par le prince, dont il a usurpé le trône. Il a vécu en lion, régné en renard, il meurt en chien. » Telle fut l'oraison funèbre du tsar qui introduisit dans son pays d'utiles réformes, mais dont le peuple maudit l'ambition, le despotisme et la sévérité.

FÉDOR BORISOVITCH (1605).

La mort de Boris avait été si prompte que les partisans de Démétrius n'eurent pas le temps de profiter de cette circonstance. Fédor, fils du dernier tsar, fut proclamé son successeur. Mais ce n'était qu'un enfant encore sous la tutelle de sa mère ; aussi Démétrius commença-t-il de suite à remplir Moscou de ses agens, qui agirent par la persuasion chez les uns, et par la terreur chez les autres. Ils parvinrent à organiser un soulèvement qui déposa le jeune Fédor ; sur les ordres du prince Galitzine, il fut massacré avec toute sa famille. Pendant ce temps, l'armée travaillée

activement embrassa la cause du prétendant; dès-lors, il n'eut plus qu'à marcher sur Moscou, dont la population l'accueillit avec des acclamations enthousiastes, sans se préoccuper de la justice ou de la bonté de la cause qui triomphait. Le prince Basile Chouiski, qui avait dirigé l'enquête de la révolte d'Ouglich, affirma solennellement que le cadavre qu'il y avait vu n'était pas celui du tsarévitch, mais celui du fils d'un pope qui avait été tué à sa place. Cette déclaration levait tous les doutes, et la naissance de Démétrius ne fut plus contestée.

LE FAUX DÉMÉTRIUS (1605-1606).

Le nouveau tsar se montra magnanime; ses vengeances se bornèrent à l'exécution de Semen Godounof, exécré par la noblesse russe, et à la proscription du patriarche Job, qui fut remplacé par Ignace, évêque de Riazan. Il organisa le conseil de l'empire, sans se préoccuper de la haine que lui portaient les boyards ou les évêques qu'il appelait près de lui: ce fut un acte impolitique. Pour les charges des grands officiers, il ne commit pas cette faute, et ne désigna que des hommes qui avaient pris part à la dernière révolution. Ces charges sont curieuses à connaître; en voici la nomenclature: grand-écuyer, grand-maître d'hôtel, grand-maître de l'artillerie, porte-glaive, grand-fauconnier, garde-des-sceaux, trésorier et secrétaire du conseil. Démétrius doubla les appointemens des fonctionnaires et

la solde de l'armée, il promit, en outre, de payèr les dettes de Jean IV, pour la mémoire duquel il affectait de porter le plus grand respect. Il s'occupa ensuite des serfs, et posa les bases de la législation, qui régit encore le servage en Russie; il établit en principe que la liberté du serf était présumée, et le maître qui réclamait un serf devait prouver son droit de propriété. Tout attentat à la liberté individuelle fut sévèrement puni; les seigneurs devaient protection à leurs serfs, et ceux qui les avaient abandonnés pendant les dernières années de famine, ne purent les réclamer ensuite. Tous les titres des seigneurs, constatant ce genre de propriété, furent soumis à la surveillance du gouvernement.

Démétrius n'avait point encore été voir la tsarine, veuve de Jean IV. Cet oubli commençait à faire murmurer, lorsque, tout-à-coup, il annonça qu'il allait se rendre près de sa mère. On fit de grands préparatifs, et l'entrevue eut lieu dans une tente, dressée au milieu d'une plaine immense. Que se passa-t-il dans cette tente? nul ne le sut jamais; seulement, on vit la tsarine en sortir très pâle et embrasser Démétrius. On dit que cette malheureuse cédait à la contrainte, parce qu'une mère qui a vu son enfant assassiné sous ses yeux, n'oublie jamais un si horrible spectacle. Elle fut reçue à Moscou avec pompe, et elle habita le couvent de Saint-Cyrille, dans le Kremlin; son prétendu fils paraissait avoir pour elle la plus grande déférence, et lui faisait part de tous ses projets.

L'activité de Démétrius était prodigieuse; ce jeune

homme de vingt-trois ans, que les boyards espéraient diriger facilement, se montra un maître absolu. Aussitôt après son couronnement, qui suivit son entrevue avec la tsarine, il remania le gouvernement en entier; il opéra de très grandes réformes, et se montra jaloux de popularité. Deux fois par semaine, il venait s'asseoir sur le grand escalier de son palais, où il écoutait tous ceux qui avaient des demandes à lui faire, des réclamations à lui adresser. Aucune question ne l'embarrassait, il répondait à tout, avec une grande lucidité d'esprit et un profond sentiment de justice. Son dédain de l'étiquette allait au-delà de toutes les bornes connues, jusqu'à ce jour, à la cour moscovite; il sortait à pied pour visiter Moscou, entrait dans les boutiques des marchands, et causait longuement avec eux, non seulement sur leurs industries, mais encore sur les affaires de l'Etat. Les seuls exercices qui convenaient à sa rude organisation, étaient des courses sur des chevaux indomptés qu'il aimait à réduire, et des chasses contre les bêtes fauves. Un jour, qu'il assistait à un combat d'ours qu'on lui donnait en spectacle, il s'élança dans l'arène, une pique à la main, et tua celui qui restait vainqueur. Tous ces faits, qui prouvaient un courage indomptable et une grande activité d'esprit, ne convenaient pas aux Moscovites, habitués à voir leur souverain suivre les règles d'une sévère étiquette. Jusque-là, un tsar ne se montrait en public qu'avec une pompe orientale, et ne marchait, même dans son palais, qu'entouré de tous ses officiers. Au lieu de cela, Démétrius se conduisait en

véritable Cosaque, qui transportait à la cour les mœurs rudes et barbares des hordes sauvages. Un grief plus grand encore, c'est qu'il ne cachait pas son dédain pour tous les usages moscovites, qu'il tournait hautement en ridicule, en montrant une prédilection marquée pour les coutumes étrangères. Le clergé grec le trouvait indifférent pour le culte national; on allait même jusqu'à dire qu'il était secrètement converti au catholicisme, et qu'il n'attendait qu'une occasion pour proclamer en Russie la religion du pape. Un incident, d'une bien minime importance, fit éclater l'orage qui s'amassait contre lui. Les moines des couvens d'Arbate et de Tchertol furent renvoyés de leurs monastères, dont les terrains convenaient au tsar; leur vengeance organisa de suite une conspiration, à la tête de laquelle se plaça Basile Chouiski; le complot échoua, par l'indiscrétion de quelques traîtres; les conjurés furent arrêtés, et Basile Chouiski condamné à mort. Conduit au lieu du supplice, le bourreau le dépouilla de ses vêtemens et le fustigea; mais, au moment de lui trancher la tête, un ordre du tsar lui fit grâce.

Démétrius se montra toujours plein de clémence. Ce pardon, loin de calmer Basile Chouiski, ne fit que redoubler son vif désir de renverser l'usurpateur. Mieux qu'aucun autre, puisqu'il avait dirigé l'instruction de l'assassinat du jeune Démétrius, il savait que cet enfant avait été réellement assassiné, et que celui qui régnait aujourd'hui, sous son nom, n'était qu'un imposteur. Son premier échec le rendit prudent, et il attendit que l'avenir lui offrit

une occasion favorable, pour mettre son projet à exécution.

Son attente ne devait pas être longue. Démétrius, après avoir définitivement réorganisé le gouvernement, songea à accomplir son mariage avec la belle Marine, fille du palatin de Sendomir. Une ambassade chargée de riches présens, qu'il avait envoyée en Pologne chercher sa fiancée, l'amena suivie de son père et d'une foule de gentilshommes polonais. Le mariage, célébré le 3 mai 1606, fut accompagné de nombreuses fêtes, d'où l'on rejeta avec dédain toutes les coutumes russes, pour ne suivre que l'étiquette et les usages de la Pologne. Le peuple fut profondément froissé; d'ailleurs, l'irritation était extrême de voir le trésor du Kremlin s'épuiser pour gorger d'or les Polonais et les Allemands qu'il détestait. Basile Chouiski profita habilement de cette mauvaise disposition des esprits. Du côté de la cour la sécurité était si grande qu'on dédaignait de se préoccuper de tous les symptômes qui toujours sont les précurseurs d'une révolution. On ne tint aucun compte d'avertissemens d'amis dévoués qui annonçaient une prochaine révolte. Démétrius poussa l'imprudence jusqu'à rejeter le conseil qu'on lui donnait chaque jour, de confier la garde de son palais à des Cosaques et à des Polonais; il affectait au contraire une complète indifférence pour tout ce qui pouvait protéger sa personne.

Dans ce même mois de mai 1606, Chouiski rassembla le soir dans sa maison les principaux chefs mécontens pris dans toutes les classes de la société, et

leur dit : « Chrétiens orthodoxes, vous le voyez, Moscou, la ville sainte, est livrée aux étrangers. Les Polonais nous menacent et nous insultent. Nos trésors, livrés à leur cupidité, ne leur suffisent pas : ils veulent encore nous outrager. Un aventurier, amené par eux, nous a dit qu'il était le fils d'Ivan. Aveuglés par votre haine contre Boris, vous l'avez reconnu pour le tsarévitch Démétrius, mort à Ouglitch ; vous avez cru trouver en lui le défenseur de la foi, le conservateur de nos saintes coutumes nationales ; j'ai compris le péril et j'ai cherché à le prévenir. Seul, j'ai tenté de démasquer l'imposteur, et j'ai failli devenir sa victime ; maintenant jugez vous-même si le danger que je prévoyais est véritable. Vous avez tous vu cet homme qui se prétend l'héritier de nos glorieux tsars, ce n'est pas même un Russe. Ne porte-t-il pas le costume polonais ? Habillé en hussard, il nous insulte sous l'accoutrement de nos ennemis. N'a-t-il pas pris pour femme une Polonaise, une païenne, qui amène des milliers de ses compatriotes à la curée ? Ce tsar que vous avez salué de vos acclamations est un Polonais lui-même, croyez-moi ; vous ne pouvez en douter ? Il n'aime que les étrangers ; il profane nos églises ; il conduit ses Polonais et ses Lithuaniens non baptisés dans les églises de Saint-Nicolas et de la Très-Sainte-Mère de Dieu. Ils y entrent avec lui, le sabre au côté, traînant sur les dalles ; ils y mènent leurs chiens ; ils s'asseyent sur les châsses ; ils s'adossent contre les saintes images. Quand nos prêtres célèbrent les divins mystères, les trompettes lithuaniennes couvrent nos chants de leurs fanfares impies. Votre tsar de toutes

les Russies chasse de leurs demeures les serviteurs de Dieu pour loger ses bouffons, ses sonneurs d'instrumens, et qui pis est, ses prêtres latins. Un Russe n'oserait jamais commettre une semblable impiété: vous pouvez par là reconnaître un Polonais non baptisé. Un seul de vous l'a-t-il aperçu se prosterner devant les images des Saints? Demandez aux gens qui le servent s'il salue même celle de saint Nicolas? La veille de la fête de ce grand Saint, il a donné un banquet où il n'y avait que du veau, servi par ses cuisiniers polonais, car il n'eût pas trouvé un Russe pour apprêter ces viandes impures. Depuis son mariage, il n'est pas allé aux bains, ni sa Polonaise non plus, qui cependant s'échauffe tant à ses bals, ses concerts, ses mascarades, tous ces infernaux divertissemens de païens. Mais ce que vous savez et ce que vous voyez n'est rien encore. Connaissez toute l'étendue de ses projets : l'imposteur a vendu la sainte Russie au roi de Pologne. Tous ces hussards bardés de fer que vous avez remarqués à ses noces, toutes ces armes qu'ils ont apportées dans leurs charriots, il les a fait venir pour massacrer vos boyards et les ministres de notre sainte religion. Dimanche, les Panes Polonais montent à cheval pour célébrer par un carrousel, disent-ils, le mariage de la femme qu'ils ont amenée. Tout le conseil, tous les boyards doivent assister à cette fête; et lorsque nous serons ainsi désarmés entre leurs mains, le traître donnera le signal, et nous serons tous égorgés. Ceux qui conserveront la vie seront pillés par ses Lithuaniens. Il vous enlèvera vos femmes, votre religion même, car le pape de Rome est son Dieu, et il a

promis de détruire en Russie la foi orthodoxe, d'y bâtir des églises, d'y mener des cardinaux et des évêques. Je vous déclare que je ne serai point spectateur de ces abominations. Si je suis seul encore une fois dans ma résistance, je périrai s'il le faut, mais de la mort glorieuse d'un martyr. Je succomberai devant cent mille Russes, qui se laissent faire la loi par cinq mille Polonais. Vous ne serez point lâches, chrétiens orthodoxes, et vous me suivrez. Levez-vous, et en une heure vous serez délivrés des étrangers qui nous oppriment! »

Ce discours, qui retraçait habilement tous les reproches que les Russes avaient à faire au tsar, fut accueilli avec enthousiasme. Le 26 mai 1606, les soldats du contingent de Novgorod, qui avaient donné leur adhésion au soulèvement, reçurent l'ordre de se tenir prêts à agir. Démétrius reçut encore ce jour-là quelques avis, mais il les repoussa en disant: « Je tiens cet empire dans ma main, rien ne s'y fera que par ma volonté. » La nuit se passa en fêtes au palais. A la sortie du souper, le tsar ouvre une fenêtre pour respirer, et aperçoit un des conjurés qu'il croyait en Pologne, Vlassief, qui conserve assez de présence d'esprit pour justifier son arrivée à Moscou; mais dès que Vlassief peut s'échapper, il court avertir les conspirateurs que le palais n'était gardé que par cinquante hallebardiers, et qu'on y était dans la plus complète sécurité. A cet instant, plusieurs chefs de l'insurrection voulurent se retirer, mais Basile Chouiski leur déclara qu'il n'était plus temps et qu'il venait d'apprendre que leurs projets étaient

connus et que tous étaient condamnés à mort. Dès-lors, il n'y eût plus d'hésitation, et le signal de l'insurrection est donné. Une troupe de boyards se porte sur le Kremlin, dont une issue leur est livrée; ils sonnent la grosse cloche, à laquelle répondent aussitôt les trois mille autres cloches de la ville. Les conjurés, répandus dans les rues de Moscou, appellent le peuple aux armes sous le prétexte que les Polonais assassinent le tsar; la foule furieuse se porte sur les maisons des étrangers qui sont égorgés. Pendant ce temps, un autre cri de ralliement se fait entendre au Kremlin : « Mort à l'hérétique! le tsar et les Polonais veulent assassiner les boyards. »

Effrayé par le bruit du tocsin qui sonne dans toute la ville, Démétrius envoie demander ce qui se passe au gouverneur du palais, qui répond qu'un incendie immense vient d'éclater et qu'on s'occupe d'organiser des secours; puis il va se joindre aux révoltés. Le désordre est à son comble dans le palais; Basmanof s'élance dans la cour extérieure, où il apprend enfin la cause de ce tumulte. A peine a-t-il paru qu'il y est poursuivi par les cris menaçans d'une foule armée : « Livre-nous l'imposteur! » A ces mots, Basmanof fait fermer les portes, qu'il fait garder par des hallebardiers, et court vers son maître en lui criant : « Malheur, maître, le peuple en veut à ta vie; sauve-toi! moi, je vais mourir! » A cet instant, un boyard entre dans la chambre du tsar, qu'il apostrophe en ces termes : « Eh bien! malencontreux empereur, à la fin te voilà réveillé? viens rendre compte au peuple de Moscou! » Dans son indignation,

le fidèle Basmanof fend la tête à cet insolent, et le tsar se précipite au-devant des insurgés, le sabre en main, leur criant : « Misérables ! vous verrez que je ne suis pas un Boris. » Plusieurs tombent morts à ses pieds, mais Basmanof est massacré ; une décharge de mousqueterie renverse une partie des hallebardiers ; le reste bat en retraite, et ce n'est qu'après avoir fait le siège de chaque appartement, que les révoltés parviennent enfin jusque dans la salle des bains, au fond du palais ; le tsar ne se trouva ni parmi les morts ni parmi les prisonniers.

Furieux de se voir enlever leur proie, les insurgés envahissent les appartemens de la tsarine. Un seigneur polonais défend, seul, l'entrée de l'appartement où se trouvent Marine et les dames de la cour. Une décharge d'armes à feu renverse ce courageux gentilhomme et blesse plusieurs dames. Alors les révoltés pénètrent dans les appartemens, s'emparent de toutes les dames qu'ils se partagent comme un butin ; mais ils ne peuvent découvrir Marine, qui s'était cachée sous l'ample vertugadin de la grande maîtresse du palais, dont l'âge la préserva de tout outrage. Un instant après, la tsarine se confia à la loyauté de quelques boyards, qui la renfermèrent dans une chambre du palais. Pendant ce temps, Démétrius, qui avait compris que toute résistance était inutile, était parvenu à se réfugier dans un appartement qui donnait sur les jardins. Personne ne paraissant de ce côté, il crut trouver son salut dans la fuite, et, sans hésiter, il se laissa glisser d'une fenêtre placée à plus de dix mètres du sol. Malgré sa vigueur et son adresse, il se cassa une jambe

en tombant; la douleur fut si vive qu'il s'évanouit. Lorsqu'il revint à lui, il se trouva au milieu d'un corps de garde de Strelitz, qui lui promirent de le défendre. Ces fidèles serviteurs ne purent tenir leur promesse; ils furent entourés par une foule si nombreuse, que leur prisonnier leur fut enlevé. Si Démétrius ne fut pas mis à mort à l'instant même, ce fut par un calcul barbare des insurgés, qui voulaient outrager leur victime pendant son agonie. Ils lui enlevèrent ses habits et lui jetèrent sur les épaules le cafetan d'un pâtissier, en criant à la foule: « Voyez le tsar de toutes les Russies, il porte maintenant les habits qui lui conviennent! » — « Tu n'es qu'un misérable sans nom, lui dit un boyard; fais-nous connaître ton véritable nom? » — « Chacun de vous, répondit Démétrius avec un ton ferme, sait que je suis votre tsar, fils légitime de Jean IV. Allez le demander à ma mère. Si vous voulez ma mort, laissez-moi au moins le temps de me reconnaître! » Il finissait à peine de parler qu'un marchand de Moscou écarte la foule et tire à bout portant un coup de carabine dans la poitrine du tsar en disant: « Pourquoi tant causer avec le flatteur polonais, voici ce qu'il mérite. » Frappé mortellement, Démétrius expira à l'instant même.

La révolte fut, comme tous les excès auxquels se livre la populace, féroce et stupide. On brisa tout ce qui avait appartenu à l'usurpateur; on mit en pièces jusqu'à ses chevaux, parce qu'ils venaient de Pologne. Le corps de Démétrius fut traîné dans les rues de Moscou, tailladé à coups de sabre, et ce débris informe resta exposé, pendant trois jours, sur une

table, au milieu de la grande place. Enfin, un marchand obtint la permission de l'enterrer; mais peu de temps après on l'exhuma, on le fit brûler, et ses cendres, placées dans un canon, furent jetées au vent.

Connaît-on au juste le nom de ce jeune homme, qui, d'une condition obscure, monta rapidement sur le trône qu'il occupa comme si, toute sa vie, il eut été destiné à cette haute position. Pas un seul de ses contemporains n'a pu pénétrer le secret de sa naissance qu'il entoura toujours du plus profond mystère. Ce n'était qu'un imposteur (telle est l'opinion générale), qui n'appartenait point à la famille de Jean IV; mais d'où venait-il ? Les uns supposent qu'il était fils naturel du roi de Pologne, d'autres le présentent comme un instrument façonné par les jésuites, qui l'avaient dressé à ce rôle d'usurpateur, afin de détruire la religion grecque. Plusieurs chroniqueurs ont affirmé qu'il était sorti d'un couvent de moines, pour aller chez les Cosaques préparer la mise à exécution de ses projets, et qu'il se nommait Otrepied. Les savans auteurs de l'Art de vérifier les dates, ont même suivi cette version qui se rapproche le plus de la vérité. De nouvelles recherches, et surtout les travaux de P. Mériméc, font croire que Démétrius était d'une basse extraction, qu'il n'était point d'origine russe, mais qu'il était né dans l'Ukraine, parmi les Cosaques, et qu'il avait reçu quelque éducation dans un couvent. Poussé par une dévorante ambition et doué d'une infatigable énergie, il profita de la haine qu'on portait à Boris pour jouer le rôle de

prétendant qu'il remplit avec une merveilleuse habileté. Le succès de ce Cosaque Zaporogue, couronné tsar, ne se fut jamais démenti si son caractère, moins doux et moins confiant, lui eut fait employer son autorité à frapper avec vigueur les boyards qui conspiraient contre lui.

BASILE CHOUISKI (1606-1610).

Quatre jours après la mort de Démétrius, Basile Chouiski, chef de la dernière révolte, se faisait proclamer tsar. Aussitôt son couronnement, il fit enfermer à Iaroslaf le palatin de Sendomir et sa fille Marine; il envoya une ambassade au roi de Pologne, pour donner des explications sur tout ce qui venait de se passer; mais Sigismond ne voulut même pas lui accorder une audience. Le nouveau tsar avait promis de ne point chercher à se venger de ses anciens ennemis; loin de tenir sa promesse, il persécuta la puissante famille des Galitzine et tous les boyards sur lesquels il ne crut pas pouvoir compter d'une manière absolue. Cette imprudente conduite provoqua des séditions. Un second faux Démétrius, fils d'un maître d'école nommé Nogoi, persuada aux Cosaques du Don que les révoltés de Moscou avaient été trompés dans leur fureur, et qu'ils avaient tué un officier allemand, et qu'il était le Démétrius qui avait détrôné Boris. Les Polonais se joignent aux Cosaques pour appuyer ce second imposteur qui, au printemps de 1609, remporte une victoire complète sur les troupes de Chouiski, et s'avance jusqu'à

deux lieues de Moscou. Il se préparait à faire le siége de cette ville, lorsque le palatin de Sendomir et Marine, qui avaient obtenu la permission de rentrer en Pologne, sont faits prisonniers par des Cosaques. Nogoi, à l'aide de séduisantes promesses, parvient à faire déclarer à Marine qu'elle le reconnaît pour son époux. Cette circonstance augmente en peu de temps le nombre des partisans du faux Démétrius; mais Chouiski, soutenu par le roi de Suède et par la valeur de son neveu Chouiski Skopin, prend l'offensive. La discorde se met alors dans le camp des rebelles qui en viennent aux mains; les partisans de Nogoi sont battus par les Polonais qui, à leur tour, sont taillés en pièces par les Moscovites.

Le tsar se croyait victorieux de ses ennemis; mais son caractère faux et cruel, qui l'avait rendu ingrat envers son prédécesseur et haineux pour ses anciens amis les boyards, devait finir par le perdre. Jaloux des succès de son neveu, que Catherine, sa belle-sœur, lui montrait comme cherchant à se faire des partisans pour le détrôner, il empoisonna ce jeune prince. Les Russes laissèrent éclater leur indignation, et dirent ouvertement: « Le tsar a coupé sa main droite avec sa main gauche. » Une insurrection qui éclata à Moscou, en 1610, ne tarda pas à prouver la justesse de cette réflexion; abandonné de tout le monde, il ne trouva pas un défenseur; on voulut le contraindre à se faire moine, sur son refus, les révoltés le livrèrent à Sigismond qui faisait le siège de Smolensk. Le roi de Pologne, en le recevant sous sa tente, étonné de la fierté de ce tsar déchu, lui

ordonna de se prosterner. « Le malheur, répondit Chouiski, ne m'a point fait oublier que je suis souverain, et que je ne dois me prosterner devant personne; ce n'est point ta valeur qui m'a fait ton esclave, mais la perfidie de mes sujets. En me voyant tomber dans l'état où je suis, tu dois trembler, toi qui n'as jamais monté aussi haut que moi. » Sigismond ne comprit pas la dignité et le courage de cette réponse; au lieu de le traiter en souverain malheureux, il le fit conduire à Varsovie, où il ne tarda pas à succomber avec toute sa famille. La mort si prompe d'une famille entière jeta dans les esprits des soupçons d'empoisonnement. Elle fut enterrée sur le bord d'une grande route; une colonne élevée au milieu des tombeaux portait cette inscription : « Ici repose Basile Chouiski, tsar de Russie; son corps est au milieu de ses boyards. »

INTERRÈGNE (1610-1612).

La révolution qui précipita Chouiski du trône, jeta la Russie dans la plus sanglante anarchie. Aucun chef des révoltés n'avait assez de popularité et d'énergie pour s'emparer du pouvoir. Les Polonais, les Cosaques, les Tartares, profitèrent de ce désordre pour piller cette malheureuse contrée. Zolkieski, général polonais, s'empare des trésors déposés au Kremlin, et abandonne l'imposteur Nogoi qui était parvenu à réorganiser une armée. Cet abandon le force à chercher un refuge chez le khan de Kasimof; mais il s'aperçoit bientôt que le khan veut le livrer à ses

ennemis; il prévient cette trahison en le tuant. Le chef tartare Ourozof, pour venger ce meurtre, lui tranche la tête.

Les Polonais cherchent à profiter du découragement de la Russie pour lui imposer un roi de leur nation. Le conseil des boyards se résigne, et envoie une députation à Sigismond III, pour lui demander son fils Vladislas Wasa. A cette époque, Sigismond assiégeait Smolensk; il ne répondit que d'une manière évasive à l'ambassade dont faisait partie Fédor Nikilitch Romanof, alors métropolitain de Rostof, sous le nom de Philarète. Pendant que ces négociations traînaient en longueur, le sentiment national fit explosion en Russie; le boyard Liapounof et le prince Pojarski vinrent assiéger Moscou, occupé par les Polonais, mais sans obtenir aucun résultat. Liapounof fut tué, la ville incendiée, et les débris de l'armée nationale se réfugièrent à Nijni-Novgorod; là, un simple boucher, nommé Cosme Minine, doué de qualités supérieures, et animé d'un ardent amour de la patrie, releva le courage abattu de ses compatriotes; un moment même il songea à se faire proclamer tsar et prit le titre d'*homme élu de tout l'empire moscovite*, mais s'étant bientôt aperçu que son ambition ne servirait qu'à ruiner plus promptement son pays, il renonça à ses projets. Le prince Pojarski put, au mois d'août 1612, réunir une nouvelle armée, et, sous les murs du Kremlin, il défit complètement les Polonais et se rendit maître de la citadelle, le 22 octobre 1612.

« Ainsi, raconte l'historien Schnitzler, furent

chassés du sol de la Moscovie ces étrangers qui, jusqu'alors rivaux heureux des Russes, venaient même de leur imposer leurs lois et leur religion. Arrivée à son pinacle, leur fortune s'écroula. Désormais, on les verra déchoir graduellement : Alexis Mikaïlovitch leur portera de rudes coups ; l'astuce de Catherine II minera le sol sous leurs pieds, et leur anéantissement complet suivra de près le premier partage de 1772. »

Aussitôt que Sigismond eut appris que Moscou s'était rendu, il fit arrêter, au mépris du droit des gens, les ambassadeurs moscovites et les envoya en Pologne. Nous avons dit qu'au nombre de ces ambassadeurs se trouvait Philarète Romanof; comme sa race est appelée à occuper le trône de Russie, il ne sera pas sans intérêt de tracer l'histoire de cette famille.

Les études généalogiques sur les plus illustres seigneurs russes, faites par Müller, donnent aux Romanof et aux Schérémétief, le même auteur. Sous le règne de Jean Danielovitch, un chevalier, originaire d'Allemagne, se rendit d'abord en Prusse, puis en Livonie ; il s'appelait André Ivanovitch et reçut le surnom de Kobyla. Chrétien et affilié à l'ordre teutonique des frères croisés, les *porte-glaives*, il vint en Russie pour combattre contre les Tartares ; sa bravoure et ses services militaires furent appréciés par le grand prince de Moscou qui, vers l'année 1330, lui donna le rang de boyard. Il mourut en laissant cinq enfans ; le plus jeune, Fédor, surnommé Koschka (le Chat), occupa de hautes dignités à la cour du prince de Moscou, et fut nommé gouverneur de

la république de Novgorod. L'aîné de ses cinq fils, Jean Fédorovitch Koschkine, est le chef de la famille Romanof; c'est du quatrième qu'est issue la famille Schérémétief. Jean eut à son tour quatre fils : le plus jeune, Zacharie, fut boyard et eut deux enfans; Georges, le plus jeune, fut grand voïévode et boyard; il mourut en 1501. Le troisième de ses fils, Român Zakharine, fut voïévode; il donna son nom à la famille des Romanof, c'est-à-dire des Romanovitch ou des enfans de Român (Romain). Sa fille, Anastasie, épousa Jean IV, le Terrible; son plus jeune fils, Nikita Romanovitch, beau-frère du tsar, jouit d'un grand pouvoir, et fut nommé boyard et gouverneur de Fédor; mais Boris Godounof, à la mort de Jean le Terrible, lui ôta la régence et le força à se retirer dans un couvent de moines; il avait eu de son mariage avec Eudoxie, princesse de la maison de Souzdal, sept fils et cinq filles. L'aîné, Fédor Nikititch, naquit en 1550; doué des plus brillantes et des plus heureuses qualités, son mérite personnel et sa parenté avec le tsar, lui firent jouer un grand rôle. Il fit la campagne de Suède, commanda une armée contre les Tartares, et, en 1596, il obtint la dignité de boyard; mais en 1598 le tsar mourut, et Boris Godounof, qui s'était emparé de la couronne, redoutant l'influence de la famille de Romanof qui pouvait lui enlever le trône, trouva facilement un prétexte pour frapper tous les enfans de Nikita : Le chef de la police, Simon Godounof, parent de l'imposteur, promit la liberté à un serf d'Alexandre Romanof; celui-ci accusa son maître d'avoir recueilli

des herbes malfaisantes pour empoisonner Boris. Des recherches faites dans sa maison, amenèrent la découverte de paquets d'herbes qu'on y avait introduits frauduleusement. Malgré les dénégations d'Alexandre, le crime fut constaté, et tous les membres de la famille des Romanof furent condamnés à mort, en 1601, par un conseil de boyards. Boris parut faire preuve de clémence en commuant la peine capitale en une détention perpétuelle. L'aîné de la famille, Fédor Nikilitch, eut la tête rasée, et revêtit le froc, sous le nom de frère Philarète, dans le couvent de Saint-Antoine, situé à l'extrême limite au nord, à 150 kilomètres d'Arkhangel. Sa femme fut forcée de se faire religieuse, sous le nom de Marfa, dans un monastère de la Sibérie; tous les deux furent violemment séparés de leurs enfans: Michel, qui n'était âgé que de six ans, et Tatiana, sa sœur.

Nous avons vu que Boris avait terminé son odieuse carrière, par un suicide; que son fils avait été assassiné, et comment le faux Démétrius s'était emparé de la couronne des tsars. Ce dernier s'empressa de rappeler Philarète des déserts de Süski et le nomma métropolitain de Rostof. La religieuse Marfa vint au couvent de Kostroma, dans le diocèse de son mari, et se consacra entièrement à l'éducation du jeune Michel. La famille des Romanof vécut loin des événemens, sous Basile Chouiski. Nous savons qu'en 1610, Philarète fut envoyé en ambassade à Sigismond qui assiégeait Smolensk. Invité par ce roi à engager la ville à se rendre, il eut le courage patriotique, non seulement de résister, mais de

donner sa bénédiction aux assiégés, à l'occasion de leur vigoureuse résistance, et de faire appel à toute la nation pour chasser les étrangers et sauver la patrie. Sigismond s'en vengea en faisant arrêter les ambassadeurs; puis, redoublant d'efforts, il s'empara enfin de Smolensk, par trahison; il chercha alors à constituer un empire Slave, de Pologne et de Russie; les Moscovites crurent enfin conjurer le péril en demandant un roi à la Suède. La confusion était extrême, lorsqu'un parti, vraiment national, s'organisa et sauva la Russie.

Les boyards du conseil donnèrent ordre, en 1612, aux villes de l'empire, d'envoyer à Moscou des députés, choisis dans le clergé, la noblesse et la bourgeoisie, pour élire un tsar. Après un jeûne général de trois jours, le conseil national se réunit au Kremlin.

La branche directe de la race Varègue de Rurik était seule éteinte; mais les autres branches de cette race s'étaient subdivisées. « Les Russes, dit avec justesse Lévesque, négligeaient de remonter aux siècles écoulés, pour retrouver la tige commune. A présent même, de grandes maisons, issues de branches différentes, mais qui ont une commune origine, ne se reconnaissent pas comme formant une même parenté. Enfin, l'illustration se tirait moins de l'ancienneté de la noblesse que des emplois. »

Philarète, du fond de son exil, exerça une grande influence sur la décision du conseil national; il parvint à faire parvenir une lettre, en Russie, au

boyard Schérémétief, qui en donna lecture en pleine assemblée. Cette lettre renfermait des appréciations si justes, des idées si élevées, et des conseils si patriotiques, qu'elle fixa l'attention sur les Romanof; aussi, lorsqu'après de longs et tumultueux débats, on eut vu le trône refusé par les princes Pojarski et Mstislafski, et plusieurs candidatures rejetées par des motifs divers, le nom de Michel Romanof fut prononcé par le patriarche Hermogène. Ce nouveau candidat était un jeune homme de seize ans, inconnu de tous les boyards, mais que le patriotisme de son père et la protection du patriarche firent accueillir avec empressement. Les Romanof se rattachaient par les femmes à la race de Rurik; Philarète jouissait d'une grande popularité, et son fils, parfaitement élevé par une mère vertueuse, remplissait toutes les conditions exigées. La discussion se termina promptement, et, à l'unanimité, Michel Fédorovitch Romanof fut proclamé tsar. Le procès-verbal de cette élection, qui plaçait volontairement sur le trône un prince qui est l'aïeul du souverain actuel de la Russie, est d'une trop grande importance historique pour que nous ne le citions pas :

« Les différentes villes de tout l'empire de Russie envoyèrent à Moscou, la capitale, les députés du haut clergé, des métropolitains, archevêques, évêques, archimandrites et abbés, et aussi les boyards, les voïévodes, les nobles, les enfans de boyards, les négocians, les marchands, les domiciliés et les habitans des districts; tous hommes des plus honnêtes et des plus sensés, en tel nombre qu'il était indiqué.

« Alors, notre Dieu très bon, adoré dans la sainte Trinité, par l'intercession de la très sainte Mère de Dieu et des augustes thaumaturges de Moscou, et parce qu'il ne voulait pas laisser plonger dans une misère sans limites toute la chrétienté orthodoxe, ni voir flétrie par les Latins et par la foi sacrilège des Luthériens, la vraie et orthodoxe religion chrétienne du rit grec, fit descendre, selon sa charité, son Saint-Esprit dans les cœurs de tous les chrétiens orthodoxes de Russie;

« Afin de faire naître chez tous, jeunes et vieux, et non seulement chez les adultes du sexe mâle, mais chez tous, jusqu'aux enfans à la mamelle, une résolution unanime et définitive;

« Après que les hommes ainsi envoyés par toutes les villes de l'empire eurent délibéré entre eux, ils adoptèrent, en effet, une telle résolution qu'ils firent connaître en termes suivans :

« Sera seigneur, tsar et grand-prince de l'Etat de Vladimir et de Moscou et de toutes les grandes et puissantes villes de la Russie, ainsi qu'autocrate de tous les Russes, Michel Fédorovitch Romanof-Iourief;

« Et, à l'exception de Michel Fédorovitch Rom.-Iour., personne ne gouvernera l'empire de Moscou, ni les rois ou fils de rois de Pologne, de Lithuanie et de Suède, ni ceux d'autres royaumes, ni aucun individu appartenant aux familles moscovites ou compris dans le nombre des étrangers qui sont au service de l'Etat moscovite;

« Attendu que lui, notre auguste seigneur, est le

fils de Fédor Nikititch Rom.-Iour., frère germain du magnanime et puissant seigneur, tsar et grand-prince, autocrate de tous les Russes, Fédor Ioannovitch, de bienheureuse mémoire.

« Laissant à la volonté de Dieu les mesures ultérieures, les chefs de l'Église et tout l'ordre ecclésiastique, de même que les boyards, les grands échansons et majordomes de la maison du tsar, toute l'armée fidèle en Christ, les hôtes et les marchands, les domiciliés et les habitans, et tous les autres ordres de tout l'empire russe, ont fixé, pour passer outre à la confirmation et ratification, un délai de deux semaines, du 7 au 21 février 1613.

« Pendant cet intervalle, les métropolitains et tout le clergé ont prié Dieu, et ils ont expédié ensuite des exprès dans les villes, chez les boyards de l'empire moscovite, chez le prince Fédor Ivanovitch Mstislafski et leurs compagnons, pour les mander en toute hâte à Moscou; et ils ont envoyé en secret, dans toutes les villes de l'empire, à l'exception des plus éloignées, des hommes sûrs et pieux, afin de connaître la pensée de tous les sujets.

« Puis, le 21 février, tous se sont assemblés dans la cathédrale de l'Assomption, avec les fonctionnaires et les nobles des villes, les enfans de boyards, les chefs des villes, les anciens et atamans, les strélitz, les Cosaks, les hôtes et marchands, pour demander au Dieu très bon de bénir le nouveau tsar. »

Une députation fut choisie pour aller chercher Michel Romanof; elle arriva à Kostroma le 13 mars, et fut reçue, le lendemain matin, au couvent. Le

boyard Schérémétief fit part à Michel de son élection, et le pria, ainsi que sa mère, de lui faire connaître ses intentions. Marfa ne put dissimuler sa tristesse, et supplia qu'on choisît un autre tsar; le jeune homme, voyant la douleur de sa mère, refusa formellement de donner son assentiment à cette élection. L'archevêque de Riaisan ne put surmonter cette opposition qu'en faisant intervenir la religion, et en disant: « Il est écrit, la voix du peuple est la voix de Dieu. » La mère et le fils cédèrent, mais ce fut après une longue résistance que l'idée seule du devoir fit cesser. « Si Dieu le veut, qu'il en soit ainsi, » s'écria Michel. Les députés saluèrent alors, avec enthousiasme, le jeune tsar qu'ils conduisirent à Moscou, où il fut reçu avec une grande pompe et au milieu des témoignages les plus expressifs de la joie du peuple, qui se voyait enfin arraché à une horrible anarchie.

IV.

Tsars et Empereurs de la Maison de Romanof.

MICHEL ROMANOF (1613-1645).

Le couronnement de Michel Romanof eut lieu le 18 avril 1613. Le nouveau tsar jura de conserver et de protéger la religion nationale, de pardonner et d'oublier tout ce qui était arrivé à son père, de ne porter ni changer aucune loi, de ne faire ni la guerre ni la paix sans le concours des Etats de l'empire.

Le jeune Michel paraissait bien inexpérimenté, pour diriger un Empire qui sortait de la guerre civile. Cependant, il eut la sagesse d'écouter les conseils de seigneurs prudens qui le dirigèrent avec habileté. Il parvint, au prix de grands sacrifices, à faire la paix avec la Suède et à signer une trêve avec la Pologne. Ce fut alors que son père recouvra la liberté, et revint près de son fils qui le nomma

patriarche et lui confia la direction des affaires de l'Etat.

A l'expiration de la trêve avec la Pologne, la guerre recommença, et les Russes firent d'énergiques efforts pour se rendre maîtres de Smolensk qui était considéré comme le boulevard de l'empire. Après un long siége on allait s'en emparer, lorsque le général Chein, qui avait sous ses ordres un corps d'armée composé de Français et d'Allemands, lui donna ordre de rester en arrière, pendant qu'il monterait à la brèche avec ses Moscovites. Cet ordre parut une insulte aux étrangers qui se retirèrent. L'assaut fut repoussé, et le siége fut levé. Le général Chein fut condamné à mort par le tsar.

L'empire jouit ensuite d'un calme profond, et n'eut à repousser que de rares invasions de Tartares, qui se trouvaient contenus par des forts, élevés sur les frontières de Crimée. Pendant cette paix, les Cosaques Zaporogues tentèrent de faire la conquête de ce pays et s'emparèrent d'Azof; les Turcs ne purent les en chasser qu'en ruinant la ville.

Michel Romanof mourut en 1645, à l'âge de quarante-neuf ans, après un règne de trente-deux ans. Il eut le mérite d'écouter les sages conseils de son père, dont il avait apprécié le noble caractère et les remarquables capacités, et celui de lui confier la direction des affaires. Aussi, ce règne eut-il la plus heureuse influence sur la civilisation russe. Michel aimait les étrangers, et les attirait dans sa capitale pour profiter de leurs connaissances, et faire participer son pays aux découvertes faites par les peuples européens.

A cette époque, cependant, les mœurs Tartares dominaient encore à la cour; ainsi, Michel, lorsqu'il se maria, se conforma à l'habitude des peuples orientaux, en choisissant, parmi les plus vertueuses et les plus belles jeunes filles de l'empire, celle qui devait porter le titre de tsarine. Il fut marié deux fois, d'abord avec la princesse Dolgorouki; ensuite, avec la fille d'un pauvre gentilhomme, nommé Strechnef qui, tout d'un coup, se trouva placé parmi les plus grandes familles de l'empire.

ALEXIS MIKHAILOVITCH (1645).

Alexis n'avait que quinze ans à la mort de son père; les boyards, en le proclamant tsar, lui firent jurer qu'il ne ferait aucun acte important du gouvernement sans les consulter. Le jeune souverain, se sentant sans aucune force, laissa tout le pouvoir passer entre les mains de son gouverneur, le boyard Boris Morozof. Il avait dix-huit ans lorsqu'en 1648 le trône de Pologne devint vacant par la mort de Wladislas; ses prétentions à la couronne de ce royaume prouvèrent que les Russes songeaient à s'assimiler ce pays qui, pendant si longtemps, avait menacé la nationalité russe. Les Polonais écartèrent cette candidature, qui leur paraissait trop menaçante pour leur liberté, et appelèrent à la royauté Jean Casimir, frère de leur dernier roi. Alexis s'inclina devant cette décision de la diète, et la paix continua à régner entre les deux Etats.

Selon l'habitude de ses aïeux, le tsar choisit la

jeune fille qui lui paraissait réunir le plus de mérite; son choix tomba sur Marie Ilychna, fille d'un noble qui n'était pas même boyard. La nouvelle tsarine avait une sœur qui, peu de temps après, épousa Morozof. Ce gouverneur, en devenant le beau-frère de son souverain, espérait conserver son immense pouvoir: c'était un homme d'un jugement solide, d'un esprit pénétrant, mais d'une ambition sans bornes et d'une rapacité insatiable; se croyant tout permis par son mariage, il vendit la justice, doubla les impôts, en créa de nouveaux, et établit des taxes même sur les denrées de première nécessité.

Un jour que le tsar sortait à cheval de son palais, avec ses boyards, la foule l'entoura et lui demanda justice. Quelques amis de Morozof voulurent châtier ce qu'ils appelaient l'impudence de ces misérables, qui osaient adresser des réclamations à leur souverain maître; ils poussèrent leurs chevaux en avant, et foulèrent aux pieds plusieurs personnes; mais la vengeance du peuple fut terrible. Le tsar et ses boyards, poursuivis à coups de pierres et de bâtons, furent obligés de se réfugier dans le palais, où ils se virent assiégés par une foule furieuse. Alexis ne put la calmer qu'en demandant grâce pour son ministre et en livrant les deux agens du fisc, les plus odieux, qui furent mis en pièces. Cette terrible leçon laissa un si profond souvenir à Morozof, qu'il changea complétement de conduite.

Ce fut à cette époque qu'eut lieu un grave événement, dont les conséquences sur les destinées de la Russie furent incalculables. La Pologne comptait,

parmi ses plus braves habitans et ses plus redoutables soldats, de nombreuses bandes de Cosaques ; elle eut l'imprudence de les froisser, en leur suscitant une foule d'entraves qui déplurent à ce peuple guerrier et indépendant. Alexis profita habilement de leur mécontentement et les attira en Russie, en leur donnant l'Ukraine, où ils jouirent d'une liberté presque complète. Leur départ fit perdre à la Pologne sa meilleure cavalerie, qui passa au service de la Russie, et donna, dès-lors, à ce pays, une prépondérance marquée dans toutes les guerres qu'elle eut à soutenir. Dès 1656, le roi Jean Casimir put connaître toute l'étendue de sa faute ; les Russes ravagèrent la Lithuanie, et se firent rendre toutes les places que la Pologne leur avait enlevées pendant la guerre civile des faux Démétrius. Le tsar fit ensuite une campagne en Livonie, où il obtint quelques succès. En 1658 les hostilités recommencèrent avec la Pologne, mais elles n'eurent aucun résultat.

Toutes ces guerres avaient été ruineuses pour la Russie : le commerce était presque anéanti ; l'or et l'argent étaient extrêmement rares ; on crut suppléer à ce manque de numéraire en créant, pour nouvelle monnaie, des pièces de cuivre auxquelles on donna la même forme et la même valeur qu'à celles d'argent, mais le peuple les refusa. L'émeute voulut même se faire justice en accusant les ministres, mais cette fois le tsar opposa une vigoureuse résistance aux révoltés, qui furent cernés par des troupes et tous passés au fil de l'épée.

Le sang répandu ne répara point le fâcheux état des

finances. Aussi, lorsqu'un ambassadeur de Pologne vint, en 1661, pour faire un traité de paix, fut-il parfaitement accueilli, et put-il réussir dans son ambassade.

La description qu'il nous a laissée de la cour de Russie, à cette époque, est trop curieuse pour que nous ne la reproduisions pas ici :

« Il y avait au milieu de la salle d'audience une colonne qui en soutenait la voûte, et qui en diminuait beaucoup la beauté. On voyait de vieilles peintures sur les murailles, et des plaques d'argent contre les fenêtres. Autour de la salle étaient des bancs de bois, scellés dans le mur et couverts de tapis; on y montait par un degré de quatre marches. Là, les boyards étaient au côté droit du tsar, la tête découverte. Le trône était placé dans un coin de la salle, à gauche de ceux qui entraient: il était de vermeil, élevé de trois marches au-dessus des bancs; mais il était si étroit et dans un lieu si obscur, qu'on n'en pouvait découvrir toute la beauté. Au-dessus de la tête du tsar pendait une image qui représentait la mère de Dieu, de l'autre côté, en face du trône, était une horloge faite en forme de tour, et, dans le côté opposé, il y avait une pyramide qui soutenait un globe d'or. Du haut de la voûte pendaient deux images de saints, lesquelles étaient exposées à la vénération de ceux qui étaient dans la salle. Sur un banc, placé à la droite du tsar, étaient un bassin, un pot à l'eau et une serviette, pour laver et essuyer sa main, après que les ambassadeurs l'avaient baisée. Le tsar avait sur sa tête un bonnet en pain de sucre,

bordé de martres zibelines, et couvert d'une couronne d'or garnie de pierreries.

« L'année 1666 est mémorable, en Russie, par la déposition du patriarche Nicon, prononcée dans un concile que le tsar avait assemblé. Les crimes de ce prélat, aux yeux de ses ennemis, jaloux de son mérite, étaient d'avoir rendu à la version moscovite de la Bible son ancienne pureté, dans une édition qu'il en avait fait faire à Moscou; d'avoir introduit dans son église le chant en parties, à l'exemple de l'église grecque; d'avoir supprimé de vieilles images que le peuple idolâtrait, et aboli quelques autres abus; d'avoir enfin établi une école pour enseigner le grec et le latin. C'est sur ces graves motifs, empoisonnés par l'envie, que Nicon, la lumière de l'église de Russie, et peut-être le seul prélat éclairé qu'elle eût alors, fut dégradé du patriarcat qu'il avait même abdiqué quelque temps auparavant (tant il y tenait peu), et relégué dans le monastère de Théropont. Il n'y resta pas oisif, car ayant rassemblé toutes les vieilles chroniques russes que le temps avait épargnées, il en fit une compilation sans laquelle l'ancienne histoire de Russie demeurerait ensevelie dans une éternelle nuit. On lui rendit enfin justice sous le règne suivant, et le tsar Fédor, l'ayant rappelé à Moscou, se disposait à le faire rétablir sur son siége; mais Nicon mourut sur la route, à Iaroslavle, le 17 août 1681. Il était le cinquième patriarche de Russie. Le tsar Alexis, lorsque, séduit par une cabale, il travaillait à la déposition de ce prélat, avait une terrible guerre à soutenir contre les Cosa-

ques du Don, que Stenko Rasin avait soulevés pour se faire roi d'Astrakan. C'était le prince Georges Dolgorouki qui avait occasionné cette révolte, en faisant pendre le frère de Rasin, sur le refus qu'il fit avec ses camarades de rester aussi longtemps sous le drapeau que ce général l'exigeait. L'imagination ne peut rien ajouter aux horreurs que les rebelles exercèrent pendant l'espace de cinq ans. Rasin devait s'attendre à l'échafaud s'il manquait le trône qu'il ambitionnait. Telle fut, en effet, sa fin. Trahi par Iaroslaf, chef d'une autre horde de Cosaques, il fut envoyé, l'an 1670, au tsar qui le fit pendre à Moscou.

« Alexis, l'an 1672, se voyant menacé d'une guerre par le sultan Mahomet IV, sollicita l'alliance de plusieurs princes chrétiens. Il envoya même une ambassade au pape Clément X, pour l'engager dans une ligue contre la Porte-Ottomane, sous les offres qu'il faisait de procurer la réunion des deux Eglises. Mais les conditions qu'il y mettait ne furent point acceptées, et l'ambassade fut sans effet. La guerre de même n'eut point lieu. Alexis mourut le 8 février (n. st.) 1676, laissant de Marie, fille de Miloslauski, seigneur russe, sa première femme, Fédor qui suit et Ivan, avec quatre filles, Théodosie, Marie, Sophie et Catherine; et de Natalie, sa seconde femme, fille de Kirilof Narischkin, colonel de hussards, qu'il fit son premier ministre, Pierre et Natalie, morte en 1716. Ce prince fit des efforts pour tirer sa nation de la barbarie où elle était plongée. Il fit imprimer un code de lois, il agrandit Moscou, il peupla des

déserts, vers le Volga et le Kama, des prisonniers qu'il avait faits dans ses guerres; il fonda des bourgs assez considérables, établit quelques manufactures, fit traduire en langue russe plusieurs livres qui traitaient des sciences, et entretint des armées de troupes régulières, tirées la plupart de l'étranger; mais une mort prématurée ne lui donna pas le temps de rien perfectionner de ce qu'il avait entrepris. « Comme ce prince, dit M. Lévesque, n'avait pas reçu une éducation bien soignée, il n'avait pas appris à réprimer les premiers mouvemens de ses passions, ni à conserver toujours la décence qui convenait à son rang. Porté à la colère, il frappait du pied et de la main celui qui l'avait irrité. Mais son ressentiment ne survivait pas à sa vengeance, et sa bonté naturelle revenait avec le calme de ses sens. »

« Les armoiries, dit M. le Clerc, ont pris naissance sous Alexis Mikhailovitch. Ceux des princes qui portent l'aigle à une seule tête et un ange d'argent, descendent des princes de Tchernikof; ceux qui portent le canon sont issus de la branche de Smolensko; et ceux qui ont l'ours debout, ont pour ancêtres les princes de Iaroslavle. »

FÉDOR II, ALEXEIOVITCH (1676).

Alexis, pour faciliter à Fédor son avènement à la couronne, l'avait fait reconnaître pour son successeur, en 1675. Ce prince, d'une santé débile, avait de l'élévation dans l'âme et une grande énergie. Il se trouva, d'abord, en lutte avec les Turcs, qui

s'étaient emparés de la ville de Tchiguirin; il la reprit en 1681. L'année suivante, il lui fallut déployer toutes les ressources et toute la vigueur de son esprit, pour mettre fin à une question qui jetait le trouble en Russie, et qui causait des querelles sans fin entre les seigneurs.

Chacun puisait, dans les livres généalogiques, des prétentions de prééminence qu'il tenait à faire valoir Le tsar fit brûler ces livres, en déclarant qu'à l'avenir les distinctions entre les sujets nobles ne seraient fondées que sur leur mérite personnel, et non sur l'ancienneté des familles. C'est depuis ce règne que les honneurs et la considération se règlent sur les grades militaires. Fédor se rapprocha le plus qu'il put des mœurs allemandes: il s'habilla à la polonaise, laissa croître ses cheveux, et fit adopter à sa cour les usages des peuples de l'Occident. Il mourut en 1682, sans laisser d'enfant.

PIERRE-LE-GRAND (1682-1725).

Ivan, fils du tsar Alexis, avait dix-neuf ans, mais il était bègue, idiot et presque aveugle. Les boyards lui préférèrent son frère, Pierre Ier, âgé seulement de neuf ans. La princesse Sophie, sœur germaine d'Ivan et beaucoup plus âgée, voyant avec regret que son frère, sous le nom duquel elle comptait régner, était écarté du trône, ne recula devant aucun moyen pour s'emparer du pouvoir; ses agens se répandent parmi les Strelitz et annoncent que les amis de Pierre Ier ont étranglé Ivan. Vingt mille hommes de

cette redoutable milice prennent les armes, se rendent au Kremlin et forcent la régente Natalie, mère de Pierre Ier, d'associer à son fils Ivan V l'ambitieuse Sophie. L'intention de cette intrigante princesse était de faire mourir ses frères, de s'emparer de la couronne et d'épouser Galitsine, exécuteur de tous ses criminels projets. Ce fut dans cette intention qu'elle prépara et fit éclater la seconde insurrection des Strelitz. Pierre Ier, dans cette circonstance, sut déployer une énergie et une présence d'esprit au-dessus de son âge : il fit appel à la noblesse et força la princesse Sophie à lui abandonner les rebelles, dont les chefs furent punis avec une extrême rigueur. Cependant, elle ourdit une nouvelle conspiration, et déjà elle avait pris le titre de tsarine, lorsque Pierre déjoua encore ses criminelles manœuvres : il convoque les boyards, leur signale sa sœur conspirant sans cesse contre sa personne. Sophie fut déposée et forcée d'entrer dans un couvent en 1689. Ivan ne mourut qu'en 1696, mais si Pierre Ier partagea le pouvoir avec son frère, Ivan n'eût jamais aucune autorité.

Pierre Ier avait reçu de la nature une indomptable énergie, une vive intelligence et une ardente ambition. Cette puissante organisation devait avoir une grande action sur la Russie, plongée encore dans la barbarie.

Le jeune tsar avait passé le temps de la régence au château de Préobajensko, situé dans les environs de Moscou. C'est là qu'il commença à laisser entrevoir quelques traits de son caractère. La régente Sophie l'avait entouré de gens débauchés qui, selon ses cou-

pables prévisions, devaient plonger le jeune tsar dans la débauche et l'abrutir par de dégradantes passions. Ce dessein odieux ne s'accomplit pas entièrement; si le jeune prince y perdit cette pureté de mœurs qui est si précieuse pour la dignité humaine, du moins ne se laissa-t-il pas énerver. La Providence lui donna pour compagnon le général Lefort, qui captiva son affection; c'était un jeune seigneur intelligent, instruit, et qui possédait des idées larges et civilisatrices. Il finit par acquérir un si grand empire sur le jeune tsar, que celui-ci négligea les banquets et les fêtes pour faire de longues promenades et écouter avec une dévorante avidité des récits sur les arts, la littérature, le gouvernement, les forces militaires et maritimes, le commerce et l'industrie de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre. Pierre songea alors à doter sa nation de tous ces bienfaits, et, aussitôt, il commença à mettre à exécution ce plan qu'il devait poursuivre jusqu'à sa mort avec une infatigable persistance, et qu'il légua à ses successeurs. Par son ordre, le château de Préobajensko se transforma en un camp d'exercices et de manœuvres; il fit prendre l'uniforme allemand à ses compagnons, dont il organisa une troupe régulière. Le premier, il donna l'exemple de la subordination, de la discipline et du travail. Au lieu de prendre sur ses nouveaux soldats le commandement qui semblait lui appartenir, il ne voulut même pas être simple fusilier, et commença par le dernier des grades militaires: il fut *tambour* et ne se fit conférer un grade supérieur qu'après l'avoir gagné. C'est ainsi que

nous le retrouverons à Narva, en 1700, se faisant nommer capitaine, parce qu'il croyait en être digne par les services qu'il venait de rendre. Bientôt le nombre de ses soldats augmenta, et cette troupe devait se trouver, dès 1690, assez forte pour former le cadre de deux excellens régimens des gardes. Chaque jour non seulement on faisait l'exercice, mais encore on se divisait en deux camps, et on se livrait des combats qui ne se terminaient jamais sans effusion de sang. Les soirées étaient consacrées à l'étude des mathématiques, de la géographie, de l'histoire et des langues étrangères.

Le hasard vint encore stimuler l'ardeur du tsar pour s'instruire. Pendant une visite qu'il faisait à l'arsenal d'Ismaïlof, il remarqua une vieille chaloupe anglaise qui était reléguée dans un coin; il se fit donner, par l'ingénieur Timermann, des détails sur ce petit navire, dont la disposition des voiles lui permettait de marcher même avec les vents contraires. Il s'en empare; Brandt, constructeur hollandais, le radoube, le garnit de ses agrès, de ses voiles, et, au bout de quelques jours, le jeune tsar le dirigeait lui-même et remontait le cours de l'Yacuza. Lorsqu'il eût acquis un peu d'expérience, il alla naviguer sur le lac de Clecnin; il profita ensuite d'un convoi de bâtimens anglais et hollandais pour se rendre à Archangel. De retour de ce voyage, il songe à créer une marine, fait venir à grands frais des ouvriers d'Angleterre et de Hollande, et confère à Lefort le grade d'amiral d'une flotte qui n'existait encore que dans l'imagination du tsar.

Son désir de créer une marine ne l'empêcha pas de penser à faire des conquêtes sur le continent; mais il ne fut point heureux dans sa première tentative contre les Turcs; en 1695, il échoua dans son expédition contre Azof, place située à l'embouchure du Don; l'année suivante, il se remet en campagne et force enfin cette place à capituler. Ce succès fut élevé à la hauteur d'un triomphe, et son entrée à Moscou se fit avec une pompe guerrière qui devait impressionner l'esprit encore barbare des Russes. Pierre avait combattu à Azof en qualité de capitaine de bombardiers; il entra dans sa capitale avec son régiment et au rang que lui assignait son grade, tandis que ses généraux, au contraire, marchaient en tête et recevaient les honneurs du triomphe, et que lui-même mêlait ses acclamations à la foule.

Ce fut après cette campagne qu'il prit la détermination de visiter les pays étrangers. Afin de tout voir par lui-même, il décida qu'il voyagerait comme un simple gentilhomme.

Voici le récit de ce voyage, écrit par un historien qui s'est servi des documens fournis par l'impératrice Catherine II :

« Il se proposa de voyager inconnu en Danemarck, dans le Brandebourg, en Hollande, à Vienne, à Venise et à Rome. Il n'y eut que la France et l'Espagne qui n'entrassent point dans son plan ; l'Espagne, parce que ces arts qu'il cherchait y étaient trop négligés, et la France, parce qu'ils y régnaient peut-être avec trop de faste, et que la hauteur de Louis XIV, qui avait choqué tant de potentats, convenait mal à la simplicité

avec laquelle il comptait faire ses voyages. De plus, il était lié avec la plupart de toutes les puissances chez lesquelles il allait, excepté avec la France et avec Rome. Il se souvenait encore, avec quelque dépit, du peu d'égard que Louis XIV avait eu pour l'ambassade de 1687, qui n'eut pas autant de succès que de célébrité ; et, enfin, il prenait déjà le parti d'Auguste, électeur de Saxe, à qui le prince de Conti disputait la couronne de Pologne.

« Le dessein étant pris de voir tant d'Etats et tant de cours en simple particulier, il se mit lui-même à la suite de trois ambassadeurs, comme il s'était mis à la suite de ses généraux à son entrée triomphante dans Moscou.

« Les trois ambassadeurs étaient le général Lefort, le boyard Alexis Gollovin, commissaire général des guerres et gouverneur de la Sibérie, le même qui avait signé le traité d'une paix perpétuelle avec les plénipotentiaires de la Chine, sur les frontières de cet empire, et Vonitsin, diak ou secrétaire d'Etat, longtemps employé dans les cours étrangères. Quatre premiers secrétaires, douze gentilshommes, deux pages pour chaque ambassadeur, une compagnie de cinquante gardes avec leurs officiers, tous du régiment Préobazenski, composaient la suite principale de cette ambassade : il y avait en tout deux cents personnes ; le tsar, se réservant pour tous domestiques un valet de chambre, un homme de livrée et un nain, se confondait dans la foule. C'était une chose inouïe dans l'histoire du monde, qu'un roi de vingt-cinq ans qui abandonnait ses royaumes pour

mieux régner. Sa victoire sur les Turcs et les Tartares, l'éclat de son entrée triomphante à Moscou, les nombreuses troupes étrangères affectionnées à son service, la mort d'Ivan son frère, la clôture de la princesse Sophie, et plus encore le respect général pour sa personne, devaient lui répondre de la tranquilité de ses Etats pendant son absence. Il confia la régence au boyard Strechnef et au knès Romadonoski, lesquels devaient, dans les affaires importantes, délibérer avec d'autres boyards.

« Les troupes formées par le général Gordon restèrent à Moscou pour assurer la tranquilité de la capitale : les Strélitz, qui pouvaient la troubler, furent distribués sur les frontières de la Crimée, pour conserver la conquête d'Azof, et pour réprimer les incursions des Tartares. Ayant ainsi pourvu à tout, il se livrait à son ardeur de voyager et de s'instruire.

« Ce voyage ayant été l'occasion ou le prétexte de la sanglante guerre qui traversa si longtemps le tsar dans tous ses grands projets, et enfin les seconda; qui détrôna le roi de Pologne Auguste, donna la couronne à Stanislas, et la lui ôta; qui fit du roi de Suède, Charles XII, le premier des conquérans pendant neuf années, et le plus malheureux des rois pendant neuf autres; il est nécessaire, pour entrer dans le détail de ces événemens, de représenter ici en quelle situation était alors l'Europe.

« Le sultan Mustapha II régnait en Turquie. Sa faible administration ne faisait de grands efforts ni contre l'empereur d'Allemagne, Léopold, dont les

armes étaient heureuses en Hongrie, ni contre le tsar, qui venait de lui enlever Azof, et qui menaçait le Pont-Euxin, ni même contre Venise qui, enfin, s'était emparée de tout le Péloponèse.

« Jean Sobieski, roi de Pologne, à jamais célèbre par la victoire de Choczin et par la délivrance de Vienne, était mort le 17 juin 1696; et cette couronne était déjà disputée par Auguste, électeur de Saxe, qui l'emporta, et par Armand, prince de Conti, qui n'eut que l'honneur d'être élu.

« La Suède venait de perdre et regrettait peu Charles XI, premier souverain véritablement absolu dans ce pays, père d'un roi qui le fut davantage, et avec lequel s'est éteint le despotisme. Il laissait sur le trône Charles XII, son fils, âgé de quinze ans. C'était une conjoncture favorable en apparence aux projets du tsar; il pouvait s'agrandir sur le golfe de Finlande et vers la Livonie. Ce n'était pas assez d'inquiéter les Turcs sur la mer Noire; des établissemens sur les Palus-Méotides et vers la mer Caspienne ne suffisaient pas à ses projets de marine, de commerce et de puissance; la gloire même, que tout réformateur désire ardemment, n'était ni en Perse ni en Turquie; elle était dans notre partie de l'Europe, où l'on éternise les grands talens en tout genre: enfin Pierre ne voulait introduire dans ses Etats ni les mœurs turques, ni les persanes, mais les nôtres.

« L'Allemagne, en guerre à la fois avec la Turquie et avec la France, ayant pour ses alliés l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande, contre le seul Louis XIV, était prête à conclure la paix, et les plénipotentiaires

étaient déjà assemblés au château de Ryswik, auprès de La Haye.

« Ce fut dans ces circonstances que Pierre et son ambassade prirent leur route, au mois d'avril 1697, par la grande Novogorod ; de là, on voyagea par l'Estonie et par la Livonie, provinces autrefois contestées entre les Russes, les Suédois et les Polonais, et acquises enfin à la Suède par la force des armes.

« La fertilité de la Livonie, la situation de Riga, sa capitale, pouvaient tenter le tsar ; il eut du moins la curiosité de voir les forticatious des citadelles. Le comte d'Alberg, gouverneur de Riga, en prit de l'ombrage ; il lui refusa cette satisfaction, et parut témoigner peu d'égards pour cette ambassade. Cette conduite ne servit pas à refroidir dans le cœur du tsar le désir qu'il pouvait concevoir d'être un jour le maître de ces provinces.

« De la Livonie on alla dans la Prusse brandebourgeoise, dont une partie a été habitée par les anciens Vandales ; la Prusse polonaise avait été comprise dans la Sarmatie d'Europe ; la brandebourgeoise était un pays pauvre, mal peuplé, mais où l'électeur, qui se fit donner depuis le titre de roi, étalait une magnificence nouvelle et ruineuse. Il se piqua de recevoir l'ambassade dans sa ville de Kœnigsberg avec un faste royal. On se fit de part et d'autre les présens les plus magnifiques. Le contraste de la parure française, que la cour de Berlin affectait, avec les longues robes asiatiques des Russes, leurs bonnets rehaussés de perles et de pierreries, leurs cimeterres pendans à la ceinture, fit un effet singulier. Le tsar était vêtu à

l'allemande; un prince de Géorgie, qui était avec lui, vêtu à la mode des Persans, étalait une autre sorte de magnificence; c'est le même qui fut pris à la journée de Nerva, et qui est mort en Suède.

« Pierre méprisait tout ce faste; il eut été à désirer qu'il eut également méprisé ces plaisirs de table, dans lesquels l'Allemagne mettait alors sa gloire. Ce fut dans un de ces repas trop à la mode alors, aussi dangereux pour la santé que pour les mœurs, qu'il tira l'épée contre son favori Lefort; mais il témoigna autant de regret de cet emportement passager qu'Alexandre en eut du meurtre de Clitus. Il demanda pardon à Lefort: il disait qu'il voulait réformer sa nation, et qu'il ne pouvait pas encore se réformer lui-même. Le général Lefort, dans son manuscrit, loue encore plus le fond du caractère du tsar qu'il ne blâme cet excès de colère.

« L'ambassade passe par la Poméranie, par Berlin; une partie prend sa route par Magdebourg, l'autre par Hambourg, ville que son grand commerce rendait déjà puissante, mais non pas aussi opulente et aussi sociable quelle l'est devenue depuis. On tourne vers Minden; on passe la Westphalie, et enfin on arrive par Clèves dans Amsterdam.

« Le tsar se rendit dans cette ville quinze jours avant l'ambassade: il logea d'abord dans la maison de la compagnie des Indes, mais bientôt il choisit un petit logement dans les chantiers de l'amirauté. Il prit un habit de pilote, et alla, dans cet équipage, au village de Sardam, où l'on construisait alors beaucoup plus de vaisseaux encore qu'aujourd'hui. Ce village

est aussi grand, aussi peuplé, aussi riche, et plus propre que beaucoup de villes opulentes. Le tsar admira cette multitude d'hommes toujours occupés, l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieuse à construire un vaisseau et à le munir de tous ses agrès, et cette quantité incroyable de magasins et de machines qui rendent le travail plus facile et plus sûr. Le tsar commença par acheter une barque, à laquelle il fit de ses mains un mât brisé; ensuite il travailla à toutes les parties de la construction d'un vaisseau, menant la même vie que les artisans de Sardam, s'habillant, se nourrissant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuse borde le village, et dans lesquels on scie le sapin et le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers, sous le nom de Pierre Michaeloff: on l'appelait communément maître Pierre (Peterbas); et les ouvriers, d'abord interdits d'avoir un souverain pour compagnon, s'y accoutumèrent familièrement.

« Tandis qu'il maniait à Sardam le compas et la hache, on lui confirma la nouvelle de la scission de la Pologne, et de la double nomination de l'électeur Auguste et du prince de Conti. Le charpentier de Sardam promit aussitôt trente mille hommes au roi Auguste: il donnait de son atelier des ordres à son armée d'Ukraine, assemblée contre les Turcs.

« Ses troupes, commandées par le général Chein et par le prince Dolgorouki, venaient de remporter

une victoire auprès d'Azof sur les Tartares, et même sur un corps de janissaires que le sultan Mustapha leur avait envoyé. Pour lui, il persistait à s'instruire dans plus d'un art; il allait de Sardam à Amsterdam travailler chez le célèbre anatomiste Ruysch; il faisait des opérations de chirurgie, qui, en un besoin, pouvaient le rendre utile à ses officiers, ou à lui-même. Il s'instruisait de la physique naturelle, dans la maison du bourgmestre Vitsin, citoyen recommandable à jamais par son patriotisme et par l'emploi de ses richesses immenses, qu'il prodiguait en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'Univers, et frétant des vaisseaux à ses dépens pour découvrir de nouvelles terres.

« Peterbas ne suspendit ses travaux que pour aller voir sans cérémonie, à Utrecht et à La Haye, Guillaume, roi d'Angleterre et stathouder des Provinces-Unies. Le général Lefort était seul en tiers avec les deux monarques. Il assista ensuite à la cérémonie de l'entrée de ses ambassadeurs et à leur audience: il présentèrent, en son nom, aux députés des Etats, six cents des plus belles martres zibelines; et les Etats, outre le présent ordinaire qu'ils leur firent à chacun d'une chaîne d'or et d'une médaille, leur donnèrent trois carrosses magnifiques. Ils reçurent les premières visites de tous les ambassadeurs plénipotentiaires qui étaient au congrès de Ryswik, excepté des Français, à qui ils n'avaient pas notifié leur arrivée, non seulement parce que le tsar prenait

le parti du roi Auguste contre le prince de Conti, mais parce que le roi Guillaume, dont il cultivait l'amitié, ne voulait point la paix avec la France.

« De retour à Amsterdam, il y reprit ses premières occupations, et acheva de ses mains un vaisseau de soixante pièces de canon, qu'il avait commencé, et qu'il fit partir pour Archangel, n'ayant pas alors d'autre port sur les mers de l'Océan. Non seulement il faisait engager à son service des réfugiés français, des Suisses, des Allemands, mais il faisait partir des artisans de toute espèce pour Moscou, et n'envoyait que ceux qu'il avait vus travailler lui-même. Il est très peu de métiers et d'arts qu'il n'approfondit dans les détails; il se plaisait surtout à réformer les cartes des géographes, qui, alors, plaçaient au hasard toutes les positions des villes et des fleuves de ses Etats peu connus. On a conservé la carte sur laquelle il traça la communication de la mer Caspienne et de la mer Noire, qu'il avait déjà projetée, et dont il avait chargé un ingénieur allemand, nommé Brakel. La jonction de ces deux mers était plus facile que celle de l'Océan et de la Méditerranée, exécutée en France; mais l'idée d'unir la mer d'Azof et la Caspienne effrayait alors l'imagination. De nouveaux établissemens dans ce pays lui paraissaient d'autant plus convenables que ses succès lui donnaient de nouvelles espérances.

« Ses troupes remportèrent une victoire contre les Tartares assez près d'Azof, et même, quelques mois après, elles prirent la ville d'Or ou Orkapi, que nous nommons Précop. Ce succès servit à le faire respecter

davantage de ceux qui blâmaient un souverain d'avoir quitté ses états pour exercer des métiers dans Amsterdam. Ils virent que les affaires du monarque ne souffraient pas des travaux du philosophe voyageur et artisan.

« Il continua dans Amsterdam ses occupations ordinaires de constructeur de vaisseaux, d'ingénieur, de géographe, de physicien pratique, jusqu'au milieu de janvier 1698; et alors il partit pour l'Angleterre, toujours à la suite de sa propre ambassade.

« Le roi Guillaume lui envoya son yacht et deux vaisseaux de guerre. Sa manière de vivre fut la même que celle qu'il s'était prescrite dans Amsterdam et dans Sardam. Il se logea près du grand chantier à Deptfort, et ne s'occupa guère qu'à s'instruire. Les constructeurs hollandais ne lui avaient enseigné que leur méthode et leur routine; il connut mieux l'art en Angleterre; les vaisseaux s'y bâtissaient suivant des proportions mathématiques. Il se perfectionna dans cette science, et bientôt il en pouvait donner des leçons. Il travailla, selon la méthode anglaise, à la construction d'un vaisseau qui se trouva un des meilleurs voiliers de la mer. L'art de l'horlogerie, déjà perfectionné à Londres, attira son attention; il en connut parfaitement toute la théorie. Le capitaine et ingénieur Perri, qui le suivit de Londres en Russie, dit que, depuis la fonderie de canons jusqu'à la filerie de cordes, il n'y eut aucun métier qu'il n'observât et auquel il ne mît la main, toutes les fois qu'il était dans les ateliers.

« On trouva bon, pour cultiver son amitié, qu'il

engageât des ouvriers comme il avait fait en Hollande ; mais, outre les artisans, il eut, ce qu'il n'aurait pas trouvé si aisément à Amsterdam, des mathématiciens. Fergusson, Écossais, bon géomètre, se mit à son service : c'est lui qui a établi l'arithmétique en Russie dans les bureaux des finances, où l'on ne se servait auparavant que de la méthode tartare de compter avec des boules enfilées dans du fil d'archal, méthode qui suppléait à l'écriture, mais embarrassante et fautive, parce qu'après le calcul on ne peut voir si on s'est trompé. Nous n'avons connu les chiffres indiens dont nous nous servons que par les Arabes, au neuvième siècle ; l'empire de Russie ne les a reçus que mille ans après : c'est le sort de tous les arts ; ils ont fait lentement le tour du monde. Deux jeunes gens de l'école des mathématiques accompagnèrent Fergusson, et ce fut le commencement de l'école de marine que Pierre établit depuis. Il observait et calculait les éclipses avec Fergusson. L'ingénieur Perri, quoique très mécontent de n'avoir pas été assez récompensé, avoue que Pierre s'était instruit dans l'astronomie ; il connaissait bien les mouvemens des corps célestes, et même les lois de la gravitation qui les dirige. Cette force si démontrée, et avant le grand Newton si inconnue, par laquelle toutes les planètes pèsent les unes sur les autres, et qui les retient dans leurs orbites, était déjà familière à un souverain de la Russie, tandis qu'ailleurs on se repaissait de tourbillons chimériques, et que dans la patrie de Galilée, des ignorans ordonnaient à des ignorans de croire la terre immobile.

« Perri partit de son côté pour aller travailler à des jonctions de rivières, à des ponts, à des écluses. Le plan du tsar était de faire communiquer par des canaux l'Océan, la mer Caspienne et la mer Noire.

« On ne doit pas omettre que des négocians anglais, à la tête desquels se mit le marquis de Carmarthen, amiral, lui donnèrent quinze mille livres sterling pour obtenir la permission de débiter du tabac en Russie. Le patriarche, par une sévérité mal entendue, avait proscrit cet objet de commerce; l'église russe défendait le tabac comme un péché. Pierre, mieux instruit, et qui, parmi tous les changemens projetés, méditait la réforme de l'église, introduisit ce commerce dans ses états.

« Avant que Pierre quittât l'Angleterre, le roi Guillaume lui fit donner le spectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale. On ne se doutait pas alors que le tsar en livrerait un jour de véritables contre les Suédois, et qu'il remporterait des victoires sur la mer Baltique. Enfin Guillaume lui fit présent du vaisseau sur lequel il avait coutume de passer en Hollande, nommé le *Royal-Transport*, aussi bien construit que magnifique. Pierre retourna sur ce vaisseau en Hollande, à la fin de mai 1698. Il amenait avec lui trois capitaines de vaisseau de guerre, vingt-cinq patrons de vaisseau, nommés aussi capitaines, quarante lieutenans, trente pilotes, trente chirurgiens, deux cent cinquante canonniers et plus de trois cents artisans. Cette colonie d'hommes habiles en tout genre passa de Hollande à Archangel sur le *Royal-Transport*, et de là fut répandue dans les

endroits où leurs services étaient nécessaires. Ceux qui furent engagés à Amsterdam prirent la route de Narva, qui appartenait à la Suède.

« Pendant qu'il faisait ainsi transporter les arts d'Angleterre et de Hollande dans son pays, les officiers qu'il avait envoyés à Rome et en Italie engageaient aussi quelques artistes. Son général Sheremeto, qui était à la tête de son ambassade en Italie, allait de Rome à Naples, à Venise, à Malte; et le tsar passa à Vienne avec les autres ambassadeurs. Il avait à voir la discipline guerrière des Allemands, après les flottes anglaises et les ateliers de Hollande. La politique avait encore autant de part au voyage que l'instruction. L'empereur était l'allié nécessaire du tsar contre les Turcs. Pierre vit Léopold incognito. Les deux monarques s'entretinrent debout pour éviter les embarras du cérémonial.

« Il n'y eut rien de marqué dans son séjour à Vienne que l'ancienne fête de l'hôte et de l'hôtesse, que Léopold renouvela pour lui, et qui n'avait point été en usage pendant son règne. Cette fête, qui se nomme Wirthschafft, se célèbre de cette manière : l'empereur est l'hôtelier, l'impératrice l'hôtelière, le roi des Romains, les archiducs, les archiduchesses sont d'ordinaire les aides, et reçoivent dans l'hôtellerie toutes les nations, vêtues à la plus ancienne mode de leur pays; ceux qui sont appelés à la fête tirent au sort des billets. Sur chacun est écrit le nom de la nation et de la condition qu'on doit représenter. L'un a un billet de mandarin chinois, l'autre de mirza tartare, de satrape persan ou de sénateur romain; une princesse tire

un billet de jardinière ou de laitière; un prince est paysan ou soldat. On forme des danses convenables à tous ces caractères. L'hôte, l'hôtesse et sa famille servent à table. Telle est l'ancienne institution: mais dans cette occasion le roi des Romains Joseph et la comtesse de Traun représentèrent les anciens Egyptiens; l'archiduc Charles et la comtesse de Valstein figuraient les Flamands du temps de Charles-Quint. L'archiduchesse Marie-Elisabeth et le comte de Traun étaient en Tartares; l'archiduchesse Joséphine avec le comte de Vorkla étaient à la persane; l'archiduchesse Marianne et le prince Maximilien de Hanovre en paysans de la Nord-Hollande. Pierre s'habilla en paysan de Frise, et on ne lui adressa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toujours du grand tsar de Russie. Ce sont de très petites particularités; mais ce qui rappelle les anciennes mœurs peut à quelques égards mériter qu'on en parle.

« Pierre était près de partir de Vienne pour aller achever de s'instruire à Venise, lorsqu'il eut la nouvelle d'une révolte qui troublait ses états. »

Pierre parut à l'improviste dans sa capitale. Les turbulentes troupes des Strélitz, dévouées à la princesse Sophie, venaient de se révolter; mais l'insurrection avait été presqu'aussitôt comprimée par le général écossais Gordon (1698). Leur punition fut atroce; le tsar se montra d'une sauvage barbarie envers les vaincus; ceux qui avaient survécu au massacre furent mis à la torture devant lui. « L'œil cruellement curieux, raconte un historien, l'oreille attentive, il considère sans montrer d'émotion les visages pâles et

contractés, les chairs palpitantes, les plaies, le sang qui jaillit; il entend, il écoute les cris, les rugissemens, les douleurs étouffées; il cherche à surprendre un aveu qu'il ne peut obtenir. » Les tortures n'arrachèrent aucune révélation, et le tsar, au lieu de pardonner, condamna tous les Strélitz au supplice. Lui-même vint en aide au bourreau : le premier jour, il coupa la tête à cinq de ces infortunés; un autre jour, il s'en fit amener vingt après son dîner, et les tua avec le plus grand calme; il força même ses ministres et ses boyards à imiter sa cruauté; le prince Mentchikof surpassa son maître en barbarie ; nous devons le dire à leur gloire, les étrangers au service de la Russie refusèrent de descendre à l'odieux rôle de bourreaux. Comme les billots ne pouvaient recevoir qu'une tête à la fois, on employa une longue poutre sur laquelle on faisait placer le cou d'un grand nombre de Strélitz; un d'entre eux, ne trouvant pas de place pour son cou sur la poutre, pousse ses compagnons en leur disant: « *Serrez-vous et faites-moi place.* » Le tsar, frappé de ce trait de fermeté ou d'insensibilité, lui fit grâce. Neuf cents révoltés furent pendus autour de la ville. L'année suivante, il fallut comprimer d'autres insurrections. La vengeance du tsar fut encore plus impitoyable : en un seul jour, il coupa quatre-vingts têtes, aidé par le valet du bourreau, qui tenait les suppliciés de manière que le tsar put frapper avec facilité.

Détournons les regards de ces horribles supplices, et voyons Pierre Ier profiter de l'ascendant que lui donnent ses victoires sur ses adversaires pour opérer

de hardies réformes qui doivent changer les lois, les mœurs et les coutumes de la Russie, pour l'initier à la civilisation des peuples modernes. Il commence par dominer le clergé, en ne remplaçant pas le patriarche qui venait de mourir, puis se faisant en même temps chef de la religion, il put alors tout oser. D'une main hardie, il toucha aux privilèges de la noblesse, en restreignant l'autorité des gouvernemens de provinces. Les seigneurs qui levaient des taxes arbitraires sur leurs serfs ne purent toucher qu'un impôt régulier, dont une partie était versée dans les caisses de l'état. L'an 1698, il institua, à l'exemple des autres cours de l'Europe, un ordre, celui de Saint-André; il s'appliqua aussi à l'exécution de grands travaux publics, et fit communiquer, à l'aide d'écluses, le Don au Wolga. Il voulut faire perdre à sa nation jusqu'à son caractère oriental : par son ordre, il fallut se couper la barbe et ne plus porter les longues tuniques russes, pour adopter l'habit allemand. Plusieurs résistèrent en vain, des soldats les rasaient de force et coupaient leurs tuniques. Il fallut encore céder. La volonté du tsar alla encore plus loin : il exigea qu'on s'amusât à l'européenne; il donna des fêtes dont il rédigea lui-même le programme. On était obligé de saluer en entrant, de se montrer poli, prévenant envers les femmes, que leurs maris devaient conduire dans ces lieux de réunion. La pensée du tsar d'élever la dignité de la femme et de lui donner de l'influence, était bonne; il en obtint les plus heureux résultats pour l'adoucissement des mœurs. Enfin, une importante réforme fut le changement du calendrier. L'usage

était de commencer l'année le 1er septembre; Pierre ordonna de la faire dater du 1er janvier, et de suivre le calcul Julien.

Les barbes disparaissaient, les tuniques allemandes remplaçaient les robes fourrées; mais la réforme n'était qu'extérieure; au gré du tsar, elle pénétrait trop lentement dans les esprits. Il espéra qu'il arriverait plutôt à son but en ouvrant une large voie à la civilisation, en mettant la Russie en communication avec les autres peuples. Pour cela, il fallait un port sur la mer Baltique; mais tout le littoral était possédé par la Suède. Ce ne sera pas un obstacle pour Pierre Ier. Nous l'avons vu briser la puissance militaire des Strélitz; confisquer à son profit l'autorité du patriarche grec, restreindre la puissance des seigneurs et faire de sa nation, dont les mœurs étaient orientales, un peuple aux habitudes allemandes. Avec une aussi ferme volonté, il ne devait point se laisser arrêter par la Suède; aussi, forma-t-il une coalition avec Auguste de Pologne et Frédéric de Danemark, ennemis de Charles XII. Ses négociations furent conduites avec tant d'habileté, que les Suédois, qui n'avaient rien prévu, apprirent tout-à-coup que le Holstein était dévasté par les Danois, que la Livonie était envahie par les Saxons, et que les Russes mettaient sur pied une armée formidable.

Charles XII était monté sur le trône de Suède en 1697. Gustave-Adolphe et Charles XI avaient placé leur pays au premier rang des nations. La Russie, la Pologne, le Danemark, s'humiliaient devant cette puissance. Le jeune roi Charles XII, d'un caractère brave

et énergique, paraissait peu disposé à laisser amoindrir son autorité. Pris à l'improviste par l'attaque subite de ses ennemis, il ne se dissimule pas le péril de sa position. Avec le coup-d'œil du génie, il dresse un admirable plan de campagne et l'exécute rapidement. Il se dirige d'abord sur le Danemark (1700); une campagne de six semaines lui suffit pour forcer Frédéric à évacuer le Holstein et à demander la paix. Ce foudroyant succès décourage Auguste de Pologne, qui se dispose à se retirer de la Livonie; Pierre Ier profite de ce moment pour faire diversion, et déclare la guerre à la Suède en mettant le siège devant Narva. Charles XII accourt, et, à la tête d'une poignée de soldats, il force trente mille Russes à mettre bas les armes (30 novembre 1700). Plein de dédain pour ces Moscovites qu'il avait été si facile de vaincre, il ne profite point de sa victoire et va combattre Auguste de Pologne qui, défait en plusieurs rencontres, est obligé d'abandonner le trône à Stanislas Lecksynski (1704). Le malheureux Auguste signe, en 1706, le traité d'Alt-Randstadt, par lequel il abdique la couronne de Pologne.

Pendant ce temps-là, Pierre Ier, avec la persistance de ses idées, avait organisé plusieurs armées et voulait que ses soldats, à force d'être vaincus, apprissent à vaincre à leur tour. Dès l'année 1702, il prend une éclatante revanche à Derpt, où il écrase un corps de sept mille Suédois; plusieurs avantages successifs le rendent maître de Nœtebourg, Marienbourg, de l'Ingrie, de Narva et de plusieurs autres places. La ville de Marienbourg était sans importance militaire,

mais il s'y passa un fait qui, par la suite, exerça une grande influence sur la Russie. Parmi les prisonniers, se trouvait une jeune fille de condition obscure, mais d'une rare beauté et d'une remarquable intelligence; elle était orpheline et se nommait Catherine. Servante de cabaret, ou, selon quelques historiens, domestique d'un ministre protestant, elle venait d'épouser un dragon suédois. Elle plut au général Bauer, puis à Mentchikof, et enfin à Pierre Ier qui, charmé de sa beauté et de son esprit, la retint près de lui. Le tsar avait répudié en 1695 sa première femme, Eudoxie Lapoukin, dont il avait eu un fils qui se fera remarquer plus tard.

Charles XII redouble d'efforts contre les Russes; en 1705, il les défait, et, l'année suivante, les chasse de la Courlande et de la Lithuanie. Pierre Ier demande à traiter, mais Charles XII, enivré par ses victoires, rejette ses offres en disant: *J'irai traiter avec lui à Moscou.* Les ambassadeurs rapportèrent ces paroles au tsar, qui, sans s'effrayer, répondit: *Mon frère Charles veut faire l'Alexandre, mais il ne trouvera pas en moi un Darius.* Aussitôt il abandonne Pétersbourg, qu'il commençait à élever au milieu des marais de la Néva, et se rend à Moscou. Au commencement de 1708, il inspecte ses troupes dans leurs cantonnemens, et fait rétrograder un corps d'armée qui se trouvait en face de Charles XII, en laissant entre eux deux un vaste pays dévasté qui devait porter la famine dans le camp des Suédois. Ce fut le commencement de la prompte décadence de Charles XII. Par une inconcevable imprudence, il suit les conseils du cosaque

Mazeppa, et s'enfonce dans les déserts de l'Ukraine pour porter la guerre au centre de la Russie. Près de la rivière de Desna, son aile gauche est détruite, son cheval est tué sous lui, et deux de ses aides-de-camp se font sabrer pour lui sauver la vie; le tsar l'atteint à Lesno et le défait complètement; enfin il est écrasé en 1709 à Pultawa, et forcé de chercher un refuge sur le territoire ottoman avec quelques centaines de cavaliers, seuls débris de ses troupes qu'il peut rallier. Pierre Ier, qui combattait à Pultawa, se fit conférer sur le champ de bataille le grade de général-major et de contre-amiral. Cette victoire étendait sa domination depuis la mer Glaciale jusqu'à la mer Caspienne, et depuis le golfe de Finlande jusqu'à l'Océan pacifique.

Tous les ennemis de Charles XII reprenaient courage et pensaient qu'il ne pourrait jamais se relever de ses défaites. Cependant le roi de Suède, réfugié auprès du pacha de Bender, finit par soulever les Turcs qui mirent sur pied une armée de deux cent mille hommes. Pierre Ier se hâta de se rendre avec ses troupes sur le Pruth pour conjurer le danger; arrivé sur les bords de cette rivière, il se trouva sans vivres et presque sans soldats. Son désespoir fut si vif qu'il tomba dans un complet abattement. La présence d'esprit et l'habileté de Catherine, qui l'accompagnait, le sauvèrent; elle lui fit écrire une lettre pour demander la paix, et, à l'aide de riches présens et de la restitution d'Azof, elle obtint pour le tsar des conditions inespérées (1711). Pierre Ier prit sur les Suédois la revanche de l'échec qu'il avait éprouvé sur le Pruth.

Pendant que Charles XII restait follement en Turquie, ses états étaient envahis par les Russes, les Danois et les Polonais. Stanislas lui-même fut contraint de se réfugier en Turquie. Les ennemis s'étaient emparés de Bremen, Werden, Stettin, de l'île d'Aland et d'Abo, capitale de la Finlande. Les Suédois éprouvèrent en outre une complète défaite sur la mer, et le tsar revint en triomphe à Pétersbourg, qui lui éleva des arcs-de-triomphe et lui décerna le nom de *Grand*.

Charles XII, après cinq ans de séjour en Turquie, quitta son refuge à la fin d'octobre 1714, et arriva à Stralsund le 22 novembre.

« Lorsqu'à la fin de 1714 il reparut dans ses états, il trouva, dit un historien, l'Europe chrétienne dans un état bien différent de celui où il l'avait laissée. La reine Anne d'Angleterre était morte, après avoir fait la paix avec la France ; Louis XIV assurait l'Espagne à son petit-fils et forçait l'empereur d'Allemagne, Charles VI et les Hollandais, à souscrire à une paix nécessaire ; ainsi toutes les affaires du midi de l'Europe prenaient une face nouvelle.

« Celles du nord étaient encore plus changées ; Pierre en était devenu l'arbitre. L'électeur de Hanôvre, appelé au royaume d'Angleterre, voulait agrandir ses terres d'Allemagne aux dépens de la Suède, qui n'avait acquis des domaines allemands que par les conquêtes du grand Gustave. Tandis que le roi de Danemark cherchait à reprendre la Scanie, la meilleure province de la Suède, qui avait appartenu autrefois aux Danois, le roi de Prusse, héritier des ducs

de Poméranie, faisait tous ses efforts pour rentrer au moins dans une partie de cette province; d'un autre côté, la maison de Holstein, opprimée par le roi de Danemark, et le duc de Mecklembourg, en guerre presque ouverte avec ses sujets, imploraient la protection de Pierre I[er]; le roi de Pologne, électeur de Saxe, demandait qu'on annexât la Courlande à la Pologne; ainsi, de l'Elbe jusqu'à la mer Baltique, Pierre était l'appui de tous les princes, comme Charles en avait été la terreur.

« Les Danois et les Russes commencent le siège de Stralsund, que Charles XII défendit avec le plus héroïque courage; il n'abandonna la ville que lorsqu'elle fut réduite en cendres, et repassa en Suède en 1715, sur une petite barque. Il envahissait la Norwège, lorsqu'il fut tué d'un coup de feu dans la tranchée de Frédérikshall, en décembre 1718. »

Charles XII mort, la Suède est livrée à ses ennemis; elle remet le duché de Bremen au Hanôvre, Stettin et l'île d'Usedom à la Prusse, une partie du Sleswick au Holstein; le tsar obtient une part encore plus large, et par le traité de Nystadt, en 1721, il se fait céder toutes les îles depuis Wibord jusqu'à la Courlande, et dans ses dernières années il fait avec la Perse une paix avantageuse qui lui vaut plusieurs provinces.

Pierre I[er] songeait à concentrer entre ses mains tous les pouvoirs religieux. Depuis près de vingt ans, la chaire patriarcale de Russie était restée vacante; il avait constamment refusé de nommer un patriarche: lorsqu'il vit que la vénération religieuse

qui entourait ces fonctions était très affaiblie, il la supprima, le 21 janvier 1721. Pour y suppléer, il établit un tribunal nommé le Saint-Synode, composé d'évêques et d'archimandrites, tous de son choix, tous amovibles, et tous obligés, par serment de fidélité, de reconnaître pour juge suprême le souverain. Une simple manifestation de sa volonté suffit pour réduire la religion grecque à un rôle servile.

Pierre Ier résolut de faire un second voyage en Europe, non pas comme ouvrier cette fois, mais comme souverain; il fut reçu partout avec des témoignages d'admiration.

A son retour, il ne retrouva plus son fils Alexis. Ce jeune prince, attaché aux vieilles habitudes de la Russie, livré à la débauche, avait vivement mécontenté son père, qui redoutait que toutes ses réformes fussent anéanties après sa mort. Alexis s'était retiré à Vienne auprès de l'empereur Charles VI, son beau-frère, qu'il avait quitté pour aller se cacher à Naples. Le tsar, plein de fureur, le fait enlever et conduire à Moscou; là, au lieu de se laisser attendrir par les supplications de son fils, il le deshérite en plein conseil et ensuite devant le clergé réuni dans la cathédrale. Il va encore plus loin: il force le faible Alexis à faire des aveux complets sur un projet de rébellion qu'il le soupçonnait d'avoir organisé avec les boyards, attachés aux anciennes idées russes. Le tsar n'avait jamais cru à une conspiration sérieuse; aussi lorsqu'il eut acquis la certitude que des conjurés avaient formé le projet de le détrôner, sa colère ne connut plus de bornes. Un grand nombre de seigneurs sont mis à

mort, Alexis, condamné le 5 juillet 1718, est empoisonné le surlendemain dans la forteresse de Saint-Pétersbourg.

Le tsar, après cette terrible exécution qui resta comme une tache sanglante sur sa mémoire, ajouta à son titre le nom d'empereur. Pierre voyait que sa santé délâbrée le conduisait au tombeau, il voulut, avant sa mort, faire couronner la tsarine à laquelle il destinait le trône. Cette cérémonie eut lieu, en 1724, avec une grande pompe. « Ceci, dit le tsar en montrant la couronne qu'il venait de placer sur la tête de Catherine, vous confère le droit de régner *peut-être* un jour : Vous avez sauvé l'empire au Pruth, vous saurez sans doute maintenir tous nos utiles établissemens. »

Lorsque Catherine vit tous ses vœux réalisés, elle devint moins attentive pour le tsar et lui fut moins dévouée que par le passé. Sa froideur étonna douloureusement Pierre Ier, qui ne tarda pas à en découvrir la cause. Depuis son couronnement, Catherine avait porté toute son affection sur Moëns, son chambellan. M. de Ségur trace un tableau saisissant et le plus dramatique de l'une des scènes de la vie privée de Pierre le Grand. « La cour se trouvait alors à Péterhof; le prince Repnin, président du collége de la guerre, couchait non loin du tsar; il était deux heures après minuit; tout-à-coup la porte de ce maréchal s'ouvre avec violence; des pas brusques et précipités le réveillent en sursaut; surpris, il regarde : c'était Pierre le Grand. Il était debout devant son lit; ses yeux étincelaient de fureur; ses traits étaient bou-

leversés par une rage convulsive. Repnin a dit qu'à ce terrible aspect il se crut perdu et demeura immobile : mais son maître, d'une voix entrecoupée, haletante, lui a crié : *Lève-toi! parle-moi! tu n'as pas besoin de t'habiller*, et le maréchal tremblant a obéi. Alors seulement, il apprend que le tsar, guidé par un rapport trop fidèle, a pénétré subitement chez Catherine ; que le crime est découvert, l'ingratitude avérée ; qu'à la pointe du jour la tête de Catherine tombera ! l'empereur y est résolu. Le maréchal a depuis assuré que, retrouvant peu à peu la voix, il convint de l'horreur d'une si grande perfidie, mais qu'il fit remarquer à son maître que le crime était ignoré de tous ; qu'il fallait craindre de le rendre public ; qu'alors, s'enhardissant, il avait osé rappeler le massacre des Strélitz ; que depuis, chaque année avait été ensanglantée par des supplices ; qu'enfin, après l'emprisonnement de sa sœur, la condamnation à mort de son fils, la flagellation et la réclusion de sa première femme, s'il faisait encore trancher la tête à la seconde, l'Europe ne le regarderait plus que comme un prince féroce, avide du sang de ses sujets et du sien propre. Il ajouta qu'au reste le tsar pouvait se satisfaire, en faisant périr Moëns pour d'autres motifs ; quant à l'impératrice, qu'il trouverait les moyens de s'en défaire sans que sa gloire en souffrît. Pendant que Repnin parlait ainsi, le tsar, immobile et debout devant lui, le fixait d'un regard dévorant, en gardant un silence farouche. Mais bientôt, comme cela lui arrivait dans de fortes émotions, son cou se tordit vers son côté gauche, et ses traits gonflés, se

contractant convulsivement, décelèrent la terrible lutte à laquelle il était en proie. Et pourtant l'excessive contention de son esprit maintenait sa personne dans une effrayante immobilité. Tout-à-coup il s'élance de la chambre dans la salle voisine; pendant deux heures entières, il la parcourt à grands pas; puis, rentrant tout-à-coup comme un homme déterminé, il jette ces mots à Repnin: *Moëns va périr!* j'observerai si bien l'impératrice que sa première faute lui coûtera la vie. »

Moëns fut condamné à mort. Pierre I[er] conduisit Catherine à l'exécution. Cette femme fut tellement maîtresse d'elle-même, qu'aucun signe ne vint trahir son émotion pendant toute cette terrible scène. Rentré au palais, le tsar se laissa aller à un violent accès de colère. Après avoir reproché à la tsarine son ingratitude, il brisa une magnifique glace de Venise, en lui disant: « Tu vois qu'il ne faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette glace dans la poussière d'où elle est sortie. » — « Vous avez détruit, répondit Catherine avec le plus grand calme, ce qui faisait l'ornement de votre palais; pensez-vous qu'il en devienne plus beau? »

Depuis cette époque, les symptômes de la maladie du tsar devinrent plus graves; il lutta longtemps avec courage; enfin, le 17 janvier 1725, à son retour d'un voyage en Finlande, il sentit que ses forces étaient épuisées et que la mort approchait. Il expira le 28 janvier 1725, à l'âge de cinquante-deux ans, après en avoir régné quarante-trois. Il avait terminé l'organisation du gouvernement en décidant

que l'empereur aurait le droit de désigner son successeur.

D'après l'expression éloquente de M. de Ségur, *la Russie vit encore de la vie de Pierre le Grand;* ses successeurs n'eurent qu'à continuer son œuvre.

Voici les principaux articles de son testament politique :

« Ne rien négliger pour donner à la nation russe des formes et des usages européens.

« Maintenir l'Etat dans un état de guerre continuelle.

« S'étendre, par tous les moyens possibles, vers le nord, le long de la Baltique; au sud, le long de la mer Noire.

« Entretenir la jalousie de l'Angleterre, du Danemark et du Brandebourg contre la Suède, qu'on finira par subjuguer.

« Intéresser la maison d'Autriche à chasser les Turcs de l'Europe, et, sous ce prétexte, entretenir une armée permanente; établir des chantiers sur le bord de la mer Noire; et en avançant toujours, s'étendre jusqu'à Constantinople.

« Alimenter l'anarchie de la Pologne, et finir par subjuguer cette république.

« Entretenir, au moyen d'un traité de commerce, une alliance étroite avec l'Angleterre, qui, de son côté, favorisera tous les moyens d'agrandissement et de perfectionnement de la marine russe, à l'aide de laquelle on obtiendra la domination sur la Baltique et la mer Noire.

« Se pénétrer de cette vérité, que le commerce des Indes est le commerce du monde, et que celui qui en

peut disposer exclusivement, est le souverain de l'Europe.

« Se mêler à tout prix dans les querelles de l'Europe, et surtout de l'Allemagne.

« Se servir de l'ascendant de la religion sur les Grecs désunis ou schismatiques, répandus dans la Hongrie, dans la Turquie, dans les parties méridionales de la Pologne.

« Enfin, mettre en lutte l'une contre l'autre les cours de France et d'Autriche, ainsi que leurs alliés, et profiter de leur affaiblissement réciproque pour tout envahir. » Une partie de ce plan a été mis à exécution; mais Constantinople n'est pas encore pris, et l'union de la France et de l'Angleterre font penser que la Russie va perdre en Orient cette influence qui devait l'aider à réaliser ses projets.

Des jugemens bien divers ont été portés sur le tsar: les uns n'ont vu en lui qu'un homme grossier et barbare, comprimant sa nation pour lui enlever ses coutumes; les autres ont déclaré qu'il n'était qu'un servile imitateur. Ces opinions ne sont ni justes ni vraies. Pierre Ier est un homme de génie qui a commencé à civiliser la Russie, et qui a préparé sa grandeur et sa puissance.

Pierre le Grand avait ajouté à son titre de *tsar* celui de *César* et d'*empereur*. Plusieurs historiens ont pensé que les mots de *tsar*, *czar*, étaient une abréviation latine de *César ;* c'est une erreur. Le titre de *tsar* est un vieux terme des langues orientales qui a été employé à Bysance, par les khans Mongols, par les Persans. On les retrouve aussi dans les terminaisons du

titre des rois d'Assyrie et de Babylone; ainsi, Phalassar, Nabonas-sar, etc. Lorsque les grands ducs de Russie eurent vaincu les Tartares, ils s'emparèrent du titre de tsar auquel ils attachaient une haute idée de suprématie.

La terminaison *vitch*, ajoutée au nom des tsars, est patronymique; elle vient du mot grec qui signifie fils.

CATHERINE Ire, ALEXÉIEVNA (1725-1727).

Pierre le Grand avait à peine rendu le dernier soupir que Catherine, aidée par le prince Mentchikof, s'empara du pouvoir suprême. Il y eut de l'opposition; mais elle fut promptement réprimée, et les mécontens pour se venger dirent, en faisant allusion à l'origine de Mentchikof et de Catherine, « qu'un garçon pâtissier venait de proclamer impératrice de toutes les Russies une servante de cabaret. »

La tsarine était une femme spirituelle; mais elle n'était pas douée d'un assez grand génie pour gouverner avec éclat. Ses intentions étaient bonnes; elle voulait continuer les réformes et les travaux de Pierre le Grand. Si elle n'accomplit pas cette œuvre, c'est qu'elle eut la faiblesse de se laisser dominer par Mentchikof; aussi peut-on dire que c'est à ce ministre que doit être attribué ce qui se fit de bien ou de mal sous ce règne. « En ce temps-là, dit le maréchal de Munich, le gouvernement de l'empire n'était autre chose que le vouloir despotique du prince Menschikof. Il traitait avec hauteur tous les grands de l'empire,

méditant d'éloigner de la cour le duc et la duchesse de Holstein, et s'opposant à la confection des travaux du canal de Ladoga, et de celui de la chûte sur la Néva, que Pierre m'avait ordonné de construire. Il rétablit la charge d'hetman de l'Ukraine, en la personne d'Apostol, colonel des Cosaques, et n'agit que par son intérêt propre. »

Le mariage de la princesse Anne, fille aînée de Pierre Ier, avec le duc de Holstein, contraria vivement Mentchikof. Il n'avait pas osé s'opposer à cette union; mais il s'en vengea et fut grossier jusqu'à l'insolence, lorsque le duc parut à la cour avec sa femme. Il croyait qu'il pouvait tout se permettre; ses propriétés territoriales étaient immenses et presque aussi considérables que les biens de la couronne; son influence était sans bornes: il se fit nommer généralissime des troupes de terre et de mer.

Cependant, il y eut un moment de courte durée, il est vrai, où la faveur dont il jouissait auprès de Catherine sembla l'abandonner. Les Etats de Courlande devaient élire un duc; il brigua ce titre qu'il ne put obtenir. Ses ennemis profitèrent de son absence pour le perdre dans l'esprit de la tsarine; le duc de Holstein eut la générosité d'empêcher son arrestation. Lorsque Mentchikof connut le danger qu'il avait couru, loin de témoigner de la reconnaissance au duc, il chercha à le calomnier; il y réussit complètement, et persuada facilement à Catherine qu'une conspiration était organisée pour la renfermer dans un cloître. Bien que l'impératrice lui rendît alors toute sa confiance, il n'en redoutait pas moins encore une nouvelle dis-

grâce. Catherine tomba dans un état de langueur qui fit planer sur le favori de terribles soupçons; elle mourut le 16 mai 1727, après avoir désigné pour lui succéder Pierre II, fils du malheureux Alexis, et petit-fils de Pierre le Grand.

Catherine qui s'était laissée diriger par Mentchikof dont elle connaissait l'esprit ambitieux et vénal, a laissé cependant d'utiles institutions: elle créa une académie des sciences, fonda l'ordre militaire de Saint-Alexandre de Neuski. Elle sut maintenir la Russie à la hauteur où Pierre le Grand l'avait placée. Elle conserva toutes les alliances formées avec les princes étrangers, et pour faire valoir les droits du duc de Holstein, son gendre, sur le duché de Slesvick, en contracta de nouvelles avec l'empereur Charles VI et le roi de Prusse. Un fait qui honore Catherine, c'est qu'elle voulut que le gouvernement se montra doux et humain. Pendant son règne, les supplices ne furent réservés que pour les grands criminels, et la vie des hommes ne fut pas abandonnée au caprice des seigneurs dont les gibets et les échafauds furent renversés. L'impératrice mourut jeune; elle n'avait que trente-huit ans.

PIERRE II, ALEXÉIÉVITCH (1727-1730).

Catherine, en léguant la couronne à Pierre II qui était encore mineur, avait ordonné que l'Etat serait gouverné par un conseil de régence. Mentchikof ne laissa le conseil se réunir qu'une seule fois pour lui faire ratifier, par sa signature, le testament de

Catherine; il s'empara de l'autorité suprême, et, afin de prouver qu'il entendait gouverner par lui seul, il fit loger dans son palais le jeune tsar.

Cependant, malgré toutes les précautions que le ministre avait prises pour agir seul sur l'esprit du jeune souverain, on parvint à réveiller en lui les sentimens de l'amour filial, et il insista pour que sa mère Eudoxie, qui vivait reléguée dans une forteresse, fut appelée à occuper à la cour le rang qui lui appartenait. L'habile ministre comprit de suite tout le parti qu'il pouvait tirer de cette résolution : il expédia un courrier à la princesse Eudoxie, et voulut paraître prendre l'initiative de cette mesure de réhabilitation. Ses agens exécutèrent ses ordres avec adresse, et, lorsqu'elle reparut à Moscou, elle était persuadée que Mentchikof était son libérateur; aussi s'empressa-t-elle de donner son consentement au mariage de son fils avec une fille du régent. Les fiançailles eurent lieu avec un grand éclat; mais pendant cette cérémonie le jeune tsar ne regarda pas une seule fois sa fiancée; cette indifférence n'échappa pas à la cour, qui comprit que Pierre II avait été éclairé sur l'ambition de Mentchikoff; aussi fit-il de l'intimidation pour conjurer le danger qui le menaçait. Tous ceux sur lesquels ses soupçons se portèrent furent persécutés; son beau-frère même ne put échapper à sa colère : il le fit frapper du knout et l'exila en Sibérie. Le grand chancelier qui demanda la grâce d'un de ses amis reçut cette réponse : « Voulez-vous que je vous envoie à sa place! » Le duc et la duchesse de Holstein se retirèrent. Ces excès de rigueur hâtèrent

la perte du tsar, qui croyait avoir jeté la terreur dans tous les esprits. Un jeune homme eût le courage de détruire cette funeste influence, qui sacrifiait la Russie à un intérêt personnel.

Il y avait à cette époque parmi les seigneurs de la cour qui ne portaient aucun ombrage au régent, le jeune prince Jean Dolgorouki, auquel le tsar accordait une vive affection. Tous les deux étaient inséparables, et leur intimité ne paraissait avoir pour môtif que leur conformité de goûts pour les plaisirs. Pendant que l'œil soupçonneux qui les suivait attentivement ne découvrait en eux que légèreté et insouciance, un projet fort important les préoccupait. Dolgorouki recueillait tous les actes de tyrannie et de rigueur, toutes les exactions du régent, et pendant des chasses qui le laissaient seul avec le tsar, il les lui énumérait et le prévenait que ce ministre n'attendait qu'une occasion pour s'emparer du trône. Les deux jeunes amis, aussi discrets que prudens, gardèrent fidèlement le secret de leur projet. Enfin, un jour, que le régent, qui venait de faire une courte maladie, était à sa maison de plaisance d'Oranienbaum occupé de la cérémonie de l'inauguration d'une chapelle, le tsar refusa d'y assister. Cette circonstance ne troubla aucunement la sécurité du ministre qui se montra encore plus arrogant que par le passé, et qui, au lieu de paraître regretter l'absence de son souverain, osa s'asseoir sur le trône qu'il lui avait fait élever dans la grande salle du palais. Le soir même, confiant dans son habileté et dans les ressources de son esprit, il se rendit à Péterhof et ne put voir le tsar;

le lendemain, il alla à Saint-Pétersbourg, donna des ordres et apprit avec stupéfaction que le jeune empereur venait de s'installer au palais d'été, et qu'il lui défendait de paraître en sa présence. Cette seule injonction suffit pour déconcerter le ministre qui, pendant un si grand nombre d'années, s'était vu maître souverain de la Russie. Il n'essaya même pas une résistance qu'il comprit inutile. Quelques heures après, le général Soltikof l'arrêta et le fit partir, avec toute sa famille, pour Raninbourg. On confisqua sa fortune qui s'élevait à quinze millions de francs de notre monnaie, et on fit son procès. Convaincu de concussion et d'abus de pouvoir, il fut envoyé en exil au fond de la Sibérie. Sa femme mourut de douleur avant d'arriver au terme du voyage, tandis que Mentchikof supporta sa chûte avec la plus grande fermeté. Bien qu'il ne reçut que 10 roubles par jour, il trouva cependant, avec cette faible ressource, le moyen de subvenir aux besoins de sa famille et de faire des économies qu'il consacra à la construction d'une église, à laquelle lui-même travailla comme un simple manœuvre. Il mourut d'une attaque d'apoplexie en 1729. Cet homme remarquable, que la fortune avait rendu si arrogant, accepta la pauvreté avec une ferme résignation. Il était né en 1674, dans les derniers rangs de la société; il était, dit-on, fils d'un pâtissier ou d'un valet de chambre. Le hasard l'avait conduit devant Pierre le Grand, auquel plurent sa physionomie ouverte et ses vives réparties; le tsar le fit entrer dans un régiment, et, en 1704, lui confia le grade important de général-major, avec le titre de prince

de l'Ingrie. L'heureux Mentchikof se montra digne des faveurs dont le comblait l'empereur. En 1706, il battit les Suédois près de Kalich, et, en 1708, ce fut son courage et son habileté qui décidèrent du succès de la bataille de Pultawa. Nous avons vu que sa puissance devint sans bornes sous Catherine, et que pendant quelque temps, sous la minorité de Pierre II, il fut le seul chef de l'Etat. Tel est le premier prince de cette famille des Mentchikof dont les descendans ont continué à jouer un rôle important en Russie. Nous avons vu récemment un prince de cette maison accomplir à Constantinople, avec une grossière rudesse, une mission qui devait troubler la paix de l'Europe.

Le jeune prince Dolgorouki se hâta de s'emparer du pouvoir qui venait d'être enlevé à Mentchikof. Le tsar, qui aimait la chasse avec passion, lui abandonna la direction de l'Etat. Le nouveau ministre, malgré sa jeunesse, s'acquitta avec habileté de ses fonctions. Il réprima énergiquement une révolte des Cosaques de l'Ukraine; établit à Moscou un conseil suprême avec des pouvoirs supérieurs à ceux du Sénat, et termina le canal de Ladoga. L'un de ses plus chers projets venait d'être couronné de succès, et sa sœur était fiancée à Pierre II, lorsque le tsar tomba malade de la petite vérole et mourut à l'âge de seize ans. Dolgorouki espéra un instant faire passer la couronne dans sa famille, et, s'autorisant des fiançailles de sa sœur Catherine avec Pierre II, à peine le tzar a-t-il rendu le dernier soupir, qu'il parcourt le palais, l'épée à la main, en criant : « Vive l'Impératrice Catherine ! »

mais cette démonstration resta sans écho, et Dolgorouki remit avec tristesse son épée dans le fourreau.

ANNE IVANOVNA (1730-1740).

La mort de Pierre II avait été si subite, que tous les prétendans à la succession du trône de Russie se trouvèrent pris à l'improviste ou éloignés de Pétersbourg. La famille impériale se composait de trois princesses et du prince Pierre, enfant en bas-âge, né de la duchesse de Holstein, fille aînée de Pierre Ier et de Catherine. Les trois princesses étaient : Elisabeth, sœur de la duchesse de Holstein ; Catherine, duchesse de Mecklenbourg, et Anne, veuve douairière du duc de Courlande, toutes les deux, filles de Jean V.

La volonté des tsars s'était manifestée très nettement pour établir l'ordre de succession dans leur famille ; mais les seigneurs de la cour ne voulurent jamais en tenir compte. Ils trouvaient, dans cette circonstance, l'occasion de prouver qu'ils étaient les maîtres absolus et qu'ils ne tiendraient aucun compte du testament du dernier empereur. Leur unique loi était de ne disposer de la couronne qu'en faveur d'un prince ou d'une princesse de la dynastie régnante.

Le haut conseil, le sénat, les généraux, se réunirent. Comme en ce moment ils étaient les souverains dépositaires du pouvoir, ils résolurent d'en profiter pour restreindre l'autorité impériale aux plus minimes proportions, et pour se réserver la suprématie dans le gouvernement. Une constitution fut rédigée ; elle

créait un haut conseil inamovible, formé exclusivement d'anciens Russes, et dont le tsar devait obtenir l'adhésion pour faire la guerre ou la paix, pour se choisir un successeur, pour se marier, pour faire les nominations aux principales dignités, pour fixer le chiffre des impôts, et pour diriger des poursuites contre les nobles. On le voit, par cette constitution, le tsar régnait et le haut conseil gouvernait; elle était tout à l'avantage des seigneurs, mais comme elle n'améliorait pas le sort du peuple, qui restait attaché à la glèbe, elle se trouva sans appui, en face d'un pouvoir qui ne devait chercher qu'à la renverser. Le haut conseil crut éviter cet écueil en donnant la couronne à une femme d'un caractère faible, et dont la pusillanimité reculerait devant un coup d'état; il choisit la duchesse de Courlande, qui parut lui offrir les garanties qu'on cherchait.

Le prince Dolgorouki, qui avait contribué à la chûte de Mentchikof, se rendit à Mittau avec deux députés, pour annoncer à la duchesse Anne qu'elle était nommée tsarine, et pour lui faire connaître les articles de la nouvelle constitution. Elle promit tout ce qu'on voulut, bien décidée à l'avance à ne tenir aucuns de ses engagemens, et surtout à rappeler son favori Biren qu'on refusait de recevoir en Russie. Aussitôt après son arrivée à Moscou, elle entretint une correspondance active avec ce favori, dont l'esprit actif, la dévorante ambition et le désir de vengeance, la poussèrent à hâter un coup d'état. L'impératrice trouva un appui dans le dévouement du chancelier Ostermann, fils d'un pasteur luthérien de la Westphalie, qui avait

été porté par ses talens à ce poste élevé, et qui détestait la nouvelle constitution si défavorable aux étrangers. La mise en scène de la comédie qu'on allait jouer fut des plus simples : au jour fixé, les partisans de l'impératrice se réunissent devant le palais et demandent l'abolition de la constitution. Anne paraît à une fenêtre, et le dialogue suivant, convenu à l'avance, s'établit entre l'impératrice et les chefs du mouvement.

— « Comment, leur dit Anne, vous demandez que j'annule l'acte que j'ai signé à Mittau ; mais il n'est donc pas l'expression des vœux du peuple ?

— Non ! non ! s'écrient ses amis.

— Eh bien ! grand chancelier, dit-elle à Dolgorouki, vous m'avez donc trompé ! »

Le prince perdit sa présence d'esprit et ne put répondre.

Anne se fit apporter l'acte, et le déchira aux applaudissemens de la foule.

Il n'en fallut pas davantage pour rétablir l'autorité impériale dans toutes ses prérogatives. Les Dolgorouki, arrêtés sous de vagues accusations, furent dispersés en Sibérie. Le chef de cette famille fut exilé dans le même canton où résidaient le fils et la fille de Mentchikof. Ces deux enfans, après la mort de leur père, avaient obtenu d'aller le dimanche à la ville pour y assister au service divin, mais non pas ensemble ; l'un y allait un dimanche, et l'autre le dimanche suivant. Un jour que la fille revenait, elle s'entendit appeler par un paysan, dont la tête paraissait à la lucarne d'une cabane ; elle demanda quel

était cet homme, et on lui apprit à sa grande surprise que c'était le prince Dolgorouki, le même qui avait envoyé le prince Mentchikof en exil.

L'impératrice se hâta de faire venir, à Pétersbourg, Biren son favori. Ce Biren était petit-fils d'un palefrenier des écuries de Jacques III, et se prétendait issu de la famille des Biron de France, mais ses titres de noblesse étaient faux. On fut obligé non seulement de l'accueillir à la cour, mais de le considérer comme l'unique souverain. La duchesse Anne tremblait devant lui, et le laissa exercer une effrayante tyrannie. A son caractère impérieux il joignait la férocité. On évalue à plus de dix mille le nombre des infortunés qu'il livra au bourreau, et à environ vingt-cinq mille ceux qu'il envoya en Sibérie. Les Russes, disait-il, ne doivent être gouvernés que par le knout et la hache. Il extermina la famille des Dolgorouki qu'il haïssait. Ces malheureux, revenus d'exil, furent mis en jugement, sous prétexte d'avoir correspondu avec les étrangers, et furent condamnés à mort. Le même jour, ils furent réunis sur un échafaud, père, oncle, fils et neveu, et roués vifs. Ainsi fut détruite une partie de la plus ancienne famille de Russie. L'impératrice ne se contenta pas de laisser commettre d'aussi grands crimes, mais elle inventa elle-même l'odieux et bizarre supplice du palais de glace. Le prince Galitzin, qui s'était converti au catholicisme, pendant un voyage en Allemagne, fut, à son retour, condamné au rôle de bouffon de la cour. Forcé par l'impératrice d'épouser une fille du peuple, il fut, le soir de ses noces, conduit dans une maison de glace,

et contraint de coucher, avec sa femme, dans un lit de glace.

Biren, qui songeait à l'avenir, fit, dès 1731, reconnaître par l'impératrice pour lui succéder au trône, Anne, duchesse de Mecklenbourg-Schwerin, qui épousa le prince Ulric de Bevern.

La trône de Pologne devenu vacant en 1733, l'impératrice soutint l'électeur de Saxe contre Stanislas Leczinski, que la diète, après l'avoir élu à l'unanimité, parvint à faire triompher.

Un fait important attira l'attention de la Russie d'un autre côté : les Tartares de Crimée pillaient les provinces méridionales et trouvaient un refuge dans la ville d'Azof qui appartenait aux Turcs; le général Lasci assiégea cette ville, en 1736, et s'en empara. Les Tartares n'en continuèrent pas moins leurs incursions sur les terres des Cosaques, et le comte de Munich fit une brillante campagne contre eux et les Turcs, en 1739: il prit Oczakov, Choczim, défit les Turcs sur les bords du Dniester et à Schavoutan, puis s'empara de Jassy, capitale de la Moldavie. Cependant il ne put profiter de ses victoires; les dispositions menaçantes de la Saxe le forcèrent à conclure une paix qui maintenait les anciennes limites de la Russie. Ce fut dans cette campagne que Munich commença à soumettre les troupes à la discipline qui les régit encore de nos jours. Un grand nombre de soldats, pour se soustraire au danger, feignaient d'être malades; il leur ordonna de se bien porter sous peine d'être enterrés vifs; le lendemain, deux soldats seulement tombèrent malades, on les

porta au milieu du camp
mée, on les jeta dans
de terre. A dater de ce j
nombre de malades. L
le général remarquai
soldats, il faisait poir
rie, et, au moindre
mitrailler. Ce ne son
font les bons soldat
patrie et le sentim
Vers l'an 1740
maladie mortelle.
Courlande, en 17
faire agréer au co
fiter de son infl
lui faire désign
Ivan, fils d'Ar
soutenu cette
coup plus av
un enfant de
pendant la
28 octobre 1



il ne devait pas jouir longtemps du pouvoir. Le maréchal Munich, froissé de n'avoir pu obtenir le titre de généralissime des armées de terre et de mer, forma le projet de le renverser. Aidé de la mère du jeune empereur et du duc de Brunswick, il lui suffit, pendant la nuit du 20 novembre 1740, d'une compagnie de soldats pour s'emparer du régent, et pour l'envoyer prisonnier à Schlüsselbourg. La duchesse Anne prit la régence et fit instruire le procès de Biren, qui, après avoir été condamné à mort par le sénat, se trouva fort heureux d'obtenir la commutation de sa peine en celle de l'exil en Sibérie. Cette chûte éclatante d'un homme dont la férocité n'avait même pas pour mobile une pensée politique, n'excita la pitié de personne, pas même de celles de ses créatures. Ce grand exemple de l'inconstance de la fortune et de la facilité avec laquelle on pouvait, par un hardi coup de main, faire une révolution, ne fut pas un avertissement suffisant pour le maréchal Munich ; il n'avait renversé le régent que pour se mettre à sa place et pour se livrer aux mêmes abus que son prédécesseur. La grande-duchesse le ménagea d'abord, et lui donna le titre de premier ministre; mais elle confia la charge de généralissime de terre et de mer à son époux, le duc de Brunswick. Le chancelier Ostermann et Golovkin eurent la direction des affaires intérieures ; les pouvoirs de Munich étaient fort limités, mais par son arrogance il blessa les autres ministres et même le grand-duc. Cependant, une guerre déclarée à la Russie par la Suède, à l'instigation de la France, au mois d'août 1741, força d'avoir recours aux talens

militaires du maréchal; l'armée russe, commandée par le général Lasci, remporta une grande victoire à Villemanstraud.

Un parti s'était formé en faveur de la princesse Elisabeth, fille de Pierre le Grand, qui, d'après le testament de Catherine Ire, aurait dû succéder à l'impératrice Anne. La grande-duchesse fut avertie de ce complot, mais elle ne sut pas prendre des mesures assez énergiques pour intimider les conspirateurs. Au milieu de la nuit du 6 décembre 1741, Elisabeth, à la tête de trente soldats seulement, et suivie de son chirurgien Lestocq et du prince Voronzoff, pénètre dans le palais impérial, s'empare de la grande-duchesse, de son mari, et du jeune empereur. Cette révolution, qui avait été dirigée par l'ambassadeur de France, M. de la Chétardie, ne trouva aucune opposition et se fit sans verser une seule goutte de sang. On regretta cependant le gouvernement de la grande-duchesse, qui se faisait remarquer par une grande justice et une extrême douceur.

ÉLISABETH PÉTROVNA (1741).

L'impératrice, c'est le titre que prit de suite Élisabeth, était la seconde fille de Pierre le Grand et de Catherine; elle avait d'abord renvoyé en Allemagne la grande-duchesse et son époux, mais elle revint sur cette décision, et les fit arrêter pour les renfermer dans la citadelle de Riga, où elle les retint captifs pendant dix-huit mois; de là, ils furent conduits à Raninbourg, et le jeune empereur transporté à

Schlüsselbourg. Plus tard, on les envoya dans une île de la Dwina, près de la mer Blanche; la duchesse y mourut en 1746, et son époux en 1750.

Les ministres Munich, Ostermann, Golovkin, condamnés à mort, virent leur peine commuée en celle de l'exil.

Élisabeth se fit couronner à Moscou, en 1742, et l'un de ces premiers actes fut de rappeler de Sibérie le féroce Biren. Sa joie fut grande de céder sa place à Munich qui fut renfermé dans la citadelle même qu'il quittait. Les juifs, soupçonnés de porter quelque intérêt aux exilés, furent, par un ukase, bannis à perpétuité de la Russie. Tous les étrangers furent persécutés. Sous ce règne, le désordre se mit dans l'administration, et le gouvernement fut livré aux favoris. Parmi ces derniers, se fit remarquer le comte Jean Schouvaloff, qui n'exerçait un empire absolu sur Élisabeth que pour en faire profiter un de ses parens, Pierre Schouvaloff, qui reçut le surnom de Pierre III, et commit d'innombrables exactions.

Pour conserver toute l'indépendance de ses actions, l'impératrice avait pris la ferme résolution de ne point se marier. Peu de temps après son couronnement, elle choisit pour lui succéder, son neveu, Charles de Holstein, qui embrassa la religion grecque et reçut le titre de grand-duc de Russie. Une ambassade vint, presqu'aussitôt après son acceptation, lui offrir la couronne de Suède, mais il la refusa. Cette nation se trouvait en guerre avec la Russie; les Suédois exigeaient la restitution de la Finlande, Élisabeth refusa; ils se battirent mollement,

et n'obtinrent rien par le traité de paix, signé à Abo, en 1743.

Pendant qu'on négociait, une conspiration s'ourdissait, au sein même de la cour, pour enlever la couronne à Élisabeth et la rendre au jeune Jean. Botta, ministre d'Autriche à Berlin, était à la tête de la conspiration qui fut découverte : Lapoukhin, commissaire général de la marine, et sa femme étaient au nombre des conjurés. Tous les conspirateurs furent rigoureusement punis, et on assure qu'Élisabeth saisit cette circonstance pour se venger de la beauté de madame Lapoukhin, dont elle était jalouse : cette malheureuse femme, qui était enceinte, fut envoyée en Sibérie, après avoir eu la langue coupée et les épaules déchirées par le knout du bourreau. Comme on le voit, la vengeance était atroce.

Élisabeth resta convaincue que la conspiration, dont elle avait failli être victime, était l'œuvre du roi de Prusse. Pour se venger, elle fit alliance avec la cour de Vienne. Le feld-maréchal Apraxin pénétra en Prusse, l'an 1757, à la tête d'une armée russe, prit Memel, et battit les troupes prussiennes à Gross-Iagerndorff. La surprise fut grande, lorsque, loin de profiter de ses avantages, on sut qu'il s'était replié sur la Courlande. Arrêté par ordre de l'impératrice, il n'échappa au supplice que par une attaque d'apoplexie qui l'enleva en quelques heures. Le général Fermer le remplaça, en 1758, et conduisit la guerre avec vigueur. Kœnisberg et Pilau furent pris ; Custrin capitula, et les Prussiens furent défaits sous les murs de cette place. Le général Fermer s'étant aperçu

que le grand-duc, ami du roi de Prusse, voyait cette guerre avec peine, en courtisan habile, il se retira. Soltykof, qui vint prendre le commandement, se préoccupa peu des intrigues de la cour, et après avoir battu les Prussiens à Zallichau, il marcha droit sur Berlin. Le roi de Prusse, pour sauver sa capitale, livra une grande bataille; mais il fut vaincu et obligé de prendre la fuite. Élisabeth fut si heureuse du triomphe de son armée, qu'elle exempta de corvée tout soldat russe qui avait pris part à cette glorieuse campagne.

De nouveaux succès attendaient les Russes: l'année suivante, en 1760, ils s'emparent de Berlin et ne se retirent qu'après avoir mis la ville à rançon; mais le plus grand avantage de cette campagne fut la prise de Colberg, en Poméranie, par le général Romanzof. L'impératrice survécut peu à cette conquête, si importante pour la Russie; elle mourut le 5 janvier 1762. Sous le règne d'Élisabeth, qui n'est pas sans gloire, les armées russes remportèrent plusieurs victoires sur les Prussiens. Ces guerres n'empêchèrent pas l'impératrice de protéger les arts et les sciences, ce fut, pour la Russie, presqu'une ère littéraire; elle fonda l'Université de Moscou, l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg; elle entretint une correspondance avec Voltaire, et lui envoya des matériaux pour écrire l'histoire de Pierre le Grand. Plusieurs historiens vantent son caractère plein de douceur; les supplices prouvent, au contraire, qu'elle possédait les instincts de cruauté de la race moscovite.

PIERRE III, FÉDOROVITCH (1762).

Le grand-duc Charles-Pierre Ulric fut proclamé, sans opposition, empereur de Russie, sous le nom de Pierre III. Il était né, le 21 février 1728, de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et d'Anne Pétrovna, fille aînée de Pierre le Grand. L'impératrice Élisabeth, en mourant, lui avait recommandé de conserver ses alliances avec les puissances allemandes, mais il se hâta de faire tout le contraire. Après avoir rompu ses relations avec la Hongrie, il conclut la paix avec la Prusse et traita avec les plus grands honneurs les prisonniers de cette nation, qu'il renvoya dans leur patrie. Sa conduite était inspirée non seulement par une affection toute particulière pour la Prusse, mais par l'espoir d'arriver à une paix universelle; il espérait balancer l'influence du pacte de famille de la maison de Bourbon, par une alliance entre les trois branches de la maison de Holstein, qui régnaient en Suède, en Danemark et en Russie; il comptait aussi faire entrer dans cette confédération les rois de Prusse et d'Angleterre. On voit que cette pensée dénotait une certaine élévation de vue politique : l'empereur opposait les forces du Nord à celles de l'Occident. C'est le même projet que la cour de Russie cherche à réaliser aujourd'hui dans la question turque.

Pierre III était doué d'une certaine activité d'esprit. Il protégea le commerce, fit de larges concessions à la noblesse, qui eut la liberté de voyager en Europe et de disposer librement de ses propriétés; il s'occupa

d'adoucir la rigueur des formes judiciaires, supprima la torture dans les procès criminels, et publia une loi somptuaire. Toutes ces réformes étaient utiles et louables, mais le déréglement de ses mœurs lui attira le mépris de la nation ; d'un autre côté, l'armée qu'il assujettissait à la discipline prussienne le détestait, et les prêtres grecs, dont il avait confisqué les biens, lui étaient très hostiles. Objet de la haine de tous, il semblait braver cette exécration générale et poussa l'imprudence jusqu'à déclarer qu'il voulait faire casser son mariage avec Catherine, et déshériter son fils, en faveur du duc Georges-Louis de Holstein, son oncle.

La tsarine, dont Pierre III n'avait pu apprécier les grandes qualités, avait compris le danger qui la menaçait et était parvenue à se faire des partisans nombreux et dévoués. Tandis que son époux froissait la nation par son mépris pour les usages russes et son enthousiasme pour l'armée prussienne, dans laquelle il avait osé accepter un grade, elle se montrait prévenante pour les seigneurs et affable pour le peuple; aussi, le jour où il voulut la chasser de son palais, ce fut lui qui perdit la couronne.

Le vieux maréchal Munich ne put faire réussir les projets de son maître. Catherine déjoua tous leurs plans, et se fit proclamer souveraine à Saint-Pétersbourg, pendant que Pierre III, saisi de terreur, s'enfuyait à Cronstadt, où il ne trouva même pas un refuge. Abandonné de tous, il se livra à ses ennemis et abdiqua une couronne dont il se reconnaissait indigne. L'impératrice ne voulut même pas le recevoir,

et le fit conduire dans une maison de campagne, où il fut étranglé. « Ce fut par ce concours étrange d'événemens, dit M. de Ségur, que la fille d'un petit prince d'Allemagne devint la souveraine d'un grand empire. Catherine II, échappée au divorce, à la prison, et parvenue au trône par l'adresse d'un esprit délié, par les attentats de quelques conjurés audacieux, sut se maintenir sur ce trône périlleux, en y déployant la prudence d'un génie éclairé et la fermeté d'un grand caractère.

« Son règne brilla d'un tel éclat que les taches en pâlirent. Si l'on déchire une page de sa vie, on concevra comment le prince de Ligne disait que Catherine, populaire et généreuse comme Henri IV, fière, tendre et victorieuse comme Louis XIV, réunit en elle les grandes qualités et les faiblesses de ces deux monarques.

« Le grand Frédéric, avant son refroidissement pour cette princesse, se montra souvent son adulateur. « Si plusieurs reines, disait-il, ont acquis une grande célébrité, comme Sémiramis par les armes, Élisabeth d'Angleterre par son habileté politique, Marie-Thérèse par son étonnante fermeté dans les périls, Catherine seule a mérité le nom de législatrice. »

« La vérité, dont l'histoire ne doit jamais s'écarter, veut que, sans déguiser ce que la morale condamne, on reconnaisse en même temps les grands talens, les grands succès, ainsi que les qualités nobles et généreuses qui firent en quelque sorte absoudre Catherine aux yeux du monde, par l'affection de son peuple et par la gloire. »

CATHERINE II (1762-1796).

Le règne qui allait commencer devait être illustré par Catherine II. Cette impératrice, qui, à la finesse d'une femme, joignait l'habileté d'un homme d'état, eut la gloire de rendre la Russie assez puissante pour exercer une redoutable influence sur l'Europe. Elle commit de grands crimes, elle était de mœurs dissolues ; mais elle possédait un vaste génie qu'elle employa avec une admirable persistance à civiliser et à agrandir son empire.

Catherine II, née le 2 mai 1729, était fille de Christian-Auguste, prince d'Anhalt-Zerbst, et de Jeanne-Élisabeth de Holstein-Eutin; elle avait épousé, en 1745, Charles-Pierre Ulric, duc de Holstein-Gottorp, depuis proclamé empereur de Russie, et dont la mort est attribuée à un crime. Elle ne se donna même pas la peine de dissimuler la part qu'elle avait prise à la mort de son époux.

La nouvelle impératrice fit proclamer sa souveraineté le 9 juillet 1762; en même temps son fils unique, Paul Pétrovitch, né le 1er octobre 1754, fut reconnu grand-duc et héritier du trône. Catherine montra, pendant tout le cours de son règne, une grande douceur, mais elle n'hésita jamais à commettre un crime qu'elle jugeait nécessaire à sa politique. Au milieu des derniers troubles, le duc Georges-Louis de Holstein avait été arrêté; non-seulement il fut mis en liberté, mais on lui donna, en outre, l'administration des provinces du Holstein. Le favori Biren,

rappelé d'exil par Pierre III, fut rétabli dans son duché de Courlande. La charge de grand-chancelier fut rendue au comte de Bestuchef, qui avait été injustement dépouillé de cette charge sous Élisabeth. Tous ces actes prouvaient une grande modération de la part du nouveau gouvernement; mais un meurtre plongea la cour dans la stupeur.

Jean VI, fils du prince de Brunswick-Bevern et d'Anne de Mecklenbourg, avait été proclamé empereur, en 1740, à l'âge de deux mois, puis renfermé l'année suivante dans la forteresse de Schlüsselbourg. Catherine II redoutait ce prétendant, qu'une révolution de palais pouvait lui opposer, aussi le fit-elle disparaître.

Un sous-lieutenant d'infanterie, nommé Mirowitch, qui était petit-fils de Mazeppa, obtint la permission de servir dans un régiment en garnison à Schlüsselbourg. Cet homme s'était ruiné par ses folles orgies, et ne jouissait d'aucune considération. Peu de temps après son arrivée à la citadelle il gagne quelques soldats du poste, fait beaucoup de bruit, et dirige une pièce de canon sur la porte de la prison, en protestant qu'il veut sauver Jean VI et le faire proclamer empereur. Deux officiers, qui accompagnaient toujours le jeune prisonnier, lui répondent en jetant par-dessus les murailles le cadavre du prince, percé de coups d'épées. Mirowitch cesse alors son attaque et se laisse désarmer; son but était atteint; agent de Catherine, il voulait non la liberté de Jean VI, mais sa mort. Cependant, comme un immense cri d'horreur réprouva cet assassinat, Mirowitch fut sacrifié,

et, au lieu d'obtenir une récompense pour le rôle odieux qu'il avait joué, il fut livré au bourreau avec quelques soldats de la garnison. Cette rigueur ne put détourner les soupçons qui accusèrent le vrai coupable.

Catherine II avait trouvé les finances de l'Etat épuisées; elle vécut en paix avec ses voisins jusqu'au moment où elle eut rassemblé assez de ressources pour assurer la réussite de ses projets. La Pologne et la Turquie lui paraissaient en décadence: la Pologne par l'anarchie, la Turquie par la mollesse de ses sultans; elle jugea les circonstances favorables pour s'emparer des riches provinces polonaises qui étaient à sa convenance, et des côtes de la mer Noire qui réduisaient le sultan au rôle de vassal de la Russie.

Cependant il fallait agir avec de grandes précautions; elle prévoyait que la Prusse et l'Autriche s'opposeraient à ses tentatives. La cour de Pétersbourg se décida à plonger la Pologne dans l'anarchie, afin de sembler forcée, par le concours des circonstances, d'intervenir dans les affaires de ce pays. Catherine commença l'exécution de ce plan odieux en prenant possession de la Courlande, qui appartenait au prince Charles de Saxe, fils naturel d'Auguste III, roi de Pologne; elle justifia son occupation en soutenant que cette province dépendait de la Russie; elle envoya un ambassadeur à Varsovie, et lui remit ces quelques mots pour Poniatowski qui convoitait la couronne: « J'envoie Keyserling en Pologne, avec ordre de faire roi vous ou le prince Adam Czartoriski, votre cousin. » La joie de Poniatowski fut à son com-

ble, et, afin de pouvoir se concerter avec l'impératrice, il demanda l'ambassade de Russie; il croyait dissimuler ses projets sous l'apparence d'un amour passionné pour Catherine II, mais il ne put cacher le véritable motif de son voyage à la clairvoyance diplomatique de M. le baron de Breteuil, qui avertit la cour de France de ce qui se préparait à Varsovie. Tous les regards étaient fixés sur la Pologne, on prévoyait que de graves événemens allaient s'accomplir dans ce pays. La Prusse occupait déjà la grande Pologne, l'Autriche, qui convoitait plusieurs provinces, se rapprochait de la Russie. Auguste III venait de mourir; c'était ce qu'avait attendu Catherine II trop habile pour compromettre, par trop de précipitation, un succès certain. A la nouvelle de la mort du roi de Pologne, Poniatowski se crut abandonné et ne put retenir ses larmes. Cette faiblesse fut traitée sévèrement par le comte Keyserling.

A la mort d'Auguste III Leibienski, primat de Pologne, eut la direction du gouvernement. Ce prélat manqua d'énergie; il pouvait sauver son pays, en organisant un parti qui aurait réuni les forces nationales pour résister à la dissolution de l'Etat, provoquée par les étrangers; il ne sut que recourir à ces demi-moyens qui ne satisfont personne et augmentent le péril de la situation. Tout le monde savait que Catherine était seule maîtresse de la Pologne. Un étranger, le nouvel électeur de Saxe, fut le seul qui se présenta pour briguer la couronne. La cour de Russie l'écarta sans peine, flatta l'ambition de Czartoriski, et lui promit son appui pour l'établissement

d'une nouvelle constitution; d'un autre côté, elle souffla le trouble partout, et, sous prétexte de faire droit à des réclamations particulières, répandit l'argent à pleines mains. Plusieurs grands seigneurs reçurent des sommes énormes, et le primat même eut pour sa part quatorze mille ducats. « Ce mode de séduction, dit Chopin, était d'autant plus dangereux qu'il se présentait avec le caractère de la justice. »

Un instant on hésita entre Czartoriski et Poniatowski; ils ne se dissimulaient pas l'un et l'autre que leur élection dépendait uniquement de Catherine II. Aussi, au lieu de s'appuyer sur leur pays, ne cherchèrent-ils à agir que sur la cour de Pétersbourg, à laquelle ils firent les plus avilissantes promesses de soumission; la protection de Keyserling l'emporta, et Poniatowski devint le candidat de la Russie.

Les Czartoriski repoussés du trône parurent se résigner; mais ils redoublèrent d'activité pour se former un parti puissant au sein de la diète: leur projet était de réviser la constitution, et de faire adopter des lois qui mettraient à néant la suprématie de la Russie sur la Pologne. Le vieux Keyserling déconcerta ce plan par une déclaration qui annonçait que la Russie, la Prusse et l'Autriche ne permettraient pas qu'on apportât le moindre changement à la constitution; c'était prononcer la mort de la nation polonaise; et ces trois puissances qui empêchaient sa transformation, se préparèrent à prendre part à cet acte infâme qui, avec juste raison, est considéré comme un des plus grands crimes politiques signalé par l'histoire.

Le ministre russe Panin protégeait ouvertement

Poniatowski; le puissant Orlof, malgré leur rivalité au sujet de leur affection pour l'impératrice, ne lui était même pas hostile; Bestoujef seul repoussait sa candidature; « Il montrait, dit Rulhières, le danger qu'il y aurait à placer sur le trône de Pologne un homme qui ne pouvait pas s'y maintenir par ses propres forces. C'était s'engager à le défendre contre de perpétuels soulèvemens; il ajoutait que tôt ou tard ces soulèvemens seraient appuyés; que la situation de l'Europe changerait; que le nouveau grand-vizir, attendu à Constantinople, et connu par son inimitié contre les Russes, ne tarderait pas à éclairer le divan; que ce premier pas, qui paraissait aujourd'hui si facile, deviendrait nécessairement le principe d'une guerre inévitable et prochaine. Il demandait où seraient les alliés et les subsides, dans toutes les suites d'une entreprise qui rendrait la Russie odieuse aux Polonais, et suspecte à l'Europe entière. Il soutenait avec opiniâtreté que du seul parti auquel on allait se déterminer, la destinée ferait dépendre tous les événemens du règne de Catherine II. »

Ces conseils ne produisirent aucun effet sur l'impératrice qui fit avancer soixante mille soldats près des frontières, et qui donna l'ordre à ses agens de redoubler leurs moyens de corruption. Ainsi, tous ceux qui ne voulaient pas vendre leur conscience eurent à craindre l'invasion de leur pays. A cette même époque, le prince Repnin, neveu de Panin, fut envoyé à Varsovie, pour hâter, par tous les moyens possibles, le dénouement de ce grand drame qui semblait marcher avec trop de lenteur. Repnin était admirablement

organisé pour remplir cette mission ; sans moralité plein de présomption, ne respectant rien, favorisé de dehors brillans, d'un langage facile, il devait exercer une funeste influence sur la Pologne.

Dès son arrivée, il se lia avec tous les jeunes seigneurs de Varsovie, et porta son talent de séduire dans tous les salons. Pendant qu'il ralliait à sa cause les partisans d'une nouvelle constitution, le vieux Keyserling agissait par la menace et par la peur ; cependant, cette intervention si prononcée de la Russie, dans les affaires intérieures de la Pologne, souleva des haines profondes contre Poniatowski qu'on accusait de vendre sa patrie. Catherine II pensa tromper encore l'opinion publique, en disant hautement que son but était de rétablir la république avec ses anciens privilèges.

Cependant il survint un incident qui faillit empêcher l'odieuse spoliation qui se préparait : l'Autriche et la France se réunirent pour s'opposer au démembrement de la Pologne. Mercy, ambassadeur autrichien, soutint la candidature de l'électeur de Saxe qui, par malheur, mourut. Les ennemis du parti russe se rallièrent alors à l'ambassadeur d'Autriche, et prévinrent qu'ils repousseraient les armes à la main la candidature de Poniatowski.

Les élections eurent lieu et furent défavorables à la Russie. « On remarqua avec surprise, dit Rulhières, que, malgré la divergence des opinions, il n'y eût que dix gentilshommes de massacrés dans toute l'étendue de la république, tant les mœurs de la nation s'étaient adoucies. Branitski, dont le pouvoir

s'exerçait dans la Pologne proprement dite, avait écrit aux gentilshommes les plus accrédités dans chaque district, « que de ces premières assemblées allait dépendre l'asservissement ou la liberté de leur patrie ; que la fermeté ou la faiblesse de ceux qu'ils chargeraient de la destinée de l'Etat, pouvait assurer ou faire évanouir toutes les espérances de leurs adversaires ; que les cours alliées de la république attendaient sans doute ce premier événement pour juger de l'esprit général qui animait les Polonais, et pour se déterminer à les secourir ou à les abandonner. »

Cette défaite du parti russe loin de l'abattre le fit redoubler d'énergie : il demanda et obtint de nouvelles élections; il s'y établit une lutte très vive. Dans le grand-duché de Lithuanie, le prince Radziwil se mit à la tête du parti national ; il menaça de sa colère les partisans de l'étranger, et se rendit maître de l'élection. Les Russes, de leur côté, envoyèrent deux mille soldats à Graudenz pour intimider les électeurs de la Pologne prussienne ; mais ceux-ci s'entendirent pour aller voter avec une nombreuse escorte. Poniatowski demanda du secours à la Russie. Catherine qui n'attendait qu'un appel pour envahir la Pologne à main armée, s'empressa de faire avancer trois corps d'armée qui s'établirent dans la Prusse polonaise, dans le grand-duché de Lithuanie et dans la grande Pologne, afin d'exercer leur surveillance sur les membres de la diète générale.

Sur ces entrefaites, la diète de Graudenz suspend ses travaux, et Radziwil court à Varsovie avec une escorte armée, afin de servir de point de ralliement

aux républicains; les Czartoriski, de leur côté, font prendre les armes à leur partisans, et les Russes se mettent en mesure de faire face aux évènemens.

Le parti national se trouvait sans argent et sans appui à l'étranger; la France par faiblesse laissait faire; la Prusse se préparait à recevoir sa part de cette spoliation, et l'Autriche ne menaçait encore que pour en avoir une plus forte dans le partage. Quinze sénateurs se réunirent malgré le primat dans sa maison et firent un appel solennel aux nations de l'Europe; en remettant ce manifeste aux ambassadeurs, ils dirent « que, s'il manquait quelque formalité à cette réclamation, ce défaut même était l'effet de l'oppression; que la Pologne ressemblait à un homme que son ennemi tient à la gorge: il jette des cris à demi-formés; mais moins il peut élever la voix, plus il prouve l'extrémité à laquelle il se trouve réduit. »

Pendant que les Russes recevaient constamment de nouveaux renforts qui leur assuraient une grande supériorité militaire, quelques troupes républicaines se réunissaient dans les environs de Varsovie « Quelques jeunes gens, dit Rulhières, proposèrent de faire main basse sur les Russes, et d'ouvrir immédiatement la diète. Mokranovski, le même qui joua depuis un rôle si brillant dans la résistance, s'y opposa. Il représenta l'inégalité d'une telle lutte, et démontra que le meilleur parti à prendre était de ne point ouvrir la diète, aussi longtemps que les étrangers en influenceraient les délibérations. Dans le cas où les Czartoriski essayeraient d'appuyer leurs prétentions sur une re-

présentation incomplète et illégale, il se chargeait, lui Mokranovski, de rompre l'assemblée; que, si l'on voulait absolument une convocation solennelle, il faudrait sortir de Varsovie de vive force, rassembler la noblesse près de cette ville, en se faisant appuyer par les armées polonaises; que, dans cette position, on attendrait le secours des Tartares et des cours alliées, en prêtant la main aux confédérations particulières, dont la confédération générale devait être formée. Conformément à cet avis on protesta, par un manifeste, contre la diète de convocation qui ne pouvait être tenue ni en présence d'une armée étrangère, ni sans le concours de la noblesse de Prusse. Ce manifeste fut signé par vingt-deux sénateurs, et quarante-deux nonces.

« Le 9 mai, jour fixé pour l'ouverture de la diète, la ville offrait l'image d'une place de guerre. Les Czartoriski se croyaient sûrs du succès; mais, contre leur attente, leurs seuls partisans se rendirent à l'assemblée. Le vieux comte Malokowski, qui devait la présider, y arriva enfin accompagné de Mokranovski. Le vieux maréchal s'avança au milieu de l'assemblée, tenant en main le bâton de sa dignité, qu'il fallait lever pour ouvrir la diète, il le tint renversé; Mokranovski, arrivé à la place qu'il devait occuper comme nonce, lui dit, en élevant la voix: « La sage prévoyance de vingt-deux sénateurs et de quarante-deux nonces nous a appris que nous ne pouvons pas délibérer sur les affaires publiques. Voici leur manifeste, dit-il en le déployant; je vous prie donc de ne pas lever le bâton, puisque les troupes russes sont dans



Rouargue del & sc.

VARSOVIE.

le royaume et nous entourent. J'arrête l'activité de la diète. » Un grand tumulte suivit cette manifestation généreuse; Mokranovski fut sur le point d'être massacré; mais il parvint à sortir, ainsi que le vieux maréchal, protégés par leurs ennemis qui craignaient d'inaugurer leur pouvoir par un crime odieux. »

Les républicains furent dispersés par les Russes, et Radziwil, après une lutte disproportionnée, fut obligé de s'enfuir en Turquie. Cependant, au milieu de la confusion générale, les Czartoriski décidèrent la diète à délibérer et parvinrent à faire réformer la constitution. On abolit les grandes charges qui limitaient les prérogatives de la couronne; on proposa de renoncer au *veto* pour adopter la majorité relative des suffrages; Repnin ne voulut pas y consentir; mais les Czartoriski avaient calculé qu'après la séparation de la diète ils se trouveraient en possession d'une véritable dictature qui leur permettrait de s'emparer du pouvoir. La Russie déjoua ce plan, et, avec le concours de la Prusse, elle désigna Poniatowski au primat, comme le candidat adopté par les deux cours. L'ambassadeur français, à la suite d'une protestation, se retira; l'Autriche était gagnée et la Saxe n'osa faire aucune objection. La Turquie seule comprit le danger que lui ferait courir la ruine de la Pologne; mais il était trop tard, et ses démonstrations armées n'eurent aucun résultat.

Catherine, avant la nomination de Poniatowski, voulut avoir un entretien secret avec cet homme qui devait lui livrer la Pologne; elle visita la Livonie et vint en Courlande. Orlof, qui redoutait l'influence de

l'ancien favori, déclara que s'il se présentait il s'en trouverait fort mal. Cependant il paraît que Poniatowski ne tint pas compte de ces menaces et eut à Riga une entrevue avec l'impératrice. Peu de temps après il fut proclamé roi de Pologne par une diète qui n'avait ni le droit ni l'autorité de prendre une aussi grave décision. Le nombre des suffrages était de quatre-vingt mille; mais quatre mille seulement avaient eu la liberté de prendre part au vote.

Krasinski et plusieurs seigneurs polonais organisèrent, en 1768, la célèbre *confédération de Bar*, pour rendre à la Pologne son ancienne indépendance; mais les Russes se hâtèrent d'envoyer des nuées de Cosaques dans ce pays, et la guerre éclata sur tous les points; elle fut atroce. Les Polonais étaient en trop petit nombre pour opposer une résistance sérieuse; ils furent massacrés, et tous ceux soupçonnés d'avoir formé des vœux pour sa réussite partagèrent leur sort. Catherine II exigea ensuite une réparation; elle donna ordre à Poniatowski d'obtenir du sénat qu'on cédât à la Russie plusieurs provinces. La Pologne fit encore un appel à l'Europe, mais l'Europe y fut sourde; alors la Russie, la Prusse et l'Autriche arrêtèrent entre elles le *premier partage de la Pologne* qui eut lieu en 1772. La diète se soumit à la force et accepta un traité qui donnait à Frédéric II la Prusse royale et une partie de la grande Pologne; à l'empereur d'Autriche la moitié de la Russie Rouge, de la Podolie, du palatinat de Cracovie avec plusieurs autres provinces; Catherine II eut les immenses contrées situées près de la Dwina et du Dnieper. Les trois

souverains jurèrent solennellement qu'ils laisseraient intact le reste de la Pologne; mais ils ne tinrent pas ce serment.

La Turquie éprouva d'immenses revers et perdit sa marine; elle prolongea cependant la lutte jusqu'en 1774. Par le traité de Kaïnardji, elle perdit Kinbourn, Azof, Kertch, Iénikaleh, les steppes entre le Dnieper et le Bug; permit aux flottes russes la navigation dans la mer Noire et l'Archipel, et délia les khans de Crimée d'une vassalité de trois siècles. Le khan Saïn Géraï, dévoué aux Russes, vendit à Catherine son khanat pour une pension (1783). Héraclius II, tsar de Khaket, et David, tsar d'Imireti, se reconnurent vassaux de la Russie (1784). Catherine s'ouvrait ainsi le CHEMIN DE CONSTANTINOPLE; cependant ce n'était point une conquête aussi facile qu'elle le pensait. Elle fit un voyage en Crimée qui restera célèbre comme mensonge courtisanesque. Potemkin, pour faire croire à l'impératrice que la Russie était dans un état florissant de prospérité, fit construire sur la route que traversait Catherine, des villages en toile peinte; partout elle rencontrait des troupeaux qui avaient été placés dans des prairies, qui complétaient la décoration. Les serfs, en habits de fête, avaient reçu l'ordre d'être joyeux. Cette comédie s'est renouvelée plusieurs fois en Russie.

La cinquième guerre turque commence en 1788, par une défaite navale à Sévastopol, et Gustave III de Suède, plus souvent vainqueur que vaincu, menace surtout par mer Pétersbourg (1790). Mais dès 1789, les victoires de Fokchani et de Martinestié sur les

Turcs, attaqués d'un autre côté par l'Autriche, effacent ces revers, et, en 1790, l'émeute des troupes suédoises force Gustave à la paix de Varela, suivie bientôt de la prise d'Ismaïl par Souvarow et de la victoire de Matchin (1791). Cependant l'Autriche fait la paix à Szistova, et Catherine, par celle d'Iassi, n'obtient qu'Otchakov, l'Iédisan et la possession de la Tauride et de la Géorgie (1792). L'impératrice reprend alors son œuvre de ruine contre la Pologne qui reçut une constitution plus monarchique (1791). Par des intrigues s'organise la confédération de Targovice, pour le maintien de l'ancienne constitution. Deux armées russes pénètrent en Lithuanie, en Volhinie et en Podolie, sous Kachovski et Fersen, défont Poniatowski et Kosciuszko; et, d'accord avec la Prusse qui occupe Dantzig, la Pomérellie, etc., opèrent le deuxième démembrement de la Pologne (1793). Catherine obtient les trois provinces envahies. Le troisième et dernier partage eut lieu en 1794. Les Polonais se révoltent sous Kosciuszko (1794); mais après quelques succès ils sont défaits. Les Prussiens arrivent à Cracovie, les Autrichiens se présentent en Pologne. Fersen, à la tête des Russes, prend Kosciuszko à Maciejowice, et le barbare Souvarow entre à Varsovie après avoir massacré 20,000 habitans du faubourg de Praga (1794). La Russie s'empare de la Pologne à l'est du Bug; l'Autriche prend le reste de la Gallicie, et la Prusse les autres provinces. A cette époque, le duc de Courlande, Pierre, fils de Biren, abdique en faveur de l'impératrice (1795), et la Courlande devient province russe. Peu de temps après,

Catherine déclara la guerre à la Perse : Zoubov, son général, conquit Derbent et avança jusqu'au Kour. A l'intérieur, elle avait eu quelques révoltes à réprimer. De 1767 à 1772 parurent six faux Pierre III ; il s'en montra, en 1773, un septième plus redoutable : cet imposteur était le Cosaque Pougatchev. Orenbourg, Kasan, Saratov furent pris par les révoltés ; ils menacèrent Moscou. Plus de 100,000 individus périrent dans cette insurrection ; beaucoup de villes et soixante-dix églises furent détruites ; elle pressa la signature du traité de Kaïnardji. Enfin Mikhelson, vainqueur non loin de Tsaritsin, enferma Pougatchev dans un désert, et se le fit livrer. Le rebelle fut décapité à Moscou en 1775. Quatre ans avant avait régné à Moscou, à Kief et ailleurs une peste épouvantable, suite du pillage des effets Turcs (1770 et 71) : 133,000 habitans succombèrent. La même année, émigrèrent en masse les Kalmuks établis dans les steppes du Volga depuis 1758. Sauf 1,200 familles qu'on arrêta en route, ils allèrent se fixer en Chine, près de la frontière de Russie, qui perdit ainsi 60,000 familles ou 1,000,000 d'habitans.

La pensée politique de Catherine était de faire jouir la Russie de la civilisation des peuples européens, de s'emparer des plus riches provinces polonaises et de ruiner la puissance des Turcs en Europe. Il lui fut permis de voir la réussite de ses grands projets, mais il ne lui fut pas donné de survivre longtemps à sa prospérité. Elle se préparait à combattre la révolution française et avait offert quatre-vingt mille hommes à la coalition, lorsque le 17 novembre 1796 elle fut

frappée d'une attaque d'apoplexie dont elle mourut. Elle était âgée de soixante-huit ans.

Cette impératrice a eu la gloire de doter la Russie de sages institutions et d'apporter d'utiles réformes dans l'administration intérieure. Elle protégea les lettres et les sciences ; elle essaya d'établir une jurisprudence uniforme et convoqua à Moscou les députés des différens peuples de son Empire, pour délibérer sur de nouvelles lois. On lut devant cette assemblée l'introduction du Code que cette princesse projetait. Cet ouvrage avait d'abord été rédigé en français par Catherine, puis traduit en russe. M. de Ségur raconte qu'il en a vu l'original déposé à la bibliothèque de Pétersbourg, et qu'il remarqua avec surprise que c'était un résumé assez complet des maximes de l'immortel Montesquieu.

Cette assemblée ne répondit pas à la pensée de l'impératrice. Les députés ne furent pas à la hauteur de leur mission ; ils s'opposèrent à l'affranchissement des paysans et tentèrent de limiter en leur faveur l'autorité impériale. Les députés des Samoièdes, peuplades sauvages, émirent un avis d'une remarquable naïveté :

« Nous sommes, dirent-ils, des hommes simples ; « notre vie est employée à faire paître nos rennes. « Nous n'avons pas besoin de Code ; mais faites seu- « lement pour les Russes nos voisins, et pour les « gouverneurs que vous nous donnez, des lois qui « les empêchent de nous opprimer. Nous serons con- « tens, et il ne nous faut rien de plus. »

L'impératrice se décida à dissoudre cette assemblée et rédigea seule les lois. Elle créa une académie, des

banques publiques, des manufactures, des fonderies, des écoles militaires, des collèges; ses navigateurs explorèrent l'Océan pacifique et les côtes du Nord. Nous possédons plusieurs ouvrages qu'elle a composés, et de spirituelles lettres qu'elle écrivit à Voltaire et au prince de Ligne.

Catherine transforma en villes plus de trois cents bourgs et organisa l'administration de quarante provinces. « Sa cour, dit M. de Ségur, fut le rendez-vous de tous les princes et de tous les personnages célèbres de son siècle. Avant elle, Pétersbourg, dans son horison de glace, était un point presque inaperçu et qui semblait tenir à l'Asie. Sous son règne, la Russie devint européenne; Pétersbourg brilla entre les capitales du monde civilisé, et le trône des tsars s'éleva au premier rang des trônes les plus puissans et les plus respectés. »

PAUL Ier (1796-1801).

Le nouvel empereur avait été constamment tenu par sa mère à l'écart du gouvernement. Jamais elle ne l'appela à prendre part à un seul acte politique. « Elle a, dit un écrivain, moralement tué son fils; elle l'environnait d'espions, le gênait, l'humiliait en tout. » Cependant, Paul Ier donna sur le trône des preuves d'une capacité réelle. Il fut juste et sut écouter la vérité lorsqu'elle lui était présentée avec adresse; seulement il manqua de persévérance.

Catherine II, au moment de sa mort, préparait une expédition contre la révolution française. Paul Ier,

qui espérait trouver dans cete occasion un agrandissement de territoire, adopta la pensée de sa mère et entra dans la seconde coalition. Il se proclama grand-maître de Malte et secourut les Turcs lors de l'expédition française en Egypte. Souvarow soutint les Autrichiens et repoussa d'Italie les troupes républicaines en 1799. A la suite de ses échecs en Suisse et en Hollande, il se brouilla avec l'Angleterre et rappela ses armées. La victoire de Marengo l'impressionna si vivement qu'il fit alliance avec Bonaparte, dont il admirait le vaste génie. Le but de leur union fut une expédition franco-russe qui devait traverser la mer Caspienne, le Turkestan, et s'emparer de l'Inde en détruisant les riches possessions britanniques dans cette contrée. L'Angleterre, pour éviter un grand désastre, ourdit un complot. Paul I[er] avait soulevé contre lui, dans ses états, un profond mécontentement. Son caractère était devenu bizarre, son humeur irritable; il excluait de la cour tous les plaisirs; il ne permettait aucune réunion et prohibait tout ce qui venait de France, même la musique; son esprit soupçonneux redoutait le poignard des conspirateurs. Toutes ses précautions furent inutiles. Le général Pahlen, gouverneur de Saint-Pétersbourg, conçut le projet, à l'instigation du cabinet de Saint-James, de tuer Paul I[er], dont il redoutait une disgrâce. Voici en quels termes J. Esneaux raconte ce drame :

« Le gouverneur de Saint-Pétersbourg disposait tout pour une révolution qui amenât sur le trône un prince dont le caractère offrît aux ambitions satisfaites plus de sécurité. Ce prince ne pouvait être qu'Alexan-

dre. Pahlen, pour se procurer des occasions de témoigner au jeune tsarévitch un intérêt perfide et de pénétrer de plus en plus dans sa confiance, attisait les soupçons que Paul n'était déjà que trop prompt à concevoir contre son fils; d'un autre côté, il exagérait à celui-ci les mauvaises dispositions de l'empereur à l'égard de sa famille. Quand il crut le grand-duc assez animé contre son père, il osa s'ouvrir à lui du dessein de le détrôner. Alexandre rejeta d'abord cette proposition avec horreur; mais Pahlen, insistant, lui représenta vivement tous les maux que souffrait l'empire, la vie de chacun exposée à toute heure, torturée à chaque instant; le commerce anéanti, l'honneur national compromis; enfin ses frères, ses sœurs, sa mère, menacés de captivité, et lui-même, en outre, sur le point de se voir exclu du trône. Quelques actes de la brutalité de Paul vinrent à l'appui de cette argumentation. Alexandre consentit au détrônement de son père, mais sous la condition expresse qu'on respecterait ses jours.

« Les premiers complices de Pahlen furent les Zoubow, dont il avait eu l'habileté de faire rappeler tout exprès l'aîné à Saint-Pétersbourg. Ce fut dans la maison de cet ex-favori que se tint le premier conseil des conjurés. Ils s'adjoignirent bientôt la majorité de ce que la capitale renfermait de fonctionnaires influens : le sénat presque entier, plusieurs membres du corps diplomatique, ceux surtout dont les maîtres avaient formé la coalition à laquelle Paul venait de renoncer; enfin, ce qui importait au succès, les principaux officiers des régimens des gardes, les colonels

en tête. Paul cependant a reçu sur ce qui se prépare différens avis : il mande en toute hâte Lindener et Araktcheïef, les deux hommes dans lesquels il se confie le plus, mais que le mécontentement public, excité par leurs excès, l'a forcé d'éloigner. Pahlen intercepte la lettre que l'empereur, contre l'usage, leur adresse directement et sans l'avoir fait empreindre du sceau de la police ; il la laisse parvenir à sa destination ; mais, dans l'irrégularité seule de son envoi, il a vu, sans avoir pris connaissance de ce qu'elle contient, une menace, ou plutôt un signal de proscription. Le moment de l'exécution est aussitôt fixé de concert avec Alexandre : ce sera la nuit du 23, nuit pendant laquelle un régiment dévoué aux conspirateurs doit être de service au palais qu'habite Paul, le palais Michaïloff.

« Les conjurés se réunissent dans la maison du prince Talitzin. Parmi eux figurent Sariatin, Gardanoff, Sartarinoff, tous trois officiers destitués ; le prince Yaschwill, Beningsen, hanovrien au service de la Russie, et le propre aide-de-camp de Paul, Argamakoff, de service ce jour-là. Ils préludent par un festin et d'abondantes libations à l'acte affreux qu'ils vont accomplir.

« Sur les onze heures et demie du soir., les plus déterminés partent précédés par Argamakoff. On dit que le cri de quelques corbeaux, sorti des arbres du jardin impérial au moment qu'ils le traversaient, effraya ces hommes superstitieux et les détermina presque à rétrograder. Quoi qu'il en soit, ils entrèrent au palais sur les pas de leur coupable guide ; arrivés près

de la pièce qui précède la chambre à coucher de Paul, ils restent un peu en arrière et laissent Argamakoff, à la faveur de la confiance qu'inspire son emploi, leur en procurer l'entrée. Un seul hussard y veillait: au bruit que font les conjurés en se précipitant tous ensemble, il s'écrie de toute sa force : « Trahison ! » tire un coup de pistolet et meurt percé de plusieurs coups de sabre. Paul, éveillé en sursaut, se lève, cherche précipitamment une issue secrète pratiquée près de son lit, et, dans le trouble dont il est saisi, ne la peut trouver. Cependant les conjurés approchent: déjà ils sont dans sa chambre, en vain il se tient caché derrière un paravent, armé d'une inutile épée; on le découvre, et Zoubow l'aîné commence à lire un acte d'abdication dont on exige de lui la signature. Paul, indigné, donne un soufflet au lecteur, et tous ces esclaves, accoutumés à obéir et à craindre, tombent simultanément à genoux; ils entendent, dans cette posture, les reproches d'ingratitude que leur fait le tsar, reproches mérités par beaucoup d'entre eux: mais l'Anglais Beningsen, seul resté debout, relève le courage de ces lâches; il leur représente que sous le despotisme le pardon du jour est pour le lendemain un arrêt de mort. Nicolas Zoubow se hasarde le premier à frapper l'infortuné Paul; il l'atteint à la joue du pommeau de son épée, puis bientôt lui casse un bras. Le paravent derrière lequel la victime avait cherché un si vain refuge se renverse; une veilleuse, dont la lueur éclairait seule ce prélude de la plus horrible scène, s'éteint; les ténèbres favorisent l'audace de la lâcheté. Paul, terrassé, hors d'état de se

défendre, satisfait à la haine de ses bourreaux qui le traînent, se l'arrachent, lui crachent au visage, puis l'étranglent avec une écharpe. A ce moment suprême, Paul recueille le peu qui lui reste de forces, et prononce à deux fois, d'une voix ferme, le nom de Constantin. Beningsen qui, dit-on, s'est éloigné un instant pour chercher de la lumière, trouve en rentrant trois des meurtriers acharnés encore sur son cadavre. Wylie, médecin anglais, qui depuis assista aux derniers momens d'Alexandre, est aussitôt appelé et reçoit l'ordre de disposer autant que possible ce cadavre de manière à ce que les marques d'une mort violente n'y apparaissent pas.

« Alexandre, selon une version très répandue, publiée en français, sans nom d'auteur, dans la *Revue Encyclopédique* du mois de mars 1820, attendait avec son épouse, dans un appartement immédiatement supérieur à celui de Paul, l'issue du complot. A peine apprit-il à quel point elle avait été funeste que, versant un torrent de larmes, il s'écria : « On dira que « je suis l'assassin de mon père : on m'avait promis « de ne pas attenter à ses jours ; je suis l'homme le « plus malheureux du monde. » Bien plus, si l'on ajoute foi à un autre écrivain qui a tracé un tableau brillant de cet événement, il refusa quelque temps de s'asseoir sur un trône acquis à un si funeste prix, et il ne fallut rien moins que l'évidence de l'intérêt public pour le déterminer à vaincre sa répugnance.

« Selon quelques-uns, Constantin ignorait la conjuration. Il conçut contre les conjurés et contre Alexandre lui-même le ressentiment le plus vif;

suivant le plus grand nombre, il était instruit du complot; il en approuva sinon le résultat, au moins le but avoué.

« Pahlen, pendant l'exécution, était demeuré au pied du grand escalier, prêt à réclamer sa part des bénéfices de l'entreprise si elle réussissait, et à en décliner la responsabilité si elle échouait. En effet, vainqueurs, les conjurés voyaient en lui le gardien d'un poste important pour eux; vaincus, il les livrait à la vengeance de Paul et accourait s'offrir à ce prince en libérateur. Tout le prix cependant qu'il recueillit de sa perfidie fut un ordre de s'éloigner. On dit qu'il s'écria en le recevant : « *Je m'y attendais!* »

L'assassinat de Paul Ier préserva l'Angleterre d'une ruine et changea complètement la position de la France qui, au lieu d'avoir un puissant allié, se trouva en présence d'une formidable coalition.

ALEXANDRE Ier (1801-1825).

Alexandre n'avait voulu que détrôner son père. Il fut d'abord désespéré du parricide qui pesait sur sa conscience, mais il profita de ce crime et ne punit que faiblement les meurtriers. Son premier acte fut de rompre avec Napoléon pour faire alliance avec l'Angleterre. Il avait été élevé par le colonel Laharpe de Lausanne, qui avait inspiré à son élève des idées larges; aussi, le commencement de ce règne annonça que le jeune souverain appliquerait son intelligence au gouvernement de la Russie. Il réorganisa l'administration, réforma le code criminel et rétablit un sénat

dirigeant. Les universités de Vilna, de Derpt, reçurent de riches subventions; il favorisa l'affranchissement des serfs. Ces réformes intérieures ne l'empêchèrent pas de suivre d'un regard inquiet la marche des événemens en France. Afin d'arrêter les conquêtes de Napoléon, il augmenta ses armées, mit Corfou à l'abri d'une attaque et prit part, avec l'Angleterre, à la troisième et à la quatrième coalition. La Prusse et l'Autriche, qui agirent isolément, furent battues. Alexandre assista à la bataille d'Austerlitz en 1805, et laissa vingt-cinq mille hommes sur le champ de bataille. La deuxième campagne de Prusse, en 1807, à laquelle les Russes prirent une part si active, ne fut pas plus heureuse pour leurs armes: battus à Eylau, à Friedland, ils se retirèrent jusqu'au Niémen et furent obligés d'accepter la paix de *Tilsit*. La Pologne prussienne, sous le nom de grand-duché de Varsovie, fut donnée au roi de Saxe, dévoué à Napoléon. Les clauses secrètes du traité de Tilsit avaient une haute importance politique: Alexandre et Napoléon se partagèrent l'Europe continentale. Tandis que la France marcherait à la conquête de l'Espagne et du Portugal, la Russie s'emparerait de la Finlande et d'une portion de la Turquie d'Europe; le tsar accéda au système du blocus continental. Il n'y eût plus en Europe que deux grandes puissances : la France et la Russie; on étouffait les Iles britanniques, vouées à un système d'isolement qui devait leur être funeste.

Alexandre avait hâte de profiter des avantages de son traité; il soumit, en 1808, la Finlande et la Bothnie qui lui restèrent par la paix de Frédérik-

shamm en 1809, puis il commença les préparatifs d'une grande expédition contre la Turquie.

Napoléon avait de son côté mis à exécution ses projets; en 1808, il s'était emparé de l'Espagne, qu'il avait donnée à son frère Joseph; il vainquit ensuite la cinquième coalition à Wagram (1809), et imposa à l'Angleterre et à l'Autriche la paix de Vienne qui lui donna la possession des provinces Illyriennes. Le vainqueur devait rayer l'Autriche du nombre des nations et la diviser en petits Etats. Alexandre, alors, chercha par une coupable duplicité à tromper l'empereur des Français. Pendant qu'il envoyait sa flotte à Lisbonne pour le soutenir, il ordonnait à son amiral d'abandonner Junot et de se faire capturer par les Anglais: il fut obéi, et ses navires lui furent plus tard fidèlement rendus. Cette fausseté lui permit d'éviter un combat et de satisfaire tous les partis. Lors de la paix de Vienne il exigea Tarnopol et son district; enfin, loin de faire loyalement observer le blocus continental, il accordait secrètement une protection aux marchandises anglaises. Napoléon, indigné de la perfidie de son allié, est obligé de lui déclarer la guerre. Alexandre se prépare aux attaques de son redoutable ennemi: il encourage les Espagnols dans leurs révoltes contre les Français, fait de brillantes promesses à la Suède, et signe avec la Turquie la paix de Bukarest qui lui donne la Bessarabie et lui assure la possession des provinces méridionales. L'empereur des Français passe, en 1812, le Niémen à la tête de quatre cent mille hommes, et se porte à marches forcées sur Vilna, Vitepsk, Smolensk et Viazma.

La Russie ne se trouvait pas préparée au combat, Alexandre voulait prendre le commandement des troupes, et ses hésitations firent perdre un temps précieux. Le général prussien Pfuhl sauva la Russie en faisant adopter un système défensif et en formant le camp de Drissa. Le plan de Pfuhl consistait à battre les Français par l'immensité du pays et en reculant toujours. C'était un triomphe de retraite humiliant et sans gloire; mais Alexandre n'osait se mesurer avec le puissant génie de Napoléon. Malgré ce système, le succès eût couronné les armes françaises si les troupes avaient hiverné à Vitepsk ou à Smolensk pour attendre le printemps de 1813 et marcher alors sur Moscou et Pétersbourg. Napoléon ne veut point faire cette halte, il marche en avant, rencontre le 7 septembre Koutousof et les Russes à Borodino, et remporte sur eux une de ces grandes victoires qui renversent ordinairement les empires; huit jours après il était à Moscou.

Alexandre était terrifié, il se voyait à la merci d'un adversaire qu'il avait odieusement trahi, il n'hésita pas à sacrifier l'ancienne capitale de la Russie, et la fit incendier par des bandits. Cet acte qui est représenté comme un héroïsme de ses habitans, a été exécuté par ordre de l'empereur Alexandre. « On ne peut en faire honneur à personne, dit l'historien Schnitzler (dont l'attachement à la Russie ne peut être mis en doute); cet incendie a été l'effet de la rage semi-vandale, semi-patriotique, d'une populace éperdue, furieuse d'être abandonnée par les hommes des classes riches, au milieu de leurs maisons qu'ils

n'avaient pu emporter comme le reste de leur avoir. »
Il y a dans cette citation une grave erreur: le mot patriotique peut-il être employé lorsque l'historien avoue que le mobile qui fit agir la populace était la haine et la vengeance contre la classe opulente. Schnitzler oublie aussi de dire que les ordres de l'empereur Alexandre étaient formels, et que Moscou ne devait offrir à l'ennemi qu'un monceau de cendres et de ruines.

Les froids cependant n'étaient pas encore arrivés, Napoléon pouvait trouver dans les ressources de son génie les moyens de sauver son armée; il perdit un mois à négocier. Sa retraite, sous les rigueurs mêmes inaccoutumées de ce climat, fut désastreuse: quatre-vingt mille hommes seulement repassèrent la Bérésina.

Alexandre fut modeste dans sa victoire, il comprit que ni lui, ni ses généraux n'avaient le mérite du triomphe qui leur avait été donné par les neiges et les glaces. Souvent en parlant du feld-maréchal Koutousof, il disait: « Ce vieillard a raison d'être content, le froid l'a bien servi. » L'année suivante, Alexandre se mit à la tête de la sixième coalition et prit l'offensive en occupant, au mois de février 1813, le grand-duché de Varsovie. Napoléon répondit d'abord par les victoires de Lutzen et de Bautzen; les coalisés eurent alors recours à l'astuce et gagnèrent du temps par le fallacieux congrès de Prague. Les trois journées de Leipzig donnent l'Allemagne aux alliés qui franchissent le Rhin le 1er janvier 1814 et envahissent la France. Pendant trois mois Napoléon fait des prodiges

de génie, mais les coalisés arrivent sous les murs de Paris et entrent dans cette capitale. Alexandre occupe alors en Europe le premier rôle que l'Angleterre lui envie, et la France est réduite à ses limites de 1789, sauf Avignon et le Comtat qui lui sont laissés. Les souverains de la coalition se partagent au congrès de Vienne leurs immenses conquêtes; Alexandre prend pour sa part le grand-duché de Varsovie et rétrocède Tarnopol à l'Autriche. Tout-à-coup on apprend que Napoléon exilé à l'île d'Elbe a débarqué à Fréjus et n'a fait qu'une marche triomphale sur Paris. Tous les alliés reprennent les armes, et Waterloo termine la glorieuse carrière de Napoléon. Cet admirable génie, dont l'antiquité et les temps modernes n'offrent rien d'égal, tomba par la trahison. Vaincu en Russie par le climat glacé de ces régions, il ne dut sa défaite de Waterloo qu'à la perfidie. Alexandre, dont les troupes n'ont pas même combattu, accourt à Paris pour contrebalancer l'influence de l'Angleterre qui, déjà maîtresse de Malte, étend sa suprématie sur les îles Ioniennes. Il ne reste plus alors en Europe que deux grandes puissances, l'Angleterre et la Russie; mais ce sont deux rivales, toutes les deux désirent Constantinople; en Asie et en Amérique leurs possessions se touchent. Alexandre cherche à propager l'insurrection dans les provinces chrétiennes soumises à la Turquie, mais l'Angleterre et l'Autriche interviennent, et l'empereur de Russie meurt avant d'avoir pu voir se réaliser ses plus ardens projets. Alexandre expire subitement à Taganrog le 1er décembre 1825.

Alexandre descendait au tombeau avec un profond désespoir ; ses derniers instans furent troublés par la nouvelle qu'une redoutable conspiration était organisée dans les régimens de son armée. Longtemps on crut qu'il avait succombé à un empoisonnement, aujourd'hui on sait d'une manière certaine que sa mort a été occasionnée par une fièvre typhoïde.

Ce tsar a voulu faire de grandes choses ; tous ses essais n'ont pas réussi, mais plusieurs ont eu des résultats qui ont heureusement influé sur le développement de la civilisation en Russie. Si nous le jugeons sur sa politique extérieure, nous le trouvons plein de duplicité, déloyal, perfide, et, selon un mot célèbre, *faux comme un Grec du Bas-Empire,* mais si nous considérons seulement son gouvernement intérieur, nous voyons qu'il fît des efforts pour opérer d'utiles réformes, mais qu'il manqua de suite dans ses idées. Dès le commencement de son règne il supprima la police inquisitoriale de Paul Ier et s'occupa de réorganiser l'administration centrale ; il adoucit la censure, réduisit les impôts et les dépenses de la cour ; après s'être fait présenter les comptes détaillés du budget il le livra à la publicité. Son cœur généreux lui fit abolir la torture, la confiscation, et défendit les dons et les ventes de paysans ; les tribunaux furent réformés, les magistrats prévaricateurs furent soumis à des peines sévères, le sénat fut constitué en une haute cour de justice, et une commission fut instituée pour la confection du code. Il s'occupa ensuite de l'instruction publique, du commerce. C'est lui qui permit à chacun de ses sujets de choisir l'état qui

serait à sa convenance. Les voyages à l'étranger devinrent faciles; mais une des réformes les plus précieuses de son règne fut la permission donnée aux serfs d'acheter leur liberté; ils pouvaient devenir ensuite propriétaires. Sous ses auspices, sa mère créa un nombre immense d'établissemens de bienfaisance et des écoles qui devaient recevoir les nobles et les bourgeois. Alexandre y faisait de fréquentes inspections, afin de savoir si ses volontés étaient ponctuellement exécutées. Pendant une de ses tournées, en 1807, il vit un paysan qui se noyait dans la Vilia, s'élança à son secours et le sauva. Une société fondée pour les récompenses des belles actions lui décerna une médaille d'or que l'empereur accepta avec une joie modeste, et souvent il répéta que ce souvenir était un des plus doux et des plus agréables de sa vie. Lors d'une inondation de la Néva à Saint-Pétersbourg, en 1824, il risqua courageusement sa vie pour voler au secours des victimes de l'inondation.

Le tsar se faisait remarquer par une grande bienveillance pour tous; il voulait être le protecteur de tout son peuple et non d'une classe privilégiée. Il répondit à la princesse Galitzyne, qui demandait à l'empereur de soustraire son mari aux poursuites de ses créanciers : « Me mettre au-dessus de la loi, madame, « je ne le voudrais pas quand même je le pourrais. » Il fit souvent l'éloge des institutions libérales et montra toujours de la répugnance pour le pouvoir absolu.

Alexandre, malheureusement, n'avait point de persistance dans les idées; d'ailleurs, il se trouvait en face d'une plaie qu'il ne put jamais faire dispa-

raître : la vénalité. Menaces, châtimens, tous les moyens échouèrent pour extirper des mœurs cette dégradante passion du vol. Ses généraux, ses magistrats, ses fonctionnaires pillaient le trésor, rançonnaient tous ceux qui se trouvaient en rapport avec eux. Les généraux s'emparaient de la solde des soldats, de l'argent consacré à leurs subsistances et à leurs habillemens; les magistrats vendaient leurs jugemens; les fonctionnaires de toutes sortes n'agissaient que pour les dons qu'ils recevaient, et dès-lors favorisaient toujours ceux qui leur faisaient les plus riches présens. Cet état de choses, que nous retrouverons sous Nicolas, découragea tellement l'empereur Alexandre, qu'il abandonna la direction des affaires au général Araktchéïef. C'était un homme dur, sans probité, sans moralité, sans instruction, aux idées arriérées, et qui remplaça les réformes nombreuses de son maître par les entraves les plus tyranniques.

« Araktchéïef, dit l'auteur des *Révélations sur la Russie,* gouverna le monarque et l'état. Comme Richelieu, il apporta dans le gouvernement de bonnes intentions; mais, dans la pratique des affaires, il joignit à l'astucieuse sévérité de ce prêtre la cruauté sombre d'un oriental.

« Araktchéïef qui gouverna l'empereur, et par lui son peuple, fut gouverné lui-même par une femme, un démon sous forme humaine, qui le poussa aux actions les plus cruelles. A la fin, cette femme fut assassinée par une de ses esclaves, dont elle avait, dans un moment de caprice, fait fouetter la sœur, sa favorite, élevée par elle de la manière la plus soignée,

au sein du luxe et de la magnificence. Araktchéïef, en punition de ce meurtre, fit mettre à la torture tous ses domestiques, et comme, depuis le règne d'Élisabeth, la peine de mort n'existe plus légalement en Russie, si ce n'est pour le crime de haute-trahison, ils reçurent tous le knout. Ceux qui y survécurent furent envoyés dans une ville éloignée, dont le gouverneur était une de ses créatures, et condamnés à recevoir dix fois plus de coups de fouet qu'ils n'en pouvaient supporter.

« Il est, écrivait en 1800 l'auteur des *Mémoires secrets*, il est d'une brutalité révoltante qu'il exerçait déjà sur les cadets (les orphelins). Jamais poète pindarique ne fut plus impérieusement tourmenté de son Apollon, que cet homme n'est obsédé de son démon martial. Ses fureurs et ses coups de bâton ont déjà coûté la vie à plus d'un malheureux soldat, sous les yeux mêmes de Paul. Ce bourreau a même ramené dans le service russe une barbarie qu'on n'y connaissait plus : il outrage et frappe les officiers à l'exercice. »

Ce fut Araktchéïef qui, après la guerre de 1815, conseilla à l'empereur d'établir les colonies militaires qui permettraient de donner une position aux soldats qu'on était obligé de licencier et qui, en outre, fourniraient une précieuse réserve en cas de guerre. Son plan était de mêler d'abord quelques régimens avec les paysans serfs de la couronne, dans les contrées incultes et dépeuplées, puis par la suite d'appliquer ce système à l'armée entière. Il fut nommé directeur des colonies militaires, et commença en 1818 à mettre

son projet à exécution. Vers le commencement de 1825 ces colonies comprenaient soixante mille soldats mêlés à quatre cent mille paysans. Les frais d'établissement n'avaient coûté que 35 millions de roubles. (On sait que le rouble vaut 3 fr. 45 c. de notre monnaie.)

Les colonies militaires déplurent à tous les Russes et furent regardées avec défiance par l'Europe ; elles renfermaient, d'ailleurs, dans leur sein des dangers même pour la Russie.

L'empereur finit par tomber dans une profonde mélancolie. « Alexandre, dit l'auteur des *Révélations sur la Russie*, dont le caractère offrait un singulier mélange de vues libérales, de bienveillance, de finesse, jointes à une faiblesse indolente qui le livrait, lui et son empire, à la merci de ses confidens, connaissait parfaitement cette corruption de tout le système social. Aucune flatterie ne put jamais lui persuader qu'il fût un Pierre le Grand ou un Napoléon : aussi ne songea-t-il jamais à tenter une réforme, la plus difficile peut-être qu'on pût entreprendre. Il savait très bien que pour l'essayer avec quelque chance de succès, il devrait commencer par élever au décuple les salaires de ses officiers, ce que la situation de ses finances ne permettait pas, et d'établir la liberté illimitée de la presse, ce qui eût été regardé par ses ministres comme un acte insensé de francomanie. Dépourvu de l'énergie nécessaire pour discuter la question avec ses conseillers, même lorsqu'il sentait ce que leur conduite avait d'odieux et d'impolitique, il évita de remuer cette montagne

d'iniquités sociales; mais du moins il la vit exactement telle qu'elle était, et sachant bien qu'à moins de trancher le mal dans sa racine, tout acte de sévérité resterait inutile, il laissa la corruption marcher tête levée, au lieu de l'obliger, comme Nicolas, à se voiler du moins aux yeux du public. Aux vols patens de ses domestiques, il opposait pour toute vengeance une tranquille ironie, laissant à son ministre le souci des découvertes et l'ennui des punitions. Il disait froidement de ses sujets: « S'ils savaient où les mettre, ils me voleraient mes vaisseaux de guerre; — s'ils pouvaient m'arracher les dents sans m'éveiller, ils me les voleraient durant mon sommeil. »

« La nation russe, dit le comte Stanislas Plater, a fait preuve dans mainte occasion d'un grand caractère politique, auquel on ne saurait rendre trop de justice. En outre, bien des qualités estimables, bien des vertus privées brillent isolément parmi les habitans de la vaste Moscovie. Mais tout Russe éclairé conviendra avec nous, ou plutôt il l'avouera en gémissant, qu'il n'est pas en Europe de système de gouvernement plus immoral; que, basé sur la vénalité la plus déhontée, il en a fait une sorte de convention tacite, une habitude qui n'a plus rien de choquant, et qui en est venue au point que bien des gens en Russie ne peuvent plus se figurer un employé honnête homme. Cetté conviction a frappé de mélancolie les dernières années de l'empereur Alexandre. C'est elle encore qui a exalté l'imagination des conjurés de 1825, qui, pénétrés de la nécessité d'une réforme, et rêvant un meilleur ordre de choses, ont cru que

même le plus affreux bouleversement était préférable à cet état de corruption systématisée.

Partout où l'administration russe a été introduite, la vénalité a établi son empire. »

La nouvelle qu'une conspiration était organisée pour proclamer une république en Russie jeta Alexandre dans un extrême dégoût de la vie; d'ailleurs, un remords qui avait toujours pesé sur son esprit sembla se réveiller plus vivace dans les dernières années de son existence. Ce n'était pas lui qui avait porté une main homicide sur son père, mais c'était lui qui avait laissé la conspiration se développer, qui avait encouragé les assassins. Sa douleur fut violente lorsqu'il apprit la mort de Paul Ier, mais ses larmes ne lui valurent point un pardon; il ne put jamais se dissimuler qu'il avait été le complice des meurtriers, et l'idée du parricide vint souvent le terrifier au milieu de ses réflexions, ou dans ses rêves. Il ne put dès cette terre échapper à la justice divine, qui commença à lui infliger la punition d'un crime qu'il avait eu la faiblesse de laisser commettre.

Voici le jugement que Napoléon, pendant sa captivité, a porté sur Alexandre: « L'empereur de Russie est un homme infiniment supérieur aux souverains allemands: il a de l'esprit, de la grâce, de l'instruction; est facilement séduisant, mais on doit s'en défier; il est sans franchise; c'est *un vrai Grec du Bas-Empire.* Toutefois n'est-il pas sans idéologie réelle ou jouée; ce ne serait du reste, après tout, que des teintes de son éducation et de son précepteur. Croira-t-on jamais ce que j'ai eu à débattre avec lui?

Il me soutenait que l'hérédité était un abus dans la souveraineté, et j'ai dû passer plus d'une heure et user toute mon éloquence et ma logique à lui prouver qeue ctte hérédité était le repos et le bonheur des peuples. Peut-être aussi me mystifiait-il, car il est fin, faux, adroit... il peut aller loin. Si je meurs ici, ce sera mon véritable héritier en Europe. Moi seul pouvais l'arrêter avec son déluge de Tartares. La crise est grande et permanente pour le continent européen, surtout pour Constantinople ; il l'a fort désirée de moi, j'ai été fort cajolé à ce sujet ; mais j'ai constamment fait la sourde oreille. Cet empire, quelque délâbré qu'il parût, devait demeurer notre point de séparation à tous deux : c'était le marais qui empêchait de tourner ma droite. Pour la Grèce, c'est autre chose ! »

L'auteur de l'*Hermite en Russie* a tracé un portrait d'Alexandre qui nous initie aux détails de sa vie privée. « Le genre de vie qu'Alexandre a adopté depuis quelques années est si fort en opposition avec les premiers temps de son règne, qu'il atteste un fond réel de mélancolie. A peine au milieu de sa carrière et dans la force de l'âge, on lui voit mener une existence triste et solitaire. Levé à six heures dans toutes les saisons, il travaille jusqu'à huit ; ensuite il se promène et rentre pour déjeuner. A midi, accompagné d'un domestique, il monte en calèche et va à Pavlofski pour y voir l'impératrice-mère et les princesses. Au retour, il dîne seul ou avec l'impératrice et se promène quelque temps ; puis, il rentre chez lui et on ne le voit plus. Il consacre au travail ou aux courses rêveuses toutes les

heures qu'un souverain livre si volontiers aux douceurs des causeries intimes avec un petit nombre de familiers. Voilà pour l'existence champêtre. Quant à celle du Palais d'Hiver, sauf quelques légers changemens, elle est la même. A neuf heures du matin, je le vois se rendre très exactement à la salle d'exercices, située sur la place du Palais, pour y faire parader la garde montante. Ce devoir, qu'il s'est imposé, semble être pour lui un plaisir, quoique d'une nature assez monotone. Vers midi, il monte en calèche ou en traîneau, avec un seul cheval; souvent même il va à pied et toujours sans suite chez les grandes-duchesses; vers les deux heures il rentre, dîne, et tout est fini comme à Tsarsko-Sélo. Je ne l'ai vu qu'une seule fois au théâtre public. Les représentations de l'Hermitage sont tout-à-fait abandonnées; il ne va plus que très rarement dans quelques maisons particulières pour y causer librement; autrefois c'était une des choses qui lui plaisaient le plus. »

NICOLAS Ier.

Nicolas, fils de Paul Ier, est né le 6 juillet 1796. Plus jeune que son frère Constantin, il passa son enfance avec son autre frère, le grand-duc Michel. Vif, impétueux, le jeune Nicolas aimait peu les sciences exactes. Comme François Ier, c'était un gros garçon qui aimait le tapage, les jeux militaires, et qui avait des petits soldats dont il était le général. Ce goût pour les armes se développa encore plus tard avec une grande énergie et lui fit négliger ses études

classiques. Ce ne fut que plus tard qu'il fit des efforts pour réparer le temps perdu et qu'il acquit de profondes connaissances dans les sciences militaires et dans les diverses branches de l'administration de son gouvernement. Trop jeune pour prendre part aux guerres européennes, il vécut loin des combats. Après la paix, il visita les champs de bataille et parcourut l'Europe. Quelque temps après son retour, le 13 juillet 1817, il épousa Louise-Charlotte, fille aînée de Guillaume III, qui abjura la religion catholique pour se convertir au rite de l'église grecque, et prit les noms d'Alexandra-Fœdorovna. « L'union la plus parfaite, dit l'historien Schnitzler, on a pu longtemps dire la plus exemplaire, même par rapport à l'époux, a toujours présidé à ce ménage heureux. » Le 29 avril 1818, la naissance d'un héritier le combla de joie.

Le grand-duc Nicolas habita, jusqu'au jour de la mort de son frère Alexandre, son palais d'Anitchkof, retraite éloignée de la cour, qui lui permettait de vivre dans un isolement qu'il aimait, et de goûter toutes les joies de cette existence si douce et si calme de la famille. Il n'avait de contact avec le public que par ses fonctions d'inspecteur général du génie. Ses loisirs étaient consacrés à l'étude. Le jeune homme avait hâte de s'initier aux sciences modernes ; les soirées se passaient avec la grande-duchesse dans des lectures à haute voix. Cette existence si heureuse dura jusqu'à l'instant où une lettre de Taganrog annonça la mort d'Alexandre. Marie Fœdorovna, à la nouvelle de la perte de son fils, se retira seule avec Nicolas.

Après les instans donnés à la douleur, que se passa-t-il entre la mère et le fils? On l'ignore. Lui révéla-t-elle le secret qui était encore ignoré de tous? On le suppose; on croit même que Nicolas en était déjà prévenu longtemps à l'avance. Ces suppositions ne reposent sur aucun fondement; mais on pense qu'Alexandre, dans l'intérêt de la Russie, avait dû faire entrevoir à Nicolas la haute destinée qui lui était réservée.

L'ordre de succession avait été établi d'une manière fixe par Paul Ier; il avait réglé l'hérédité par ordre de primogéniture; les femmes ne pouvaient être appelées à la succession que par l'extinction de la branche masculine. Alexandre laissait trois frères : le grand-duc Constantin, né en 1779; le grand-duc Nicolas, né en 1796, et le grand-duc Michel, né en 1798. La succession appartenait donc à Constantin. L'avènement de ce grand-duc était regardée avec effroi par la nation, qui redoutait de voir en lui un second Paul Ier. Le fils aîné de cet empereur fantasque rappelait les traits physiques et l'organisation morale de son père. Sa figure portait le type Kalmouque; son nez était sans liaison avec le front, et ses yeux bleus étaient couverts de longs sourcils blancs. « Il est le digne fils de son père, disait l'historien Masson : mêmes bizarreries, mêmes emportemens, même dureté, même turbulence. Il n'aura jamais autant d'instruction et autant d'esprit, mais il promet de l'égaler et même de le surpasser un jour dans l'art de faire mouvoir une douzaine de pauvres automates. » Il n'avait jamais voulu rien apprendre que l'exercice et les manœuvres, et avait été très gâté par Catherine II, qui lui avait

donné le nom de Constantin avec la prévision qu'il s'emparerait un jour de Constantinople et en ferait un empire pour son petit-fils.

Le grand-duc, qui n'était point ambitieux, ne chercha jamais à réaliser les vœux de Catherine II ; ses pensées étaient absorbées non pas par la guerre, car il prétendait que les combats gâtaient les uniformes, mais par la passion des revues et des parades militaires. Sans aucune vue élevée, il n'attachait d'importance qu'aux plus petites choses : une moustache trop longue, un bouton décousu, un baudrier mal attaché, le jetaient dans une violente fureur ; la plus légère faute commise par les officiers pendant les manœuvres, était relevée d'une manière brutale. Plusieurs généraux, indignés de ces humiliations, donnèrent leurs démissions. Souvent, le grand-duc éprouvait de vifs regrets de ses emportemens, et se confondait en excuses qui ne pouvaient complètement guérir l'amour-propre justement blessé. Constantin était brave et donna des preuves de valeur en Italie et en Allemagne. Malgré sa dureté, son cœur renfermait quelques sentimens généreux qui, parfois, se révélèrent noblement.

Vers la fin de novembre 1815 il fut chargé du commandement militaire du royaume de Pologne, organisé sous les auspices de la Russie par le congrès de Vienne. Ses fonctions devaient se borner à celles de généralissime, mais il s'empara de la direction entière du gouvernement. Il joua alors un rôle peu digne en se mettant au service de la sainte-alliance comme chef de la police ; il couvrit la Pologne d'es-

pions et se montra un farouche proconsul. La censure fonctionna sévèrement, les opinions, les pensées mêmes des Polonais furent scrutées de la manière la plus humiliante; enfin, ce malheureux pays fut soumis à la plus détestable tyrannie. Constantin croyait le dédommager grandement en lui donnant une prospérité matérielle, mais le sentiment national était trop fortement blessé pour accepter cette insuffisante satisfaction.

Constantin avait été marié fort jeune, en 1796, à la princesse Julienne de Saxe-Cobourg, et au bout de quatre ans il avait complètement délaissé son épouse, qui se retira en Allemagne. Mais cette nature si rude et si grossière fut profondément impressionnée par une jeune Polonaise. Vers 1820, il rencontra à Vistoslaf Jeanne Grudzinska, dont le père était comte; il s'abandonna à la séduction magnétique exercée par la jeune Polonaise et voulut l'épouser. En Russie, le divorce existe à des conditions très rigoureuses, mais la volonté d'un grand-duc triomphe de bien des résistances. Le Saint-Synode lui donna la permission de se remarier, et le 5 juin il épousa Jeanne Grudzinska. L'empereur Alexandre en accordant son assentiment à ce mariage y mit une condition formelle qui, plus tard, devait changer l'ordre de succession au trône. Il paraît que Constantin, dans l'enivrement de son bonheur, accepta sans hésitation. Ces conditions restèrent un secret entre les deux frères et leur mère; aussi peut-on supposer que l'entretien qu'elle eut avec son fils, après avoir reçu la nouvelle de la mort d'Alexandre, fut un avis donné à son second fils.

Nicolas, après cet entretien, se rendit au sénat pour prêter serment de fidélité au grand-duc Constantin, alors à Varsovie.

Le conseil de l'empire venait de se réunir, et son président, le prince Lapoukine, envoya chercher aux archives un paquet scellé du sceau impérial que l'empereur Alexandre avait confié à la garde du premier corps de l'Etat. Ce paquet portait les lignes suivantes, écrites par Alexandre : « *Garder au conseil de l'empire jusqu'à ce que j'en ordonne autrement; mais si je venais à mourir, ouvrir ce paquet en séance solennelle, avant d'exécuter aucun autre acte.* » Lapoukine défit ce paquet et trouva un manifeste du dernier empereur, daté du 28 août 1823, et deux lettres : l'une était la renonciation de Constantin ; l'autre était l'acceptation de cette renonciation de la part d'Alexandre.

Le conseil se hâta de prévenir Nicolas que lui seul était l'héritier du trône, et il se rendit au Palais d'Hiver pour le proclamer souverain ; mais le grand-duc s'y opposa formellement et déclara qu'il n'était point empereur. « Je ne veux point le devenir, ajouta-t-il, aux dépens de mon frère aîné ; si le grand-duc maintient sa détermination et renonce à ses droits, seulement alors j'accepterai la couronne. » Le conseil insista, mais Nicolas fut inébranlable et força les grands corps de l'Etat et l'armée à prêter serment à Constantin. Ce dernier fut de suite averti par un courrier de ce qui se passait; mais loin de profiter de la loyauté qui lui offrait le trône, il n'y répondit que par la plus complète abdication ; il confirma de nouveau sa renonciation. Nicolas lui renvoya le

grand-duc Michel afin de vaincre son obstination, mais il persista à laisser la couronne à son frère cadet.

Cette lutte de générosité faillit plonger la Russie dans un abîme. Pendant que le pouvoir restait vacant, la conspiration qui avait torturé les derniers instans d'Alexandre faisait d'effrayans progrès dans l'armée. Le 24 décembre, Constantin fit savoir que sa résolution était définitive, et Nicolas fut dès-lors tsar de Russie. Le manifeste d'avènement fut signé ce jour-là; le lendemain, le conseil de l'empire, le sénat et le Saint-Synode prêtèrent serment de fidélité à Nicolas Ier Pavlovitch et à son héritier le grand-duc Alexandre. Pendant cette séance, une lettre du sous-lieutenant Rostoftsof fut remise au tsar; elle lui annonçait qu'un complot était organisé pour renverser la maison des Romanof et changer la forme du gouvernement. Afin de déconcerter les plans des conjurés, il fallait agir sans retard : on décida que dès le lendemain on ferait prêter serment à la garnison de Pétersbourg; les mesures les plus intelligentes furent prises pendant la nuit pour repousser l'émeute si elle venait à éclater, et les régimens sur lesquels on pouvait compter occupèrent le Palais d'Hiver et les principaux postes de la capitale.

Les conspirateurs n'étaient point encore prêts à agir, mais, se voyant découverts, il ne leur fut plus possible de retarder l'explosion du complot.

Les trois principaux agens des sociétés secrètes étaient : Conrad Ryléïef, secrétaire-général de la compagnie américaine, qui avait de l'énergie, mais

de la prudence, et qui voulait transformer l'autocrate des Russies en un monarque constitutionnel; Serge, prince Troubetzkoï, colonel d'état-major et gouverneur militaire de Kief, doué d'un caractère doux mais ambitieux; et enfin Eugène, prince Obolenski, lieutenant dans la garde impériale et aide-de-camp du général Bistrom. Ce dernier conspirateur était un tribun ardent et impétueux qui portait une haine profonde à l'empereur Nicolas.

Leurs principaux auxiliaires étaient: Batenkof, lieutenant-colonel, mécontent par suite d'un retrait d'emploi; Iakoubovitch, homme vindicatif qui, à la suite d'un duel, avait été chassé de la garde impériale; Pierre Kakhofski, ancien lieutenant de cavalerie, qui se jetait dans l'insurrection pour satisfaire ses instincts sanguinaires; les quatre frères Bestoujef, qui occupaient des grades dans l'armée et qui jouissaient d'une haute considération méritée par leurs brillantes qualités, puis enfin le colonel Boulatof, caractère léger et inconstant, incapable de suivre une idée sérieuse, commandant le 6e régiment de chasseurs. Tel était donc l'état-major de la conspiration. Les conjurés voulaient profiter de l'interrègne. Il fut décidé qu'on répandrait le bruit que Constantin acceptait la couronne, mais que Nicolas ne voulait pas la céder à son frère; les conjurés se diviseraient en deux bandes: les uns proclameraient Constantin, les autres Nicolas, puis, au milieu de la confusion, on les écarterait tous les deux de la couronne et on établirait un gouvernement provisoire qui changerait les institutions publiques. Le prince Troubetzkoï fut

nommé dictateur et Ryléïef resta chargé de la direction du mouvement.

Le 25 décembre, pendant que dans une réunion on délibérait sur l'exécution des projets, on reçut l'avis que le sous-lieutenant Rostoftsof venait de les trahir en livrant tous leurs secrets à l'empereur. « Vous le voyez, s'écria Ryléïef, nous sommes trahis; le gouvernement connaît déjà beaucoup de choses, mais il ne sait pas tout, et nous pouvons encore engager la lutte avec succès. » — « Oui, lui répondit-on, les fourreaux sont brisés, il n'est plus possible de cacher les sabres. » L'insurrection fut fixée au lendemain matin. « Tous les officiers aux gardes, raconte Schnitzler, devaient se rendre à leurs régimens respectifs, semer des propos inquiétans, ébranler la confiance des soldats, les décider à refuser le serment, les entraîner, et les premiers qui auraient consenti à faire cause commune avec eux devaient être dirigés sur la caserne du régiment le plus voisin pour l'entraîner à son tour, et ainsi de suite. Dans leur téméraire confiance, les conjurés voyaient déjà toute la garde réunie sur la place d'Isaac, devant le palais du Sénat, et, dans cette position, ils se proposaient d'attendre les mesures qui seraient adoptées par le gouvernement instruit de la défection des troupes. » Le farouche Iakoubovitch était chargé de se rapprocher le plus possible de Nicolas pour l'assassiner. Ce féroce conspirateur proposa de débuter par s'emparer des cabarets et d'enivrer les soldats et cette populace, désignée sous le nom de Mougiks, qui vit dans un complet abrutissement; on leur livrerait la ville pour

la piller et on l'entraînerait vers le Palais d'Hiver où résidait la cour. Tous les conjurés rejetèrent cet abominable projet et on s'en tint au premier plan.

Dès la pointe du jour, le 26, pendant que le sénat, le Saint-Synode et les autres autorités prêtaient serment à Nicolas Ier, les capitaines princes Chtchépine et Michel Bestoujef, et plusieurs officiers, visitèrent les 6e, 5e, 3e et 2e compagnies du régiment de Moscou, en disant qu'il fallait refuser le serment. « On nous trompe, disaient-ils, le grand-duc Constantin accepte la couronne; mais on l'a fait prisonnier ainsi que le grand-duc Michel. — L'empereur Constantin aime notre régiment et il doublera votre solde. Mort à ceux qui ne lui seront pas fidèles. »

Ces paroles produisirent un effet décisif sur les soldats; les armes furent chargées, et lorsque le général-major baron Fridrichs accourut pour arrêter la désertion, Alexandre Bestoujef le renversa d'un coup de pistolet. Le général Chenchine, qui se présenta ensuite, éprouva le même sort, et les soldats abandonnèrent leur caserne aux cris de: « Vive l'empereur Constantin! » pour aller s'établir sur la place du Sénat, derrière la statue de Pierre le Grand. Plusieurs habitans de la ville et la populace vinrent se joindre à eux.

A une heure de l'après-midi seulement Nicolas reçut la nouvelle que le régiment de Moscou s'était mis en état de rebellion. Il donna de suite l'ordre au régiment de Séménof de marcher contre les révoltés, et à la garde à cheval de se préparer à le suivre. Puis il courut avertir l'impératrice de tout ce qui se passait, l'encouragea à ne pas se laisser dominer par la peur, et prit

par la main le jeune grand-duc, âgé de huit ans, qu'il conduisit aux gardes du palais en leur disant : « Soldats, je vous confie mon fils ! c'est à vous de le défendre. » Tous jurèrent de se faire tuer en défendant leur précieux dépôt ; et le jeune enfant, qui possédait toutes les grâces et toute la naïveté de son âge, enlevé aussitôt sur les bras des soldats, fut comblé de caresses par ces hommes, heureux et fiers d'un pareil témoignage de confiance.

Le colonel Alexis Orlof était déjà parvenu à réunir plusieurs escadrons de gardes à cheval et demandait à l'empereur des ordres d'agir. Nicolas mit en état de défense le Palais d'Hiver et commanda à plusieurs régimens d'aller prendre position en face des rebelles ; lui-même se mit à la tête d'un bataillon et marcha contre l'émeute qui se composait alors d'environ quatre mille hommes.

L'insurrection faisait des progrès ; plusieurs compagnies passèrent devant Nicolas en criant : vive Constantin ! et il ne put en rallier qu'une seule. Les grenadiers du corps étaient entraînés par le lieutenant Panof, et, après avoir fait une tentative sans résultat contre la forteresse située au centre de la Néva, ils arrivèrent sur la place du Sénat. Tous les bataillons des équipages de la garde suivaient cet exemple et accouraient se joindre aux révoltés. Quelques engagemens commencèrent à avoir lieu ; plusieurs coups de fusils furent échangés avec la garde du palais du sénat, qui résista avec énergie. Cependant la révolte manquait de direction ; des trois chefs, un seul se montrait, c'était Iakoubovitch ; les autres n'osaient se

mettre à la tête de cette insurrection qu'ils faisaient éclater; ils attendaient le moment du succès pour paraître et profiter de la victoire. Nicolas Ier, au contraire, donnait des preuves d'un véritable courage; seulement, il ne dissimulait pas le désespoir que lui faisait éprouver une révolte qui allait faire répandre des flots de sang. Plusieurs fois il envoya vers les rebelles ses généraux pour demander leur soumission. Le comte Miloradovitch, gouverneur général de Pétersbourg, s'avança pour leur parler; Kakhofski le blessa mortellement d'un coup de pistolet. « Devais-je croire, s'écria ce brave militaire en tombant, que ce serait de la main d'un Russe que je recevrais la mort. » Ce meurtre excita les passions des révoltés, et un instant il y eut même de l'hésitation dans les rangs de plusieurs régimens de l'empereur. Les généraux osaient à peine compter sur leurs soldats; l'échauffourée pouvait tout-à-coup prendre d'énormes proportions.

Le métropolitain se rendit vers les insurgés; mais ses paroles ne furent pas même écoutées. Le grand-duc Michel, qui venait d'arriver, amenait un renfort de troupes; on se décida à réprimer vigoureusement la révolte. Pris à revers pendant qu'une charge de cavalerie les attaquait de front, ils résistèrent pendant plusieurs heures et ne furent dispersés qu'à coups de canons chargés à mitraille. Il paraît qu'on ne put d'abord décider les canonniers à faire feu et que ce fut le grand-duc Michel qui, saisissant une mèche, tira le premier coup de canon. A la seconde décharge, dit le rapport, les révoltés se dispersèrent et furent

poursuivis sur le quai Anglais et dans la rue Galernaïa où l'on arrêtait les fuyards: cinq cents furent faits prisonniers; les autres s'enfuirent de tous côtés. Les arrestations continuèrent pendant la nuit; les soldats rentrèrent dans leurs casernes en implorant la clémence de l'empereur. On ignore le nombre des victimes; les morts furent jetés sous les glaces de la Néva.

L'empereur accorda un pardon presque général, mais il sévit contre les chefs des révoltés. Le prince Troubetzkoï sauva lâchement sa vie par des révélations. Les principaux conjurés avouèrent courageusement à l'empereur qu'ils avaient voulu mettre des limites au pouvoir absolu du tsar, et donner à la Russie d'utiles réformes politiques. « Des vérités salutaires, mais pénibles à entendre, raconte l'historien Schnitzler, venaient de frapper l'oreille de l'autocrate, qui déjà avait trouvé des avertissemens de même nature dans les papiers des inculpés. L'impuissance des lois, la vénalité des juges; les concussions dont les plus hauts fonctionnaires se rendaient coupables et dont il ne devait pas tarder à avoir sous les yeux une preuve frappante; les injustices inouïes commises dans les dernières années; les punitions infligées sans qu'aucune loi y autorisât, tout cela lui fut révélé à la fois, avec tant d'ensemble, qu'il dut frémir à la vue de cet abîme où il semblait presque inévitable que tout l'ordre social ne s'engloutît. » On sut bientôt que la prestation de serment s'était faite sans opposition dans toutes les villes de l'empire, même parmi les colonies militaires de Novgorod, qui déjà donnaient des signes manifestes de mécontentement.

La Russie n'en avait cependant pas fini avec les insurrections. Une nouvelle révolte militaire éclata, en janvier 1826, dans le régiment de Tchernigov; elle fut presque aussitôt réprimée et les chefs arrêtés. Une haute-cour instruisit les deux procès et cinq chefs furent pendus à Pétersbourg. Lorsque l'ordre parut complètement rétabli, Nicolas se fit couronner à Moscou le 3 septembre 1826. Constantin parut tout-à-coup à cette solennité. Éprouvait-il des regrets de sa renonciation? Voulait-il, par sa présence, provoquer une démonstration hostile au nouvel empereur? Ses projets restèrent impénétrables: des mesures avaient été prises pour arrêter de suite la plus légère manifestation, et la cérémonie s'accomplit avec le plus grand calme. A dater de ce moment, Nicolas se vit souverain maître d'un pouvoir absolu et gouverna avec vigueur; nous ne pouvons pas dire avec habileté, parce que deux grands faits prouvent que s'il possède de brillantes qualités, il ne sait pas assez résister à l'influence des vieilles idées russes et en triompher. Son autorité sans limites lui permettait d'exécuter une réforme qui le plaçait au rang des plus grands souverains: il pouvait faire disparaître de son vaste empire la servitude qui empêchera toujours la Russie de se civiliser; il n'a osé opérer que de timides réformes sur les domaines de la couronne; d'un autre côté, la position qu'il vient de prendre en envahissant le territoire turc l'a mis au ban de l'Europe et a dévoilé une politique digne d'*un Grec du Bas-Empire*.

Laissons ces deux faits et suivons la marche des évènemens de ce règne. Aussitôt après son couron-

nement, le général Iermolof arrête les mouvemens des Vladikavkas; l'empereur envoie le général Paskiévitch faire la guerre à la Perse; la prise d'Erivan, d'Ardebil lui donne, par le traité de Turkmantchaï, l'Arménie jusqu'à l'Ararat et la navigation de la mer Caspienne. La Turquie est forcée de signer le traité d'Akkerman qui met la Moldavie, la Valachie et la Servie sous la protection du tsar.

A cette époque, une nouvelle grave parvint à Saint-Pétersbourg: les colonies militaires du gouvernement de Novgorod s'étaient révoltées, et les soldats colons, irrités par les exactions de leurs chefs, les avaient pendus à des arbres après les avoir torturés. Cette insurrection menaçait de prendre des proportions effrayantes. Le tsar n'hésite pas, il se rend avec un seul aide-de-camp sur le théâtre de la révolte et se présente brusquement aux mutins:

« Vous venez de commettre de grands crimes? Qui vous a poussé à ces assassinats? Répondez! »

Tous les révoltés se prosternent et demandent grâce.

« Expliquez-vous, je vous l'ordonne! reprend l'empereur. »

Les deux plus anciens colons s'avancent alors vers le tsar et lui donnent des détails si horribles sur les odieux traitemens dont ils sont l'objet de la part de leurs chefs, que Nicolas en est indigné.

« Allez, leur dit le tsar, que Dieu vous pardonne! Mais une autre fois ne vous faites pas justice vous-mêmes; votre empereur est là pour punir le coupable et protéger l'innocent. »

Cet acte de clémence pacifia tous les esprits et la révolte ne reparut plus dans les colonies.

Nicolas eut encore l'occasion de déployer son courage dans une circonstance où sa capitale était plongée dans le deuil. Le choléra avait jeté l'effroi dans tous les esprits et le peuple, dans son ignorante superstition, l'attribuait à des empoisonnemens causés par les médecins et par les étrangers. Déjà plusieurs personnes avait été massacrées dans les rues. Un matin, la place Sennaïa est envahie par une foule armée qui prend la résolution d'exterminer tous les médecins et tous les étrangers. L'empereur qui travaillait dans son cabinet apprend le motif de ce tumulte; il s'élance sur un droschky à un cheval et paraît subitement au milieu de la foule.

L'empereur! l'empereur! s'écrient des milliers de voix.

Nicolas arrête son droschky, et, dominant la foule, il dit:

« Où allez-vous malheureux? Vous voulez égorger des innocens! Frappez votre poitrine et implorez le pardon de Dieu pour vos péchés; ce sont vos péchés qui ont attiré sur vous la calamité qui vous désole... à genoux! »

La foule entière tombe à genoux, puis se hâte de se disperser. Il n'y eut plus, dans la suite, de crimes commis contre les prétendus empoisonneurs. Les paroles du tsar avaient frappé trop vivement les esprits pour que l'impression s'en effaçât jamais.

L'adroite politique de l'empereur Nicolas persuada à l'Angleterre et à la France de proclamer l'indépen-

dance de la Grèce. Avec le concours de ces deux puissances, il détruit la flotte turque à Navarin en 1827, et continue seul ensuite la septième guerre turque, où le général Paskiéwitch entreprend une campagne qui se termine en 1829 par la paix d'Andrinople, désastreuse pour l'empire ottoman. Nicolas n'arrête sa marche sur Constantinople que pour un instant ; il laisse la France prendre Alger et lui promet un agrandissement sur le Rhin, mais à la condition qu'il s'emparera de la Turquie d'Europe. La France prit Alger, mais la révolution de 1830 arrêta les projets du tsar sur Constantinople. Une violente insurrection éclate en même temps (1830) à Varsovie et chasse le grand-duc Constantin. Ce pays, abandonné par l'Europe à ses propres forces, succombe après une héroïque résistance. La mort empêche le général Diébitch et Constantin de jouir du succès des Russes : ils meurent tous les deux du choléra. Varsovie opéra sa soumission le 8 septembre 1831. La malheureuse Pologne fut livrée à la vengeance de Nicolas qui, loin de se montrer clément, abusa de sa victoire en exerçant une rigueur indigne contre un peuple qui obéissait au généreux sentiment de reconstituer sa nationalité. Supplices, confiscations, exils en Sibérie, jettent l'effroi dans tous les esprits ; le costume national est prohibé, la langue russe est imposée, la religion catholique est outragée.

Un crime, le plus grand qui se puisse jamais commettre par un souverain, s'accomplit sans pitié : des enfans sont enlevés à leurs mères et transportés en Russie, où la plupart succombent sous les

mauvais traitemens qu'ils éprouvent. Pas un autre souverain de l'Europe n'eût osé violer ainsi les droits sacrés de la maternité.

Nicolas I[er] prit pour prétexte le triomphe du principe révolutionnaire en France pour se constituer le défenseur de la légitimité. Son influence s'étendit sur l'Allemagne entière, et la Prusse ne fut plus que sa docile alliée; l'Autriche conserva un peu plus d'indépendance. La Russie était alors arrivée au plus haut point de sa prospérité. Il y avait à peine deux siècles que son étendue était de huit millions de kilomètres carrés et de douze millions d'habitans; sous Nicolas, sa superficie est arrivée à vingt-et-un millions de kilomètres carrés et à une population de soixante millions d'âmes.

En 1831, la guerre éclate entre l'Egypte et la Turquie. Lorsqu'après la prise de Brousse Ibrahim menace la Turquie d'Europe, Nicolas offre à Mahmoud une flotte contre Méhémet et couvre Constantinople avec ses vaisseaux. La France et l'Angleterre interviennent; Ibrahim s'arrête et reçoit Adana et la Syrie. La Russie obtient, en 1833, pour son adroite assistance, le traité d'Unkiar-Skélessi qui lui accorde la libre entrée des Dardanelles, *fermée à toutes les autres puissances*, en cas de guerre; plus tard, il arrache encore à la Turquie le Delta du Danube. Enfin, d'accord avec l'Angleterre, il pousse en 1839 à la révolte le vice-roi d'Egypte. Un instant on put croire que la Turquie allait passer à la Russie et que l'Egypte devenait possession anglaise, lorsque l'attitude de la France, laissée à l'écart par le traité secret de Brunov,

et la précipitation des Anglais à occuper le littoral de la Syrie, rompent l'accord des autres puissances. Mahmoud venait de mourir, et un jeune homme sans expérience montait sur le trône. Tous les plans furent ajournés. La Russie, cependant, n'en continua pas moins de travailler sourdement à la réalisation de ses projets.

En 1850, elle s'adressa, de nouveau à l'Angleterre et lui offrit de se partager l'empire ottoman. Le tsar entretint longuement lord Seymour, ambassadeur d'Angleterre à la cour de Saint-Pétersbourg, sur les moyens à employer pour chasser les Turcs de l'Europe et obtenir la neutralité des puissances occidentales. (Ces correspondances, ces conversations où Nicolas épanchait ses plus secrètes pensées, ont été livrées à la publicité.) L'Angleterre refusa. Nicolas se décida alors à agir seul; mais il manqua d'audace. Le prince Mentchikof arrive à Constantinople au mois de février 1852; sans s'adresser au visir, il se présente de suite devant le sultan, et sous le prétexte de protéger les chrétiens grecs, il exige, pour le tzar son maître, le droit de protectorat sur tous les sujets de l'Empire turc, appartenant à la communion grecque. Cette demande n'était rien moins que la déchéance du sultan. Les négociations s'établissent entre la Turquie, la France et l'Angleterre d'une part, et la Russie de l'autre. Les préparatifs du tsar deviennent même si menaçans, qu'une flotte anglo-française va mouiller à Bésika. Il n'en continue pas moins les protestations les plus pacifiques aux puissances occidentales, et pendant qu'il déclare que son intention est de respecter

l'intégrité de l'empire ottoman, son armée passe le Pruth et occupe la Valachie et la Moldavie. Les flottes anglo-françaises franchissent alors les Dardanelles et vont s'établir à Béïcos pour défendre Constantinople; elles occupent ensuite la mer Noire, se montrent à Varna, bombardent le port militaire d'Odessa, chassent les Russes de la côte asiatique et bloquent les vaisseaux du tsar dans le port de Sébastopol. Pendant que ces événemens maritimes se passent, d'autres faits très importans s'accomplissent sur terre. Cent mille Français, sous le commandement du maréchal Saint-Arnaud, et cinquante mille Anglais, commandés par le général lord Raglan, débarquent à Gallipoli et viennent porter secours au sultan, dont l'armée, forte de trois cent mille hommes, a pour général Omer-Pacha. Les troupes turques se battent avec une admirable bravoure: plusieurs rencontres meurtrières ont lieu, et toujours elles sont funestes aux Russes. Le maréchal Paskiéwitch cherche à effacer ces échecs par un éclatant succès: il fait occuper la Dobrutcha par une division de son armée, et assiège Silistrie avec quatre-vingt mille soldats; mais le brave Moustapha-Pacha repousse tous ses assauts et les Russes se retirent en laissant vingt-cinq mille morts devant cette ville qu'ils n'ont pu prendre.

La France et l'Angleterre promettent un concours puissant et actif à la Turquie, et remplissent toutes leurs promesses. La Grèce, soulevée par les intrigues de la Russie, menace les provinces turques, aussitôt une division anglo-française occupe Athènes et force le roi Othon à faire une prompte soumission. Deux

escadres, l'une anglaise, commandée par l'amiral Napier, l'autre française, sous les ordres de l'amiral Parseval-Deschesne, se présentent dans la Baltique, bloquent tous les ports russes, menacent les côtes de la Finlande et le port militaire de Cronstadt. Une armée de débarquement, dirigée par le général Baraguey-d'Hilliers, est transportée par les vaisseaux anglais, et va appuyer les opérations de nos flottes dans la Baltique. L'importante citadelle de Bomarsund ne peut soutenir qu'une attaque de quelques heures et se rend sans condition.

Tels sont les événemens qui, à l'heure où nous écrivons, se développent avec une rapidité menaçante pour la Russie. Quelle en sera l'issue? Sans vouloir chercher à percer l'avenir on peut déjà assurer que l'empire du tsar subira un amoindrissement qui ne lui permettra plus de troubler impunément la paix de l'Europe. L'entrée des Dardanelles sera libre; la navigation de la mer Noire sera permise à toutes les nations; les provinces danubiennes seront mises à l'abri d'un envahissement qui est une menace constante dirigée contre la Turquie.

Cette guerre ne sera pas seulement un coup funeste à la prospérité matérielle de la Russie, elle sera aussi fatale à son influence et à sa considération politique. Tandis que les gouvernemens de Napoléon III et de la reine d'Angleterre ouvrent des négociations fermes mais d'une parfaite loyauté, le tsar se conduit avec une indigne duplicité; toutes les paroles de ses ministres sont en contradiction avec ses actes, il en arrive même à nier l'évidence des faits qui sont main-

tenus dans leur exacte vérité par le gouvernement de l'empereur des Français et le parlement d'Angleterre, qui, tous deux, protestent avec une éloquente indignation contre de pareilles manœuvres.

Le tsar avait été enivré par son éclatante prospérité; trop souvent on lui avait dit qu'il était le souverain maître du monde; trop souvent on lui a répété qu'il pouvait, par un seul acte de sa volonté, asservir l'Europe. Le jour de l'humiliation est arrivé! Le ciel commence déjà à lui demander compte du sang de la Pologne! L'empereur Napoléon III et la reine Victoria ont accepté la noble mission de défendre la civilisation contre les envahissemens des barbares du Nord; ils accomplissent dignement ce rôle providentiel.

V.

Administration.

Les grands corps administratifs de la Russie sont : le Conseil de l'empire, le Saint-Synode et le Sénat dirigeant.

Le Conseil de l'empire, établi en 1810, est chargé de l'examen des projets de loi et de tout ce qui concerne les mesures administratives que l'empereur veut lui soumettre. Les membres du conseil, au nombre de quarante, sont nommés par l'empereur; ils sont divisés en cinq sections : lois; — affaires de la guerre et de la marine; — affaires civiles et ecclésiastiques; — économie publique, administration, commerce; — affaires de Pologne. — Une commission des suppliques fonctionne sous la direction du Conseil.

Le Saint-Synode s'occupe de tout ce qui concerne les affaires ecclésiastiques et ne dépend que de l'empereur, qui s'y fait représenter par un haut-procureur. Ce procureur, par un singulier contraste, est aujourd'hui un général de cavalerie.

Le Sénat dirigeant fut créé en 1711. Alexandre l'a réorganisé en 1802 et s'en est réservé la présidence. Le Sénat promulgue les décrets de l'empereur et les fait exécuter; il connaît en dernier ressort des causes criminelles et civiles; il surveille les finances de l'empire, s'occupe des affaires héraldiques et peut prendre l'initiative de projets ayant pour but des améliorations. Ce premier corps de l'Etat est divisé en onze sections: six résident à Pétersbourg, trois à Moscou et deux à Varsovie.

L'empereur a le droit d'annuler toutes les décisions de ces trois grands corps de l'Etat. Cette dépendance leur enlève toute liberté d'action, et ils ne sont que les agens du tsar dont ils exécutent les ordres.

Le comité des ministres ne prend son rang qu'après les trois grands corps de l'Etat; il est sous la présidence de l'empereur et se divise en neuf départemens: maison de l'empereur; — domaine de l'empire; — affaires étrangères; — guerre; — marine; — intérieur; — instruction publique; — finances; — justice. — Viennent ensuite : la poste impériale; — les voies de communication; — contrôle de l'empire.

Chaque chef-lieu de gouvernement possède une chambre de régence chargée de l'administration générale, une chambre des finances, un comité de charité publique, des banques et un tribunal; chaque district a un tribunal de police; les villes ont une sorte de municipalité élue par les habitans; des gouverneurs administrent les provinces et sont en rapport direct avec les ministres.

Tous les fonctionnaires forment quatorze classes

qui correspondent au grade de l'armée. Cette singulière organisation enrégimente la nation; « elle soumet, dit M. Léouzon Le Duc, à l'appareil et aux distinctions extérieures du régime militaire; c'est ce qu'on appelle le *tschinn*. L'ordre des grades dans l'armée sert, en effet, de type à tous les rangs du *tschinn*. On en compte quatorze: 1° feld-maréchal; 2° général en chef; 3° lieutenant-général; 4° major général; 5° brigadier (supprimé); 6° colonel; 7° lieutenant-colonel; 8° major; 9° capitaine; 10° capitaine en second; 11° (supprimé); 12° lieutenant; 13° sous-lieutenant; 14° enseigne. A ces quatorze degrés correspondent tous les titres ou fonctions, soit de l'ordre civil, soit de l'ordre religieux, de l'ordre maritime ou académique; ce qui donne lieu à l'échelle suivante: 1° chancelier de l'empire, amiral général, patriarche; 2° conseiller intime actuel, grand chambellan, grand maréchal, grand maître de la cour, grand échanson, grand écuyer, grand veneur, amiral, métropolitain; 3° conseiller privé, maître de la cour, maréchal de la cour, écuyer, veneur, grand maître des cérémonies, directeur des théâtres impériaux, vice-amiral, archevêque; 4° conseiller d'Etat actuel, contre-amiral, évêque; 5° conseiller d'Etat, vicaire-général; 6° conseiller de collége, de guerre, de manufactures, fourrier de la chambre, capitaine de premier rang, protopope; 7° conseiller de la cour, maître des équipages, capitaine de second rang, grand-maître des mines; 8° assesseur de collége, intendant des fourrages, lieutenant capitaine, prêtre, maître de mines, docteur en philosophie, membre de l'académie des beaux-arts, etc.;

9° conseiller titulaire, fourrier de la cour, lieutenant, maître ès-arts; 10° secrétaire de collége, diacre, candidat au grade de maître ès-arts; 11° secrétaire de vaisseau; 12° secrétaire du gouvernement, échanson, enseigne de marine, sous-diacre, étudiant actuel; 13° secrétaire provincial, registrateur du sénat, du Saint-Synode et du cabinet; 14° registrateur du collége, sacristain, étudiant simple.

« Tous les individus compris dans le *tschinn* sont nobles de plein droit. Toutefois, les priviléges de la noblesse ne leur appartiennent pas à tous dans la même étendue. Ceux-là seuls en jouissent complètement qui se sont élevés à la neuvième classe dans le service militaire, et à la cinquième classe dans le service civil. Des nobles de ce genre, quelle que soit leur origine, sont aussi nobles que les premiers nobles de l'empire et transfèrent leurs droits à leurs descendans; les autres, au contraire, ne possèdent que la noblesse personnelle, laquelle s'éteint avec eux.

Chaque employé qui passe d'un rang dans un autre paie à l'Etat un droit proportionnel.

« Un vice capital du *tschinn*, c'est la disproportion qui existe souvent entre les rangs et les places auxquelles il donne droit. Telle place importante et fort lucrative est attachée à un rang inférieur, tandis qu'un rang supérieur accompagne une place plus que modeste. De là une extrême confusion dans la hiérarchie administrative, qui se voit ainsi encombrée d'ambitions injustifiables et de flagrantes nullités. Supprimez le *tschinn*, chaque place aura sa valeur

réelle, et on ne sera plus à se prendre de doute sur la capacité du titulaire qui l'occupera.

« Le *tschinn* n'est pas la seule entrave que rencontre dans sa marche l'organisation administrative de la Russie. Les rouages de cette organisation sont si compliqués, le personnel qu'elle emploie est si nombreux, que rien n'est plus rare que de voir une affaire s'expédier en temps opportun dans ses bureaux. Dans tous les cas, c'est une accumulation d'écritures qui effraie. Nulle part les abus de la bureaucratie ne sont poussés si loin que dans les ministères russes. Ajoutez à cela l'ignorance de la plupart des employés, leur mauvais vouloir, leur monstrueuse vénalité: que d'obstacles insurmontables! En général, on peut dire que si de tous les Etats de l'Europe l'empire russe est le plus énergiquement gouverné, il est de tous le plus pitoyablement administré. »

Armée. — Marine.

Il n'existe point en Russie un recrutement régulier : le seigneur choisit les serfs qui doivent faire partie de la levée demandée par l'empereur. Comme les Russes éprouvent la plus grande répugnance pour le service militaire, les serfs désignés pour le départ sont enlevés pendant la nuit et dirigés sur les corps où ils doivent être enrégimentés. Leur instruction se fait à coups de bâton. Maltraités, soumis à un mauvais régime, la mortalité en enlève le tiers la première année. Les serfs qui sont de belle taille et qui paraissent vigoureusement constitués, sont réservés pour

la garde impériale. L'auteur des *Révélations sur la Russie* publie à ce sujet les détails suivans : « Tant qu'ils sont sous les armes, les soldats de la garde sont des plus imposans. D'une taille élevée, d'un port martial, quoique trop roide, vêtus avec goût d'un uniforme coupé avec art et ajusté sur chaque homme individuellement, ils auraient été dignes de sortir des mains du feu roi de Prusse, dont l'empereur Alexandre disait qu'en lui donnant la couronne la fortune avait gâté un admirable maître tailleur. Il y a toutefois quelque chose de burlesque dans le résultat des efforts qu'on a tentés pour perfectionner la tournure des soldats et des officiers : leurs pantalons les serrent tellement à la ceinture que l'estomac remonte et se porte en avant de la manière la plus disgracieuse, surtout chez le soldat, où cet organe engloutit d'énormes quantités de pain noir.

« Après la revue, lorsqu'il a quitté ses armes, on est surpris de voir à quelle misérable créature toute cette machine se réduit ; combien il est maigre, étroit de poitrine, mal tourné ; comme la force musculaire, le nerf et l'élasticité manquent à ce grand corps, qui rappelle la croissance prématurée d'un écolier ; combien enfin les soldats de la garde de l'autocrate sont loin de cet air de santé, de ces formes athlétiques, de ces proportions martiales qui distinguent les gardes du corps anglais. Dans tous ces régimens qui font l'orgueil de l'armée russe, il existe à peine un seul homme dont la taille n'offre pas de défectuosités saillantes. Cette observation ne s'applique pas aux régimens de la ligne, composés d'hommes d'une sta-

ture fort inférieure, et l'on peut en inférer que ces hommes si grands sont plutôt des monstruosités que la fleur des soixante millions d'individus parmi lesquels on les choisit. »

L'effectif de l'armée russe s'élève à environ sept cent mille hommes et à quinze cents canons. Sa marine se compose de quarante-cinq vaisseaux de ligne, de trente frégates et de trois cents petits navires armés. C'est un matériel formidable; mais les vaisseaux sont en bois de sapin et mal construits; les officiers de marine sont peu instruits et les serfs ne font que de détestables matelots. Aussi, voyons-nous les vaisseaux russes refuser de combattre nos escadres et se réfugier sous les canons de leurs forts.

L'Eglise Russe.

Le christianisme a été introduit en Russie au commencement du onzième siècle. Lors du schisme de Phocius, ses partisans se rendirent en Moscovie, où ils prêchèrent ses doctrines. Les principales divergences qui existent entre les deux Eglises grecque et latine, consistent en ce que l'Eglise russe rejette la suprématie du pape et qu'elle refuse de croire que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, mais seulement du Père par le Fils. Les Russes baptisent par immersion et les Latins par aspersion. Il y a encore scission sur plusieurs autres points. Pierre Ier a soumis l'Eglise à l'Etat en abolissant le patriarcat, qu'il remplaça par un Synode dont les membres sont nommés par le tsar. Les prêtres, qui portent le nom de popes,

ont la liberté de se marier; ils sont ignorans, sans moralité, d'une gourmandise proverbiale, et voués presqu'à l'indigence. « L'autocrate, dit un historien, est à lui seul pope et concile ; il tranche les questions de théologie les plus difficiles, modifie le culte comme il l'entend, impose les croyances nouvelles, décrète des saints et les destitue. »

L'empereur Nicolas persécute tous les autres cultes; il emploie les moyens les plus violens pour convertir les catholiques et les protestans. La confiscation, l'exil, la mort, frappent ceux qui osent résister à ses ordres. Il y a quelques années, les soldats du tsar pénétrèrent le sabre à la main dans une église où les habitans d'un village étaient réunis pour entendre la messe. On leur dit que l'empereur leur intimait l'ordre d'embrasser la religion grecque; sur leur refus, les soldats les poursuivirent à coups de sabre jusque sur un étang qui était gelé. On en brisa la glace, et tous ceux qui avaient échappé au massacre furent noyés. Souvent, les agens du tsar emploient des moyens plus persuasifs, et c'est à l'aide d'argent et d'eau-de-vie qu'ils obtiennent des conversions.

Il est difficile de se faire une idée de la superstition des Russes. Ils n'entreprennent rien un lundi, qui est un jour néfaste; les maladies épidémiques sont considérées comme l'œuvre du mauvais œil, et on fait les plus grossiers exorcismes pour les chasser; on croit que le cheval qui a une colique a avalé le diable ; le pigeon est regardé comme un être sacré. La vénération pour les images va jusqu'à l'idolâtrie.

Commerce et Industrie.

Le commerce et l'industrie sont exercés en Russie par une classe qui ne peut être comparée à la bourgeoisie des autres pays. Ce sont des marchands, des artisans, des serfs affranchis, inscrits sur un registre spécial et divisés en plusieurs catégories. Ils ne peuvent posséder des terres à esclaves et n'ont le droit que d'acheter des maisons, des usines et des jardins. Tous les trois ans, ceux qui ont vingt-cinq ans et qui justifient d'un revenu de cinquante roubles, se réunissent en assemblée générale pour délibérer sur leurs intérêts et nommer un président.

Les bourgeois russes sont divisés en trois catégories ou *guildes*. Les serfs qui font le commerce avec l'autorisation de leurs seigneurs ne sont pas classés. Les deux premières guildes sont exemptes des châtimens corporels et jouissent de priviléges assez étendus; l'empereur Nicolas les protége d'une manière toute particulière et les a placés dans la huitième classe de la noblesse. Le nombre des commerçans ne s'élève en Russie qu'à cinquante mille. Rien ne prouve plus la mauvaise organisation sociale de ce pays que ce chiffre aussi restreint. L'empereur lutte en vain contre le mépris que les nobles ont pour le commerce et l'industrie. Il n'a pu encore parvenir à placer cette classe si intéressante et si utile de la société au rang qu'elle doit occuper; c'est par elle que les états deviennent prospères, qu'ils jouissent des avantages de la civilisation; mais il arrive un moment où le

travailleur intelligent, économe, attire en sa possession non seulement le capital mais encore la propriété territoriale; le seigneur russe comprend cela: il craint la dépossession. Par un profond sentiment d'égoïsme il comprime l'essor du commerce et de l'industrie. « Un siècle se passera, a dit un écrivain, avant qu'un Lafitte russe soit possible. »

Les grandes industries de ce pays sont exercées par des étrangers que le tsar appelle dans son pays. Les usines, les fabriques, sont dirigées par des Anglais ou par des Français. Cette contrée ne peut d'ailleurs avoir de rapides voies de communications qu'au prix des plus grands sacrifices. La construction des chemins de fer est presque impossible; il faut lutter contre un terrain marécageux et contre le climat: aussi la Russie ne possède qu'un seul chemin de fer, celui de Pétersbourg à Moscou.

Littérature. — Monumens.

Les lettres n'ont point trouvé en Russie un sol fécond. Au moyen-âge, lorsqu'elles commençaient à inspirer l'imagination des chroniqueurs, les sauvages invasions des Tartares les comprimèrent. L'avènement des Romanof à la couronne favorisa leur développement. Jean IV et Pierre le Grand se montrèrent protecteurs intelligens des hommes de lettres; mais comme ils avaient peu de confiance dans le talent des écrivains, ils s'occupèrent surtout de faire faire des traductions. La littérature ne put ainsi prendre ce caractère original qui seul donne la

vie et le sentiment aux œuvres littéraires. Les Russes se sont longtemps traînés dans une triste voie d'imitation; cependant, depuis quelques années, nous avons à signaler un mouvement très marqué vers une littérature nationale. Le savant Lomonosoff a publié de remarquables travaux sur les classiques d'Athènes et de Rome. Karamsin, auteur d'une Histoire générale de la Russie, a fait preuve d'une profonde érudition, d'un esprit de critique très élevé, d'élégance de style, et d'une grande élévation dans les idées qui atteignent même les hautes régions de la philosophie de l'histoire. Pouschkin est un poète dont l'imagination est sœur de celle de lord Byron et de Gœthe; sombre et profonde, elle jette de vives clartés sur les passions du cœur humain et sur nos aspirations vers la vie future. Le fabuliste Kryloff est un conteur charmant qui vaut notre Florian. Les tragédies de Kamakoff et ses poésies lyriques sont admirables de verve et d'élans patriotiques. Viennent ensuite les romanciers Gogol, le comte de Sollohoub, le comte de Tourguenief, Lermontoff, Mourawieff, Batoschkoff et Sagoschkin; les poètes Wenevitinoff et Wiasemski. Deux charmantes femmes, Mme Pauloff et la comtesse Rostopschkin, ont fait entendre à la Russie des chants poétiques aussi grâcieux que ceux de nos dames françaises, Desbordes-Valmore et Tastu.

Cette liste bien restreinte et pourtant presque complète, des écrivains russes, prouve combien la littérature a pris peu de développement dans cette contrée. La censure qui comprime l'élan de toutes les idées maintiendra aussi longtemps qu'elle existera la

Russie dans cet état constant d'infériorité, si on la compare aux autres peuples de l'Europe.

L'empereur Nicolas ne pouvant à sa volonté créer une littérature, a fondé de riches musées et bâti de magnifiques monumens. Ses collections scientifiques sont aussi nombreuses que celles de la France; elle n'a rien à nous envier pour ses monumens, ses musées, ses bibliothèques, ses académies. Près d'un cinquième de la ville de Pétersbourg est occupé par des édifices d'une construction grandiose : le Palais d'Hiver, l'Ermitage, le Sénat, l'Amirauté, l'Etat-Major, la colonne Alexandrine, la statue équestre de Pierre le Grand, l'église Saint-Isaac et une foule d'autres monumens sont construits avec la plus grande magnificence.

Physionomie des Seigneurs russes à leur départ et à leur rentrée en Russie.

M. de Custine raconte un fait qui peint exactement la tyrannie qui pèse sur le grand seigneur russe.

« Ce matin, à Lubeck, le maître de l'auberge, apprenant que j'allais m'embarquer pour la Russie, est entré dans ma chambre d'un air de compassion qui m'a fait rire : cet homme est plus fin, il a l'esprit plus vif, plus railleur que le son de sa voix et sa manière de prononcer le français ne le feraient supposer au premier abord.

« En apprenant que je ne voyageais que pour mon plaisir, il s'est mis à me prêcher avec sa bonhomie allemande pour me faire renoncer à mon projet.

— « Vous connaissez la Russie, lui dis-je?

— « Non, monsieur, mais je connais les Russes, il en passe beaucoup par Lubeck, et je juge du pays d'après la physionomie de ses habitans.

— « Que trouvez-vous donc à l'expression de leur visage qui doive m'empêcher de les aller voir chez eux ?

— « Monsieur, ils ont deux physionomies ; je ne parle pas des valets qui n'en ont pas une seule, je parle des seigneurs : quand ceux-ci débarquent pour venir en Europe, ils ont l'air gai, libre, content ; ce sont des chevaux échappés, des oiseaux auquels on ouvre la cage ; hommes, femmes, jeunes, vieux, tous sont heureux comme des écoliers en vacances : les mêmes personnes à leur retour ont des figures longues, sombres, tourmentées ; leur langage est bref, leur parole saccadée ; ils ont le front soucieux : j'ai conclu de cette différence qu'un pays que l'on quitte avec tant de joie et où l'on retourne avec tant de regret, est un mauvais pays.

— « Peut-être avez-vous raison, repris-je ; mais vos remarques me prouvent que les Russes ne sont pas aussi dissimulés qu'on nous les dépeint ; je les croyais plus impénétrables.

— « Ils le sont chez eux ; mais ils ne se méfient pas de nous autres, bons Allemands, dit l'aubergiste en se retirant et en souriant d'un air fin. »

Résistance d'un Boyard.

Le despotisme du tsar rencontre quelquefois des résistances qu'il n'ose briser.

Pierre Ier envoya au prince Romodanowsky l'ordre de marcher à ses côtés pendant une procession solennelle qui se faisait chaque année à Moscou.

— J'y consens, dit le boyard, mais quelle place m'assigne le tsar?

— Naturellement, le beau-frère de Sa Majesté occupe la droite, vous aurez donc la gauche.

— Je ne marcherai pas, répondit le boyard.

Ni menaces, ni prières ne purent vaincre le fier boyard. Pierre Ier céda, mais par vengeance contre l'esprit d'indépendance des seigneurs moscovites, il songea plus que jamais à transporter la capitale de son empire à Saint-Pétersbourg. Si Nicolas eut rencontré une semblable résistance, il n'eut point suivi l'exemple de Pierre Ier, il eut envoyé l'audacieux boyard en Sibérie.

Le Baron pirate.

Sous Paul Ier, l'île de Dago a été le témoin de scènes de piraterie qui rappellent les héros de lord Byron.

Le baron Ungern de Sternberg possédait un esprit cultivé et une très grande fortune; il tomba en disgrâce et se retira dans l'île de Dago, qui lui appartenait. La solitude sauvage de cette île le plongea dans une sombre misanthropie, et il prit en haine le genre humain. Sous prétexte de se livrer à l'étude de l'astronomie, le solitaire fit construire une tour très élevée et la surmonta d'une lanterne comme un belvéder. Il passait ses nuits dans cette espèce de phare, dont la lumière éclatante semblait de loin un signal.

Tout navire qui, dans l'obscurité, prenait pour guide ce feu trompeur, venait s'abîmer sur des écueils : c'était l'espoir du baron. Lorsqu'il entendait les cris de détresse, il s'embarquait avec quelques bandits qu'il avait à son service, égorgeait les hommes de l'équipage et pillait le navire. Une nuit, le gouverneur du fils du baron fut témoin d'une de ces horribles scènes ; il s'enfuit sur une barque à Saint-Pétersbourg et dénonça le coupable. Paul Ier fit arrêter le seigneur de Dago et l'envoya en Sibérie.

Ce fait de brigandage appartient aux mœurs du moyen-âge et nous prouve que la Russie est encore en retard de plusieurs siècles avec la civilisation de l'Europe occidentale.

Reconstruction du Palais d'Hiver.

Il y a quelques années, le Palais d'Hiver fut incendié. L'empereur Nicolas exigea qu'il fut rebâti en un an. L'empereur fut obéi ! mais à quel prix ? Six mille ouvriers étaient constamment employés à la construction et aux travaux d'art de ce monument. Pendant que la température extérieure était à 25 degrés de froid, l'intérieur du palais, pour sécher, était chauffé à 40 degrés. Les ouvriers étaient obligés de s'entourer la tête de coiffures de glace. Le nombre des victimes fut énorme ; mais le caprice de l'empereur fut réalisé, et, au terme fixé par sa volonté suprême, il put donner une fête d'un luxe splendide dans ce palais qui avait été le tombeau de tant de victimes de son cruel despotisme. La vie des hommes n'est rien en Russie.

« Le tsar dit, et tout est fait, raconte un ancien historien qui fut envoyé en ambassade en Russie par l'empereur Maximilien ; la vie, la fortune des laïcs et du clergé, des seigneurs et des citoyens, tout dépend de sa volonté suprême. Il ignore la contradiction, et tout en lui semble juste, comme dans la divinité; car les Russes sont persuadés que le grand-prince est l'exécuteur des décrets célestes : *Ainsi l'ont voulu Dieu et le Prince, Dieu et le Prince le savent,* telles sont les locutions ordinaires parmi eux, rien n'égale leur zèle pour son service. Un de ses principaux officiers, vieillard à cheveux blancs et autrefois ambassadeur en Espagne, vint à notre rencontre lorsque nous entrâmes dans Moscou, il courait à cheval et s'agitait comme un jeune homme, la sueur découlait de son visage, et comme je lui en témoignais ma surprise : « *Ah! Monsieur le baron,* me répondit-il tout haut, *nous servons notre Monarque d'une toute autre façon que vous.* »

« J'ignore si c'est le caractère de la nation russe qui a formé de tels autocrates, ou bien si les autocrates eux-mêmes ont donné ce caractère à la nation. »

Costume.

« Le costume le plus ordinaire des hommes du peuple, dit M. de Custine, se compose soit d'une toque de drap à côtes et en forme de melon, soit d'un chapeau à petit bord, à forme aplatie et plus large du haut que du bas : cette coiffure ressemble un peu à un turban de femme ou à un berret basque. Elle sied

bien aux hommes jeunes. Jeunes ou vieux, tous ont de la barbe : les élégans l'ont soyeuse et peignée, les vieux et les négligens l'ont terne et mêlée. Leurs yeux ont une expression particulière ; c'est le regard fourbe des peuples de l'Asie, tellement qu'en les voyant passer on croit voyager en Perse.

« Les cheveux longs sur les côtés tombent contre les joues, sur les deux oreilles, qu'ils cachent, tandis qu'ils sont coupés ras au-dessus de la nuque. Cette manière originale d'arranger leur tête laisse voir le cou à nu par derrière. Ils ne portent point de cravate.

« Leur barbe descend quelquefois jusque sur la poitrine, quelquefois elle est coupée assez près du menton. Ils attachent beaucoup de prix à cet ornement.

« Nos redingotes et nos fracs sont remplacés par un cafetan, longue robe persanne très ample en drap le plus souvent bleu, mais quelquefois vert, brun, gris ou chamois ; les plis de cette robe sans collet coupée juste au col, qu'elle laisse libre, forment une ample draperie serrée autour des reins par une ceinture de soie ou de laine de couleur tranchante. Les bottes en cuir sont larges, arrondies du bout ; elles prennent la forme du pied ; leur tige, retombant sur elle-même, dessine naturellement quelques plis qui ne sont pas sans grâce.

« Vous connaissez la singulière forme des drowska, on en voit maintenant partout des imitations plus ou moins exactes. C'est la plus petite voiture possible ; elle est à peu près cachée par les deux ou trois hommes qu'elle peut traîner rez terre, car elle est basse à faire rire ou à faire peur. Elle consiste en une ban-

quette rembourrée et munie de quatre garde-crottes en cuir vernis. Vous croiriez voir les aîles d'un insecte : cette banquette ainsi ornée est supportée par quatre petits ressorts placés de longueur sur quatre roues, les plus basses possible. Le cocher s'assied en avant, les pieds presque touchant aux jarrets du cheval ; et tout près du cocher, à califourchon sur la banquette, sont cramponnés ses maîtres : deux hommes montent quelquefois dans le même drowska. Je n'y ai pas vu de femmes.

« Malgré les prétentions des Russes à l'élégance, les étrangers ne peuvent trouver dans tout Pétersbourg une auberge supportable. Les grands seigneurs amènent ici de l'intérieur de l'empire une suite toujours nombreuse ; comme il est leur propriété, l'homme est leur luxe. Sitôt que les valets sont laissés seuls dans l'appartement du maître, ils se vautrent à l'orientale sur tous les meubles qu'ils remplissent de vermine ; ces bêtes passent du crin dans le bois, du bois dans le plâtre, dans les plafonds, dans les murs, dans les planchers ; en peu de jours l'habitation est infectée sans ressources, et l'impossibilité de donner de l'air aux maisons pendant l'hiver éternise le mal.

« Le nouveau palais impérial, rebâti à tant de frais d'hommes et d'argent, est déjà rempli de ces bêtes ; on dirait que les malheureux ouvriers qui se tuèrent à orner plus vite l'habitation du maître, ont d'avance vengé leur mort en inoculant leur vermine à ces murs homicides. »

Aspect de Saint-Pétersbourg.

M. de Custine a si bien décrit la Russie, que nous lui ferons encore quelques emprunts. « On reconnaît, dit-il, le génie d'un peuple nomade dans les chariots, les voitures, les harnais et les attelages russes. Figurez-vous des essaims, des nuées de drowskas rasant la terre. Les flèches des églises dorées ou peintes rompent les lignes monotones des toits de la ville ; elles percent les airs de dards tellement aigus qu'à peine l'œil peut-il distinguer le point où leur dorure s'éteint dans la brume d'un ciel polaire. La flèche de la citadelle, racine et berceau de Pétersbourg, et celle de l'Amirauté revêtue de l'or des ducats de Hollande offerts au tsar Pierre par la république des Provinces-Unies, sont les plus remarquables. Ces aigrettes monumentales, imitées des parures asiatiques, dont sont ornés, dit-on, les édifices de Moscou, me paraissent d'une hauteur et d'une hardiesse vraiment extraordinaires. On ne conçoit pas qu'elles se soutiennent en l'air ; c'est un ornement vraiment russe : figurez-vous donc un assemblage immense de dômes accompagnés des quatre campaniles obligées chez les Grecs modernes pour faire une église. Imaginez-vous une multitude de coupoles argentées, dorées, azurées, étoilées, et les toits des palais peints en vert d'émeraude ou d'outremer, les places ornées de statues de bronze en l'honneur des principaux personnages historiques de la Russie et des Empereurs ; bordez ce tableau d'un fleuve immense qui, les jours de calme, sert de mi-

roir, et les jours de tempête, de repoussoir à tous les objets; joignez-y le pont de bateaux de Troïtza jeté sur le point le plus large de la Néva, entre le champ de Mars, où la statue de Souwarow se perd dans l'espace, et la citadelle où dorment dans leurs tombeaux, dépouillés d'ornemens, Pierre le Grand et sa famille; enfin, rappelez-vous que la nappe d'eau de la Néva toujours pleine, coule à rez de terre et respecte à peine au milieu de la ville une île toute bordée d'édifices à colonnes grecques, supportés par leurs fondemens de granit et bâtis d'après des dessins de temples païens; si vous saisissez bien cet ensemble, vous comprendrez comment Pétersbourg est une ville infiniment pittoresque, malgré le mauvais goût de son architecture d'emprunt, malgré la teinte marécageuse des campagnes qui l'environnent, malgré l'absence totale d'accidens dans le terrain et la pâleur des beaux jours d'été sous le terne climat du Nord. »

Immoralité de l'Administration.

Au mois d'avril 1826, l'empereur Nicolas passait une revue des troupes à Tsarsko-Sélo. Tout-à-coup, quatre hommes en cafetans, de la classe des mougiks, percent la foule et s'avancent jusque devant l'empereur; ils se prosternent, et l'un d'eux prend hardiment la parole pour apprendre à l'empereur que des vols ont lieu à Cronstadt, dans les arsenaux. Agrès, ferrures, garnitures en cuivre, planches, canons, poudres, tout se vend à vil prix par les officiers et les agens de la marine. L'empereur ordonne

à un de ses aides-de-camp d'aller vérifier ces faits qui furent reconnus parfaitement exacts. Nicolas, stupéfait d'un si audacieux brigandage, ordonna de faire une enquête et de poursuivre les voleurs. La nuit suivante une colonne de flammes annonça que l'incendie faisait disparaître les preuves des dilapidations qu'on lui avait signalées. Les coupables échappèrent ainsi à une juste punition; il fut impossible de découvrir les auteurs de cet incendie qui venait si à propos sauver l'honneur de tant de fonctionnaires et d'officiers compromis.

Vengeance des Serfs.

De temps à autre de terribles explosions de fureur populaire jettent l'effroi parmi les seigneurs. Ces révoltes sont rapides comme la foudre, mais réprimées aussitôt par l'incendie, la mort et la déportation. Il arrive que des serfs, lassés de la tyrannie de leurs seigneurs, qui souvent va jusqu'aux dernières limites de la cruauté, se réunissent la nuit. Le château est envahi, le seigneur, sa femme, ses enfans, ses domestiques sont massacrés avec des raffinemens de barbarie, et le château livré ensuite aux flammes qui consument les corps des victimes. Aussitôt que ce crime est connu du gouverneur de la province, un régiment arrive sur le théâtre de la révolte; presque tous les auteurs de cette sauvage vengeance sont pendus; leurs femmes, leurs enfans sont dispersés dans les parties les plus incultes de la Russie et leur village est détruit. Il est défendu de parler de ce fait qui doit rester inconnu

et s'effacer de l'esprit même des populations voisines de cet évènement. Le voyageur seul qui rencontre sur sa route les ruines d'un château et d'un village qui portent encore les traces du feu et de l'incendie, reçoit dans le secret la confidence d'un drame qui le fait frémir.

Il y a peu d'années, un jeune seigneur, officier de la garde impériale, hérita d'une vaste terre et de nombreux serfs ; il court avec quelques amis prendre possession de sa seigneurie. Les jeunes officiers au milieu d'une nuit d'orgie sont surpris par l'incendie ; ils veulent fuir, le château est cerné par des serfs qui vengent d'odieux outrages en les tuant à coups de fusil et en jetant leurs corps dans les flammes. Tous sont massacrés. Quelques jours après le village était détruit, les révoltés pendus, et leurs familles envoyées en exil.

A côté de ces faits, il est consolant de constater qu'une foule de seigneurs accordent une protection paternelle à leurs serfs, et qu'en échange ils trouvent des hommes dévoués qui donneraient volontiers leur vie pour sauver celle de leurs maîtres.

Les Serfs.

Le nombre des serfs russes s'élève à près de cinquante millions ; ils sont dans une position presque semblable aux esclaves des colonies américaines. Le serf russe ne peut devenir possesseur d'aucun immeuble. C'est au nom de son maître qu'il achète une maison ou qu'il contracte un emprunt; par

lui-même il n'est donc rien. « Une telle législation, dit M. le comte de Tourgueneff, donne lieu naturellement aux abus les plus monstrueux. Voici un fait: On sait qu'un certain nombre de serfs appartenant à la famille Schérémeteff jouissent d'une fortune considérable; la plupart d'entr'eux possèdent même des biens fonds, acquis, suivant la loi, au nom de leur seigneur. Or, le chef de la famille étant venu à mourir, quelle fut à l'égard de ces serfs opulens la conduite des tuteurs de son héritier mineur? Ils s'emparèrent de leurs biens. N'étaient-ils pas dans leur droit? A l'époque de sa majorité, la fortune un peu dérangée du jeune comte Schérémeteff l'empêcha sans doute de dédommager les propriétaires légitimes d'une aussi criante usurpation.

« Un fait plus récent, et arrivé dans la même famille, accuse encore plus d'iniquité. Un serf né sur ses domaines, qui avait passé sa vie à Moscou dans les opérations du commerce, mourut, laissant après lui, entr'autres biens, une somme de cent cinquante mille roubles déposée à la banque. Ses enfans, qu'il avait pu réussir à racheter du servage, et qui faisaient partie d'une guilde de marchands, réclamèrent naturellement l'héritage de leur père; de son côté, le comte Schérémeteff réclama aussi, se fondant sur son droit de propriétaire du défunt, et soutenant que le capital devait suivre le sort du capitaliste. Un procès s'engagea. Quel fut l'arrêt des tribunaux? pouvaient-ils faire autrement que de donner raison au maître de l'esclave mort? La somme lui fut adjugée; il la toucha, et les enfans se virent frustrés de l'héritage que leur

père avait préparé par son travail. Eh! cependant la famille Schérémeteff est une de celles qui traitent ses serfs avec le plus d'humanité et de justice.

« Telle est la *raison écrite* en Russie! Telle est la moralité de la législation russe! Les nègres des colonies françaises ont été investis, par une loi, du droit d'hériter. Les pauvres serfs russes auront donc à envier quelque chose même à ces êtres infortunés. Et cependant le nom de la Russie figure dans les traités qui condamnent et flétrissent la traite des noirs! »

Ce n'est là que la situation matérielle; si nous envisageons la question morale, nous voyons que l'esclave russe doit une obéissance absolue à son seigneur. Le serf russe ne peut rien vouloir, rien décider, je dirais presque rien penser par lui-même. Pour arriver à plier ses serfs à sa volonté, le seigneur russe est autorisé par la loi à employer tous les moyens qu'il juge convenables. Parmi les Russes, tout pouvoir social fait respecter son autorité par des coups qui, du reste, n'altèrent en rien l'affection ni l'amitié. Tout le monde donne des coups: le père bat son fils, le mari sa femme, le seigneur territorial ou son *intendant* les paysans, sans qu'il en résulte de l'aigreur ou de la rancune. Le dos même des Russes est habitué aux coups, et pourtant le bâton est encore plus sensible aux nerfs de leur dos qu'à leur âme.

« Il n'y a que les Russes véritables, les Russes pur sang, qui soient ou qui puissent être esclaves en Russie; ni les autres Européens ni les Orientaux ne peuvent le devenir. On y voit, d'ailleurs, des nobles d'origine anglaise, française, allemande, italienne,

espagnole, portugaise, de même que d'origine tartare, arménienne, indienne, juive. Tous peuvent avoir des esclaves, à la seule condition que ces esclaves soient de véritables Russes. Qu'un Américain arrive en Russie avec un esclave nègre, ou bien un Persan, un Turc avec des esclaves de leur pays, l'esclave *importé* devient libre dès qu'il a touché le sol russe, comme si c'était le sol béni de l'Angleterre ou de la France! On dirait que la Russie veut réserver exclusivement l'avantage d'être esclave à ses propres, à ses plus légitimes enfans.

« Il n'y a d'exception que pour quelques populations des provinces de l'est, comme les Tschouvaches et les Mordvins, qui se trouvent en partie soumises à l'esclavage, le gouvernement ayant fait don des terres qu'elles habitent à quelques nobles. Ces populations hétérogènes sont précisément celles qui se sont le plus amalgamées avec la race russe. On dirait qu'on a voulu compléter l'assimilation en leur faisant partager l'esclavage des paysans serfs.

« Avant, pendant et longtemps après la domination des Tartares, les paysans russes n'étaient pas la propriété du possesseur de la terre sur laquelle ils vivaient. Sous ces conquérans, princes, nobles, laboureurs, tous étaient également soumis au joug du vainqueur. Mais après que les Russes s'en furent affranchis, le pouvoir des princes s'accrut, et non-seulement ils laissèrent s'établir l'esclavage, mais ils s'en firent même les fauteurs. Pour les paysans, les nobles remplacèrent les Tartares; et ces nouveaux maîtres appesantirent sur le peuple un joug qu'ils rendirent plus

cruel encore que celui de l'étranger, en le rendant plus systématique. Enfin, on compléta l'œuvre d'asservissement en appliquant aux paysans le nom que les Tartares donnaient à tous les Russes, tous indistinctement esclaves à leurs yeux; c'est le nom de... *chrétien!* En effet, le nom de *chrestianin*, paysan, n'est autre que celui de *christianin,* chrétien.

« Les Tartares, qui, à leur tour, ont été soumis au pouvoir russe, ne sont pas devenus esclaves; chez toutes les autres peuplades de l'immense empire, l'esclavage n'est connu que de ceux qui sont devenus nobles. Les paysans d'origine non russe, dans les provinces baltiques, ont été esclaves, il est vrai; mais ils ont cessé de l'être depuis le règne d'Alexandre. Dans une grande partie des provinces ci-devant polonaises annexées à l'empire, et notamment dans celles qui forment la Russie Blanche, la population agricole et esclave est d'origine russe. Tous les étrangers qui se nationalisent en Russie entrent dans la classe des nobles, ou, ce qui est rare, dans la classe des marchands ou dans celle des bourgeois. Les familles nobles de Russie se disent, comme nous l'avons vu ailleurs, presque toutes d'origine étrangère, et surtout d'origine tartare; et elles le sont en effet. Les esclaves étrangers amenés en Russie recouvrent, ainsi que nous venons de le faire remarquer, leur liberté, et peuvent, on en a vu plus d'un exemple, avoir à leur tour des esclaves pour les servir. On est donc autorisé à dire que tout ce qui est possesseur d'esclaves en Russie est, presque sans exception, d'origine étrangère, et qu'au contraire, tout ce qui est esclave est

d'origine russe, et d'une origine aussi incontestée qu'incontestable. A qui donc profite alors cette immense agrégation qu'on appelle *l'empire de Russie?*

« On ne peut s'empêcher de dire que, chez le peuple russe, tout va au rebours du sens et de la logique; rien n'y suit la même marche que chez les autres peuples. Ainsi, ce n'est pas après la défaite, mais après la victoire, que l'asservissement y a pris racine; les Saxons y ont été les vainqueurs, et les Normands les vaincus, et cependant ce sont les Normands qui y sont les maîtres, et les Saxons les esclaves. Si, dans les autres pays, le servage a été presque toujours la suite de la conquête ou la conséquence du système féodal; en Russie, c'est de propos délibéré qu'il paraît avoir été établi. Une mesure aussi odieuse a passé à peu près comme une simple mesure de police; c'est la politique barbare, égoïste, insensée, d'un usurpateur qui a infligé à toute une nation une plaie qui la dévore et qui fait sa honte. » (TOURGUENEFF.)

Les proverbes populaires indiquent la misérable condition des serfs russes.

Tout est à Dieu et au souverain.

Être coupable sans culpabilité.

Dieu est trop haut, le tsar trop loin.

Quoique à contre cœur, sois toujours disposé à faire ce qu'on te commande.

Un homme battu vaut mieux que deux qui ne l'ont pas été.

Il n'y a que les paresseux qui ne nous battent pas.

L'oiseau est bien dans une cage d'or, mais il est mieux sur une branche verte.

Le Knout et les Battogues.

Figurez-vous un homme robuste, plein de vie et de santé. Cet homme est condamné à cinquante, à cent coups de knout. Il est amené à moitié nu à l'endroit désigné pour ce genre d'exécution ; un simple caleçon de toile lui couvre l'extrémité inférieure du corps. Il a les mains attachées plat sur plat, les cordes lui brisent les poignets ; n'importe ! il est couché à plat ventre sur un chevalet incliné diagonalement, et aux extrémités duquel sont fixés des anneaux de fer. Par un bout, les mains y sont fixées, et par l'autre les pieds. Puis le patient est *tendu* de manière qu'il ne puisse faire aucun mouvement, ainsi qu'on tend une peau d'anguille pour la faire sécher. Cette tension fait craquer les os et les disjoint, n'importe ! tout à l'heure les os vont autrement craquer et se disloquer.

A vingt-cinq pas de là est un autre homme : c'est l'exécuteur des hautes œuvres. Il est vêtu d'un pantalon de velours noir entonné dans ses bottes, et d'une chemise de coton de couleur boutonnée sur le côté. Il a les manches retroussées de manière que rien ne gêne ni n'embarrasse ses mouvemens. Il tient à deux mains l'instrument du supplice, un knout. Ce knout est une lanière de cuir épais, taillée triangulairement et longue de trois à quatre mètres, large d'un pouce, s'amincissant par une extrémité et terminée carrément par l'autre ; le petit bout est fixé à un petit manche de bois d'environ deux pieds.

Le signal est donné : on ne prend jamais la peine

de lire la sentence. L'exécuteur fait quelques pas, le corps courbé, traînant cette longue lanière à deux mains entre les jambes. Arrivé à trois ou quatre pas du patient, il relève vigoureusement le knout vers le sommet de la tête en le rabattant aussitôt avec rapidité vers ses genoux. La lanière voltige dans l'air, siffle, s'abat et enlace le corps du patient comme d'un cercle de fer. Malgré son état de tension, le patient bondit comme sous les étreintes puissantes du galvanisme. L'exécuteur retourne sur ses pas et recommence la même manœuvre autant de fois qu'il y a de coups à appliquer au condamné. Quand la lanière enveloppe le corps par ses sangles, la chair et les muscles sont littéralement tranchés en rondelles comme avec un rasoir; mais si elle tombe sur le plat de deux angles, alors les os craquent; la chair n'est pas hachée, mais elle est broyée, écrasée, le sang jaillit de toutes parts; le patient devient vert et bleu comme un cadavre pourri. Il est porté à l'hôpital où tous les soins lui sont donnés, et on l'envoie ensuite en Sibérie où il disparaît pour jamais dans les entrailles de la terre.

Le knout est mortel, selon la volonté de la justice du tsar ou du bourreau. Si l'autocrate se propose de donner à son peuple un spectacle digne de ses yeux et de son intelligence; si quelque puissant seigneur, quelque grande dame veulent se passer la jouissance de ce sanglant spectacle; s'ils veulent voir la victime l'écume à la bouche, couverte de sang, se tordre et expirer dans d'effroyables souffrances, le coup mortel sera donné le dernier. Le bourreau vend sa miséri-

corde et sa pitié au poids de l'or. Quand la famille du misérable veut acheter le coup mortel, alors du premier coup il donne la mort avec autant de certitude que s'il tenait une hache à la main.

Après le knout viennent les battogues ou les verges, supplice d'un autre genre, mais encore plus barbare, puisqu'il est toujours suivi de mort, au moins quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent. Cette fois, c'est l'armée qui exécute les hautes œuvres de la justice du pays et les sentences des autocrates. C'est l'armée qui sert de bourreau.

Autant de coups de verge, autant de soldats. Six mille coups ne sont pas la somme la plus élevée que la loi permette d'appliquer aux criminels, mais c'est le chiffre le plus usité, et ici encore la législation s'est montrée ingénieuse. Moins de mille coups suffisent et au delà pour donner la mort; avec six mille, la mort est six fois certaine.

Il m'a été réservé une seule fois d'assister à ce genre d'exécution. En voici sommairement les détails:

C'était en 1841. Le malheureux condamné était un garde forestier, d'origine suédoise, dans la force de l'âge. Il était né dans les environs de Wiborg et par conséquent homme libre, au même titre que les Suédois, ses compatriotes. Il avait été pendant plusieurs années au service d'un prince qui l'avait renvoyé sans lui payer ses gages; c'est assez l'habitude des boyards russes. Il avait femme et enfans, et réclamait depuis plusieurs mois le paiement de ce qui lui était dû. On allait entrer dans l'hiver et le ménage manquait de tout, de bois et de pain. Bien des fois le garde était

venu à pied à Saint-Pétersbourg solliciter comme une grâce ce qu'en tout autre pays il eût pu exiger avec moins de forme de son débiteur; et chaque fois il avait dépeint à son ancien maître toutes les misères qui l'assiégeaient, lui et sa famille, toutes les souffrances qu'il endurait; il suppliait humblement. Mais un grand seigneur qui possède quinze ou vingt mille esclaves ne connaît pas ces misères-là; il n'a jamais redouté ni souffert la faim et le froid. Le Suédois est chassé à coups de rotin; le malotru, le manant, qui ose tourmenter un seigneur, troubler la sieste et la disgestion de ce luxurieux! A bout de ressources, exaspéré du traitement indigne qu'il vient de subir, éperdu, il s'arme d'un pistolet et revient auprès du prince, qui le fait rosser et jeter à la porte. Sa tête s'égare; il attend le prince à sa sortie et le tue roide.

Les formalités d'un jugement ordinaire eussent été trop longues. Un paysan tuer un seigneur! un boyard! un prince! c'était chose inouïe, cela pouvait être d'un mauvais exemple pour le peuple. En tout pays, d'ailleurs, cela eût été un assassinat. Ce n'est pas ce que nous cherchons à excuser. Amené quelques heures après son crime, qu'il ne nia pas, devant un conseil de guerre qui se borna à constater son identité seulement, il fut condamné à six mille coups de verges; et vingt-quatre heures après, six mille hommes, rangés sur deux lignes parallèles dans une plaine hors de la ville, attendaient, armés de baguettes de bois vert de la grosseur du petit doigt, l'heure de l'exécution. Le condamné fut amené sur un chariot escorté de

quelques hommes ; aucun prêtre ne l'avait assisté. Il était garrotté et vêtu d'un caleçon roulé et lié par une ficelle autour et au-dessous des hanches. Le reste du corps était nu et seulement vêtu d'une capote de soldat qu'on lui avait jetée sur les épaules. On le fit descendre et on lui lia fortement les deux mains à la gueule de deux fusils de munition croisés à la hauteur des baïonnettes dont ils étaient armés. Dans cette situation, les mains s'appuyaient sur le canon et la pointe des baïonnettes sur la poitrine du patient. Un roulement de tambour se fit entendre, tous les officiers entrèrent dans les rangs, et deux sous-officiers vinrent prendre les fusils, qu'ils tinrent constamment de la même manière qu'un soldat qui recule tenant la baïonnette en avant. Ici encore, admirez la barbarie, l'intelligence raffinée de ce peuple ! Le patient, à un signal donné, doit s'avancer à pas lents entre la haie des soldats qui, chacun à son tour, doivent le frapper vigoureusement sur les reins. La douleur pourrait lui suggérer l'idée de passer aussi vite que possible au milieu de cette haie de bourreaux pour éviter le nombre et la violence des coups qui lui entament les chairs. Mais il a compté sans la justice russe : les deux sous-officiers reculent pas à pas et avec lenteur pour donner le temps à tout le monde d'accomplir sa mission ; ils retiennent ou repoussent le malheureux en lui enfonçant la pointe des baïonnettes dans la poitrine. Il faut que chaque coup porte, entame les flancs et fasse jaillir le sang. Pas de pitié ! chacun doit faire son devoir. Le soldat moscovite est une machine qui ne doit avoir aucun sentiment, et malheur à ses pro-

pres épaules s'il montre de l'hésitation : séance tenante, il recevra de vingt-cinq à cent coups, au caprice du général qui a l'honneur de commander ces six mille bourreaux. Le gouvernement russe est scrupuleux dans les moindres détails; il tient à ce que tout se fasse et s'exécute d'ensemble. Mais avec de tels hommes on ne peut se hasarder. Alors on fait des répétitions pour exécuter un homme comme pour passer une revue : une botte de paille ou de foin, mise sur un charriot, passe quelques heures avant au milieu des rangs.

Le patient s'avança jusqu'au neuf cent troisième coup de verges. Il n'avait point poussé un cri, une seule plainte; seulement, un tremblement convulsif accusait de temps en temps l'agonie. Alors l'écume commença de sortir de ses lèvres, et le sang de jaillir du nez. Après quatorze cents coups, la face, qui avait depuis longtemps commencé à bleuir, prit tout-à-coup une teinte verdâtre; les yeux devinrent hagards; ils sortaient presque des orbites, d'où découlaient de grosses larmes sanguinolentes qui lui souillaient le visage. Il était haletant, il s'affaissa. L'officier qui m'avait accompagné me fit ouvrir les rangs et je m'approchai du cadavre. La peau était littéralement labourée; elle avait, pour ainsi dire, disparu; la chair était hachée, presque réduite en bouillie; des lambeaux pendaient le long des flancs, comme autant de lanières : d'autres lambeaux étaient restés attachés et collés aux baguettes des exécuteurs; les muscles étaient déchirés. Aucune langue humaine ne pourrait rendre ce spectacle. Le commandant fit avancer le

charriot qui avait amené le condamné. On le plaça dessus à plat ventre, et, bien qu'il eût entièrement perdu connaissance, l'on continua le supplice sur ce cadavre jusqu'à ce que le chirurgien commis par le gouvernement, et qui suivait pas à pas l'exécution, eût donné l'ordre de la suspendre ; ce qu'il ne fit que lorsqu'il ne restait plus au patient qu'un souffle de vie.

A ce moment-là, deux mille six cent dix-neuf coups avaient réduit son corps en hachis.

Frapper un cadavre en Russie, ce n'est point assez cruel ; cela n'inspirerait point assez de terreur à ces esclaves. Il faut que l'homme vive pour subir son jugement.

On porta ce malheureux à l'hôpital, où il fut, comme d'habitude, trempé dans un bain d'eau saturée de sel, puis soigné et traité avec la plus grande sollicitude jusqu'à guérison complète, afin qu'il pût acquitter son jugement dans son entier. Les lois pénales de la Russie se montrent partout, et toujours d'une barbarie atroce. Ce malheureux fut sept mois à guérir et à se rétablir, et, au bout du temps, il fut ramené solennellement au même lieu d'exécution et passé de nouveau par les verges jusqu'à l'appoint de six mille coups. Il mourut dès le commencement de cette deuxième exécution. (DE LAGNY.)

La Police russe.

La police russe, raconte l'auteur des *Révélations sur la Russie*, est le corps le moins propre à la mission d'ordre et de surveillance qui lui est confiée.

Quoique le rapport annuel de son surintendant à l'empereur présente toujours le tableau le plus flatteur de la morale et de la vertu des habitans de la capitale, il est probable qu'il se commet à Saint-Pétersbourg plus de vols, sinon d'assassinats, qu'à Paris et à Londres réunis, et même que dans toutes les capitales de l'Europe ensemble. Toute relation de crimes ou délits est interdite aux journaux. La connaissance d'un crime se répand rarement hors de l'endroit où il a eu lieu; mais, dans son propre quartier, l'habitant de Saint-Pétersbourg, sans autre guide que le hasard, peut apprendre plus de vols que l'état officiel n'en avoue à la fin de l'année pour toute la ville et pour tout l'empire. Et voilà ce qu'on appelle un rapport authentique de ce qui est arrivé dans l'espace de douze mois.

C'est surtout pendant la longueur de l'hiver, quand les nuits sont noires et que la Néva est prise, que les crimes se multiplient. La fréquence des assassinats est assez attestée par le nombre des cadavres qui flottent vers le golfe de Finlande lorsque les glaces se rompent. Ce sont, en général, des ivrognes que les conducteurs de traîneaux ont tués avec leurs couteaux ou leurs haches, et il est rare que l'on poursuive ces crimes, la police préférant la tâche plus facile de les cacher, si même quelques-uns de ses membres n'y ont pas participé.

Dans les quartiers éloignés où ils se commettent, les boutechniks y prennent peut-être la part principale ; et, sans nul doute, les majors de police sont d'intelligence avec ces voleurs de profession. Il n'est pas rare de voir un audacieux malfaiteur arrêté plu-

sieurs fois pour vol par la même personne et relâché autant de fois par la police, qui, trouvant son profit à le laisser libre, ne le punirait que dans le cas où on lui offrirait un prix supérieur à celui que le voleur paie. Rien de moins commun que l'arrestation d'un voleur inconnu. Il est inouï qu'un objet volé revienne à son premier possesseur ; car, lors même que celui-ci vient à reconnaître son bien, il trouve bientôt qu'il n'a fait que passer des mains du voleur de profession dans celles des voleurs privilégiés. En tous cas, il ne le recouvre jamais sans en payer la valeur totale; mais, en revanche, il peut rencontrer dans les rues voisines son voleur parfaitement libre, qui, en passant, lui donnera tranquillement et pieusement sa bénédiction.



HISTOIRE DE LA TURQUIE

ANCIENNE ET MODERNE.

I.

Histoire de l'Empire Turc jusquà la conquête de Constantinople, en 1453.

La branche qui règne de nos jours sur le peuple turc est d'origine ottomane. Ce peuple est un des plus anciens de la terre. Cependant, l'histoire de l'empire turc, dans le sens qu'on lui appliqua plus tard, ne date que de la conquête de Constantinople, qui eût lieu en 1453. Cette conquête, en jetant les fondemens de sa capitale, lui permit de fonder sur la mer Noire l'empire ottoman en Europe. Selon la tradition, le chef de cette puissante famille aurait été un contemporain d'Abraham. Ce n'est que dans les premières années de l'ère chrétienne que l'histoire mentionne les Turcs sous ce nom. Leur première patrie semble être le Turkestan ou Tartarie, contrée fertile de l'Asie; c'est de cette région qu'ils se seraient mis en marche, à diverses époques et par bandes nombreuses, pour se répandre dans le monde. Ils adoraient d'abord des idoles; ce ne fut que plusieurs siècles après Mahomet, l'an 960 de notre ère, que

Salur, chef des Turcs, embrassa l'islamisme; un grand nombre de familles sur lesquelles il exerçait son autorité de souverain, suivirent son exemple. Afin de distinguer son peuple des autres tribus de même origine qui restèrent idolâtres, il lui donna le nom de Turcoman. Dans la suite, lorsque les Turcomans se divisèrent en deux bandes pour envahir l'Arménie et les bords occidentaux de la mer Caspienne, ils prirent les noms de Turcomans orientaux et de Turcomans occidentaux; ils donnèrent à leurs conquêtes les noms qu'elles ont conservé jusqu'à nos jours.

Les peuples étaient braves et avides de conquêtes : leur domination s'étendit rapidement jusqu'à Sina et sur plusieurs provinces de la Perse. Au quatorzième siècle, leur puissance était devenue colossale et menaçait d'enlever aux empereurs bysantins ou grecs les provinces qui leur restaient non-seulement en Asie, mais encore en Europe.

Fondation de l'empire Turc-Othman.

L'empire ottoman fut fondé au commencement du treizième siècle par Othman, dont l'histoire se rattache à celle de son grand-père Soliman qui, vers l'an 1224, conduisit en Arménie l'émigration de sa tribu, qui comptait cinquante mille Turcomans. A sa mort, plusieurs des hordes qui l'avaient suivi se déclarèrent indépendantes. Cependant, un grand nombre resta fidèle à son souvenir et proclama l'autorité d'Erthogroul, fils de Soliman, qui fut le père d'Othman, véritable fondateur de l'empire qui a pris son nom,

Ertoghroul, d'abord établi près d'Erzeroum, pénétra dans l'intérieur de l'Anatolie. Pendant qu'il parcourait les états d'Aladin, sultan d'Iconium, il arriva sur un champ de bataille où les troupes du sultan, attaquées par une armée tartare, se repliaient en désordre : il les rallia et les ramena au combat. Les Tartares furent complètement défaits. Le sultan, pour récompenser les braves nomades, leur donna de vastes terres près du mont Olympe, en Bythinie. Erthogroul continua à lui rendre de grands services, et en 1281 il enleva aux Grecs la ville de Kuthaieh. A sa mort, son fils aîné, Othman, lui succéda. Ce jeune prince, né en 1259, était très aimé d'Aladin, qui lui confia le commandement en chef de l'armée et en fit son favori. Othman était d'une grandeur d'âme admirable; il savait qu'il avait de nombreux partisans et qu'un seul acte de résistance suffirait pour renverser le sultan ; mais il resta toujours fidèle à son bienfaiteur. Il battit tous les ennemis d'Aladin, et ses victoires lui valurent encore de nouveaux honneurs.

Cette prospérité suscita contre Othman de violentes jalousies qui, bientôt, devinrent menaçantes. L'amitié que lui portait Michel, prince grec, gouverneur d'un château construit sur l'Olympe, le préserva de graves dangers. Invité par ce prince aux noces de sa fille, il parut à cette solennité avec un éclat et une pompe dignes du plus puissant sultan. La haine de ses ennemis ne connut plus alors de bornes, et on résolut de l'attirer pour l'assassiner dans le château du gouverneur de Yar-Hyssar, qui mariait sa fille. Le prince Michel découvrit le complot et s'empressa d'en faire

connaître tous les détails à son ami. Othman accepte l'invitation et paraît pousser la sécurité jusquà prier le gouverneur d'Yar de lui permettre de faire transporter dans son château son harem et ses trésors, afin de les mettre en sûreté pendant ces fêtes. Il habille en femmes quarante jeunes guerriers, fait escorter le convoi de ses prétendues richesses, et aussitôt leur entrée dans le château, il vient les rejoindre. Puis, au moment où les conjurés sont réunis dans une vaste salle, il tombe au milieu d'eux comme la foudre et les massacre tous, s'empare du château, enlève la belle fiancée et remporte ensuite plusieurs autres victoires. Aladin était détesté par ses sujets, et les succès d'Othman ne firent que retarder sa chûte. En 1300, une formidable invasion de Tartares envahit ses états ; loin de chercher à leur résister, il s'enfuit auprès de l'empereur des Grecs, Michel Paléologue, qui eut la perfidie de le faire mourir.

« Othman, raconte l'historien Jouannin, à qui sa brillante valeur avait fait donner le surnom de Ghazi (le Victorieux), se voyait ainsi sur les marches du trône, vacant par la chûte du dernier prince de la dynastie des Seldjoukides de Roum. Sa réputation éclatante éblouit les uns, ses immenses richesses gagnèrent les autres; et la foule, partout éprise du merveilleux, mais plus encore chez les peuples ignorans et enthousiastes, fut fascinée par les prédictions et les prestiges dont une adroite politique avait entouré le berceau et les premiers triomphes du fils d'Erthogroul.

« Nous raconterons quelques-unes de ces croyances

superstitieuses; car elles sont au rang des causes extraordinaires qui ont concouru à la formation de l'empire ottoman et aux diverses phases de sa puissance; de plus, elles peignent l'esprit de la nation crédule et avide de merveilleux qui les a adoptées.

« Peu de temps avant la naissance d'Othman, son père vit, durant son sommeil, une source limpide jaillir avec impétuosité de sa maison, grossir, bientôt, torrent immense, et couvrir de ses eaux la surface du globe. A son réveil, il consulte avec effroi un vieux cheïkh, interprète des songes: « Rassure-toi, « lui dit le vieillard; ta race est bénie de Dieu; car « de toi naîtra un fils, fondateur d'une monarchie « qui s'étendra bientôt sur tout l'univers. »

« Othman eut lui-même les présages les plus heureux de sa grandeur et de celle de sa race. Habitué par son père à ne fréquenter que des hommes vertueux et lettrés, il se plaisait surtout dans la société d'Édèbaly, vieux cheïkh renommé par sa piété et sa science. Ce saint personnage avait une fille, la belle Malhoun-Khatun; Othman l'aimait sans espoir, car elle lui avait dit: « La fille d'un pauvre cheïkh, qui « n'a pour lui que la doctrine et la vertu, ne peut « aspirer à la main d'un seigneur de votre rang. » Après une nuit passée dans la méditation et les larmes, Othman se prosterne la face contre terre, et prie avec ferveur. Un profond sommeil s'empare de ses sens: il voit en songe une lueur, douce comme la clarté de la pleine lune, sortir des côtes du cheïkh d'Édèbaly: elle se pose sur le nombril d'Othman, d'où s'élève tout-à-coup un arbre immense: sa cime

se perdait dans les nues, des fruits délicieux pendaient à ses branches, et son feuillage épais couvrait l'univers. Un des rameaux, d'un vert plus éclatant, recourbé comme un cimeterre, penchait vers l'Occident, du côté de Constantinople. Sous le mystérieux ombrage, des fleuves majestueux, de frais ruisseaux arrosaient des vergers et des prairies; des villes aux dômes étincelans, aux minarets élancés, s'élevaient dans de vastes plaines, où cent peuples divers, accourus de toutes les parties du monde, faisaient éclater leur joie à la vue de cet admirable spectacle. Le cheïkh Édèbaly expliqua ainsi cette vision miraculeuse: l'arbre était le mystérieux *thouba*, l'une des merveilles du paradis; sa beauté, ses fruits exquis, sa végétation vigoureuse, désignaient la prospérité de la maison d'Othman; les villes, les plaines, les vergers, les fleuves, montraient l'étendue de sa monarchie; les peuples nombreux, venus de tous côtés se ranger sous l'ombrage du nouveau *thouba*, figuraient les différentes nations qui se soumettraient à son sceptre; le rameau penché vers Constantinople indiquait la conquête de cette capitale par un prince de sa famille, et la douce clarté qui sortait des côtes du cheïkh était l'emblême de sa fille Malhoun-Khatun, dont l'alliance avec Othman devait réaliser toutes les promesses de la vision céleste. C'est de ce mariage, célébré en 673 (1274), que naquit Orkhan, successeur d'Othman. »

Ce prince fut déclaré sultan l'an 1300, et recueillit l'héritage des Seldjoukides. La ville de Kara-Hissar devint sa capitale, et il prit le titre d'empereur des Ottomans. On eût à regretter, à son avènement, un

acte de violence indigne : il tua d'un coup de flèche son oncle Dundar, vénérable nonagénaire, qui l'engageait à ne plus faire de nouvelles conquêtes. Cette atroce vengeance jeta dans l'épouvante tous ceux qui l'entouraient; il s'empara de presque toutes les villes de la Bythinie et de l'importante ville de Brousse. Son fils Orkhan, qui venait de se rendre maître de cette cité, reçut l'ordre de revenir en toute hâte près de son père, qui était mourant. Il accourt auprès d'Othman et lui dit: « Ah! Othman, source des empereurs « et des seigneurs du monde! toi qui as soumis tant « de nations, est-ce bien toi que je vois dans ce « triste état! — Ne te lamente point, ô mon fils, ô « joie de mon âme! répond le Sultan d'une voix « éteinte; nous devons tous nous résigner aux décrets « du ciel. Telle est la destinée des hommes. Le vent « de la mort souffle également sur les jeunes et sur « les vieux, sur les rois et sur leurs sujets. Je meurs « avec joie, puisque je laisse un digne successeur de « ma puissance. Pour toi, mon fils, couronné de fé« licités, règne par la magnanimité et la justice: que « leurs rayons brillent autour de ton trône et éclairent « l'horizon entier. Loin de toi l'injustice et la tyrannie. « Sois le défenseur du Koran, la colonne de la foi, le « protecteur des sciences, le bienfaiteur des oulémas. « Regarde toujours notre sainte religion comme le « levain de la grandeur et de la majesté; nos lois sa« crées comme la base de l'autorité et de la puissance « suprême. Ne perds jamais de vue les voies mysté« rieuses de l'Eternel; tu n'es Sultan que pour pro« téger l'islamisme, chérir tes sujets et faire sentir à

« tout l'univers les doux effets de la justice, de la « générosité et de la clémence royale, seuls moyens « d'attirer sur toi les bénédictions d'Allah et de son « prophète. »

Othman mourut en 1326, à l'âge de soixante-neuf ans. Il laissait de vastes états à son fils, mais peu de richesses; il n'estimait l'or et les pierreries que pour faire des présens et récompenser les services, ou se faire des partisans. La succession de ce puissant fondateur d'un empire se composait d'un kaftan brodé, d'un turban, d'une cuiller et d'une salière. Son costume était extrêmement simple et sans aucun ornement; son extérieur était grave et imposant; ses bras, qui étaient d'une longueur démesurée, descendaient jusqu'au dessous de ses genoux. Les Orientaux considèrent cette conformation singulière comme d'un très heureux augure.

Orkhan. — Organisation intérieure des Janissaires.

Orkhan, fils et successeur d'Othman, établit sa résidence à Brousse, dont la position était admirable comme siège d'une capitale.

Il s'empara de Nicée et de Nicomédie; mais, moins ardent que son père à entreprendre des conquêtes, il voulut organiser ses états avant de leur donner une nouvelle extension. Son frère aîné, le sage Aladin, qui par amour pour l'étude, avait renoncé au trône, lui prêta un concours dévoué et intelligent. Il s'occupa tout d'abord des monnaies, fit des lois somptuaires et organisa l'armée. Deux droits de souveraineté ap-

partiennent au sultan : l'un consiste à battre monnaie, l'autre à faire prier nominativement pour le souverain le vendredi, dans les mosquées. Orkhan régularisa la valeur des monnaies et fit frapper les premières pièces turques. Ses lois somptuaires portèrent principalement sur la couleur du costume et de la coiffure qui, en Orient, est une marque de distinction entre les diverses castes et races. Orkhan, pour distinguer les Ottomans des Grecs, fit adopter pour coiffure aux troupes et aux gens de sa maison, des bonnets en feutre blanc, d'une forme cylindrique et qui se terminaient en pointe. Aladin s'occupa de l'organisation de l'armée. Les troupes furent soldées et maintenues constamment sous les armes. La Turquie posséda avant l'Europe des troupes régulières et permanentes.

Othman avait étendu ses conquêtes seulement avec des cavaliers turcomans qui ne prenaient les armes que dans le cas où les intérêts de l'empire l'exigeaient. Les soldats que Orkhan organisa en armée reçurent le nom de piade, c'est-à-dire piétons. Leur paie les rendit bientôt arrogans et ils se livrèrent à de nombreux désordres. L'empereur les traita sévèrement, puis il adopta un autre plan qui dénotait un homme sans cœur, mais un politique habile : il fit enlever un millier de jeunes chrétiens, les força de se convertir à l'islamisme et en forma un corps d'armée largement payé, qui devint une milice dévouée aux sultans. Ils furent nommés Jani-Tscheri, c'est-à-dire Janissaires, et portèrent le feutre blanc, mais avec quelques modifications. On y ajouta un bras tombant en arrière, emblême de la victoire ; une cuiller de bois, placée

en avant, en guise de panache, indiquait le bien-être du soldat. Leur drapeau rouge portait un croissant d'argent et une épée à deux tranchans. Tous les officiers, comme témoignage des soins qui seraient donnés à la nourriture des Janissaires, reçurent des noms empruntés au dictionnaire de la cuisine. Le colonel se nommait Tchorbadschi, ou premier distributeur de soupe; le commandant, Achtchibadschi, premier cuisinier, et ainsi de suite. Il était naturel que d'après ce système la marmite occupât le premier rang au régiment. C'était une chose sacrée et plus chère que le drapeau. C'est autour de la marmite que les officiers se réunissaient pour délibérer. Un corps qui se laissait enlever sa marmite par l'ennemi était déshonoré. C'était un point d'honneur de la conserver.

Chaque année le sultan choisissait parmi les prisonniers de guerre mille jeunes chrétiens qui, après avoir embrassé l'islamisme, entraient dans cette redoutable milice. Ceux qui refusaient d'abjurer leur religion étaient mis à mort. Lorsque la guerre n'avait point donné dans l'année un nombre suffisant de prisonniers, on opérait une sorte de recrutement parmi les jeunes chrétiens de l'empire. Ce moyen a été employé jusque sous le règne de Mahomet IV. A cette époque, on commença à prendre les enfans des Janissaires, et dès-lors eût lieu la décadence de cette célèbre milice.

Les autres troupes de l'empire furent organisées de la manière suivante : les fantassins réguliers reçurent des biens-fonds qui, plus tard, furent convertis en fiefs avec certaines obligations militaires. Les fan-

tassins irréguliers devaient servir en tirailleurs et en troupes d'embuscades; ils étaient aussi rameurs sur les vaisseaux. La cavalerie régulière, nommée spahis (cavaliers), se composait de quatre divisions chargées de combattre autour du sultan et de l'étendard du prophète. Les Mossellimans, c'est-à-dire exempts d'impôts, formèrent un autre corps de cavalerie régulière. Enfin, les Akindschi étaient la cavalerie irrégulière et n'avaient ni solde ni biens-fonds; ils devinrent bientôt, avec les spahis, la terreur de l'Europe. Lors du premier siège de Vienne, les Akindschi pénétrèrent jusqu'à Ratisbonne en marquant leur passage par l'incendie et le carnage.

Cette formidable organisation militaire était terminée lorsque l'empereur grec Andronique, attaqua les Ottomans. La rencontre des deux armées eut lieu en 1330 à Pébekanon et ensuite à Philocrène. Orkhan, qui fut vainqueur dans ces deux combats, s'empara de la célèbre ville de Nicée. Les mosquées vinrent prendre la place des églises, et la croix grecque tomba devant le croissant.

Invasion des Turcs en Europe.

Vers l'an 1263, une troupe de dix à douze mille Turcomans, sous la conduite de Saltukédos, chercha mais sans résultat à s'établir sur la côte occidentale de la mer Noire. Cette première tentative avait été si peu heureuse qu'il s'écoula bien des années avant qu'elle se renouvelât. Ce ne fut qu'en 1321 que les Turcs reparurent; leurs vaisseaux dévastèrent les

côtes de la Macédoine et de la Thrace; l'empereur, pour acheter leur retraite, fut obligé de donner jusqu'aux diamans de sa couronne. C'est du règne d'Orkhan que commencent les premières relations pacifiques et les alternatives de guerre et de paix entre les Ottomans et les Byzantins. Les empereurs grecs appelèrent souvent à leur secours les Ottomans; ce fut une grande faute; si leurs armes assurèrent le triomphe des Grecs, ils fournirent à ces étrangers l'occasion de remarquer combien l'empire de Byzance était faible et combien ses villes étaient riches et son sol fertile; aussi, les invasions des Turcs sur les côtes d'Europe commencèrent à prendre un caractère de plus en plus menaçant. L'empereur des Grecs conclut une alliance en 1333 avec Orkhan, à la condition que celui-ci ne s'emparerait d'aucune des villes qui restaient encore à l'empire. Cependant, une année ne s'était pas encore écoulée depuis ce traité, que soixante vaisseaux des Turcs, dont les forces maritimes avaient pris un grand développement, jetèrent sur les côtes d'Europe une armée qui pilla les campagnes et mit à rançon un grand nombre de villes. Puis, en 1337, la nouvelle se répandit que Orkhan réunissait une armée et une flotte pour venir prendre Constantinople.

Les préparatifs se firent; l'empereur grec parvint à acheter de nouveau la paix, mais il eut encore l'imprudence d'attirer près de lui de nouvelles troupes ottomanes qu'il employait comme auxiliaires dans son armée. Enfin les Turcs, en 1357, s'emparèrent en Europe d'un point fixe d'occupation. Orkhan donna

ordre à son fils Soliman de prendre possession de Gallipoli; cette conquête fut facile et se fit sans obstacles. Un tremblement de terre, qui ruina la Thrace, permit aux Turcs de s'emparer de cette contrée. Ils reconstruisirent les villes, qu'ils peuplèrent avec des colonies turques. L'empereur grec, Jean Cantacuzène, qui avait donné sa fille en mariage à Orkhan, se plaignit; mais on ne lui répondit même pas.

C'est à dater de cette époque que commença la grande invasion des Mahométans, qui s'arrêta seulement lorsque l'empire turc eut étendu sa domination des bords de la mer Noire aux confins du Danube. Soliman jouit peu de son triomphe et mourut d'une chûte de cheval en 1358. Son père succomba à ses douleurs l'année suivante, âgé de soixante-quinze ans. Il en avait régné trente-cinq. Ce fut un prince doué des plus remarquables qualités: guerrier heureux, législateur habile, il était humain et généreux. Sa taille était majestueuse, sa figure respirait à la fois la force et la douceur. Il mérita la reconnaissance de l'empire turc par les institutions qu'il lui donna.

Amurat Ier, le Conquérant.

Amurat Ier, qui succéda à son père Orkhan, avait la passion des conquêtes; il songea à augmenter les possessions turques en Europe. Cependant il ne voulut point exécuter son projet avant d'avoir consolidé sa domination en Asie. La prospérité des Ottomans leur suscitait de nombreux ennemis qui voyaient avec crainte cet empire devenir très puissant. Le prince de

Karaman prit les armes aussitôt la mort d'Orkhan, et crut qu'il lui serait facile de vaincre le jeune empereur qui venait de monter sur le trône. Amurat montra dans cette campagne les premières preuves de cette habileté et de ce talent militaire qui devaient lui faire donner le nom de Conquérant. La victoire qu'il remporta engagea les autres nations qui songeaient à l'attaquer à solliciter, au contraire, le maintien de la paix. Ce fut alors que le sultan se rendit avec une armée à Gallipoli, et commença les hostilités en s'emparant du château de Nebetos. En 1361, il assiéga et prit d'assaut l'importante ville d'*Andrinople*, dont il fit sa seconde capitale; Philippolis tomba ensuite en son pouvoir. Il ne conclut la paix avec l'empereur grec qu'en se faisant reconnaître le maître de ces deux villes.

Le pape vit avec douleur les progrès des Mahométans en Europe. A son appel, les Hongrois, les Serviens, les Bosniens et les Valaques, entreprirent, en 1363, une croisade et marchèrent contre les infidèles. La pacha Hadschi-Ilbeki ne voulut point se laisser prévenir; sans attendre l'arrivée du sultan qui s'avançait avec une armée, il marcha contre les croisés et les surprit pendant la nuit dans une petite plaine qui depuis a reçu le nom de Ssirf-Ssindughi, ou défaite des Serviens; les chrétiens n'eurent pas le temps de former leurs rangs et furent mis dans une déroute complète. Amurat s'établit alors en Europe; d'abord à Démidoka, puis à Andrinople aussitôt que son palais y fut terminé. Cette ville resta la capitale de l'empire jusqu'à la première conquête de Constan-

tinople. Après une guerre qui dura encore cinq années, le sultan fit un nouveau traité de paix avec l'empereur de Byzance, en 1371, et retourna en Asie.

Il était appelé dans cette contrée par la crainte de voir le prince de Karaman recommencer les hostilités : cet ennemi faisait de grands préparatifs pour l'attaquer et finit par lui déclarer la guerre. Une bataille fut livrée dans les plaines d'Ikonium où le prince de Karaman fut vaincu. Ce fut presque sur le champ de bataille qu'Amurat apprit que les princes de Servie, de Bosnie et de Bulgarie avaient formé une coalition pour chasser les Ottomans d'Europe ; il dirigea aussitôt ses troupes vers la Bulgarie et s'empara très promptement de cette province qui fit sa soumission. Le prince de Servie résista avec plus d'énergie et une grande bataille se livra dans la plaine de Kossova ; les Serviens combattirent avec une extrême bravoure ; ils chargèrent si impétueusement l'aile gauche de l'armée ottomane, qu'ils la firent plier. A cet instant Bajazet, fils d'Amurat, qui commandait un corps de réserve, accourut et ces nouvelles troupes turques changèrent le sort du combat. Déjà, dit un poète oriental, des torrens de sang avaient changé les lames des sabres en jacinthes et l'acier brillant des lances en rubis ; déjà les têtes coupées et les turbans renversés dans la poussière avaient donné au champ de bataille l'aspect de tulipes aux mille couleurs, lorsqu'un seigneur Servien, nommé Milosch, se présenta devant le sultan sous prétexte de lui livrer un secret précieux, et le frappa d'un coup de poignard. Amurat, victorieux, mourut des suites de cette blessure en 1389.

Le Sultan Bajazet.

Le premier acte de Bajazet en montant sur le trône, fut de faire étrangler son frère Iakul, par cette raison, écrit l'historiographe de l'empire, que le Koran dit : « Le trouble est pire que l'exécution, et il faut suivre l'exemple donné par Dieu, qui veut être seul et sans rival. Ainsi, son représentant sur la terre, c'est-à-dire le sultan, doit également être seul sur le trône et sans aucun rival. » Les sultans qui lui succédèrent trouvèrent ces considérations si rationnelles que, depuis cette époque et en vertu d'une décision de Mahomet le Conquérant, le fratricide fut sanctionné par une loi et eut lieu presque à chaque avènement au trône.

Bajazet n'accorda la paix aux Serviens qu'à des conditions très rigoureuses et en couvrant leur pays de colonies turques. Après avoir fortifié Gallipoli et y avoir construit un vaste port, il dirigea en 1390 une expédition contre l'Europe. La puissance de l'empereur grec était arrivée à un tel état de décadence, qu'il fut obligé de fournir aux Musulmans des troupes *auxiliaires* commandées par son fils. Les Turcs s'emparèrent de Lemnos, de Rhodes, de Chios, d'Eubée et de l'Attique. Le prince grec, indigné du rôle que lui faisait jouer son père, se retira. Cette défection mit en fureur le violent Bajazet. Il pénétra de suite dans l'empire grec, dévasta cette contrée jusqu'à Constantinople, dont il commença le siège, qui devait durer sept ans. D'autres troupes se dirigèrent sur la Valachie,

qui devint tributaire de la Porte. La Bosnie fut envahie et les frontières hongroises menacées. Le prince de Karaman crut l'instant favorable pour se soulever une troisième fois, mais il fut encore battu. Les Turcs profitèrent de ces nouveaux succès pour étendre leurs possessions en Asie.

Bajazet, enivré de ses victoires, se plongea dans les plus dégradantes débauches et contribua à la démoralisation de son peuple, qui suivit ce funeste exemple. Vers cette époque, Sigismond, roi de Hongrie, organisa une coalition puissante pour s'opposer aux nouvelles conquêtes que feraient les Turcs. La France lui envoya mille cavaliers et six mille mercenaires. Cette troupe, en traversant l'Allemagne, recruta Frédéric, comte de Hohenzollern, un grand nombre de seigneurs allemands, bavarois et chevaliers de l'ordre de Saint-Jean. Les alliés se réunirent à Nicopolis, et le 20 septembre 1396 livrèrent bataille près de cette ville; ils furent complètement défaits par Bajazet. Sigismond perdit sa bannière et ne dut la vie qu'à la rapidité de sa fuite vers la mer, où il trouva un navire sur lequel il s'embarqua. Le vainqueur s'établit près de Nicopolis. Il avait lui-même éprouvé des pertes considérables: cinquante mille Turcs restèrent sur le champ de bataille. Bajazet versa des larmes de rage et jura de venger la mort de ses meilleurs soldats. Dix mille prisonniers chrétiens étaient en son pouvoir; il donna ordre de les massacrer tous. Le carnage dura depuis quatre heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Ce ne fut qu'après cette horrible boucherie que les chefs de l'armée ottomane, indignés de ces atro-

19

cités, insistèrent si vivement près du sultan qu'ils lui arrachèrent l'ordre de suspendre les supplices. La rançon des prisonniers coûta des sommes énormes; les Français se rachetèrent par deux cent mille ducats. Le sultan renvoya le comte de Nevers en lui disant: « Je te permets de porter les armes contre moi; je t'engage même à les reprendre le plutôt possible et à venir m'attaquer avec toutes les forces de la chrétienté; ce sera pour moi une nouvelle occasion d'acquérir de la gloire. »

Bajazet prit quelque repos à Brousse. Ce fut de cette ville que se répandit dans toute l'Asie le bruit de son éclatante victoire; il envoya des ambassadeurs l'annoncer à tous les peuples asiatiques, et, afin d'en prouver la vérité, il les fit accompagner par des prisonniers chrétiens qu'*ils offrirent en présens.* Parmi ces infortunés se trouvaient soixante seigneurs et un magnat hongrois. La victoire des Turcs leur permit de s'emparer de Mitrowitz, sur la Save, et de ravager la Styrie; ils pénétrèrent ensuite jusqu'à Pettau qu'ils livrèrent au pillage et à l'incendie.

Bajazet, redouté de tous ses ennemis, songea à presser plus vivement le siège de Constantinople, qui durait déjà depuis cinq ans. Les habitans éprouvaient toutes les horreurs de la famine; ils disaient hautement qu'ils préféraient se rendre aux Turcs plutôt que de supporter d'aussi horribles souffrances. L'empereur comprit qu'il lui serait très difficile de prolonger la résistance: il traita avec le sultan et lui accorda l'érection d'une mosquée à Constantinople, la nomination d'un cadi, le droit de peupler de Turcs un fau-

bourg de la capitale, avec l'*institution* d'un tribunal spécial pour les juger. Après avoir ainsi humilié l'empereur jusque dans sa capitale, il partit avec la rapidité de la foudre et se rendit jusqu'à ses frontières asiatiques qu'il étendit encore au Nord et à l'Est. Son général Timurtatsch porta ses conquêtes jusque sur les bords de l'Euphrate, pendant que Bajazet envahissait la Grèce et s'emparait des principales villes de la Thessalie; bientôt, la Grèce entière et la Morée passèrent sous sa domination.

Le sultan, après ces rapides conquêtes, s'était retiré à Brousse, où il s'efféminait au milieu des plus honteuses orgies, lorsqu'il fut arraché de sa mollesse par l'approche du terrible Timur, dont le nom veut dire fer, chef célèbre des Tartares.

Ce conquérant avait subjugué la Perse et l'Asie centrale, lorsqu'irrité contre Bajazet qui, dans son orgueil, avait insulté ses ambassadeurs, il lui déclara la guerre. Timur défit d'abord une armée égyptienne devant Alep, prit ensuite Damas, ruina Bagdad et enfin, le 20 juillet 1402, il rencontra Bajazet près d'Angora. « A six heures du matin, raconte l'historien de Hammer, les deux armées s'ébranlèrent, les Tartares au bruit des trompettes et du cri de guerre *Surun;* les Ottomans au son du tambour, et en faisant retentir le nom d'Allah! Timur, sur l'invitation d'un derwisch, descendit de cheval pour faire sa prière et donner l'ordre de l'attaque. Mirsa-Ebubekr qui, sous le commandement supérieur de son père Miran-Schah, conduisait l'avant-garde de l'aîle droite, se précipita sur les derrières des Otto-

mans; les Serviens, combattant comme des lions, châtièrent son audace. Alors Mirsa-Mohammed-Sultan, commandant du centre, s'agenouillant devant Timur, demanda la permission de voler au secours de l'aile gauche compromise. Les troupes européennes combattaient avec un courage extraordinaire; mais tandis que les Serviens faisaient des prodiges de valeur, à la droite les troupes d'Aidin, qui voyaient leur ancien prince dans les rangs ennemis, passèrent de ce côté et furent suivies par celles de Ssaru-Chan, Mentesche, Kermian, et par les Tartares que les émissaires secrets de Timur avaient poussés à la défection. Déjà les Serviens étaient coupés, lorsque leur vaillant chef Etienne, s'ouvrant avec ses cavaliers pesamment armés un sanglant passage à travers les ennemis, pénétra jusqu'au sultan et lui conseilla de fuir. En voyant le courage héroïque des Serviens, Timur s'écria : « Ces derwischs, ces pauvres, n'ont failli en aucun point! » Bajazet, toujours inébranlable, tint ferme sans reculer à la tête des dix mille janissaires avec lesquels il avait occupé une colline. Etienne, voyant que la bataille était perdue et qu'il ne fallait plus songer à sauver le sultan, couvrit la retraite du fils aîné Suleiman, que le grand visir Ali-Pacha, l'aga des janissaires Hasan, et le subaschi Aine-Beg arrachèrent du carnage, et ils se dirigèrent avec lui à l'ouest vers la mer, tandis que les émirs d'Amasia, plaçant au milieu d'eux le prince Mahomet, s'enfuirent avec lui du côté de l'orient, dans les montagnes. Bajazet, abandonné de ses auxiliaires et des troupes de sa maison, de ses visirs, de ses émirs, de ses pachas et de ses fils, persista néanmoins à

rester toute la journée sur la hauteur qu'il occupait avec ses janissaires brûlés par la chaleur, dévorés par la soif. La plupart de ses fidèles soldats étaient tombés d'épuisement ou frappés par le fer des Tartares. Lorsque la nuit fut venue, sur les instances pressantes de Minnet-Beg, le sultan essaya enfin de s'échapper; mais son cheval tomba et il fut pris par Mahmud-Chan, descendant de Dschengis-Chan.

« Avec Bajazet, son fils Musa, ses émirs Minnet-Beg, Mustapha-Beg, Ali-Beg, le chef des eunuques, le commandant du harem Firus-Beg, le beglerbeg Timurtasch et son fils Jachschi-Beg, tombèrent entre les mains de Timur (20 juillet 1402). Les princes Suleiman, Mahomet et Isa s'étaient enfuis, le premier à l'ouest, vers la mer, le second à l'orient, vers Amasia, le troisième au midi, du côté de la Karamanie; le prince Mustapha avait disparu dans la bataille, sans que l'on sût ce qu'il était devenu. D'après l'historien bysantin Ducas, Timur était à jouer aux échecs avec son fils Schahroch, tandis que Bajazet lui était amené prisonnier, et il échangeait son roi (schah) contre la tour (roch) au moment où le sultan paraissait à l'entrée de la tente; cette circonstance avait fait donner au jeune prince tartare le surnom de Schabroch, qui rappelait le moment où le sultan des Ottomans avait échangé son trône contre la captivité dans une tour. Au moins, Persans, Turcs et Grecs s'accordent sur ce point, que Timur se montra d'abord plein de grandeur et de noblesse en recevant le souverain abattu et captif; il lui parla avec bienveillance, le fit asseoir à ses côtés et lui assigna trois tentes

magnifiques, lui assurant avec serment qu'il n'avait rien à craindre pour sa vie, et il lui rendit sa femme, sa fille et son fils.

« Après que Timur eut fait asseoir Bajazet auprès de lui, il se mirent à parler des diverses circonstances de la bataille; puis tout-à-coup, s'adressant au sultan, Timur lui dit: « Toi et moi devons particulièrement rendre grâce à Dieu pour la puissance qu'il nous a confiée. — Pourquoi cela? demanda Bajazet. — C'est qu'il l'a départie à un boiteux comme moi et à un paralytique tel que toi: à moi boiteux, il a donné les empires depuis les frontières de l'Inde jusqu'à Siwas, et à toi les contrées qui s'étendent depuis Siwas jusqu'à la Hongrie. Il est manifeste que la domination du monde n'est rien aux yeux de Dieu, car autrement, au lieu d'en investir deux infirmes comme nous, il aurait pu choisir quelque créature pourvue de membres sains et vigoureux. Parce que tu as été ingrat envers Dieu, que tu n'as pas reconnu ses bienfaits, il t'a envoyé le châtiment dont tu es frappé par moi, son fléau. Maintenant, mon frère Bajazet, ne t'afflige point, une fois en possession de la santé, l'homme remonte rapidement à la prospérité. » Ensuite, on apporta une écuelle de lait caillé, et Bajazet tomba dans une tristesse plus profonde; interrogé sur la cause de cette sombre préoccupation, il raconta comment son protégé, Ahmed-Dschelair, chassé de Bagdad par Timur, lui avait prédit qu'un jour il rencontrerait Timur et mangerait avec lui du lait caillé. « En effet, dit Timur, Ahmed-Dschelair est un homme d'une grande sagesse auquel je dois rendre des actions

de grâces, car, s'il n'avait pas demeuré auprès de toi, tu ne serais pas maintenant sous mes yeux. » Lorsque plus tard le harem de Bajazet eut été enlevé à Brousse, et que la tentative d'évasion détermina un traitement plus rigoureux, on prétend que Timur, afin d'insulter à la passion du sultan pour la chasse, lui envoya un couple de chiens et de faucons, et que Bajazet irrité lui fit dire: « En effet, les chiens et les oiseaux ne te conviennent guère à toi, Timur, barbare et brigand; ils sont plutôt faits pour moi, élevé sur les degrés du trône, fils d'Amurat et petit-fils d'Urkhan. » Blessé par ses paroles, Timur aurait humilié Bajazet: dans un festin, il aurait violé les lois sacrées du harem jusqu'à se faire présenter le vin par l'épouse de son prisonnier, la princesse servienne.

« Timur renonça bientôt à la bienveillance envers Bajazet, et le soumit à une garde rigoureuse à cause d'une tentative d'évasion de son prisonnier. Mahomet, le troisième des fils du sultan, qui avait échappé par la fuite au désordre d'Angora, essaya de délivrer son père, qui n'était pas surveillé de très près. Des mineurs turcs se glissèrent de nuit dans le camp et se mirent, d'une tente voisine, à pratiquer un conduit menant à celle de Bajazet. Déjà ils étaient parvenus heureusement sous le point qu'ils devaient percer à jour, lorsque la compagnie qui, à la naissance du jour, venait relever la garde, découvrit le travail souterrain. On trouva Bajazet et Firus-Beg, les eunuques, éveillés et debout dans la tente. Les mineurs purent s'échapper. Timur accabla son prisonnier de reproches, fit couper la tête au fidèle serviteur

Chodscha-Firus, comme à l'instigateur de l'entreprise, et le sultan fut étroitement resserré. Le jour une garde plus nombreuse l'entourait, et la nuit il était enchaîné. De là, et d'une fausse interprétation du mot turc *kafes*, qui signifie cage et aussi chambre ou litière grillée, est venue la fable de la cage de fer, répétée si longtemps par tous les historiens européens.

« Bajazet tomba dans une mélancolie profonde qui accéléra sa fin. Il mourut le 8 mars 1403. »

Bajazet, qui, après une si prodigieuse fortune, se vit tout-à-coup plongé dans le malheur, était un homme remarquable; il possédait le génie militaire. La rapidité de ses marches, l'habileté de ses manœuvres lui assurèrent la victoire jusqu'au jour où la trahison le livra à Timur. Ce sultan était doué d'une certaine grandeur de caractère, mais il était irascible, cruel, et se plongeait dans les orgies les plus dégradantes.

Les Sultans Mahomet Ier et Amurat II.

Mahomet Ier succéda à son père Bajazet, et après avoir fait périr ses frères, selon l'exemple donné par son prédécesseur, il s'empressa de renouveler les traités de paix, en 1413, avec les rois chrétiens; puis il fit la guerre en Asie au prince de Karaman, qui fut vaincu. L'année suivante, sa flotte fut attaquée devant Gallipoli par des vaisseaux vénitiens qui lui firent éprouver un grand revers maritime. Il ne fut pas plus heureux en Hongrie et en Valachie, où il ne put apaiser des

soulèvemens. A la suite de tous ces revers, il mourut subitement en 1421, et son fils Amurat II accourut de Brousse pour recueillir l'héritage de son père. Mahomet Ier avait commencé le siège de Constantinople; son fils voulut pousser l'attaque avec plus de vigueur. En 1422, il en fit dévaster les environs par dix mille cavaliers; puis il se présenta subitement devant la ville avec une nombreuse armée. Les habitans repoussèrent avec énergie tous les assauts qui furent livrés. L'artillerie de siège ne put ouvrir une brèche dans les murs des fortifications, et les Turcs se retirèrent. Amurat se dédommagea de cet échec en renouvelant un traité de paix avec la Hongrie et en se faisant payer par la Servie une pension de cinquante mille ducats. Il s'empara ensuite de la forteresse de Bressatonika, qui s'était vendue aux Vénitiens. Il livra cette malheureuse ville au pillage, massacra les habitans, transforma les églises en mosquées, et la repeupla avec une colonie turque. Les années suivantes, il fit plusieurs expéditions en Valachie et en Transylvanie. Hermanstadt lui résista; Kronstadt ne put être pris, mais ses faubourgs furent ruinés et les Turcs, après avoir dévasté tout le pays, emmenèrent soixante-dix mille habitans en esclavage.

Amurat rencontra enfin, en 1440, devant la forteresse de Belgrade, un rival qui put le vaincre; le hongrois Jean Hunyady le força à lever le siège d'Hermanstadt et repoussa les Turcs en leur tuant vingt mille hommes. La rencontre de Vatag fut encore plus désastreuse, et les Hongrois victorieux enlevèrent aux

Ottomans deux cents drapeaux. Ces succès attirèrent une foule de soldats à Hunyady, et, en 1443, il se vit à la tête d'une armée formidable, composée de Hongrois, Polonais, Serviens, Valaques, et de croisés allemands; il entra en Servie, vint battre les Turcs jusqu'à Nissa, et les écrasa ensuite dans la plaine de Jalovaz. Le prince de Karaman, si souvent défait par les sultans, avait profité de cet instant de revers pour reprendre les armes. Amurat offrit une paix avantageuse à Hunyady, qui l'accepta en 1444. La Servie redevint libre, et la Valachie passa sous le protectorat hongrois.

Amurat régnait depuis vingt-trois ans; ses derniers revers l'avaient découragé; il abdiqua en faveur de son fils Mahomet, qui donnait de brillantes espérances, mais qui n'avait encore que quinze ans. Wladislas, roi de Pologne, voulut profiter de l'inexpérience du jeune sultan pour l'attaquer. Amurat sortit aussitôt de sa retraite, reprit le pouvoir, et, le 10 novembre 1444, il remporta une grande victoire près de Varna; le roi de Hongrie fut tué dans ce combat, et Hunyady, après avoir fait des prodiges de valeur, ordonna la retraite de l'armée. Le sultan victorieux abandonna encore la direction des affaires; mais il ne tarda pas s'apercevoir que son fils était encore trop jeune pour diriger un si vaste empire, il remonta une troisième fois sur le trône, et voulut s'emparer du Péloponèse et de l'Albanie; il prit Corinthe, Patras, et, l'année suivante, il fit une expédition en Albanie qu'il fut obligé d'interrompre. Jean Hunyady parut avec une armée en Servie, le sultan courut à sa ren-

contre, et le battit, le 18 octobre 1448, à Kossova; le combat fut acharné et resta indécis pendant trois jours, mais les principaux chefs succombèrent, et Jean Hunyady fut forcé de prendre la fuite; il fut remplacé par le célèbre Skanderberg, qui reprit l'offensive et qui devint redoutable aux Turcs.

Amurat ne chercha plus à faire de conquêtes, il se retira à Andrinople, et consentit à prêter son concours à l'avènement de Constantin au trône grec. Peu de temps après, en 1450, il mourut, et laissa définitivement le trône à son fils Mahomet II. Pendant son long règne, Amurat fit beaucoup pour la puissance et la gloire de la Turquie; il édifia de magnifiques mosquées, et s'occupa de l'organisation de l'armée et surtout de celle du corps des Janissaires.

Mahomet II. — Siège et Prise de Constantinople.

Mahomet II signala son avènement en tuant son frère, puis il conclut des traités de paix avec toutes les puissances qui l'environnaient. Sa pensée n'était point, cependant, de profiter des victoires de ses aïeux sans augmenter leurs conquêtes. Son premier acte fut une menace contre Constantinople; il fit réunir plusieurs centaines de maçons, de charpentiers et de manœuvres qui commencèrent la construction d'un château fort, à l'embouchure du Bosphore, sur la côte européenne. L'empereur, à cette nouvelle, comprit les projets du nouveau sultan et fut consterné. La construction de ce château fut poussée avec une si prodigieuse activité, qu'au bout de quelques mois

Mahomet II put saisir un prétexte pour déclarer la guerre aux Grecs. Constantin se hâta de mettre sa capitale en état de défense, et de l'approvisionner le plus abondamment possible.

Mahomet II attira près de lui un ingénieur hongrois; il lui demanda s'il pouvait fondre un canon capable de renverser les murailles de Constantinople. L'ingénieur répondit que oui, et se mit aussitôt à l'œuvre: il établit un canon d'un calibre fabuleux, qui lançait des boulets en pierre de 12 palmes de diamètre; son attelage se composait de cinquante bœufs et il était servi par sept cents hommes.

« Cette effroyable machine de guerre, raconte l'historien de Hammer, auquel nous empruntons le récit du célèbre siège de Constantinople, semblait en rapport avec les vastes plans de Mahomet et l'exaltation de son ardeur. Jour et nuit, il ne rêvait que destruction et conquête. Le soir, il faisait ordinairement le tour de sa résidence, accompagné seulement de deux confidens, pour écouter, sans être connu, les propos du peuple et des soldats. Si quelque malheureux venait à le reconnaître, lui adressant le salut ordinaire : « Longue vie au sultan ! » aussitôt, de sa propre main, il perçait le cœur de l'indiscret. Une nuit, il fit mander tout-à-coup devant lui Chalil-Pacha, par les eunuques. Le grand-visir, tremblant pour sa tête à cause de la part prise par lui au double détrônement de Mahomet pendant la vie de son père Amurat, prit un plat rempli d'or et le déposa aux pieds du sultan, qu'il trouva tout habillé, assis sur son lit: « Qu'est cela, gouverneur? demanda le sultan. —

C'est l'usage des grands, répondit le visir, lorsqu'ils sont appelés à des heures extraordinaires devant leurs maîtres, de ne paraître jamais les mains vides; ce n'est pas mon bien, mais le tien, que je te présente. — Je n'en ai pas besoin, répliqua le sultan; je ne veux de toi qu'une chose, c'est que tu m'aides à prendre Constantinople. » Le grand-visir, ami secret des Grecs, qui l'avaient gagné à force de présens, fut d'autant plus effrayé de la demande du sultan, que lui-même, dans l'opinion du peuple, passait pour être d'accord avec les infidèles. Il s'exprima selon les sentimens de Mahomet, dit que Dieu, qui lui avait déjà soumis la plus grande partie des provinces grecques, ne lui refuserait pas la possession de la capitale, que tous les serviteurs du sultan s'efforceraient à l'envi, et sacrifieraient à cet objet leurs biens et leur sang. — « Vois, reprit le sultan, je me suis débattu toute la nuit sur ma couche sans pouvoir trouver le sommeil. Prends bien garde de te laisser affaiblir par l'or et l'argent. Nous voulons fermement combattre les Grecs, et, pleins de confiance en Dieu et dans le prophète, nous prendrons la ville. » C'est ainsi que, pour cette fois, il congédia le grand-visir, qui avait été arraché plein d'effroi au repos et au calme de l'indifférence; mais pour le sultan, il passa cette nuit et bien d'autres encore au milieu des agitations de ses désirs, roulant ses projets de conquêtes, combinant des plans de siége. Il traçait la situation et les murs de la ville, les lignes de l'attaque, fixait les postes de l'armée, les places des machines, les batteries, les mines, et s'entretenait avec des hommes bien fami-

liarisés avec la situation de la ville et l'état de ses fortifications.

« Le siége commença les premiers jours de février 1453; le monstrueux canon partit d'Andrinople, tiré par cinquante paires de bœufs; deux cents hommes marchaient de chaque côté pour le maintenir en équilibre, précédés par cinquante charpentiers et deux cents pionniers, qui devaient mettre en état les chemins et les ponts. Il fallut deux mois pour faire une route de deux journées.

« Le vendredi après Pâques (6 avril 1453), Mahomet parut avec son armée devant la ville, planta sa tente derrière la colline faisant face à la porte de Charsias ou Kaligaria, et investit la plaine du côté de la terre, depuis la porte de Bois du palais, jusqu'à la porte d'Or. Le gros canon fut pointé contre cette porte de Kaligaria; mais, comme les nouveaux ouvrages sur ce point offraient trop de résistance, on le traîna devant la porte de Saint-Pomanus, qui en reçut le nom de porte du Gros-Canon, conservé encore aujourd'hui. A côté de cette pièce de mille huit cents livres, on en dressa deux autres d'un moindre calibre, qui lançaient encore des boulets de cent cinquante quintaux, et qui préparaient les voies au canon monstre. Pour charger celui-ci il fallait deux heures, et il ne pouvait faire feu que sept fois dans la journée, à moins que l'on ne comptât pour un huitième coup celui tiré avant l'aurore, pour donner le signal de l'attaque. Bientôt il éclata, et mit en pièces l'ingénieur qui l'avait fondu. Les morceaux furent réunis; on voulut les utiliser encore, et on lança pendant quel-

que temps des masses de rochers qui ébranlaient les murailles sept fois par jour; mais le maître qui avait dirigé le jeu de cette énorme machine n'existait plus, et l'effet ne répondit pas à l'attente.

« Outre la pièce monstrueuse et les deux autres qui la flanquaient de chaque côté, il y en avait encore un grand nombre de moyen et faible calibre établies sur toute la ligne, depuis la porte de Bois jusqu'à la porte d'Or; quatorze batteries foudroyaient la ville, tandis que les balistes et les arcs faisaient pleuvoir sur les murs des traits et des flèches. Pour les travaux des mines, on employa les montagnards serviens de Novoberda; ils pénétrèrent jusque dans les fossés de la place, sous la protection d'une galerie recouverte de feutre rouge et blanc, et percèrent des trous dans la première enceinte, par lesquels ils firent beaucoup de mal aux Grecs, sans que ceux-ci pussent les atteindre. Ils construisirent quatre tours montées sur des roues, et une énorme machine de siége que les Grecs surnommait Epepolia (qui prend les villes). On la mettait en mouvement au moyen de roues nombreuses; en dedans et en dehors elle était revêtue de triples peaux de bœufs; l'étage supérieur supportait des tours et des parapets qui garantissaient les assaillans. Trois portes s'ouvraient du côté du fossé; l'intérieur était rempli de bois et de fascines pour combler le fossé; du sommet de la machine s'abaissaient des ponts-levis par lesquels on pouvait gagner de plain-pied les tours de la ville.

« Toutes les forces de l'armée turque réunies devant Constantinople s'élevaient à deux cent cinquante mille

hommes : cent mille cavaliers étaient rangés sur les derrières du camp ; cent mille guerriers étaient postés à l'aile droite, s'étendant jusqu'à la porte d'Or, et cinquante mille à la gauche, gagnant le palais des Blachernes. Le sultan se tenait au centre, avec quinze mille janissaires ; Saganos-Pacha, avec quelques milliers d'hommes, occupait la hauteur derrière Galata, et les autres élévations en face du port. La flotte que le commandant Baltaoghli, rénégat bulgare, avait équipée dans la baie du Bosphore, appelée encore aujourd'hui port de Baltaoghli, se composait de dix-huit galères à trois rangs de rames, de quarante-huit à deux rangs, de vingt-cinq transports, et de plus de trois cents petits bâtimens ; en tout quatre cent vingt voiles. Ainsi, les assiégeans avaient vingt fois plus de forces que les assiégés ; l'ardeur des Turcs pour attaquer était au-dessus de toute comparaison avec la résolution des Grecs à se défendre.

« Le nombre des Grecs sous les armes, d'après un état dressé par le protovestiaire Phranzes pendant le siége, sur l'ordre de l'empereur, ne dépassait pas quatre mille neuf cent soixante-treize. Il faut y joindre deux mille étrangers, et trois ou cinq cents Génois, sous les ordres de Jean Longus, de la noble famille Giustiniani, envoyés sur deux galères comme dernier appui à l'empire croulant. L'empereur se montra très reconnaissant envers ces auxiliaires, et les combla de présens ; il nomma l'actif Longus protostator, c'est-à-dire général de trois cents hommes, et il lui fit délivrer une bulle d'or, par laquelle lui était concédée l'île de Lemnos, dans le cas où Mahomet serait forcé

de lever le siége, ainsi qu'il était arrivé à son père Amurat.

« Le 15 avril (1453), la flotte turque, forte de quatre cents voiles, sortie de la baie de Phidalia, était descendue vers l'embouchure méridionale du Bosphore, et avait jeté l'ancre du côté du rivage européen, près de la double colonne (aujourd'hui Beschiktasch); quelques jours après, parurent dans la Propontide un vaisseau impérial et quatre bâtimens génois, qui avaient été retenus à Chios tout le mois de mars, et qui profitaient du premier vent du sud pour se transporter en ces parages. Une division de la flotte turque, forte de cent voiles, se posta immédiatement en avant du port, pour en défendre l'entrée aux cinq bâtimens. Le ciel était serein, la mer tranquille, les murailles de la ville se couvrirent de spectateurs, et le sultan à cheval contemplait du rivage européen les apprêts d'un combat naval, dans lequel le nombre de ses vaisseaux, trente fois plus considérable que celui des ennemis, lui assurait la victoire; mais dans son escadre il n'y avait que dix-huit galères, dont les équipages étaient formés de soldats sans expérience. Du haut des vaisseaux chrétiens tombait une grêle de flèches, une pluie de feu sur les bâtimens turcs, dont les bords étaient beaucoup plus bas, et qui, malgré ce désavantage, voulurent s'emparer du vaisseau impérial. Des pots, remplis de matières enflammées, mettent le feu aux agrès des assaillans; des masses de pierre tombent lourdement, les coulent bas. Flectanella, le capitaine impérial, combattait à l'avant comme un lion; les Génois Cataneo, Novarra et Bala-

neri, ne se montraient pas moins redoutables. La mer était couverte de traits qui gênaient la manœuvre des autres bâtimens turcs; plusieurs galères s'ouvrirent en se heurtant; il y en eut deux qui s'enflammèrent. Alors Mahomet ne fut plus maître de lui-même. Oubliant l'éloignement, l'élément et sa propre dignité, écumant de rage, il enfonce les éperons dans les flancs de son cheval, et s'élance au milieu des flots pour gagner la flotte et arracher la victoire aux Grecs. Les grands qui l'entourent se précipitent après lui avec leurs chevaux, pour atteindre l'escadre qui n'était pas à la distance d'un jet de pierre. Les marins, humiliés, effrayés, renouvellent l'attaque avec une grande ardeur, mais sans plus de succès. A la faveur d'un vent frais qui s'éleva, les cinq vaisseaux chrétiens pénétrèrent à travers la flotte nombreuse des Turcs, et entrèrent à pleines voiles dans le port, qui fut fermé derrière eux au moyen de la chaîne de fer, tendue depuis la porte du Marché au poisson de Galata jusqu'à la porte du même nom de Constantinople. La perte des Turcs fut grande, et leur honte plus grande encore. Mahomet, furieux contre Baltaoghli, à la lâcheté duquel il attribuait la défaite, voulait le faire empaler; il ne lui fit grâce de la vie que sur les instances de ses janissaires; toutefois il voulut exercer en personne sa vengeance sur lui. Quatre esclaves tinrent étendu l'amiral par terre, et le sultan lui-même lui appliqua cent coups de sa lourde massue, qui lui firent autant de blessures. Un des Asabes, avec une pierre, lui brisa la joue et lui arracha l'œil. C'est ainsi que l'on céda aux prières des janissaires,

et que la vie fut accordée au renégat bulgare. Dès-lors et après le désastre du premier amiral de l'empire ottoman prit naissance cette opinion, accréditée depuis chez les Turcs, que Dieu leur avait donné l'empire de la terre, mais qu'il avait laissé celui de la mer aux infidèles. Les assiégés ayant reçu d'une manière inespérée des secours et des vivres en dépit de tous les obstacles, le grand-visir Chalil-Pacha, gagné en effet par les Grecs ou déterminé par conviction pour la conservation de Constantinople et le rétablissement de la paix, pensa que c'était le moment le plus favoble pour pousser le sultan à ce parti. Mais son opinion était combattue par le second visir, beau-frère et favori du sultan, Saganos-Pacha; par le molla Mahomet-Kurani, qui avait élevé le sultan, et par le scheich Akschemseddin, qui enflammait les troupes par ses prédietions. Dans un divan tenu après le combat naval, ils se prononcèrent tous pour la continuation du siége; mais, lorsque le sultan leur demanda quels moyens on emploierait pour rompre la chaîne du port, comment, malgré cet obstacle, on pourrait pénétrer dans le port, et comment on pourrait attaquer de deux côtés la ville, qui jusqu'alors n'avait été pressée que sur un point, ils restèrent muets. Alors le sultan trancha la difficulté par une résolution audacieuse. Cet esprit téméràire, qui l'avait emporté à cheval dans la mer, lui suggéra l'idée de faire traverser la terre ferme à des vaisseaux. Cette idée lui était-elle propre, ainsi que les historiens ottomans le soutiennent? Jaillit-elle toute conçue de son cerveau? C'est ce qu'il est difficile de croire. Probablement des entreprises

de ce genre, faites dans l'antiquité et même dans des temps très rapprochés, ne lui étaient pas inconnues, et il appliqua des exemples antérieurs à la circonstance présente. Sans rapporter des faits appartenant à l'antiquité et aux premières époques du moyen-âge, dans le dixième siècle, le patricien Nicetas fit franchir à sa flotte l'isthme du Péloponèse de l'est à l'ouest, et battit ensuite les troupes crétoises près de Methone et de Pylos. Ainsi firent les croisés, lorsqu'au siége de Nicée ils traînèrent leurs vaisseaux de Kios sur le golfe Ascanius jusqu'au lac de Nicée, parcourant une distance de trois lieues, ce qui parut une chose inouïe aux historiens contemporains des croisades, et provoqua en eux la même admiration que l'entreprise de Mahomet sur les écrivains ottomans; mais tout récemmment, quatorze ans avant Mahomet, les Vénitiens avaient pris le même parti pour transporter leur flotte de l'Adige dans le lac de Garda, et, selon Léonard de Chios, c'est cette circonstance qui aurait donné au sultan l'idée de transporter sa flotte par terre du Bosphore, où elle était à l'ancre devant Diplonkion (Beschiktasch), dans l'intérieur même du port. La distance n'est guère que de deux petites lieues; mais le terrain est inégal et ondulé. Mahomet fit établir sur cet espace une espèce de chemin de planches, qui furent frottées de graisse de bœuf et de bélier, pour faire glisser plus facilement les vaisseaux. Soixante-douze galères à deux rangs de rames et quelques autres à trois et cinq rangs furent mises en mouvement, et, dans l'espace d'une nuit, à travers vallées et collines, elles se trouvèrent transportées du rivage

du Bosphore dans le port; chaque bâtiment à deux rangs de rames portait le capitaine à l'arrière et le pilote à l'avant; les voiles étaient déployées, afin de profiter du vent. Les tambours battaient, les trompettes sonnaient, et le jour, en se levant, découvrit aux assiégés stupéfaits, en face des murailles, appuyée à la mer, une flotte turque de plus de soixante-dix voiles, qui semblait être descendue d'en haut et d'un seul coup dans leur port.

Jean Giustiniani résolut aussitôt d'incendier la flotte ennemie dans la nuit suivante; mais le projet fut trahi aux Turcs par les Génois de Galata, qui, durant tout le siège, en affectant de beaux semblans de fidélité, se montrèrent perfides envers les deux partis. Tandis que dans la nuit ils faisaient passer des secours secrets aux Grecs, ils s'employaient le jour dans le camp des musulmans, et fournirent la grande quantité d'huile dont les Turcs avaient besoin pour nettoyer le gros canon après chaque décharge, espérant ainsi l'empêcher de se fendre et d'éclater. Quand Giustiniani s'approcha de la flotte ennemie au milieu des ténèbres, les Turcs, qui avaient épié ce moment, firent une décharge sur son vaisseau, qui fut percé par les boulets, et s'enfonça avec cent cinquante jeunes guerriers italiens d'élite qui le montaient. Giustiniani se sauva avec peine et saisi d'effroi, et les Turcs poussèrent un grand cri de victoire, qui fut répété par les rivages de la mer et les sept collines de la ville. Quand le jour parut, les Turcs eurent la satisfaction de faire un second essai du jeu de leur artillerie, et cette fois ce ne fut pas sur un vaisseau grec, mais bien sur un

bâtiment génois, richement chargé, qui était à l'ancre devant Galata. Ils visèrent juste, et le vaisseau vola en éclats. Les colons de Galata se plaignirent par des députés d'une telle récompense donnée à leur secours sans lequel la flotte de quatre-vingts voiles n'aurait jamais pu être transportée par terre dans le port; mais les visirs s'excusèrent en disant qu'on avait cru que ce bâtiment appartenait aux ennemis, et que d'ailleurs toute indemnité devait être accordée après la prise de la ville. Les prisonniers que les Turcs avaient faits dans la nuit furent menés devant les murs de la ville, puis égorgés sous les yeux des Grecs. Aussitôt Mahomet fit établir un pont sur le port. Des tonneaux attachés ensemble par de forts crampons de fer formèrent deux lignes sur lesquelles furent poussées des planches. Le pont avait une largeur de cinq aunes, en sorte que cinq soldats pouvaient passer de front, et il était assez solide pour supporter la marche des troupes et le poids d'un canon que l'on y plaça. Les vaisseaux jetèrent l'ancre tout contre les murs de la ville. Alors les Grecs songèrent à brûler le pont et les vaisseaux, et cette difficile entreprise fut confiée au Vénitien Jacopo Cocco. Celui-ci prit trois petits navires d'une marche rapide sur lesquels il fit monter quarante jeunes gens d'élite, et qu'il munit de feux grégeois et d'autres matières combustibles. Ils s'avancèrent pendant la nuit; deux jeunes gens furent laissés sur le pont pour y mettre le feu aussitôt que la flamme brillerait sur les vaisseaux des Turcs; mais les gardes veillaient, et des masses de pierres, lancées avec force, brisèrent les légers esquifs

ou les coulèrent bas. Une seule galère fut brûlée; le feu allumé en même temps sur le pont fut éteint; les équipages des petits bâtimens tombèrent entre les mains des Turcs et furent égorgés le lendemain sous les yeux des Grecs, qui, par représailles, plantèrent sur les créneaux les têtes de deux cents prisonniers turcs. Le mauvais succès de cette entreprise provoqua des débats entre les Vénitiens et les Génois sous les ordres de Giustiniani; ceux-ci rejetaient toute la faute sur l'inexpérience et la mauvaise conduite de Cocco, et l'empereur dut s'interposer pour les empêcher d'en venir aux mains. Maintenant Mahomet fit établir des batteries sur la colline de Saint-Théodore, située au-dessus de Galata, de ce même côté du port, afin de tirer sur tous les bâtimens grecs ou génois ancrés devant Galata. Les Génois demandèrent que l'on épargnât leur marine marchande; Mahomet répondit que ce n'était pas des vaisseaux marchands, mais des pirates qui étaient venus porter des secours aux Grecs. Le premier coup ayant coulé bas un bâtiment, les autres se retirèrent sous les maisons de Galata, de manière à être protégés contre les batteries. Les maisons ne furent pas épargnées; mais, quant aux vaisseaux et aux équipages, ils ne subirent aucun dommage, et l'artillerie turque produisit si peu d'effet que cent cinquante décharges ne tuèrent qu'une seule femme, remarquable par sa beauté; encore cette mort fut-elle causée par une pierre détachée d'un mur.

« Il y avait sept semaines que le siège se poursuivait sans relâche par terre, et la ville était maintenant pressée du côté du port. Dans tous les sièges précé-

dens, elle n'avait été investie ou attaquée sérieusement que sur un point; les Latins n'y avaient pénétré qu'en s'élançant du port. Maintenant l'armée ennemie était déjà logée dans les fossés, et sa flotte se trouvait dans le port tout contre les murailles de la ville; quatre tours étaient renversées, une large brèche était ouverte près la porte de Saint-Romanus, le fossé était presque comblé par les débris. Mahomet résolut d'envoyer encore un message à l'empereur, soit afin de satisfaire à la règle qu'il s'était tracée d'offrir toujours à l'ennemi, avant sa destruction, la paix moyennant la soumission, soit qu'il voulut s'assurer par un témoin oculaire de l'impossibilité de la place à se défendre. Isfendiaroghli, son beau-frère, pénétra dans la ville, non pas comme envoyé du sultan, mais en s'annonçant comme un ami qui, s'intéressant personnellement au sort des Grecs, leur conseillait de détourner la colère de Mahomet, et de se racheter avec leurs femmes et leurs enfans des rigueurs de l'esclavage par une capitulation opportune. Mais dans le conseil de guerre la voix de l'honneur et du désespoir l'emporta. L'empereur répondit à Isfendiaroghli qu'il rendait grâce à Dieu si le sultan, à l'exemple de ses prédécesseurs, voulait accorder et maintenir la paix; que nul des sultans qui avait assiégé la ville n'avait prolongé beaucoup son règne et sa vie; que Mahomet pouvait exiger un tribut, mais ne devait pas s'attendre à la remise de la ville même, dont tous les habitans étaient résolus à mourir pour sa défense. Aussitôt le 24 mai 1453, le sultan fit proclamer dans le camp, pour le 29, l'assaut général du côté de terre

et du côté du port. Il réunit les chefs de l'armée et leur promit, par serment, le pillage de la ville, ne se réservant que les murailles et les édifices pour sa part du butin. Un immense cri de joie s'éleva de tous les rangs à cette annonce.

« Avant l'aurore du 29 mai, jour de la saint Théodore, l'action s'engagea, mais cette fois sans que le signal fût donné par le gros canon. Afin de lasser les Grecs, Mahomet fit tenter l'attaque par les recrues et les invalides, réservant la force de l'armée pour le dernier assaut. On combattit vaillamment des deux côtés, et les Turcs subirent une plus grande perte. Lorsque vint le matin, la ville toute entière apparut entourée par les Turcs comme par une corde qui allait être serrée pour l'étouffer. Un bruit effroyable de cors, de trompettes et de tymbales, mêlé aux hurlemens des assaillans, remplissait les airs; toutes les batteries tonnèrent à la fois, et au même temps commença l'attaque de tous les points, par terre comme du côté du port. On luttait avec fureur depuis deux heures, sans que l'ennemi eût fait aucun progrès. Des Tschauschs étaient derrière les assaillans, les poussant en avant à coups de baguettes de fer et de nerfs de bœufs. Le sultan lui-même employait tour à tour les flatteries et les menaces qu'il appuyait de sa massue de fer. Des pierres lancées du haut des tours renversaient les assaillans; le feu grégeois ruisselait des murs jusque dans la mer, où il continuait à brûler. Les échelles se brisaient; le feu de l'artillerie se croisait; la ville était enveloppée dans une épaisse vapeur de poudre. Théophile Paléologue et Demetrius

Cantacuzène repoussèrent les Turcs ; l'empereur, à cheval, encourageait les siens de ses paroles et de ses actions, lorsqu'une balle ou une flèche blessa Giustiniani au bras ou à la cuisse ; il pria l'empereur de tenir bon, tandis qu'il allait seulement se rendre sur son bord pour se faire panser. L'empereur l'engage à ne pas faire attention à sa blessure, qui est légère ; mais Giustiniani ne se laisse point retenir. « Par où vous dégager pour gagner votre bâtiment ? demande l'empereur. — Par ici, répond Giustiniani, là où Dieu même ouvre le chemin aux Turcs. » Et en même temps il s'échappe vers Galata, oubliant sa gloire passée, sans songer à la honte future. Son éloignement répandit le découragement parmi les troupes, et Saganos-Pacha, qui s'aperçut du trouble dans les rangs des assiégés, enflamma ses janissaires d'une nouvelle ardeur. L'un d'eux, espèce de géant, nommé Hasan-d'Ulubad, tenant de la main gauche son bouclier au-dessus de sa tête et son sabre de la droite, s'élance sur la muraille suivi de trente compagnons. Les assiégés les repoussent vaillamment à coups de flèches et de pierres ; dix-huit janissaires sont renversés en même temps, et plusieurs autres qu'Hasan avait entraînés par son exemple, subissent le même sort. Hasan lui-même, atteint d'une pierre, tombe à terre ; mais il se redresse à demi, et incapable de se mettre debout, il se tient à genoux, le bouclier toujours au-dessus de sa tête, jusqu'à ce que cette arme défensive lui échappe, enlevée par une grêle de pierres, et il succombe accablé de traits.

« Tandis que la porte de Saint-Romanus, contre

laquelle était dirigée la principale attaque, était défendue si vaillamment, les Turcs avaient déjà pénétré dans la ville sur un autre point, par la porte de Bois, que l'on avait murée, à cause des prophéties annonçant l'entrée de l'ennemi sous ce passage, et qui, la veille, sur un ordre de l'empereur, avait été ouverte pour surprendre les assiégeans par une sortie inattendue. Cinquante Turcs forcèrent ce passage et attaquèrent les assiégés par derrière. Alors, près de la porte de Romanus, un cri retentit, parti du port, que la ville était prise, et l'effroi frappa les rangs des alliés autour de l'empereur. Théophile Paléologue, don Francesco de Tolède, l'Espagnol et Jean le Dalmate, firent des prodiges de valeur; mais l'empereur vit que la résistance était vaine contre les flots d'ennemis qui avaient rompu toutes les digues. « J'aime mieux mourir que vivre, » s'écrie-t-il en se précipitant tête baissée contre les assaillans; et, se voyant abandonné des siens, qui avaient pris la fuite: « N'y aurait-il donc pas un chrétien, dit-il en gémissant, pour me couper la tête! » et aussitôt il tomba sous les coups de sabre de deux Turcs, dont l'un le frappa au visage et l'autre par derrière; et le septième des Paléologues, Constantin Dragoses, le dernier des empereurs grecs, resta confondu parmi des monceaux de cadavres, après avoir succombé dans la défense de la ville du premier Constantin, de la capitale de l'empire byzantin fondé depuis dix siècles. Maintenant les Turcs entrèrent en masse du côté de la terre, par la porte de Charsias ou Kaligaria, après avoir franchi des remparts de cadavres, qui comblaient les fossés et remplissaient

les brèches, massacrant les soldats qui s'enfuyaient, croyant qu'ils avaient affaire à une garnison de cinquante mille hommes. Deux mille victimes furent immolées ainsi, jusqu'à ce que fût reconnue la véritable faiblesse des Grecs : alors s'arrêta l'effusion du sang. Si grande était l'ardeur des vainqueurs pour avoir des esclaves des deux sexes dont la valeur pouvait exciter leur avidité, ou la beauté flatter leur luxure, qu'ils auraient certainement entraîné tous les êtres vivans chargés de fer, afin de satisfaire les deux passions qui les dominaient. Les victimes du premier emportement tombèrent presque toutes sans résistance; car les Turcs ne perdirent là que deux ou trois hommes. Tous les habitans s'enfuirent du côté du port, parce l'ennemi ne s'était pas encore emparé de cette partie; les cinquante Turcs entrés par la porte souterraine avaient été repoussés, et beaucoup de fuyards, en se précipitant par les portes ouvertes sur le port, parvinrent à se sauver sur des bâtimens grecs et génois. Les gardes, voyant cette presse énorme et en reconnaissant la cause, fermèrent les portes, dont ils jetèrent les clefs par-dessus les murailles, pleins de confiance superstitieuse dans une ancienne prophétie annonçant que les Turcs pénétreraient jusqu'au milieu de la ville, jusqu'à la place du Taureau (aujourd'hui Taukbasari), mais qu'ensuite ils seraient repoussés et chassés par les habitans.

« Maintenant les masses de peuple refluaient des murs du pont vers la grande église d'Aja-Sofia, hommes, femmes, vieillards, enfans, moines, religieuses ; ils s'imaginaient, pleins d'une aveugle foi dans une

ancienne prophétie, que si les Turcs parvenaient jusqu'à la colonne du grand Constantin, un ange descendrait du ciel, et remettant une épée nue dans la main d'un pauvre homme de la dernière classe, lui dirait : « Prends ce glaive et venge le peuple de Dieu. » Qu'aussitôt les Turcs tourneraient le dos et seraient chassés par les Grecs de la ville et de l'Asie Mineure, et même refoulés jusque sur les frontières de la Perse. Ainsi bientôt la vaste église d'Aja-Sofia, avec tous ses porches et ses galeries, fut remplie de fugitifs, qui, ayant fermé les portes, s'imaginaient trouver leur salut dans un temple qu'ils avaient abandonné comme souillé depuis la réunion des églises. « Si dans ce moment, dit l'historien Ducas, un ange fût réellement descendu du ciel, et qu'il eût fait entendre ces paroles : Acceptez l'union des églises, et je disperserai vos ennemis, les Grecs n'auraient pas accepté ce symbole, et ils se seraient livrés aux Turcs plutôt qu'à l'Église romaine. » Tant était profonde la séparation causée par l'acte d'union ! Les Turcs rompirent à coups de hache les portes qui étaient fermées, et emmenèrent ce peuple tremblant en esclavage, comme des animaux destinés à la boucherie. Les hommes furent attachés avec des cordes, les femmes liées deux à deux avec leurs ceintures, sans distinction d'âge ou de rang ; l'archimandrite avec son portier, la dame avec sa servante, le moine avec la religieuse, selon le caprice des ravisseurs. L'église elle-même devint un théâtre d'abominations : les saintes images furent dépouillées de leurs ornemens et mises en pièces ; les vases d'or et d'argent furent enlevés, les vêtemens

sacerdotaux couvrirent le dos des chevaux; le crucifix fut promené couvert d'un bonnet de janissaire; les autels servirent de tables à manger, d'auges pour les chevaux, ou de lits de prostitution. « Ainsi, dit Ducas, fut accomplie la parole du prophète Amos: Je me vengerai des autels de Betel, dit le Seigneur; les cornes de la table des sacrifices seront jetées à terre; je renverserai le palais à créneaux sur la maison de plaisance; les habitations ornées d'ivoire seront anéanties, ainsi que beaucoup d'autres, dit le Seigneur. Vos fêtes, je les aurai en horreur, et je détournerai les yeux de vos sacrifices. Éloigne de moi le bruit de tes cantiques; je ne veux pas entendre les psaumes de tes instrumens. La fin de mon peuple est arrivée, dit le Seigneur, je ne veux pas différer plus longtemps son châtiment, et ce jour-là les voûtes du temple retentiront de hurlemens, dit le Seigneur. » En effet, les voûtes du plus grand temple de la chrétienté furent frappés par les éclats des bacchanales des ravisseurs et par les gémissemens des malheureux dépouillés de leurs biens, de leur liberté et de leur honneur. « Le temple d'Aja-Sofia, s'écrie Phranzes, le ciel terrestre de la sagesse divine, le trône céleste de la gloire divine, le second char entouré de chérubins du maître du monde, cette merveille de la terre élevée par Dieu lui-même, devint l'abomination de la désolation. »

« Cependant, du côté du port, les Grecs conservaient une partie des murailles qui n'avait pas encore été attaquée, et ils restèrent à leur poste jusqu'à ce que les Turcs, qui pillaient la ville depuis deux heures,

vinrent tomber sur leurs derrières ; en même temps ceux qui livraient l'assaut du dehors forcèrent l'entrée de la ville en venant de Petra, près de la porte actuelle du magasin à farine. A cette vue, les défenseurs s'enfuirent aussi de ce point vers les maisons où les Turcs avaient déjà porté la désolation. Le commandant grec Lucas Notaras fut pris en gagnant son habitation, ou bien lorsqu'il y était entré, et Urckan, petit-fils de Suleiman, au moyen duquel les Grecs s'étaient imaginé pouvoir effrayer le conquérant en le présentant comme un prétendant au trône, se précipita du haut d'une tour plutôt que de se livrer aux Ottomans.

« Ainsi succomba la ville aux sept collines, l'antique Bysance, 1125 ans après son agrandissement par le premier Constantin, le 28 mai 1453, dans le vingt-neuvième siège soutenu depuis sa fondation, à la suite de cinquante-trois jours d'attaques par les Turcs. Trois fois elle avait été assiégée par les Hellènes, sous Pausanias, Alcibiade et Léon, général de Philippe de Macédoine ; trois fois par des empereurs romains, Sévère, Maxime, Constantin ; deux fois par des rebelles byzantins, Thomas et Tornicius ; deux fois par des empereurs byzantins, Alexis Comnène et Michel Paléologue ; deux fois par des krals des Bulgares, Paganus et Siméon ; une fois par le chakan des Avares ; une fois par le despote des Slaves, Krumus ; une fois par les Russes, sous Askold et Dir ; une fois par les Latins, sous le doge Dandolo ; sept fois par les Arabes, sous les généraux des khalifes ; cinq fois par les Turcs (deux fois sous Bajazet, puis sous Musa, Amurat II et

Mahomet II); et dans le cinquième siège entrepris par les Turcs, après avoir été enlevé sept fois par Pausanias, Alcibiade, Septime Sévère, Constantin, Alexis, Dandolo et Michel Paléologue, elle devint la proie de Mahomet II, septième souverain des Ottomans. Cet dernière destinée, bien méritée par l'énervement moral et l'abaissement de ses habitans et de ses souverains, devait être réservée à la maison des Paléologues, dont le premier avait jadis cherché protection et assistance contre sa patrie à la cour du prince turc, maître de l'Asie Mineure, et dont les successeurs, servant à la porte du sultan, se montrèrent comme mercenaires dans son armée et conquirent des villes en son nom. Telle fut la reconnaissance du concours prêté aux armes turques, et le salaire du service dans le palais. »

II.

Depuis la conquête de Constantinople jusqu'à la prise de Carlowitz, en 1699.

Mahomet II, aussitôt après la victoire, fit partir sa flotte chargée d'un riche butin; dès le lendemain matin il entra en triomphateur à Constantinople, et nomma un nouveau patriarche grec. Ce grand conquérant possédait non-seulement les qualités d'un habile général, mais il était aussi doué du génie de l'homme d'État; il avait encore les armes à la main qu'il commença à s'occuper des moyens de conserver sa conquête par des institutions politiques. Il promit à tous les habitans fugitifs ou cachés qui viendraient habiter leurs maisons, qu'il protègerait leur vie, leurs propriétés et leur commerce. Pour combler le vide que la guerre avait fait parmi cette population, il appela d'Asie une foule de colons. L'année suivante, Mahomet fit ses préparatifs pour s'emparer de la Servie; sans se donner la peine de chercher un prétexte pour commencer les hostilités, il écrivit simplement au prince servien, Georges, que cette province lui convenait et

21

qu'il allait s'en rendre maître, puis il envahit les états de Georges, qui courut demander du secours à la Hongrie. Le prince de Servie revint avec Jean Hunyady et une armée ; mais il était trop tard, le sultan avait pris d'assaut les principales forteresses, dévasté le pays et enlevé cinquante mille habitans qu'il envoya peupler Constantinople. Georges n'obtint la paix qu'en payant un tribut annuel. Mahomet II conquit ensuite plusieurs îles de l'Archipel, et réunit à l'empire turc Lesbos, Lemnos et Chios.

L'ambition d'étendre ses conquêtes dévorait le sultan : l'an 1456, il réunit une armée formidable et entreprit une nouvelle campagne contre la Hongrie ; Belgrade fut assiégé et canonné nuit et jour par trois cents pièces d'artillerie. Jean Hunyady, grand lieutenant et gouverneur de la Hongrie, avait fait appel aux croisés ; et, de son côté, il possédait une nombreuse armée. Pour commencer, il livra un combat naval sur le Danube et défit la flotte turque ; puis il marcha sur Belgrade, qui venait d'abandonner un de ses faubourgs, et culbuta les Ottomans qui se retirèrent après avoir éprouvé de grands pertes. Mahomet II, chassé de la Hongrie, se jeta, l'année suivante, sur la Servie qu'il dévasta, et pénétra ensuite en Grèce. Le Péloponèse était déchiré par des guerres intestines ; le sultan profita de ces discordes pour envahir ce pays, dont toutes les villes passèrent sous sa domination ; cette rapide conquête le rendit maître de la Grèce ; les Vénitiens conservèrent seulement quelques ports.

Mahomet conduisit alors son armée en Asie, afin

d'y étendre ses conquêtes: il s'empara de Sinope, prit Trébizonde, et l'ombre de cet ancien empire grec s'évanouit à son approche. La puissance bizantine s'était éteinte en Orient et en Occident dans le sang et dans l'ignominie; l'empire grec fut renversé en Asie et en Europe par le *maître de deux mers et de deux parties du monde;* c'était le titre que prenait Mahomet II depuis sa conquête de Constantinople.

Aussitôt son retour de Trébizonde, le sultan courut punir le voiéwode de Valachie, qui se livrait à la tyrannie la plus cruelle. La Valachie résista; mais elle fut conquise et reçut un nouveau prince qui s'engagea à payer un tribut de dix mille ducats. L'année suivante, la Bosnie devint province turque. L'éternel ennemi des Ottomans, le prince de Karaman, osa attaquer le conquérant; il fut écrasé. Mahomet II revint dans sa nouvelle capitale et employa la période de paix, qui suivit ses dernières expéditions, pour augmenter sa marine et pour terminer le nouveau sérail qu'il faisait construire à Constantinople. L'inscription suivante était placée sur la grande porte: *Dieu éternise la gloire du maître! Dieu consolide sa construction! Dieu fortifie ses fondemens!*

Les ennemis les plus acharnés des Turcs étaient les Vénitiens. Mahomet II, en 1469, dirigea contre eux une expédition maritime et leur enleva, après une vive résistance, la riche et belle île de Négrepont. Il employa l'année 1470 à porter ses armes victorieuses en Asie et recula les limites de la Turquie jusqu'en Arménie et en Karamanie, gagnant toutes les batailles, prenant toutes les forteresses. Au Nord et à l'Est,

ses armes eurent le même succès; ses troupes dévastèrent la Hongrie, la Croatie, et, chaque année, sa cavalerie livra au pillage la Styrie, la Carniole et la Corynthie; les bestiaux étaient enlevés et les habitans emmenés en esclavage. L'année 1475 fut marquée par un grand désastre; le nouveau prince de Moldavie refusa le tribut. Soliman-Pacha résolut de le soumettre et se présenta avec une armée de cent mille hommes; mais les Turcs furent exterminés dans une grande bataille, et les châteaux forts sur le Danube, dont s'était emparé Mahomet, furent repris par leur ancien maître.

Le sultan, occupé à diriger une expédition contre la Crimée, n'avait point compté sur un revers. La flotte turque ruina Kaffa, qui appartenait aux Génois; toute la Crimée se soumit; l'expédition revint avec un immense butin. Quarante mille prisonniers furent transportés à Constantinople, comme colons, et quatorze mille jeunes nobles génois furent convertis à l'islamisme et incorporés dans le corps des janissaires.

Ce fut alors que Mahomet se hâta de se rendre en Moldavie pour venger la défaite qu'avait éprouvée son armée. Il s'était réservé le commandement en chef de ses troupes, et la bataille fut livrée le 26 juillet 1476; les Turcs remportèrent une brillante victoire. La conquête la plus remarquable des années suivantes fut celle de Scutari, en 1478, où Venise fut forcée de conclure la paix. La tentative que fit le sultan de s'emparer de l'île de Rhodes échoua par suite d'une panique qui s'empara des Turcs au moment où ils

venaient d'escalader les remparts. L'insatiable conquérant songeait à entreprendre une nouvelle guerre en Asie, lorsqu'il expira subitement le 3 mai 1481.

Le rôle que Mahomet a joué dans l'histoire du monde fixe l'intérêt sur ce grand homme. Les historiens lui décernent le nom de Conquérant, dont il est digne non-seulement à cause de la prise de Constantinople, devenue la capitale des sultans, mais surtout par l'extension qu'il donna à ses États. Il soumit deux empires, quatorze royaumes et plus de deux cents villes. Quelques traits cependant viennent ternir ce beau caractère : il montra une cruauté barbare et se plongea dans la débauche qui devait énerver non-seulement les sultans, mais encore la race ottomane.

Les institutions de Mahomet méritent un examen. Les Orientaux regardent l'État comme une maison ou une tente parfaite, et ils appliquent aux différentes branches de l'administration des noms en harmonie avec l'idée qu'ils s'en font. L'édifice social et politique repose sur les lois religieuses, les usages du pays et les ordonnances d'un pouvoir absolu.

Ce qui attire d'abord les regards dans une maison, c'est la porte. Or, comme la porte est en petit l'image d'une maison, ainsi la PORTE est l'expression particulière qui sert à désigner le gouvernement. Cette expression tire aussi son origine de l'habitude qu'avaient les rois de s'occuper des affaires publiques, devant la porte de leur palais. La porte représentait aussi l'image de l'armée, dont les différentes armes étaient nommées portes, et dont le chiffre représen-

tait deux fois sept portes. Dans l'intérieur du palais se trouvent la chambre du trésor, la grande salle du sopha et du divan, sur lequel se placent les hauts fonctionnaires de l'empire. Le canun, c'est-à-dire la loi fondamentale du conquérant, règle l'organisation de l'Etat. Les bases de ce livre des lois de Mahomet, le *Canunam*, sont au nombre de trois : la première règle la hiérarchie des grands; la seconde les cérémonies; la troisième le revenu des charges. De tous les canuns, le plus terrible est celui qui assure la succession au trône, et qui érige le fratricide en loi de l'empire. Mahomet II, qui avait été fratricide, voulut légitimer ce crime en le sanctionnant par une loi.

Le nombre quatre est sacré pour les Orientaux, et sert de base à la division des premiers emplois. Quatre colonnes supportent la tente qui est l'image de l'Etat; quatre anges, d'après le Koran, soutiennent le trône; quatre vents viennent des quatre points cardinaux du ciel. Suivant ce principe, Mahomet choisit pour les quatre colonnes de l'Empire les visirs, le kadiaskère, le defterdare et les nischandschis. Les visirs sont la première colonne de l'Empire, d'où leur nom de porte-faix, parce que le fardeau de l'Etat repose sur leurs épaules. Le grand-visir est le représentant du sultan avec des pouvoirs illimités.

Bajazet II. — Sélim. — Soliman Ier, le Grand.

Le grand-visir donna ordre de cacher la mort de Mahomet II, jusqu'à l'arrivée de son successeur à

Constantinople. L'aîné de ses fils, Bajazet, qui gouvernait le pachalik d'Amasie, accourut dans la capitale de l'Empire. Tous les principaux fonctionnaires vinrent à sa rencontre pour le saluer. Le nouveau sultan fut obligé de faire un riche présent aux janissaires; cette milice devenait très exigeante et commençait à comprendre sa puissance.

Bajazet II inaugura son règne par une guerre heureuse en Dalmatie et en Hongrie; puis, en 1484, il fit une brillante campagne en Moldavie; les Turcs pillèrent ensuite la Styrie, la Corinthie et la Carniole. La paix ne fut conclue qu'en 1503. Le règne de Bajazet, dont les débuts avaient été si heureux, finit d'une manière malheureuse. Les révoltes des janissaires, des spahis et du peuple de Constantinople se succédèrent sans interruption jusqu'en 1512. Enfin, le 25 avril, un formidable soulèvement, à la tête duquel se trouvaient les visirs, se rendit au sérail et envahit la salle du divan. Bajazet se plaça sur son trône et dit aux révoltés: « Que voulez-vous? » — « Notre sultan, s'écrient-ils, est vieux et malade; nous demandons le sultan Sélim! » — « J'abdique, leur répondit-il, en faveur de mon fils Sélim. Dieu le bénisse. » Bajazet voulut se retirer à Demitoka pour vivre dans la retraite, mais il mourut en route.

Sélim avait été choisi par les janissaires parce qu'il était cruel, et qu'il aimait la guerre et le pillage. Son premier acte gouvernemental fut la nomination d'un grand-visir, et son second le meurtre de ses frères et de ses neveux. Pour répondre au désir de ses janissaires, il fit la campagne de Perse avec succès, puis il s'occupa

activement de la conquête de l'Egypte qu'il venait d'achever lorsque la mort le surprit en 1520, et mit un terme à son règne sanglant.

Il eut pour successeur, son fils, Soliman le Grand. Le commencement de ce règne contrasta par sa douceur avec la cruelle tyrannie de celui de son père. Il fit une expédition en Hongrie, qui lui donna Belgrade; il s'empara, en 1522, de la puissante île de Rhodes et de plusieurs autres îles. La Crimée, occupée momentanément par les Turcs, avait été abandonnée, Sélim en fit la conquête définitive. L'an 1524, il conduisit une armée en Hongrie, et marcha de victoires en victoires jusqu'à Bude qui lui ouvrit ses portes; plus de deux cent mille Hongrois périrent en défendant leur patrie. Quelques années après, en 1528, il reparut dans ce malheureux pays qu'il dévasta, et ses troupes se montrèrent sous les murs de Vienne; mais il y rencontra une si énergique résistance que les armes ottomanes éprouvèrent un premier échec, qui prouva qu'elles n'étaient pas invincibles. Il continua à dévaster les bords du Danube, mais il ne put s'emparer d'aucune grande ville, et, en 1532, il conclut la paix avec Charles-Quint.

Soliman conduisit une armée en Asie, et s'empara de Bagdad; il chercha ensuite à affaiblir Venise, mais il échoua devant Corfou. Le prince de Moldavie l'avait irrité, il lui prit Jassy et Suczava, lui enleva ses immenses trésors, et donna cette principauté au prince Etienne.

L'incorporation de la plus grande partie de la Hongrie dans l'empire turc, et l'abandon, moyennant un

tribut annuel, de la Haute-Hongrie à l'Autriche, fut la cause de luttes continuelles entre l'esprit civilisateur du christianisme et la barbarie de la Turquie. Au commencement de l'été 1541, le sultan se montra encore en Hongrie et entra en vainqueur dans la ville de Bude; il reprit cette expédition l'année suivante et s'empara de plusieurs grandes villes; ses lieutenans le secondèrent en soumettant la Slavonie et la Croatie; enfin un traité de paix, signé au mois de juin 1544 entre le sultan et l'empereur Charles-Quint, mit un terme aux calamités de la guerre. Cependant les hostilités ne tardèrent pas à se renouveller, et les Turcs continuèrent à remporter de brillans avantages en Hongrie et en Transylvanie. Pendant qu'ils étaient victorieux en Europe, la Perse leur enlevait de riches provinces en Asie. Le sultan se hâta d'aller combattre ce redoutable ennemi, et ce ne fut qu'après deux années de lutte qu'il obtint une paix avantageuse. La guerre de Hongrie ne cessait que pour recommencer; en 1562 une trève fut conclue avec l'Autriche, puis, en 1566, le sultan prit d'assaut Semlin et entreprit le siège de Szigeth. C'est devant cette ville qu'il mourut subitement, le 6 septembre 1566. Ce malheur fut caché aux troupes pendant plusieurs semaines, jusqu'au moment où son fils aîné eut eu le temps de prendre les rênes du pouvoir.

Les victoires de Soliman lui valurent le surnom glorieux de Conquérant, et ses lois lui méritèrent du peuple celui de Législateur. Sélim II fut son successeur. Le nouveau sultan se mit à la tête de l'armée. En 1568, il accorda la paix à l'empereur Maximilien,

et conduisit son armée en Arabie où il fit d'importantes conquêtes.

La puissance ottomane était rendue à son apogée. A dater de cette époque nous n'avons plus à raconter que des événemens qui signalent sa décadence. Sélim se rendit maître de l'île de Chypre en 1571, mais sa flotte fut détruite au combat naval de Lépante. La prise de Tunis le consola de ce revers; il mourut peu de temps après. Amurat III lui succéda; ce fut un sultan faible et énervé par les plaisirs. Son règne fut rempli de troubles et d'exactions de toutes sortes. La démoralisation était descendue dans toutes les classes. Pour satisfaire les janissaires on fit la guerre en Bosnie et en Hongrie; mais les étendards turcs avaient cessé de porter la victoire dans leurs replis, et l'armée impériale éprouva des revers. Amurat mourut en 1595. Sous son règne, l'empire ottoman possédait encore quarante pachaliks et imposait des tributs à quatre grandes nations. De ces pachaliks, huit étaient en Europe et en Hongrie: la Bosnie, la Sémendrie, la Romélie, Kaffa, Temeswar, Candie et l'Archipel d'où dépendait encore la Morée, Lépante et Nicomédie. En Afrique, le nombre des pachaliks s'élevait à quatre: c'était l'Egypte, Alger, Tunis, et Tripoli. En Asie, il était de vingt-huit. Les pays tributaires étaient la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie et Raguse.

La mort d'Amurat fut tenue secrète; mais ce fut la dernière fois qu'on en agit ainsi, car Amurat fut le dernier prince qui régna après avoir vécu loin de Constantinople avant son avènement. Depuis lui,

tous les héritiers de la couronne furent enfermés dans des cellules, d'où ils ne sortirent qu'au moment de monter sur le trône. Cette coutume barbare fut la cause principale de la ruine de la Turquie. Amurat avait eu cent deux enfans: vingt-sept filles et vingt fils existaient encore au moment de sa mort; dix-neuf de ces fils furent assassinés conformément à la loi de succession.

Mahomet III monta sur un trône souillé du sang de ses frères. A la suite d'une révolte il envoya les janissaires sur les bords du Danube. Gran fut enlevé aux Turcs qui, depuis cette époque, n'éprouvèrent que des défaites. Mahomet III mourut en 1606. Son fils, Achmet Ier, signa le traité de paix de Sitvatorok, qui laissa à l'Europe un peu de calme et qui lui prouva que la puissance des Turcs était à son déclin. Le sultan ne vécut que jusqu'en 1617, et eut pour successeur son fils Mustapha.

Les Sultans Mustapha Ier, Othman II, Mustapha II.

A peine Mustapha venait-il d'être salué sultan que la nouvelle de son imbécillité se répandit et causa une révolte de palais qui le détrôna pour l'enfermer dans une forteresse. Othman II, encore enfant, fut ceint des insignes du pouvoir. Lorsqu'il fut en âge de commander, il dirigea contre la Pologne une expédition qui n'eut aucun succès. Cet échec provoqua une révolte dans l'armée. Othman fut renversé du trône, en 1622, et eut la tête tranchée; c'était la première fois qu'on osait tuer un sultan. Mustapha II fut son

successeur ; mais il était idiot, et ne put réprimer les révoltes militaires qui se succédèrent sans interruption et qui hâtèrent la ruine de l'empire.

Mustapha mort, Amurat IV qui n'avait encore que douze ans lui succéda, en 1623, sous la tutelle de sa mère, femme d'une grande force de caractère. A l'avènement de son fils, l'armée était en pleine révolte; la guerre civile régnait partout et le trésor était épuisé; l'Asie était en flammes, la Perse en révolte, Bagdad venait d'être perdu, la Crimée repoussait les Turcs, et les Cosaques ravageaient les frontières européennes. L'histoire intérieure de l'Empire ne nous offre plus, à dater de ce règne, que des révoltes, des destitutions de visirs, et des exécutions capitales. Lorsque Amurat IV eut atteint sa vingtième année, il gouverna en tyran farouche et cruel : dans la guerre qu'il fit à la Perse, il s'empara de plusieurs villes qu'il saccagea et qu'il inonda de sang; dans une seconde campagne, il prit Bagdad et en massacra tous les habitans. En 1640, la mort frappa enfin ce fléau de l'humanité. Jamais prince sanguinaire ne fut aussi atrocement avide de carnage que ce sultan.

Le règne d'Ibrahim, qui ne vécut que dans l'intérieur de son sérail, est sans intérêt. Une guerre avec Venise fournit cependant à ses troupes l'occasion de s'emparer de l'île de Crète. Une conjuration des janissaires et des ulémas le renversa en 1648 et le fit étrangler. Un jeune enfant de sept ans, Mahomet IV, le remplaça. Les intrigues de cour, les rébellions dans l'armée n'eurent plus de discontinuité. Tandis que les Cosaques pillaient les frontières et que la Turquie per-

dait les îles de Lesbos et de Lemnos, la cour de Constantinople ne s'occupait que d'exils et d'exécutions. Enfin parut un grand-visir doué d'une rare énergie et d'une sagesse profonde, qui préserva l'Empire d'une ruine immédiate; ce visir se nommait Mahomet Koprili. Il ferma cette ère sanglante, remplie de crimes, de lâchetés et d'horreurs! La victoire sembla vouloir revenir du côté des Ottomans. Lesbos, Ténédos furent reprises, et l'armée turque entra de nouveau en Transylvanie. Koprili fit rebâtir les deux châteaux forts des Dardanelles, et réparer les forteresses des frontières; il mourut en 1663. Contemporain de Richelieu, comme lui il exerça l'autorité souveraine; il répara les finances de l'Etat et gouverna avec habileté, mais sa politique fut cruelle et il se défit, par des supplices, de tous ceux qu'il redoutait. Le nombre de ses victimes ne s'élève pas à moins de trente-six mille. Achmet Koprili fut son successeur et exerça une malheureuse influence sur le sultan. Après de longues négociations avec l'Autriche, on dut avoir recours aux armes; une grande bataille eut lieu en 1664 sur les bords de la Raale; les Autrichiens remportèrent la victoire; les Turcs éprouvèrent ensuite à Saint-Gothard de si immenses pertes que le grand-visir fut forcé de signer, à Vasvar, un traité désastreux qui dura jusqu'en 1667, époque de l'expédition de Crète. Candie ne se soumit qu'après un siége de deux ans.

Mahomet habitait depuis dix ans Andrinople; après la mort de Koprili, en 1676, il revint se fixer à Constantinople.

La Turquie rencontra un nouvel adversaire; en 1678 les Russes lui déclarèrent la guerre; elle fut battue dans unc première rencontre, mais elle triompha à Cehryn et ce ne fut guère qu'en 1681 que la paix fut conclue à Radzin. En Hongrie, Kokoli se fit proclamer roi et obtint le concours des Turcs qui remportèrent de si grands avantages sur les Autrichiens que, le 14 juillet 1683, leur armée, forte de deux cent mille hommes, établit son camp devant Vienne. Le comte de Stahrembert, gouverneur de la place, fit brûler les faubourgs. Le grand-visir commanda l'assaut, mais il fut repoussé. Sobiesky accourut au secours des Autrichiens avec une armée des puissances alliées de la chrétienté et débloqua Vienne le 12 septembre. Dans sa retraite, l'armée ottomane fut harcelée par Sobiesky et éprouva de très grandes pertes. Lorsque le sultan apprit ce désastre, il fit trancher la tête du grand-visir. Ce ne fut qu'en 1686 que le grand-visir Soliman-Pacha prit l'offensive; mais il ne fut pas heureux et perdit la ville d'Ofen qui était le rempart des Turcs contre la chrétienté; sa soumission amena celle d'un grand nombre de forteresses. L'année suivante l'armée turque fut battue à Mohacs, et plusieurs places fortes de la Slavonie et de la Croatie se rendirent aux impériaux. La population de Constantinople fut consternée, elle souffrait déjà de la disette; pour la satisfaire, on lui jeta la tête de Soliman-Pacha, mais elle exigea la déchéance de Mahomet. Le 8 mai 1687, les ulémas dirent ouvertement « que le sultan passait tout son temps à la chasse, tandis que l'ennemi envahissait de tous côtés le sol de l'Em-

pire et qu'il avait éloigné de lui les seuls hommes capables de prévenir toutes ces calamités. Peut-il bien rester encore un doute, ajoutait-on, sur le droit de déposer un semblable souverain, si peu à la hauteur des événemens? » Ces paroles amenèrent de suite la déposition et l'emprisonnement de Mahomet IV. Son successeur fut Soliman II; tout d'abord il satisfit les esprits en répandant de grandes largesses, mais la prise de Belgrade, en 1688, et les continuelles défaites des armées ottomanes jetèrent de nouveau la terreur dans les esprits. On ouvrit à Vienne une négociation qui échoua; une expédition dirigée ensuite contre la Hongrie n'eut aucun succès. Le nom de Koprili était heureux; on nomma grand-visir Mustapha Koprili qui, en 1690, parvint à reprendre Belgrade. Le sultan mourut peu de temps après cette victoire et laissa le trône à son frère Achmet. Le grand-visir voulut commencer une nouvelle campagne contre l'ennemi, mais il fut complétement défait et tué à Péterwardin par le margrave Louis de Bade. Les autres campagnes furent aussi désastreuses et Achmet mourut en 1695, laissant ses frontières envahies et ses provinces en proie à la révolte. Mustapha II en arrivant au trône sembla avoir rendu à son peuple son ancienne valeur; Lippa fut prise et Temesvar fut menacée; en même temps les Vénitiens et les Russes éprouvaient de grands revers maritimes. La guerre continua en 1696 et en 1697 avec assez de succès pour les Turcs, mais ils furent battus à Zeuta, sur la Theiss, par le prince Eugène et par l'électeur de Saxe; ils perdirent leur canons, neuf cents chariots et

six mille chameaux. Le sultan demanda la paix et des négociations s'ouvrirent à Vienne, d'un côté par la Russie, l'Autriche, Venise et la Pologne, de l'autre par la Turquie. Un congrès se tint en 1698 pour arrêter les bases d'une paix durable. Par ce traité, la Transylvanie et la Hongrie, à l'exception du banat de Temesvar furent rendues à l'Autriche; la Russie obtint la ville d'Azof; la Pologne eut l'Ukraine et la Podolie; Venise reçut l'île de Morée jusqu'à l'isthme de Corinthe et la Dalmatie. La célèbre paix de Carlowitz fut signée en janvier 1699. La Hongrie et la Transylvanie venaient d'échapper à la domination ottomane, qu'elles avaient subies pendant 170 ans.

III.

Depuis la paix de Carlowitz jusqu'à Mahmoud II.

La paix de Carlowitz est un grand fait historique, non seulement parce que c'est la première fois que l'intervention des puissances européennes, sous la forme de médiation dans l'intérêt commun, est acceptée, mais encore parce que les mœurs ottomanes se modifient profondément. L'histoire de Turquie n'est plus un tissu d'atrocités révoltantes. Deux fois encore, il est vrai, les révoltes triomphèrent; les sultans furent seulement détrônés sans être mis à mort. Plusieurs guerres sanglantes désolèrent cette ère nouvelle, mais la nuit sombre de la barbarie se dissipait peu à peu. La rude et ardente écorce de la nature ottomane s'adoucit enfin au contact des Européens. L'imprimerie apporta aux musulmans un puissant élément de civilisation.

Six mois s'étaient écoulés depuis la signature du traité de Carlowitz. Vers la fin d'août, les ambassadeurs d'Autriche, de Pologne, de Venise et de Russie

arrivèrent à Constantinople pour échanger les ratifications de ce traité; ils furent reçus par le sultan avec une grande pompe, et l'envoyé ottoman à Venise fut aussi entouré de grands honneurs.

A la tête des affaires de l'Etat était placé comme grand-visir le quatrième Kopiili, qui avait été formé à la direction du gouvernement par son oncle. C'était un homme libéral, d'une extrême bravoure, protecteur des sciences et des arts et poète lui-même. Ce grand-visir profita de la paix pour arrêter le mal qui entraînait son pays vers une rapide décadence; il comprit qu'il fallait moraliser la nation, rétablir l'ordre et la discipline; il apporta de sages réformes dans les finances, la marine et l'armée; guidé par la justice, il protégea les chrétiens de la Servie et du Banat. Koprili était un trop grand homme et rendait de trop grands services à sa patrie pour ne pas se faire de nombreux ennemis. Une disgrâce l'envoya dans la retraite où il mourut promptement. Un homme remarquable, Rami, lui succéda. Le nouveau grand-visir, à l'exemple de son prédécesseur, tenta d'introduire de nouvelles réformes dans l'administration, mais il mécontenta les janissaires et fut remplacé. La faiblesse du gouvernement ne put réprimer des révoltes qui finirent par renverser Mustapha II, en 1703.

Achmet III, proclamé sultan par l'émeute, était jeune et intelligent. Dès le lendemain de son avènement, il jugea que la révolte ne l'avait élevé sur le trône que pour en faire son docile instrument. Pendant qu'il traversait sa capitale pour se rendre à la mosquée, le peuple l'entoura et exigea la tête du

mufti, qu'il fallut lui donner de suite. Le sultan n'était point disposé à faire de nouvelles concessions, et, aussitôt que son pouvoir fut affermi, il envoya aux supplices tous ceux qui osèrent résister à ses ordres. Cette vigueur rétablit momentanément le prestige de l'autorité.

Après la bataille de Pultawa en 1708, Charles XII, roi de Suède, chercha un refuge sur le territoire de l'empire Ottoman. Le bon accueil qu'il y reçut lui donna la pensée d'obtenir le concours des Turcs contre ses ennemis ; il parvint, en 1710, à persuader au sultan de déclarer la guerre à la Pologne et à la Russie. Pierre-le-Grand se hâta de marcher contre la Porte ; déjà il avait atteint Jassy, lorsqu'il fut cerné par les Turcs. L'impératrice sauva le tsar en achetant la paix au prix de tous les bijoux de son camp et en restituant Azof. A la suite de cette paix le sultan essaya de chasser Charles XII de Turquie ; mais le malheureux roi de Suède s'obstina à rester dans ce pays et soutint un siège en règle dans sa maison ; il fut enfin arrêté et mis en prison.

Venise possédait encore la Morée, le grand-visir en fit la conquête l'an 1715. Cette victoire valut à la Porte une déclaration de guerre de la part de Charles VI. Le prince Eugène rencontra les Turcs à Peterwardein et les mit dans une déroute complète. Ce succès lui livra Temesvar et le Banat ; il vint ensuite mettre le siège devant Belgrade. Le grand-visir réunit une armée de cent cinquante mille hommes et accourut au secours de cette place. Une grande bataille se livra sous ses murs le 16 août 1717 ; elle fut terrible, les

Turcs combattirent avec une extrême valeur, mais d'habiles manœuvres portèrent le désordre dans leurs rangs ; ils se retirèrent avec des pertes énormes. L'armée impériale s'empara de Belgrade et fit un immense butin, parmi lequel se trouvèrent : 131 canons de bronze, 35 mortiers, 20,000 boulets, 30,000 grenades et 600 barils de poudre.

La paix de Passarowitz fut le résultat de cette bataille. La Porte céda à l'empereur d'Autriche toutes ses nouvelles conquêtes. C'est à dater de ce traité qu'elle établit des rapports avec la France et qu'elle envoya un ambassadeur à Paris. Voulant se dédommager de ses pertes en Europe, le sultan fit, en 1724, quelques conquêtes en Perse qu'il céda à la Russie. En 1730, une révolte de janissaires renversa Achmet pour donner le trône à Mahmoud Ier. Pendant son règne de vingt-sept ans, Achmet se montra habile, juste et énergique.

Le sultan Mahmoud, après avoir rétabli l'ordre à Constantinople, continua contre la Perse la guerre qui dura jusqu'en 1736 ; il fit la paix pour entreprendre une campagne contre la Russie et l'Autriche. Les troupes impériales occupèrent la Valachie en 1737, les Turcs les en chassèrent et leurs armes furent également victorieuses en Transylvanie et sous les murs de Belgrade. La Porte obtint une paix glorieuse en 1738 et fixa, du côté de l'Autriche, des frontières qui, à peu de choses près, n'ont reçu aucune modification depuis cette époque. Mahmoud jusqu'à sa mort, qui arriva en 1754, ne fit plus la guerre avec aucune puissance européenne ; il se contenta de remporter quelques

avantages en Asie. Ce règne fut un des plus utiles et des plus brillans de l'histoire de la Porte. Le gouvernement de Mahmoud Ier se montra fort à l'extérieur et plein de douceur pour l'intérieur.

Othman III, qui lui succéda, avait vécu pendant environ cinquante ans dans la prison des princes. Son règne fut court et sans intérêt, il mourut en 1756. Mustapha III monta sur le trône. L'événement capital de ce règne fut une guerre désastreuse avec la Russie. Le sultan en 1768 déclara la guerre à cet Empire, en donnant pour motif qu'il voulait protéger la Pologne. On promena l'étendard sacré du Prophète dans les rues de Constantinople. Cette procession réveilla le vieux fanatisme musulman, et l'ambassadeur de Russie fut enfermé dans le château des Sept-Tours. L'impératrice Catherine envoya aussitôt deux armées contre les Turcs. Le prince Galitzin envahit la Moldavie, une flotte russe s'empara de la Morée en 1770 et la Crimée fut conquise. Le sultan désespéré de ses revers mourut. Abdoul-Hamid, son fils, travailla ardemment à obtenir la paix ; mais la Russie se montra toujours très exigeante. Enfin la médiation de la Prusse et de l'Autriche amena, en 1774, le traité de paix de Kainardji. La Russie renonçait à ses conquêtes en Moldavie, en Valachie et en Bessarabie, mais elle obtenait Azof et Kilbourn ; la libre navigation sur les deux mers ; la sécurité de ses voyageurs et la liberté des Tartares. Cette paix était un coup mortel porté à l'empire Ottoman. En 1783, Caherine dirigea une armée de deux cent mille hommes en Crimée pour s'emparer de cette péninsule. Un arc de triomphe,

élevé sur son passage, portait ces mots : *Route de Byzance.* Il est probable qu'il s'écoulera quelques an nées avant que cette prophétie s'accomplisse.

Tout le monde se précipita sur ce malheureux empire Ottoman. L'Autriche lui enleva la Bukowine. Enfin Catherine songea à anéantir la Turquie comme elle avait fait de la Pologne. Au printemps de l'année 1787, la tsarine reçut la visite de l'empereur d'Autriche, sur les bords de la mer Noire. Catherine II l'entretint de son projet de restaurer l'Empire grec ou, tout au moins, de partager la Turquie. L'empereur Joseph ne put cacher la stupéfaction où le plongèrent ces audacieuses paroles. « Mais que ferions-nous de Constantinople? s'écria-t-il. » Ces mots, depuis cette époque, ont souvent été prononcés par plus d'un souverain.

Les Turcs étaient trop humiliés et trop lésés, pour ne pas chercher à recouvrer, par les armes, leur ancienne puissance. En 1787, ils déclarèrent la guerre à la Russie; 80,000 hommes parurent sur le Danube et leur flotte entra dans la mer Noire. L'Autriche alliée de la Russie, envoya une armée en Moldavie, qui parvint jusqu'à Chotschin et battit les Turcs qui éprouvèrent, en même temps, un échec dans la mer Noire. La campagne fut terminée en 1788 par la prise de la forteresse d'Oczakow où les Ottomans succombèrent après une défense héroïque. Les Russes marquèrent leur victoire par d'affreuses cruautés. Abdoul-Hamid mourut en 1789. Son successeur fut Sélim III.

Le nouveau sultan était brave, il recommença de suite les hostilités, mais il fut battu près de Belgrade

et, après plusieurs autres échecs, il fut contraint de signer, en 1791, le traité de paix de Jassy, qui amoindrissait encore la Turquie au profit de l'Autriche et de la Russie.

En 1798, Bonaparte entreprit sa mémorable expédition d'Egypte; la Porte, qui désirait rester en bons rapports avec la France, conclut la paix avec son jeune général. Sélim III, dont les réformes avaient soulevé plusieurs révoltes de janissaires, chercha à détruire l'influence de ce corps redoutable en organisant une nouvelle milice à l'européenne; mais il fut forcé de renoncer à ce projet. La Porte resserra ses liens d'alliance avec la France et mécontenta l'Angleterre qui, en 1807, envoya une flotte dans la mer de Marmara. Une puissante révolte chassa Sélim du trône qui fut donné à Mustapha IV. Ce sultan ne régna que peu de jours et fut remplacé par Mahmoud II.

Du sultan Mahmoud II jusqu'à nos jours.

Mahmoud II ne se maintint sur le trône que par le meurtre de son frère, et parce qu'il était le seul descendant du célèbre Othman.

Le règne de ce sultan est un des plus longs et des plus remarquables de l'histoire des Ottomans. Son début fut une guerre à la Russie en 1809, il remporta plusieurs avantages et, en 1812, la paix fut conclue à Bucharest. Ali-Pacha de Janina, en Albanie, se révolta et ce pays ne fut pacifié qu'en 1822.

Le sultan Mahmoud avait compris que l'infériorité des Turcs provenait de leur ignorance des idées civi-

lisatrices de l'Europe, et qu'il serait impossible d'opérer d'utiles réformes tant que les sultans seraient sous le coup d'une révolte des janissaires. Leur suppression fut décidée. Le 22 mai 1826, le grand-visir réunit les grands de l'Empire et leur exposa les motifs de cet acte important. Une ordonnance, datée du 28 mai, réorganisait les janissaires; elle se terminait par ces mots :

« Vengeance! peuple de Mahomet, vengeance! serviteurs fidèles de cet Empire qui doit être éternel; vengeance! officiers, soldats, défenseurs de la foi venez à nous! réparons nos désastres et, en présence de l'Europe, créons une armée invincible. Ce sera le seul moyen de résister à la tactique militaire des chrétiens! »

Cette ordonnance répartissait les janissaires dans des régimens. Au milieu de la nuit du 15 juin 1826 trente mille janissaires se soulevèrent. Le sultan les écrasa et trente mille révoltés restèrent sur la place. Une seconde ordonnance abolit les derviches. Ces mesures étaient sages, mais la sanglante barbarie avec laquelle fut réprimée l'insurrection grecque de 1821, sera pour le sultan une page flétrissante. Le 20 octobre 1827, les flottes alliées de la chrétienté anéantirent la marine turque à Navarin. La France réclama l'indépendance de la Grèce. Charles X y envoya 20,000 hommes qui chassèrent les Turcs de la Morée, tandis que 100,000 Russes arrivaient sur le Danube.

Les Russes commandés par le feld-maréchal prince Wittgenstein franchirent le Pruth le 6 mai 1828. Le sultan savait qu'une seule défaite livrerait sa capitale à

l'ennemi ; il leur abandonna la ligne du Danube, concentra toutes ses forces dans les montagnes du Balkan, et choisit Schumla pour base de ses opérations. L'armée du tsar n'éprouva aucune résistance en Moldavie et en Valachie, et ne rencontra sur la rive gauche du Danube que les places fortes de Braïla, de Giurgewo, de Kalo et de Tarnow occupées par les Turcs. Soliman-Pacha défendit Braïla d'une manière héroïque et ne remit aux troupes du tsar qu'un monceau de ruines. L'aile gauche commandée par le prince Wittgeinstein employa un mois à passer le Bas-Danube et fit sa jonction avec l'aile droite à Basardschick. Le général Benkendorf bloqua Silistrie pendant que les Russes marchaient sur Schumla, afin d'engager les Turcs à accepter le combat ; leur plan était de détruire la seule armée que possédait le sultan et de se porter vivement sur Constantinople. Le séraskier, Hussein-Pacha, se garda bien de compromettre follement l'existence de l'empire Ottoman et laissa l'ennemi arriver, le 20 juillet, devant Schumla. Quelques escarmouches eurent lieu et, de part et d'autre, on se fortifia sans engager une action générale. Les Russes établis dans le camp d'Eski-Stamboul étaient maîtres de la route d'Andrinople. Hussein-Pacha fit une sortie pendant la nuit du 25 au 26 août et chassa l'ennemi de ses positions. Pendant ce temps-là le siége de Varna se poursuivait avec ardeur, mais les Ottomans résistaient de la manière la plus énergique. Le général Suchtelen conduisait les opérations du siège qui n'avançait que fort lentement. Dans une attaque l'amiral prince Menschi-

kof, qui commandait en chef, fut blessé et remplacé par le comte Voronzoff, gouverneur de la Nouvelle-Russie. Le tsar Nicolas envoya 18,000 hommes de sa garde, commandés par le grand-duc Michel, et lui-même vint encourager ses soldats en établissant son quartier-général à bord du vaisseau de ligne *le Paris*. La présence de l'empereur fit faire des prodiges aux Russes, qui enlevèrent les retranchemens de la citadelle; l'arrivée du corps du général Golovin permit d'investir Varna. Douze mille hommes envoyés de Constantinople opérèrent leur jonction avec huit mille Turcs sortis de Schumla; arrivés sur la rive sud du lac Desvna, ils la trouvèrent occupée par le général Golovin qui fut battu; mais qui, soutenu par des forces considérables, prit l'offensive et arrêta la marche des Ottomans. Ce secours aurait dû sauver Varna. Cette place était défendue par Jussuf-Pacha, qui commandait la forteresse, et par le capitan-pacha, qui occupait la ville. Les efforts des Russes redoublèrent, de larges brèches furent ouvertes; pendant la nuit du 6 au 7 octobre, une partie de la garde du tsar pénétra jusqu'au centre de la ville, mais elle fut exterminée. Le capitan-pacha voyait arriver la saison où l'ennemi serait obligé de repasser le Pruth, et tous ses efforts tendirent à traîner le siège en longueur, il entama des négociations, il fit des propositions; enfin les Russes, lassés, achetèrent Jussuf-Pacha, qui passa dans le camp du tsar avec ses troupes. Le capitan-pacha se jeta aussitôt dans la forteresse avec une poignée de soldats et déclara que, loin de suivre un aussi lâche exemple de trahison, il

résisterait jusqu'à son dernier soupir, et qu'avant de mourir il se ferait sauter avec la place. L'empereur Nicolas admira ce héroïsme et permit au brave capitan-pacha de se retirer avec les honneurs de la guerre. Les Russes se hâtèrent de relever les ouvrages de défense de Varna, ils y laissèrent une garnison et repassèrent le Danube pour hiverner dans les Principautés. C'était un succès médiocre, et tous ses immenses efforts n'avaient abouti qu'à prendre Varna, et encore en grande partie par la trahison de Jussuf-Pacha.

Le général Paskiéwitch, qui opérait en Asie, remporta des avantages plus marqués. Emir-Pacha lui vendit l'importante forteresse de Kars qu'il occupa le 5 juillet 1828. A la suite d'une marche rapide et hardie il parut devant Akhalkalaki et la prit d'assaut; plusieurs autres places importantes tombèrent entre ses mains et nulle part les Turcs ne purent tenir contre ses troupes. Le froid ayant interrompu sa brillante campagne, il prit son quartier d'hiver à Tiflis. Dès les premiers jours du beau temps il reprit l'offensive et, après avoir battu les Ottomans en plusieurs rencontres, arriva devant Erzeroum qui lui fut livrée, sans combat, par la trahison de l'ancien janissaire Aga Manisch. Les Russes défirent ensuite une petite armée de 10,000 Turcs et ne furent arrêtés que par la nouvelle que la paix avait été signée à Andrinople.

Le fait le plus remarquable de la guerre, en 1829, dans la Turquie d'Europe, avait été le remplacement du feld-maréchal Vittgerstein par le général Diébitsch. Ce dernier songea d'abord à s'emparer de Silistrie

avant de forcer les Balkans. Le grand-visir accourut et remporta un léger avantage près de Parovadi; Diébitsch laissa seulement le troisième corps d'infanterie devant la citadelle assiégée, et coupa la ligne de jonction du grand-visir avec Schumla. Les Turcs résistèrent, mais ils furent forcés de se retirer en toute hâte. Les Russes étaient vainqueurs, cependant ils avaient éprouvé des pertes si considérables qu'ils ne purent poursuivre l'ennemi et que le général en chef entama des négociations qui échouèrent. Le siège de Silistrie fut alors repris avec une grande vigueur, et cette place se rendit le 30 juin. Diébitsch envoya alors une division devant Schumla, tandis qu'il franchissait la chaîne principale du Balkan avec le reste de son armée pour occuper le versant du Sud. Ibrahim-Pacha reçut ordre d'aller avec un corps de dix mille hommes occuper Aidos; le général Rudiger le mit en fuite. A cette nouvelle, Hali-Pacha, qui se tenait à Iamboul, se replia précipitamment sur Andrinople; le grand-visir, de son côté, abandonna Schumla et se jeta avec douze mille hommes dans les âpres défilés des montagnes de l'Ouest à Selimno, afin de menacer l'aile droite des Russes. Diébitsch s'empara de Sélimno et se dirigea avec trente mille hommes vers Andrinople, dont il commença le siège le 19 août. Cette ville était défendue par Hali-Pacha, qui n'avait sous ses ordres que dix mille soldats, et qui, après avoir sollicité une capitulation, profita de la nuit pour se retirer. Cependant les Osmanlis pouvaient encore faire repentir les Russes de leur audace et cerner le corps de trente mille hommes qui avait osé franchir le

Balkan, mais le sultan préféra demander la paix qui, grâce à l'intervention de la Prusse, fut signée à Andrinople le 14 septembre 1829. Mahmoud céda à la Russie : en Asie, toutes les places fortes dont elle s'était emparée, en outre, une partie du pachalik d'Akhaltsikeh et la citadelle d'Akhalkalaki ; en Europe, le Pruth et le Danube formèrent la frontière, et le tsar devint maître des bouches du Danube. Les principautés danubiennes furent placées sous la direction d'hospodars nommés à vie, toutes les forteresses rasées, et aucun mahométan n'eut le droit de résider dans ces principautés. Les Russes obtinrent la liberté de commerce dans tout l'empire ottoman et ne relevèrent que de leurs ambassadeurs ou consuls. Un article secret fixait à 10 millions de ducats l'indemnité à payer à la Russie pour frais de la guerre. La Turquie reconnut en outre l'indépendance de la Grèce.

De 1832 à 1833, le sultan eut à combattre l'héroïque Ibrahim-Pacha, fils de Méhemet-Ali, vice-roi d'Egypte, et qui voulait conquérir l'indépendance des Etats de son père. Il conclut la paix et s'occupa activement des réformes qu'il jugeait indispensables à son empire. Tous les musulmans qui faisaient partie de l'armée ou de l'administration furent forcés de prendre le costume des Francs. En 1834, une nouvelle guerre éclata avec l'Egypte ; Mahmoud n'en vit pas la fin, et mourut le 6 juillet 1839. Abdul-Medjid, sultan actuel, monta sur le trône avec la double nouvelle de la défaite de son armée par Méhemet-Ali et de la défection de sa flotte. La Porte accepta la médiation des cinq

grandes puissances le 27 juillet 1839; mais l'Egypte qui se savait soutenue par la France fit une réponse évasive. Les quatre puissances laissèrent alors la France à l'écart, et signèrent, le 15 juillet 1840, un traité que Méhemet-Ali n'accepta pas. La flotte anglo-autrichienne s'empara des villes de la côte de Syrie et menaça Alexandrie; le vice-roi dut alors se contenter de son droit héréditaire sur l'Egypte; la France entra enfin dans le concert européen, et un traité fut signé le 13 juillet 1841 entre les cinq grandes puissances. Ce traité fermait, pendant la paix, les Dardanelles et le Bosphore aux navires de guerre de toutes les nations.

Une sédition très grave éclata dans le Liban; elle fut réprimée vigoureusement par Omer-Pacha.

Le sultan Abdul-Medjid suivit l'exemple de son père; il entra résolument dans la voie des réformes, et le 2 novembre 1839 il donna une nouvelle constitution à l'empire ottoman.

En 1852, un différend s'éleva entre la Porte et les Etats chrétiens, au sujet du Monténégro et des Lieux-Saints: la France réclamait la grande Coupole et l'église du Saint-Sépulcre, la petite Coupole et le tombeau du Christ, la pierre de l'Onction, la chapelle de la Sainte-Vierge, la grande église de Bethléem, l'autel de la Naissance, enfin la grotte de l'Annonciation. La Turquie fit droit à ces réclamations qui excitèrent la jalousie du tsar; le sultan espéra le calmer en confirmant de nouveau les privilèges, droits et immunités dont jouit l'Eglise grecque en Turquie.

Nous trouvons dans une remarquable notice, sortie

des presses de l'imprimerie impériale de Paris, un exposé très net de cette question, qui a fait prendre les armes à la Turquie, à la France, à l'Angleterre et à l'Autriche, contre la Russie :

« Tout le monde sait qu'à Bethléem et à Jérusalem, c'est-à-dire aux lieux où le Sauveur est né, où il a souffert et où il est mort, la piété des chrétiens a fondé, depuis des siècles, des églises et des monastères. Depuis que l'église d'Orient s'est séparée de l'église d'Occident, il est survenu des rivalités et des luttes entre les chrétiens de la communion latine et les chrétiens de la communion grecque, soit au sujet de la garde de ces *Lieux-Saints*, soit au sujet des cérémonies qui s'y trouvaient célébrées. La France, dont l'autorité politique et morale en Orient est considérable depuis les Croisades, a toujours pris sous son patronage les Pères des monastères Latins. Ces pères avaient été les victimes d'empiétemens successifs de la part des chrétiens de la communion grecque, et le gouvernement de Louis-Napoléon, alors Président de la République française, obtint en leur faveur, il y a trois ans, des réparations aussi justes que modérées.

« L'empereur Nicolas, feignant de croire que les chrétiens de la communion grecque avaient été dépouillés au profit des chrétiens de la communion latine, envoya, au mois de février 1852, le prince Mentchikof à Constantinople, avec la mission apparente de rétablir les droits des Pères grecs; mais il ne fut pas difficile au gouvernement français de démontrer jusqu'à l'évidence que les satisfactions qui lui

avaient été accordées ne lésaient en rien les droits de personne. La cour de Saint-Pétersbourg, après examen, fut forcée de le reconnaître; et, dès-lors, si le prince Mentchikof n'avait eu réellement en vue que de faire rendre justice aux Pères grecs de Terre-Sainte, sa mission eût été complètement terminée.

« Il n'en fut pas ainsi, bien s'en faut. C'est alors que les véritables desseins de la Russie éclatèrent. Le prince Mentchikof demanda, avec hauteur et menaces, pour le tsar son maître, le droit de protectorat direct sur tous les sujets de l'empire turc appartenant à la communion grecque; et comme, parmi les sujets du sultan, dans la Turquie d'Europe, de onze à douze millions appartiennent à la communion grecque, tandis que trois ou quatre millions seulement appartiennent à l'islamisme, c'est, au fond, comme si l'empereur de Russie avait fait demander au sultan sa couronne.

« Cette prétention du tsar à protéger une si notable portion des sujets du sultan contre le sultan lui-même, prétention soutenue par une armée, était évidemment la même chose que l'asservissement de la Turquie par les Russes. Cette prétention est d'ailleurs d'autant moins justifiée, que l'Église grecque répandue en Turquie, sous l'autorité du patriarche de Constantinople, n'a pas consenti à la séparation de l'Église russe, dont le tsar est le chef spirituel et temporel; que le gouvernement turc est beaucoup plus doux, beaucoup plus tolérant que le gouvernement moscovite à l'égard des cultes dissidens, témoin les catholiques de Pologne; et que le clergé grec,

en masse, le patriarche en tête, repousse de toute son énergie la protection des Russes, dans lesquels, d'après la rigueur des canons, ils seraient tentés de ne voir que des schismatiques.

« Ainsi, l'ambition de l'empereur de Russie ne tarda pas à percer le voile religieux sous lequel il l'avait enveloppée. Être maître de Constantinople, s'y établir comme dans une forteresse inexpugnable, dominer sur la Méditerranée en même temps que sur la Baltique, envelopper l'Europe à la fois par le Midi et par le Nord, et préparer, dans un avenir plus ou moins prochain, la domination des Cosaques et des Baskirs sur tout l'Occident, soumis au plus honteux despotisme : voilà le but des Russes, but que l'empereur Napoléon signala dès le premier jour, et que toute l'Europe a vu clairement après lui. Le tsar, mal renseigné par ses ambassadeurs, avait pensé que la France et l'Angleterre, séparées par d'anciennes rivalités, ne se réuniraient pas pour l'arrêter, et il a tellement l'habitude d'inspirer les résolutions des gouvernemens du Nord, qu'il n'avait pas cru pouvoir douter de leur concours. Il s'est néanmoins complètement trompé !

« Lorsque l'empereur Napoléon, pénétrant les vues ambitieuses et perfides de la Russie, résolut de défendre la liberté de l'Occident menacée, le gouvernement anglais se réunit loyalement à la France. L'Allemagne elle-même, révoltée d'être la vassale du tsar, après s'être réunie à la France et à l'Angleterre pour blâmer énergiquement la conduite déloyale des Russes en Orient, a noblement secoué le joug qu'on

s'était flatté de lui imposer, et déclaré qu'elle soutiendrait la cause de l'indépendance des nations.

« C'est donc la cause de la liberté des peuples, de la dignité des gouvernemens, de la bonne foi publique, de la paix, de l'ordre, du travail, de la civilisation enfin, qu'il s'agit de défendre contre l'insatiable ambition de la Russie. Une pareille cause était digne de la France et de son glorieux Empereur. »

Nous allons tracer un rapide sommaire des événemens qui viennent de s'accomplir.

Aussitôt qu'un ordre de l'empereur Nicolas eut fait entrer ses troupes sur le territoire turc, nos flottes, qui étaient à Bésika, parurent devant Constantinople et occupèrent la rade de Béïcos. Pendant ce temps-là, les vaisseaux russes surprenaient la flotte turque à Sinope et la brûlaient. A cette nouvelle, l'amiral Hamelin pénètre alors dans la mer Noire et bloque dans le port de Sébastopol la marine russe, qui n'ose ni sortir, ni accepter le combat.

L'empereur Napoléon III envoie en Orient une armée commandée par le maréchal Saint-Arnaud. Le prince impérial Louis-Napoléon demande à partager les dangers et la gloire de nos soldats. Il obtient le commandement d'une division et se rend à Constantinople. De son côté, la reine Victoria envoie en Orient une armée qui va débarquer à Gallipoli.

La France et l'Angleterre jugent qu'il est utile de faire une expédition dans la Baltique pour menacer Cronstadt et Saint-Pétersbourg. L'amiral Napier se rend avec une flotte devant Helsingfors où il est bientôt rejoint par l'amiral français Parceval.

Des troupes commandées par le général Baraguey-d'Hilliers sont envoyées pour prêter leur concours aux deux flottes. Un débarquement a lieu à Bomarsund, dans les îles d'Aland. Cette forteresse, regardée comme imprenable, est forcée de se rendre en moins de vingt-quatre heures, et deux mille Russes sont faits prisonniers.

La guerre en Orient n'était pas moins heureuse. Les Turcs montrent une admirable bravoure et battent les Russes à Oltenitza et à Kalafat. Le général en chef des Turcs, Omer-Pacha, attire les Russes dans la Dobrudscha et les harcelle par des escarmouches continuelles. Les Russes, irrités de leurs échecs, viennent au nombre de quatre-vingt mille assiéger la forteresse de Silistrie. Le brave Mustapha-Pacha repousse tous leurs assauts et les chasse après leur avoir tué vingt-cinq mille hommes. Les troupes de l'empereur Nicolas sont obligées de se retirer; elles apprennent que les armées française et anglaise s'avancent; elles se hâtent alors de fuir au-delà du Pruth. Les Autrichiens, malgré leurs hésitations à se joindre à la France et à l'Angleterre, occupent enfin la Valachie.

Une injure faite au pavillon anglais, à Odessa, fut vengée énergiquement. Nos flottes, qui étaient à Varna, se rendirent devant la ville russe et bombardèrent son port militaire, dont les principaux établissemens furent réduits en cendre. Nos vaisseaux visitèrent ensuite les côtes de la Circassie. Là, un chef célèbre, nommé Schamyl, soutient depuis vingt ans une guerre contre les Russes. Il s'est empressé de faire alliance avec les Français et les Anglais; il a reçu des armes, des

munitions, et déjà il a remporté de grands avantages sur les Russes. Il est permis de croire que Schamyl sera le fondateur d'un nouvel empire de Circassie, qui arrêtera les progrès des Russes en Asie.

Les ravages du choléra, sur notre flotte et parmi notre armée de Varna, suspendirent pendant quelques semaines l'expédition qui se préparait depuis longtemps contre Sébastopol. Les alliés savaient que la prise de cette ville anéantissait la puissance du tsar dans la mer Noire ; cette expédition se fit aussitôt que l'état sanitaire de la flotte et de l'armée le permit. Le 5 septembre 1854, quatre cents navires transportèrent quatre-vingt mille hommes en Crimée. Le débarquement s'opéra le 14 septembre. Les troupes anglaises alliées s'établirent entre le Vieux-Fort et la plage, à une distance de vingt-huit kilomètres au nord de Sébastopol. La ville d'Eupatoria, située à une petite distance du camp français et anglais, s'est rendue à discrétion.

Le lendemain, les troupes alliées se mirent en marche et, le 20 septembre, rencontrèrent l'ennemi sur l'Alma ; il occupait avec des forces considérables le ravin où coule la rivière, boisé, coupé de maisons, franchissable seulement sur trois points, et les hauteurs de la rive gauche en pentes très raides ; elles étaient solidement retranchées et couvertes d'artillerie. Les troupes alliées abordèrent ces positions difficiles avec une vigueur sans égale, et les enlevèrent après un combat qui dura quatre heures.

M. le maréchal Saint-Arnaud, qui commandait en

chef les alliés, raconte en ces termes cette mémorable bataille :

« La rivière Alma offre un cours sinueux, très encaissé ; les gués sont très difficiles et rares. Les Russes avaient posté dans le fond de la vallée, couverte d'arbres, de jardins et de maisons, et dans le village de Bourlouk, une masse de tirailleurs bien couverts, armés de carabines de précision, et qui ont reçu nos têtes de colonnes par un feu très vif et très incommode. Le mouvement tournant du général Bosquet, commandant de la 2e division, que cet officier-général a exécuté sur la droite avec beaucoup d'intelligence et de vigueur, avait heureusement préparé la marche en avant directe des deux autres divisions et de l'armée anglaise. Néanmoins, la position de cet officier-général, qui s'est longtemps trouvé sur la hauteur avec une seule brigade, pouvait être compromise dans son isolement, et le général Canrobert, pour l'appuyer, dut faire une pointe vigoureuse. Je le fis soutenir par une brigade de la 4e division qui était en réserve, pendant que l'autre brigade de cette même division, suivant le général Bosquet, allait se mettre à son appui.

« La 3e division marchait droit au centre des positions, ayant à sa gauche l'armée anglaise. Il avait été entendu avec lord Raglan que ses troupes opéreraient à leur gauche un mouvement tournant analogue à celui que le général Bosquet effectuait sur la droite. Mais incessamment menacée par la cavalerie et débordée par des troupes ennemies postées sur les hauteurs, la gauche de l'armée anglaise dût renoncer à réaliser cette partie du programme.

« Le mouvement général se prononça au moment où le général Bosquet, protégé par la flotte, apparut sur les hauteurs. Les jardins, d'où s'échappait un feu très vif des tirailleurs russes, ne tardèrent pas à être occupés par la ligne des nôtres. Notre artillerie s'approcha à son tour des jardins, et commença à canonner vivement les bataillons russes qui s'échelonnaient sur les pentes pour appuyer leurs tirailleurs en retraite. Les nôtres, les pressant avec une audace incroyable, les suivaient sur les pentes, et je ne tardai pas à lancer ma première ligne à travers les jardins. Chacun passa où il put, et nos colonnes gravirent les hauteurs sous un feu de mousqueterie et de canons qui ne put ralentir leur marche. Les crêtes furent couronnées, et je lançai ma deuxième ligne à l'appui de ma première, qui se jetait en avant au cri de : Vive l'Empereur!

« L'artillerie de réserve s'était, à son tour, portée en avant avec une rapidité que les obstacles de la rivière et la roideur des pentes rendaient difficile à comprendre. Les bataillons ennemis, refoulés sur le plateau, ne tardèrent pas à échanger avec nos lignes une canonnade et une fusillade qui se terminèrent par une retraite définitive en très mauvais ordre, que la présence de quelques milliers de chevaux m'auraient facilement permis de convertir en déroute. La nuit arrivait, et je dus songer à m'établir pour le bivouac à portée de l'eau.

« Je campai sur le champ de bataille même, pendant que l'ennemi disparaissait à l'horizon, laissant le terrain jonché de ses morts et de ses blessés, dont il avait cependant emmené un grand nombre.

« Pendant que ces événemens se passaient sur la droite et au centre, les lignes de l'armée anglaise franchissaient la rivière en avant du village de Bourlouk, et se portaient sur les positions que les Russes avaient fortifiées et où ils avaient concentré des masses considérables, car ils n'avaient pas jugé que les pentes rapides comprises entre ce point et la mer, et couvertes par un fossé naturel, pussent être occupées de vive force par nos troupes. L'armée anglaise rencontra donc une résistance très solidement organisée. Le combat qu'elle a livré a été des plus vifs et fait le plus grand honneur à nos braves alliés.

« En résumé, monsieur le maréchal, la bataille d'Alma, dans laquelle plus de 120,000 hommes, avec 180 pièces de canons, ont été engagés, est une brillante victoire, et l'armée russe ne s'en serait pas relevée si j'avais eu de la cavalerie pour enlever les masses d'infanterie démoralisées et tout-à-fait décousues qui se retiraient devant nous. »

Les armées alliées quittèrent leur position sur l'Alma le 23, au matin, passèrent la Katcha, près de laquelle elles firent halte une nuit, et le lendemain elles passèrent le Belbeck. L'ennemi avait fait des travaux qui commandaient l'entrée de la rivière et qui empêchaient le débarquement des troupes, des provisions et du matériel. Le maréchal Saint-Arnaud et lord Raglan abandonnèrent le plan d'attaque par le nord et en adoptèrent un autre, qui consistait à tourner Sébastopol par une marche de flanc et de s'emparer de Balaklava.

Le mouvement a commencé le 25 et s'est terminé par l'occupation de Balaklava.

Le maréchal Saint-Arnaud, dont la santé était gravement altérée par les fatigues de l'expédition, mourut le 29 septembre. Le général Canrobert reçut alors le commandement de l'armée. Les batteries des alliés ont commencé à tirer le 17 octobre. 50 canons français et 70 canons anglais ont ouvert le feu contre 250 canons russes. La flotte, de son côté, s'est rapprochée le plus possible de la côte, car les Russes avaient obstrué l'entrée de leur port avec des vaisseaux qu'ils y avaient fait couler. A midi, les vaisseaux ont attaqué les forts russes ; la canonnade a duré jusqu'à la fin du jour. Depuis cette époque, le siège n'a pas discontinué et a été poussé avec une énergique vigueur. Toutes les sorties que les Russes ont tentées ont été refoulées dans la ville, qui n'est plus qu'un monceau de ruines.

Enfin, le 5 novembre, les Russes tentèrent un effort suprême ; mais ils furent encore vaincus à Inkermann, et perdirent près de 15,000 hommes. Depuis cette victoire le siège a continué, des renforts sont parvenus aux alliés, et le général Pélissier a reçu le commandement en chef, à la suite de la démission du général Canrobert.

Nous n'avons nul doute sur l'issue de cette expédition. Sébastopol verra flotter sur ses murs les drapeaux des troupes alliées, et la domination russe dans la Mer Noire sera anéantie.

IV.

Réformes des anciennes Institutions de l'Empire ottoman.

Le sultan Mahmoud avait complètement réédifié le vieil édifice de l'état politique de l'empire Ottoman; il organisa à l'européenne le divan ou ministère, et l'armée. Le divan comprit les ministères des relations étrangères, de l'intérieur et des finances. L'armée de terre se composa de l'armée active régulière, de la réserve et des contingens. Ces divers corps s'élèvent à cinq cent mille hommes; la flotte compte soixante-dix bâtimens montés par trente-quatre mille matelots. L'administration intérieure du pays forme trois classes de charges, qui sont celles de gouverneurs, de sand-schakes et de woïéwodes. Tous les serviteurs de Dieu et de la loi sont appelés ulémas; le cheik de l'islamisme, ou le mufti de la capitale, est revêtu de la première dignité spirituelle de l'Etat; comme le grand-visir représente la première dignité temporelle, le mufti est l'oracle et l'organe de la loi. Le sacerdoce se compose des cheiks, des chatibes, des imams, des muézins et

des caimes. Les descendans du prophète portent le nom d'émirs; on en trouve dans toutes les classes de la société; plusieurs porte-faix sont émirs, et le premier ulémas est chef des porte-faix de Constantinople.

Les muderris sont les professeurs qui enseignent dans les colléges ou medresses. Les colléges sont divisés en dix classes que les élèves doivent parcourir intégralement avant de pouvoir obtenir une place de molla, c'est-à-dire juge. Les derviches sont les moines de l'islamisme; ils sont divisés en ordres divers avec des costumes particuliers; ils doivent répéter au moins deux fois par jour les sept noms mystérieux de Dieu, qui sont: Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu! — ô Dieu! — ô lui! — ô le vrai des vrais! — ô le dispensateur de la vie! — ô le Dieu éternel! — ô vengeur des vengeurs! — Ces sept noms mystérieux répondent aux nombres symboliques des sept cieux, des sept terres, des sept mers, des sept couleurs, des sept planètes, des sept tons, des sept métaux.

Religion de l'Empire turc.

Les Ottomans suivent la religion mahométane. L'histoire de l'islamisme commence à la fuite de Mahomet, l'an 622 après Jésus-Christ. Mahomet voulait être le fondateur d'un Etat et d'une nouvelle religion. Afin de donner plus d'autorité à sa doctrine, il déclara qu'elle émanait de Dieu et qu'il était son prophète; le koran devint ainsi le code civil et religieux des mahométans. Son précepte de la fatalité

rendit ses armées redoutables; chacun avait sa destinée qu'il était impossible d'éviter, et on ne succombait dans un combat que si le destin l'avait décidé à l'avance. Un second précepte promettait l'entrée du paradis à tous ceux qui mouraient sur le champ de bataille; Mahomet avait tracé le tableau le plus enivrant de ce paradis. Le koran se divise en 114 chapitres, qui se subdivisent à leur tour en versets; il contient des préceptes moraux, sociaux et religieux; il est rédigé en arabe avec une brillante imagination.

Mahomet a prescrit le jeûne et les prières. La principale prière est le ramaz: on commence par se laver, on se tourne la face vers la Mecque, et on prie en plaçant les pouces à la hauteur des oreilles, puis ensuite, en posant la main droite sur la gauche un peu au-dessous de la taille.

« Rien ne varie plus que la forme des mosquées, dit M. A. de Bessé; les unes sont rondes, les autres carrées, de troisièmes, ni rondes ni carrées, mais presque toutes possèdent à l'intérieur une grande cour plantée d'arbres et dans laquelle on trouve une fontaine entourée d'un bassin et destinée aux ablutions prescrites par la loi. Une rangée de colonnes fait le tour de l'édifice et forme le péristyle du temple, sous lequel les femmes, à qui l'entrée dans l'intérieur de la mosquée est interdite, suivent et entendent la prière. Le toit consiste en une coupole, surmontée du croissant, emblême de la foi musulmane. Autour de cette coupole s'en élèvent d'autres plus petites et qui servent d'ornemens. Mais ce qui est obligatoire, c'est le minaret, sorte de tour ayant la forme d'une colonne élevée.

« Dans l'intérieur des mosquées, les parois offrent des tables de marbre, mais on n'aperçoit ni tableaux ni statues, la sculpture et la peinture étant des arts interdits par le prophète. Par contre, on remarque un grand nombre de colonnes et de piliers, décorés de lampes et d'inscriptions, ces dernières toutes puisées dans le Koran. Il n'y a, par exemple, ni bancs ni chaises, mais une foule de tapis sur lesquels, à certains endroits de la prière, les fidèles se jettent et se prosternent. Du côté de la mosquée qui regarde la Mecque, est une pierre nommée Kibla et à laquelle les fidèles doivent faire face. »

Selon les coutumes de tous les peuples, la mort et l'enterrement sont, chez les Turcs, accompagnés de cérémonies religieuses.

Dès qu'un musulman a rendu le dernier soupir, on le couche sur le dos et le côté droit tourné vers la Mecque; c'est dans cette position qu'il doit être enseveli. On brûle des parfums et on récite des prières qui prédisent l'immortalité de l'âme; on lave le cadavre avec des essences et on met sur lui un sabre; le corps est ensuite enveloppé d'un linceul, placé dans un cercueil et porté en toute hâte au cimetière. Les parens qui suivent en silence le convoi ne doivent laisser paraître aucun signe de douleur. On recouvre le cercueil de terre, puis de gazon et de fleurs; mais on ne pose jamais de pierre funéraire dans la crainte que son poids ne fatigue le mort. Les cimetières turcs sont situés dans les faubourgs des villes, et sont de belles promenades plantées de cyprès, de cèdres et de fleurs. Le cimetière de Scutari, sur la côte d'Asie, est

le plus beau de la Turquie; les riches mahométans s'y font tous inhumer, parce qu'ils considèrent l'Asie comme leur véritable patrie et qu'ils pensent que tôt ou tard les Turcs seront repoussés d'Europe.

Coutumes et Usages des Turcs.

Les Turcs, pour prendre leur repas, étendent sur le plancher un morceau de drap ou de cuir et s'assèyent par terre, les jambes croisées sous eux et la figure tournée du côté de l'Orient. Un morceau de pain sans levain d'une forme plate sert d'assiette; les fourchettes et les couteaux sont inconnus, on emploie les doigts et une cuiller pour manger. Le mets favori est le pilau, c'est du riz cuit à l'eau avec du poivre; ils boivent beaucoup de café, mais s'abstiennent de vin; ils observent rigoureusement les jours d'abstinence.

Le Turc ne quitte sa pipe que pour manger et dormir; il fume avec la lenteur qu'il met à toutes choses.

Le costume varie selon la position sociale: la chemise des Turcs ressemble à celle des femmes européennes, et se porte sur de larges caleçons de toile; leur veste est longue et recouverte du célèbre cafetan qui descend jusqu'aux talons. Les Ottomans se font raser la tête et ne conservent qu'une petite touffe au milieu du crâne. Le sultan et les grands dignitaires de l'empire ont seuls le droit de porter la barbe; le reste de la nation porte seulement la moustache. Le turban est la coiffure nationale.

Le Turc n'a besoin, pour être heureux dans sa maison, que de sa pipe et de son sopha. Dans chaque chambre existe une sorte d'estrade, élevée de trente centimètres au-dessus du parquet et large de deux mètres; cette estrade est garnie de matelas recouverts d'étoffes de toile ou de soie, selon la fortune des habitans de la maison. C'est par le luxe de ces sophas, la richesse des tentures et la magnificence des tapis que se font remarquer les appartemens ottomans. Les Turcs n'emploient ni chaises, ni tables, le sopha tient lieu de tous les meubles et souvent même du lit.

Le harem ou habitation des femmes forme, en Turquie, une partie séparée de la maison. Le prophète a autorisé les mahométans à prendre plusieurs femmes, et s'est occupé de l'organisation du harem, dont l'entrée est interdite à tout étranger. La femme est toujours voilée lorsqu'elle sort; elle n'est autorisée à parler sans voile qu'avec les seuls parens entre lesquels la loi défend le mariage. Les médecins ne doivent tâter le pouls à une femme que si le bras est recouvert d'une mousseline.

Les fêtes de famille sont le mariage et la circoncision. Les fêtes politiques se célèbrent par de magnifiques processions. Les fêtes religieuses sont au nombre de deux, et sont celles du Baïram. Les manifestations de joie des Turcs sont calmes; on ne remarque chez ce peuple ni danses, ni jeux publics, ni fêtes bruyantes.

« Les Turcs, raconte M. A. de Bessé, forment quelquefois des groupes sur les places ou les promenades, fument, boivent du café et s'entretiennent des bruits et des nouvelles du jour avec un calme et une

impassibilité remarquables. Un homme vient-il à passer dans la rue, pliant sous le faix d'une charge enveloppée dans une peau de chameau et grossièrement cordée, on lui dira peut-être : — « Que portes-tu là ? » et s'il répond : « Un esclave mort ! » Nul ne songera à lui en demander davantage, tant est grande l'indifférence, quand on voit porter un homme mort, de savoir s'il a été assassiné, s'il s'est noyé ou s'il est tombé foudroyé par un mal soudain.

« Quelques notabilités commerciales, accompagnées des membres de leurs ambassades respectives, se trouvent-elles réunies dans l'antichambre d'un ministre turc, au sujet de quelque traité de commerce conclu avec la Porte, l'homme d'état se tiendra seul, assis à l'un des coins du sopha, et pendant que la députation expliquera le sujet de sa démarche, il se rognera tranquillement les ongles avec un canif, et cette importante opération terminée, il appellera un garçon de bureau, lui remettra sur une feuille de papier les bouts d'ongles coupés, et lui recommandera flegmatiquement d'aller les enterrer dans un coin du jardin ou de la cour. — Il va sans dire que le ministre ne desserre pas les dents pendant tout le temps que dure l'audience, et il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un homme d'état et que ceci se passe non pas dans le Kourdistan mais à Constantinople. Enfin, chacun sait, qu'aujourd'hui encore, aussi bien dans les hautes sphères gouvernementales que dans les modestes cercles de l'administration provinciale, l'astrologie joue toujours un grand rôle, et que nul agent, petit ou grand, n'oserait prendre une résolution grave, se mettre en route ou

faire toute autre action un peu importante, sans consulter le Munedschim-baschi (astrologue de la cour), et sans que celui-ci surtout n'ait déclaré les astres propices à la chose projetée. »

La Turquie est très arriérée, mais les événemens qui s'y accomplissent dans ce moment semblent providentiels et doivent bientôt la faire participer aux bienfaits de la civilisation européenne. Le sultan Abdul-Medjid est un homme actif et intelligent, qui s'est empressé d'entrer dans une voie de larges réformes. Un comité est établi par ordre du sultan pour la réorganisation des diverses administrations, afin de donner l'égalité des droits à tous les sujets ottomans ne professant pas la religion mahométane.

On croyait l'empire ottoman mort, il n'était qu'endormi; il se réveillera plein de force et se régénerera aux institutions civilisatrices de la France; mais ce ne sera qu'en rejetant les préceptes du Koran pour se rapprocher du Christianisme qu'il pourra se créer une puissante nationalité; autrement, son existence restera précaire et n'aura de durée que par la volonté des puissances européennes.

FIN.

TABLE.

—

Pages.

HISTOIRE DE RUSSIE.

Pages.

HISTOIRE DE TURQUIE.



